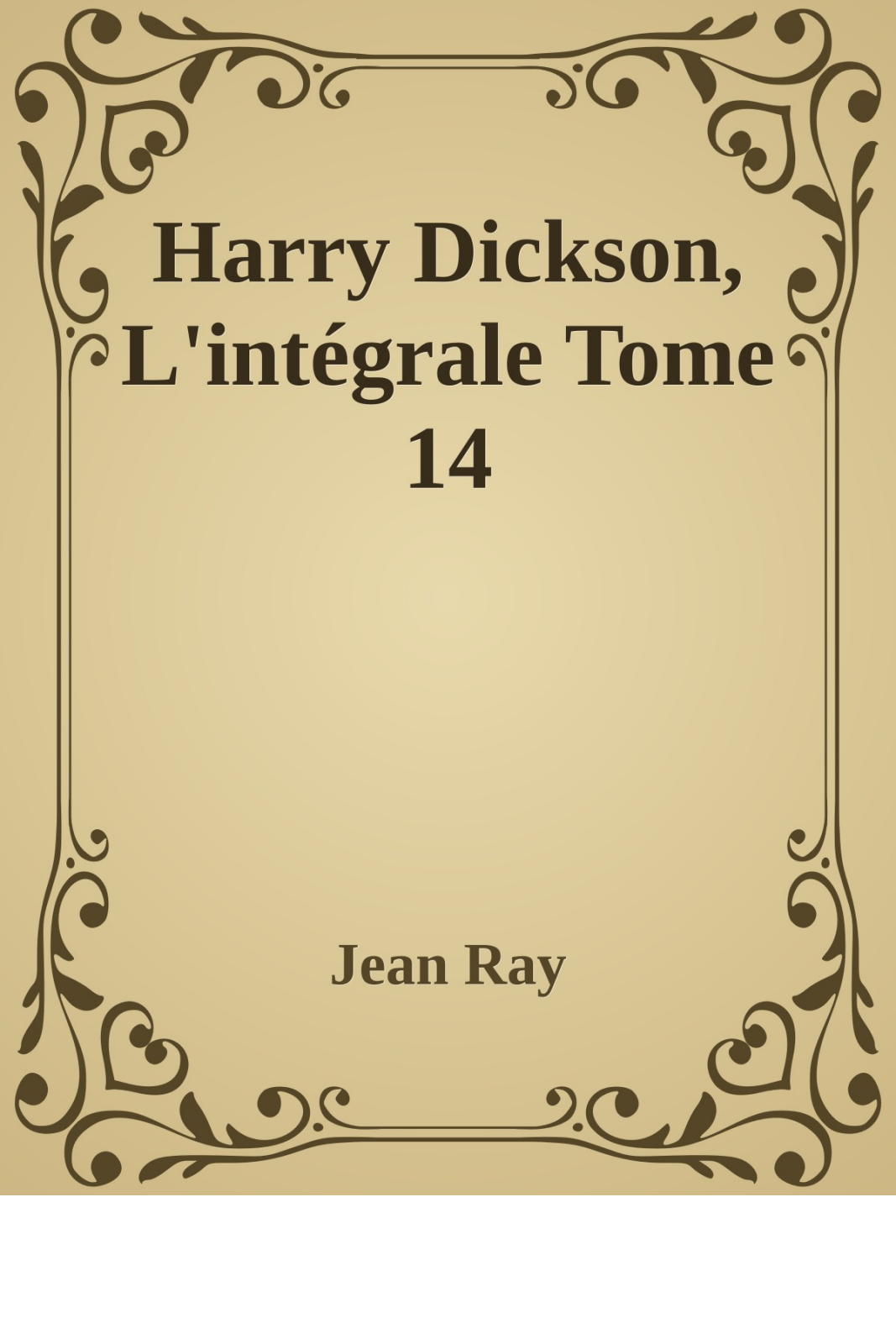


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Harry Dickson, L'intégrale Tome 14

Jean Ray

VISIT...

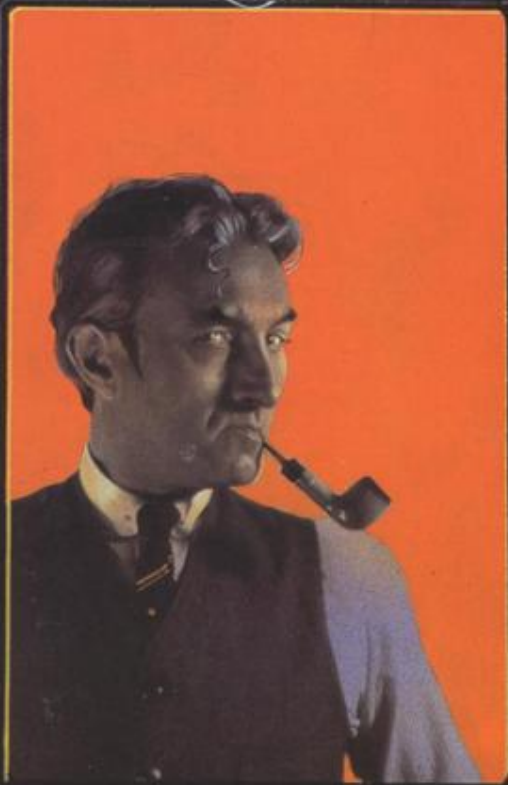
LANZAROTE
Caliente.COM

Flam
RAY
HARRY
DICKSON
INTEGRALE 14



CLUB *Neo*

Jean
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE/14



CLUB *Néo*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/14

CLUB *Neô*

Table des matières

LES PLUS DIFFICILES DE MES

CAUSES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

L&RSQUO;HOMME AU

MOUSQUET&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 62

LA NUIT DE

BARCELONE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 98

LE SAVANT INVISIBLE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;
123

LE CABINET DU DOCTEUR

SELLES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 184

LE LOUP-GAROU&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 242

LE PROBLEME

BLESSINGTON&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 294

LES PLUS DIFFICILES DE MES CAUSES

UN FIL DE CUIVRE

1. Aux prises avec la Guépéou

Un vapeur pétrolier était arrivé à quai à Batoum.

Il battait pavillon belge et, sur son étambot, on lisait en grosses lettres blanches *Vlaanderen – Gent*.

Jean Goetgebuer, le capitaine, avait l'air inquiet. Avant qu'il accoste, une vedette de la Guépéou (ou police d'Etat) était venue à sa rencontre et avait défendu à l'équipage de descendre à terre. On devait s'attendre à une visite des plus minutieuses de la part des sbires soviétiques, gens peu faciles en vérité, et toujours prêts à envoyer un suspect devant le peloton d'exécution. Or, Goetgebuer avait charge d'âmes : il devait déposer un étranger à terre, un homme dont le nom ne figurait pas sur le rôle d'équipage. Soucieux, il descendit dans sa cabine.

Un gentleman en tenue de sport y lisait une feuille anglaise vieille de huit jours et fumait tranquillement une courte pipe de bruyère.

— Mauvaise affaire, monsieur Dickson, dit le marin, les diables verts seront ici à l'aube et, pendant la nuit, il y aura une telle surveillance exercée autour de mon cargo qu'une mouche n'en sortirait pas sans être aperçue d'eux.

Le détective rejeta une ample bouffée de fumée et inclina la tête.

— Je serai à terre, dit-il, avant qu'ils ne mettent le pied sur la passerelle.

— Et alors ? rétorqua le capitaine, on vous trouvera sur le quai, dans la ville, partout ailleurs. J'ai répondu de votre peau à quelqu'un qui a mis toute sa confiance en moi.

— Ma peau n'est pas en danger, tout au moins pas pour l'heure, mon cher ami.

— Eh bien, si jamais j'avais cru au miracle ! murmura le marin, ébahi devant une telle assurance. On voit bien que vous ne connaissez pas ce monde, monsieur Dickson, j'en suis à mon quinzième voyage à Batoum.

— Bah, répliqua le détective, ne vous en faites pas... Dieu, que votre whisky est chaud et que de reproches j'aurais à formuler contre

vosre frigrorifique !

La nuit était chaude et d'une douceur amollissante. La ville allumait des feux rares, car la municipalité inclinait à une furieuse économie de courant électrique ; dans le soir, elle paraissait collée contre la montagne noire et abrupte. Seules les lumières posées au long des pipelines mettaient une note de clarté suivie au milieu des ténèbres.

— Je vais faire un tour dans le poste d'équipage, dit Dickson, attendez-moi, capitaine, et ne vous étonnez de rien.

— Soit, dit Gøetgebuer avec son fatalisme de Flamand, l'étonnement, ce n'est pas mon fort, mais aujourd'hui, il persiste à vosre endroit : je me demande comment vous allez vous en tirer.

— Tout est prévu de A à Z, répondit le détective, et je n'attends ces messieurs de la Guépéou que pour me faire une conduite à terre.

— Les mains derrière le dos, alors, bougonna le marin.

— Non, avec deux mille roubles dedans, si vous aimez mieux.

— Satané bonhomme, murmura Gøetgebuer en se versant une énorme rasade d'alcool pour se donner du courage, car il lui semblait voir par le hublot un certain remue-ménage sur le quai.

« Ils feront leur visite ce soir même, se dit-il avec effroi. »

Quand Harry Dickson revint, il n'avait plus son costume de sport, mais une salopette de coutil bleu, et son visage était noir de cambouis ; une infecte odeur de pétrole montait de toute sa personne.

Le capitaine lui fit de gros yeux.

— Si je ne savais pas que c'était vous, dit-il, je vous prendrais pour un de mes hommes et je vous tancerais d'importance pour vosre malpropreté.

— Et maintenant, nous sommes prêts, pour employer un terme qui doit vous être cher, capitaine, dit Harry Dickson. Je vais m'installer dans le petit cabanon proche du puits aux chaînes, et ces messieurs peuvent venir.

— Avec ça... vous croyez qu'ils ne vous y trouveront pas ?

— Au contraire, ils s'y rendront directement dès qu'ils auront mis le pied à bord, et ils m'y arrêteront.

— Par exemple ! Vous appelez cela une solution, vous ?

— Et comment ! Vous protesterez de vosre bonne foi et vous m'appellerez un sale stowaway, vous demanderez des sanctions contre moi... et ces messieurs vous supplieront de ne pas vous occuper de cela.

— Voyons, supplia le capitaine à son tour, expliquez-moi cette charade du diable, je suis un marin et non un devin !

— Vous êtes à couvert, capitaine Gøetgebuer, dit Dickson. N'avez-vous pas fait savoir à Batoum, par T. S. F. qu'on avait

découvert un stowaway à votre bord et que vous l'avez emprisonné à l'avant ?

— Moi ? s'écria le marin.

— Supposez que je me sois servi moi-même de votre appareil, répondit Dickson avec bonhomie, et n'en parlons plus.

» En tout cas, cela vous met en règle avec les autorités de ce port. Ils ne vous questionneront pas plus avant, parce qu'ils admettent que le message est venu de vous personnellement. Quant à moi...

— C'est cela, parlons de vous !

— Je suis un hôte qu'on attend avec impatience au pays des Soviets, et qui, pour arriver dans ce pays, a passé par mille avatars. Je m'appelle de fait Luigi Pellegini !

— Je connais ce nom, c'est celui d'un anarchiste italien.

— Mort fou à Londres, mon cher Goetgebuer, mais qu'on croyait errer *outlaw* à travers son ancienne patrie. J'en ai dit assez maintenant pour que vous soyez en paix avec votre conscience. Laissez-moi regagner ma prison, car voici des lumières qui vont et viennent sur le quai.

Un quart d'heure plus tard, huit agents de la Guépéou montèrent à bord du *S. S. Vlaanderen*, de Gand en Belgique.

C'étaient huit grands gaillards moroses à casquettes plates et vareuses vertes ; leur chef, un homme jeune à la mine sombre mais intelligente, semblait seul conditionné pour prendre la parole.

Il parcourut les papiers de bord avec moins d'attention que de coutume, regarda le capitaine Goetgebuer, vérifia le rôle d'équipage, le munit d'une série de cachets et de paraphes, puis détacha trois de ses hommes vers l'avant. Peu de minutes après, ils revenaient, encadrant le « stowaway » qui ne paraissait pas très fier d'être découvert.

— Voilà donc l'homme, dit l'officier en se tournant vers le capitaine Goetgebuer, si vous avez une objection à présenter parce que nous l'emmenons à terre ?

— Mais non, mais non, s'empressa de dire le marin, que voulez-vous que j'en fasse ? D'ailleurs, l'homme semble vouloir être arrivé où il voulait. N'est-il pas Russe ou quelque chose de ce genre ? Il n'est pas causeur en tout cas, à ce que je vois.

Ils partirent et bientôt, le bruit de leurs lourdes bottes mourut dans le lointain. Mais le capitaine Goetgebuer, le front assombri, les lèvres crispées, essayait de suivre encore de loin les silhouettes des policiers s'estompant dans le soir – surtout celle du prisonnier, marchant tête basse, les épaules voûtées.

« C'est bizarre, murmura-t-il, je ne sais pourquoi ce départ ne me dit rien qui vaille. Pourtant... »

Tout à coup, il s'administra une claque violente sur le genou.

— Par tous les diables de la mer... ce n'était pas Harry

Dickson !

Comme un fou, il s'élança par la coursive, parcourut son bateau, à la grande stupeur des hommes de quart.

— Le vieux s'y prend un peu tôt pour avoir sa cuite, murmurèrent-ils. Ordinairement, il n'a son plein d'essence qu'à minuit.

Soudain, comme Goetgebuer arrivait à la hauteur du puits des chaînes, il s'entendit héler à voix basse.

— Hello, capitaine, ne faites donc pas l'enfant !

C'était la voix du détective.

— Enfin, m'expliquerez-vous...

— Tout de suite, le temps de sortir de ce boyau qui sent vilainement la vase de fond des Dardanelles.

Bientôt, une forme svelte émergea de l'ouverture comme un diable d'une trappe de théâtre.

— Monsieur Dickson ! gronda le marin, qui est l'homme qu'on a emmené ?

— Un véritable stowaway, mon cher ami, qui ne demandait pas mieux que de rentrer au doux pays des Soviets, puisqu'on le recherchait à Istanbul afin de le faire travailler au profit de l'Etat pour une vingtaine d'années au moins.

— Si j'y vois autre chose que du feu...

— Attendez. J'avoue que c'est un peu compliqué, en effet. Si vous croyez que les agents de la Guépéou ignoraient que Luigi Pellegini est mort à Londres, vous vous trompez singulièrement. Ils savaient donc parfaitement qu'un faux frère allait débarquer. C'est ce qui fait que leur visite a été si brève. Ils n'ont pensé qu'à la bonne capture qu'ils allaient faire.

— Mais pourquoi m'avoir joué cette comédie, à moi ? s'écria le capitaine avec un accent d'amer reproche.

Harry Dickson se mit à rire doucement.

— Vous avez un visage trop honnête et trop ouvert, capitaine, l'émotion s'y serait lue comme dans un livre ! Et ces démons ont le regard bien perçant !

— Mais ils vont découvrir que ce n'est pas l'homme qu'ils attendaient ?

— Sans doute, mais ils n'y verront que du feu à leur tour. Et, en attendant, du temps se passera, juste ce qu'il me faudra pour quitter moi-même votre bord, sans être inquiété par ces terribles sbires.

Le marin secoua la tête : ce n'était décidément pas simple, cette histoire à combines...

— Enfin, le principal, c'est que vous êtes arrivé où vous devez être, monsieur Dickson, conclut-il.

Une demi-heure plus tard, le détective se glissait entre deux hangars et se perdait dans les lourdes ténèbres du port.

La sentinelle qui faisait les cent pas n'aperçut pas l'ombre qui se glissait de futaie en futaie et de mur en mur...

Une balalaïka chantait quelque part dans le noir.

2. Un train entre en gare

Le détective consulta sa montre.

« Heureusement que je connaissais la proverbiale exactitude du *S. S. Vlaanderen*, pensa-t-il. Dire qu'il me reste exactement douze heures devant moi pour essayer de mener à bien ma hasardeuse mission ! »

Il ne connaissait pas la ville, mais il en avait le plan en tête, car tout au long de la traversée, il l'avait étudié, littéralement appris par cœur. Il ne regretta pas la parcimonie de la municipalité qui ordonnait le couvre-feu à dix heures, et ne laissait subsister que quelques maigres lumières aux carrefours.

Avec résolution, il se tourna vers le nord, évita deux casernes remplies de soldats, quelques postes de police qui se signalaient par de hautes lanternes vertes, des bureaux pétroliers brillamment éclairés et remplis d'un bruit de ruche au travail.

Il contourna les bâtisses neuves de la haute ville, préférant les boulevards boueux aux larges artères trop modernes, et sans doute mieux surveillées. Un terne croissant de lune montait au loin au-dessus de la montagne.

— Dix heures à peine, grogna-t-il. Et vraiment, je marche au hasard, je n'ai aucun plan bien arrêté. Ah, bon... voilà qui n'est guère rassurant.

Au loin, une salve assourdie venait de déchirer le silence nocturne. Cela venait des casernes : la justice expéditive des Soviets fonctionnait à plein rendement.

— Si l'on me chope..., murmura-t-il.

Il se vit dans une cour de caserne, sale, pouilleuse, devant deux soldats de l'Armée rouge, aux regards durs et cruels. Il vit le bandeau qu'il refuserait et les canons de fusils qui se levaient.

« Guépéou... guépier... les deux mots s'apparentent phonétiquement. »

La faible clarté lunaire s'accrochait à deux grandes parallèles luisantes, qui fuyaient au loin, se confondaient dans une perspective brumeuse.

« Les pipe-lines... il n'y a pas de meilleur fil d'Ariane dans ce dédale, se dit-il avec quelque satisfaction en modifiant légèrement sa route. »

Les immenses tubes s'enfonçaient dans le fond montagneux du décor nocturne. Sur le sol tantôt rocailleux, tantôt détrempé comme une terre de marécage, le détective avançait avec difficulté.

Une végétation basse venait d'apparaître et une petite faune apeurée s'enfuit à l'approche du voyageur solitaire.

Tout à coup, il fit halte.

Devant lui, une longue suite de hangars sans étage s'étendaient au milieu d'un terrain bouleversé comme par un copieux arrosage d'obus. Une haie de fils de fer barbelés les entouraient. Dans le noir, Dickson entendit le pas cadencé d'une sentinelle, puis il vit le brasillement d'une cigarette dans l'ombre. Mais l'homme de garde ne semblait se défier de rien et bientôt, il s'éloigna vers des bâtisses plus lointaines.

Un murmure presque musical lui parvint – c'était comme le frôlement discret d'une harpe éolienne.

— Les fils du téléphone... Oh mais, voilà la première idée nette qui me vient depuis une éternité, soliloqua Harry Dickson.

Il avait glissé comme une couleuvre entre les fils protecteurs et s'était approché d'un des hangars surmonté d'une grappe d'isolateurs en porcelaine. Comme il avançait d'un pas prudent, il buta contre des objets ronds telles des couronnes. C'étaient de gros rouleaux de fils de cuivre.

— Providence, marmotta-t-il en s'emparant de l'un d'eux.

Un double fil électrique sortait du toit et se perdait au loin ; mais il était tendu à peu de hauteur du sol et le détective n'eut aucune peine à le suivre sur son parcours.

La conduite téléphonique filait droit vers la montagne proche.

Bientôt, Harry Dickson avait laissé loin derrière lui les bâtiments bas, la haie de barbelés et la sentinelle.

Un premier poteau télégraphique apparut.

Le détective l'examina avec soin et eut peine à retenir un cri de plaisir.

— Neuf... luisant neuf, s'écria-t-il. J'y suis : le téléphone va jouer un rôle prépondérant dans cette histoire. Décidément, il faudra admettre qu'il est parfois bon de se confier uniquement à sa bonne étoile !

Ce ne fut qu'au quatrième poteau, un fût de sapin à peine équarri, qu'il s'arrêta. Immédiatement, il se mit au travail.

D'un double fil, il construisit une sommaire ligne de dérivation et y joignit une seconde qu'il raccorda à un mignon microphone plat qu'il sortit de sa poche (il faisait toujours partie de sa trousse de voyage).

L'aube dorait les cimes montagneuses quand l'opération prit fin.

Dickson considéra son travail avec satisfaction. Il s'apprêtait à prendre un peu de repos entre deux blocs de roche quand il entendit au loin le sifflet d'une locomotive.

Alors, il vit qu'au bas de la colline où il se trouvait, un rail serpentait et aboutissait au quai en bois d'une toute petite gare. Tout y était solitaire, mais à peine le sifflet avait-il retenti qu'une sonnerie avait tinté à l'intérieur du bâtiment. Avec étonnement, le détective vit un flot de monde envahir le quai vétuste.

C'étaient des soldats en uniformes disparates, des moujiks-portefaix, dont les crasseuses lévites prenaient pourtant une vague apparence d'uniforme grâce à de larges brassards numérotés.

Le sifflet se fit plus proche et bientôt, une traînée de vapeur blanche jaillit hors d'une tranchée rocheuse.

Un infâme petit train s'avancait à une allure des plus réservées.

Sur le quai, un homme en pèlerine, à vaste barbe blanche, venait de s'avancer et tout le monde s'effaçait devant lui.

Harry Dickson écarquilla les yeux.

— La bonne étoile..., murmura-t-il, voici Tsaneff en personne, l'homme des pétroles. Mon Dieu... je risquerais volontiers ma peau pour savoir ce qu'il attend par ce train-ci.

Le train allait arriver en gare et ralentissait, pour autant qu'il pût ralentir sa marche déjà si tortillarde.

— Le sort en est jeté ! murmura le détective.

Il avait remarqué qu'en se laissant glisser du point où il se trouvait, il pouvait arriver en contrebas du convoi sur le rail, sans trop risquer d'être aperçu, et revenir à son poste de la même façon.

Une ample végétation de buissons épineux, d'orties et de rhododendrons en fleurs cachaient admirablement la descente que Dickson entreprit sur-le-champ. Le train, qui venait de bloquer ses freins criards, frôlait les arbustes.

Le détective risqua quelques pas.

Alors, il entendit les voix : elles étaient fiévreuses.

— Il faut tout prévoir, disait Tsaneff en français, de façon à n'être compris d'aucun des assistants et en s'adressant à un jeune homme au profil nettement sémite, affublé d'un uniforme sombre. Avec ces démons d'Anglais, on ne sait jamais. À la dernière minute, ils sont hommes à déjouer nos meilleures combines et vous savez que Berlin nous sonnera à sept heures exactement ! Il faut que l'on inspecte ce train de fond en comble.

Le jeune homme à l'uniforme noir donna quelques ordres et aussitôt, une nuée de soldats et de gardien envahit le train.

— Eh bien ? questionna le vieillard.

— Pas plus et pas moins que les autres jours, compagnon Excellence, fut la réponse. Quatre marchands kurdes qui continuent

leur route et deux officiers ivres qui dorment et continuent également.

— Personne ne descend ici ?

— Personne !

— Très bien, dit Tsaneff avec une évidente satisfaction, nous pouvons attendre Berlin avec confiance. On ne nous enlèvera pas l'affaire et, pour une fois, les *English* seront en retard !

— Pensez-vous ! murmura Harry Dickson qui s'enfonça de nouveau sous le couvert des buissons et regagna son poste, non loin du troisième poteau télégraphique.

Une fois là, il ajusta son microphone contre l'oreille et posa sa montre devant lui.

— Sept heures à Berlin, murmura-t-il tout à coup.

Presque aussitôt, un grésillement se fit entendre dans l'appareil.

— Allô !... On vous demande de Berlin !

— Très bien, répondit la voix de Tsaneff, qui est là ?

— Grossmeier, de l'*Allgemeine Deutsche Ölgesellschaft*. C'est au sujet de la concession régulière des nouveaux terrains de Bakou avec ralliement par pipeline sur Batoum.

— Vous arrivez à temps. Une fois passé sept heures, Moscou nous a défendu d'accepter de nouvelles offres, quelles qu'elles puissent être. Vous êtes donc seuls...

Harry Dickson saisit vivement le fil embranché et le cassa net ; seul son double fil subsistait encore.

— Eh bien, qu'arrive-t-il ? dit Tsaneff avec inquiétude.

— Une légère interruption. Je disais donc : je suis Grossmeier...

— On le sait déjà, fit la voix avec impatience. Nous n'avons pas de temps à perdre. Tout sera en ordre, voici le commissaire du gouvernement qui va prendre note de votre communication.

Une autre voix s'interposa.

— *Allgemeine Deutsche Ölgesellschaft* ?

— En effet, commissaire !

— Quelles sont vos offres ?

— Aucune, je regrette, nous nous désistons.

— Très bien ; vous savez que dans ce cas, la concession passera inexorablement aux premiers ayants droit : la *South British Petroleum*.

— Nous le savons et nous le regrettons.

— Pas de regrets, tout est dit !

La communication fut coupée.

— Je voudrais voir leur tête là-dedans, murmura Harry Dickson. Et maintenant, filons, car cette terre n'est pas bien sûre !

*

Lorsque le *Vlaanderen* reprit la mer, Harry Dickson sortit d'un

amas de câbles lovés et de prélaris où il s'était tenu caché pendant la visite des agents du port précédant tous les départs.

— Affaire faite ? demanda le capitaine.

— Absolument, et bien faite.

Le marin lui versa un énorme verre de genièvre flamand mais, avec la discrétion de sa race, il s'abstint de questionner son hôte. Ce fut Harry Dickson qui, sans en être prié, prit la parole.

— L'affaire tient en deux mots et la voici : la *South British Petroleum* tenait la concession de vastes terrains pétrolifères. Mais elle savait que des complicités intérieures la lui enlèveraient ce jour, au profit d'une firme concurrente d'Allemagne.

» L'homme de cette dernière était un certain Tsaneff. Celui-ci aurait tout fait pour empêcher un envoyé de la firme anglaise d'arriver à l'heure de l'adjudication gouvernementale. Il ne devait pas ignorer non plus que toute communication avec Londres allait subir des retards complices.

» Et voici comment j'ai procédé...

Le capitaine Gœtgebuer acquiesça et trouva le procédé simple... comme l'œuf de Colomb.

— Mais, dit-il, il vous aurait suffi de vous montrer et de vous produire au nom de la firme anglaise devant le commissaire du gouvernement.

— Pour recevoir immédiatement une balle tirée de quelque part... ou bien pour être dangereusement questionné sur ma présence en Union soviétique.

» Non, non, Tsaneff avait admirablement joué de ses nombreuses complicités dans la Guépéou et ailleurs.

— Très simple, en effet, dit le marin.

— Et pourtant, dans toute sa simplicité, je la considère comme une des plus difficiles de mes causes, répondit Harry Dickson en souriant.

— En connaissez-vous d'autres ? demanda avidement le capitaine. La traversée est encore longue...

Et Harry Dickson raconta...

FIN

LE CLUB DES HOMMES VILAINS

1. Miss Battersea

Hélène Haynes se tenait devant Harry Dickson, hésitante, les doigts tripotant nerveusement sa sacoche de maroquin rouge.

Le détective la regardait avec un sourire encourageant, mais la belle enfant se décidait difficilement à parler.

Il vit que son maquillage avait été hâtif, qu'à force de passer une langue fiévreuse sur ses lèvres discrètement avivées, le rouge s'en était délayé, que sa cravate était mal ajustée. Tout en elle respirait un état de profonde nervosité.

— Voilà ce que c'est que de se tromper d'autobus, dit-il.

— Comment ? s'écria-t-elle, qu'en savez-vous ?

— Mais parce que pour venir de Battersea, vous avez fait un tour par Red Lions, avant d'arriver à Baker Street, ce qui n'est pas précisément l'itinéraire choisi.

— Alors, je suis suivie ? s'écria la jeune femme.

— Pas le moins du monde, miss, mais tout à l'heure, vous avez froissé deux billets d'autobus d'une couleur différente, et vous les avez jetés d'un air rageur. J'ai feint de faire tomber une enveloppe et, en la ramassant, j'ai vu que les heures de voiture concordaient et que vous aviez voyagé dans deux bus, de route fort divergente. Vous avez dû vous tromper de chemin, en proie à une certaine émotion...

Elle parut rassérénée.

— C'est vrai, j'oublie que de temps à autre, vous vous amusez à faire de petites déductions qui étonnent vos familiers, dit-elle.

— Pourtant, votre situation s'est améliorée dans les derniers temps...

— C'est encore vrai... Pourtant, vous ne me connaissez pas !

— Hm... si, c'est-à-dire... j'ai vu votre portrait dans les journaux. Vous avez été élue reine de beauté du quartier de Battersea. Vous étiez alors une simple dactylo, à une livre par semaine. Le prix de beauté ne consistait qu'en un diplôme d'honneur et des gerbes de fleurs. Pourtant, votre toilette est toute neuve et me paraît assez coûteuse...

— Oui, je comprends à présent, Mr. Dickson, et c'est bien à propos de ma nouvelle situation que je suis ici.

— Je vous écoute, dit doucement le détective.

Miss Hélène Haynes était lancée à présent, et son récit ne subit plus aucune réticence.

— Avant mon élection, j'étais employée chez Sils Brothers, exportateurs dans la City, à une livre par semaine, une misère, quoi !... Mais à peine élue, je reçus des offres pour le moins alléchantes.

» On me proposa d'entrer comme secrétaire dans un club particulier à raison de quatre livres par semaine ; ce qui est une véritable fortune pour une pauvre petite dactylo comme moi.

» Ce club est situé en plein cœur de Londres, dans une vieille maison du Strand, et ne porte aucun nom fixe. C'est-à-dire qu'il se nomme d'après le nombre de ses membres. Quand j'y suis entrée, il y a six semaines, il s'appelait le club des huit et huit jours après, le club des sept, parce que l'un d'eux venait de le quitter ou de mourir, je ne sais.

» Aujourd'hui, il se nomme déjà le club des neuf, parce qu'il comporte neuf membres. Les locaux sont vastes et luxueux. Mon travail y est dérisoire. J'y arrive à cinq heures du soir et je reste environ jusqu'à minuit dans mon bureau. Je vérifie quelques comptes de dépenses courantes et c'est tout.

— Quels en sont les membres ?

Miss Battersea haussa les épaules.

— Ils ne sont indiqués dans les livres que par des numéros, celui de leur admission. Les rares fois que je les ai entendus converser entre eux, ils ne s'apostrophaient que par les mêmes numéros.

— Jusqu'ici, je n'y vois aucun mal.

— Sans doute... et ce que j'ai à vous dire est en vérité bien mince, bien ridicule peut-être.

— On ne sait jamais...

— Eh bien... eh bien...

La jeune fille hésitait visiblement, mais le détective l'encouragea du regard.

— Eh bien, dit-elle d'une traite, tous sont également affreusement laids !

— C'est tout ? demanda Harry Dickson en souriant. Je conçois que, pour une reine de beauté, il ne soit pas agréable d'avoir un constant commerce avec des « affreux », mais de là à s'en effrayer...

Des larmes perlèrent aux beaux cils d'or de Miss Battersea.

— C'est ce que je me suis déjà dit... et je vous paraîtrai affreusement ridicule s'il n'y avait pas autre chose, bien qu'en apparence ce soit fort peu. Il me semble que je deviens laide ! Oui, laide, ne riez pas, Mr. Dickson. Mes yeux s'obscurcissent, mes cheveux deviennent cassants... je dois mettre du rouge à mes lèvres, tant elles

se décolorent. Je deviens fatiguée comme une vieille femme et pourtant, mon travail n'est guère lourd.

— Il fallait consulter un médecin et non un détective, dit Harry Dickson.

— Je l'ai fait. Et j'ai même rendu visite à une sommité médicale qui demande une livre par consultation, le docteur Peery. Il ne m'a découvert aucun mal, aucun... et pourtant, je vois et je sens... ce que je vois et ce que je sens.

— Ma chère Miss Haynes, dit Harry Dickson en se levant, je crains fort de devoir me rallier à l'autorité du professeur Peery. Toutefois, si cela devait empirer trop visiblement, eh bien, tenez-moi au courant et je veux bien m'occuper de votre cas qui, pourtant, ne m'en semble pas un.

Ce fut sur ses mots que l'entretien prit fin.

Harry Dickson dut amèrement se repentir depuis lors de ne pas avoir prêté une oreille plus attentive à Miss Helen Haynes.

À la fin de la semaine, les journaux annoncèrent à grandes manchettes :

Disparition d'une reine de beauté !

On ne retrouve plus trace de Miss Battersea !

Crime, suicide ou accident ?

Harry Dickson rejeta le *Times* qui annonçait la nouvelle et, sautant dans une automobile, il se fit conduire dans le Strand au local du club des neuf. Il se trouva devant une maison vide.

Le propriétaire de l'immeuble déclara que depuis trois mois, les locaux se louaient complètement meublés à un Mr. Wheeler qui avait payé deux trimestres d'avance, et que toutes les notes d'éclairage et de réparations avaient été scrupuleusement réglées.

On ne trouva pas davantage trace de ce Mr. Wheeler.

2. La petite Sillinger

L'affaire de la petite Iris Sillinger provoqua une vive indignation dans le quartier populaire de Clapham.

Iris Sillinger avait à peine douze ans, mais c'était la plus charmante petite créature qu'on pût voir. Blonde, rose, longs yeux bleus fendus en amande, grande et svelte pour son âge, elle se destinait déjà au théâtre.

Elle faisait partie d'une troupe de *dancing-girls* qui s'exhibait chaque soir sur une scène de Drury Lane.

Née d'une mère débauchée et d'un père inconnu, son éducation avait été bien négligée, et on se demandait comment une telle fleur vivante avait poussé sur le triste pavé des bas-fonds de Londres.

Elle habitait un garni dans une rue traversière de Clapham

Commons et, chaque soir, le dernier autobus la déposait, après son travail, au coin de Battersea Rise, d'où elle regagnait à pied la demeure maternelle, par la longue Clapham North Side.

À cette heure, cette rue était noire et déserte, à part quelques globes électriques distants de cent en cent yards ; elle ne comportait aucun luminaire.

Iris Sillinger faisait la route en chantonnant et la raccourcissait souvent en esquissant un fantaisiste cavalier seul.

Ce soir-là, elle arrivait à la hauteur des Cedars, quand elle vit marcher devant elle un homme âgé s'aidant d'une canne à bout caoutchouté.

Elle allait le dépasser quand le piéton se tourna soudain vers elle et lui lança sa canne à toute volée dans la figure.

Iris poussa un cri et se couvrit la face, tandis que passait un lourd camion des Messageries.

L'enfant sentit un coup en pleine poitrine et elle alla rouler sur la chaussée juste à l'instant où le camion arrivait.

Le conducteur n'entendit que son cri ; déjà les roues avant glissaient sur son corps gracile, dans un écrasement affreux.

On releva Iris sanglante et mutilée.

Transportée à l'hôpital, elle vécut encore quelques heures, mais avant de mourir, elle put raconter ce qui lui était arrivé.

— Connaissez-vous l'homme qui vous a poussée ? demanda l'officier de police qui la questionnait.

— Vilain... laid..., murmura la pauvrete. Une tête de chat... de tigre...

Ce furent ces mots qui attirèrent l'attention du grand détective Harry Dickson. À présent, pour lui, l'affaire du club des hommes vilains commençait.

*

L'enquête débuta mal – si tant est qu'elle débuta.

Harry Dickson s'était tourné vers l'entourage de la petite Sillinger. Il fit la connaissance du lamentable garni qui avait abrité la petite *dancing-girl*. C'était une pauvre pièce carrée qui avait pour mission de résumer toute une habitation. Un hideux lit de sangle servait de couche unique à la mère Sillinger et à sa fille. Un réchaud à pétrole, une table boiteuse et trois chaises dépenaillées complétaient l'ameublement du taudis.

La mère, une femme qui avait dû être belle, mais dont les traits étaient ravagés par le vice et par l'alcool, reçut le détective en se lamentant, de l'air d'une personne qui n'ignore point que l'entretien s'achèvera avec le don de quelques shillings.

— Ah, pleurnicha la pocharde, quel malheur ! Et dire qu'une si belle carrière s'ouvrait devant ma fille ! Non pas que je veuille parler

du théâtre ! Moi aussi, j'étais danseuse, et je sais que cela ne rapporte que des misères. Mais elle aurait fait un beau mariage plus tard. Elle aurait épousé un gentleman riche ! Un monsieur qui est comme on dit dans une banque de la City. Arthur Balmoral, il s'appelle !

Harry Dickson dressa l'oreille.

— Je crois le connaître, dit-il, un vieux, pas très beau...

Mais Mrs. Sillinger secoua vigoureusement sa tête chapeautée de rose.

— Non, non, ce n'est pas lui... Arthur est jeune et beau comme un dieu... Ah, si j'avais été de vingt ans plus jeune ! C'était un type qui me plaisait et j'aurais pu lui plaire, car j'étais encore plus belle que ma fille !

— Alors, vous dites, dans une banque..., dit Harry Dickson en déposant négligemment quelques pièces d'argent sur le coin de la table.

— Oui, *Gov'nor*, chez Sils Brothers...

Un nom... un coup de fouet !

Sils Brothers, c'était la firme où Miss Hélène Haynes avait été employée avant son admission au club des hommes vilains.

Mrs. Sillinger n'avait plus rien à apprendre à Harry Dickson et celui-ci se dépêcha vers la City.

La firme Sils Brothers n'était certes pas parmi les plus connues de Londres. Elle occupait un étage d'un immeuble de vieux style dans la brève Arundell Street. Le rez-de-chaussée de la maison était à louer comme en témoignait une double affiche jaune.

Harry Dickson gravit un escalier crasseux, ne recevant la lumière que par un œil-de-bœuf encastré dans la muraille enfumée, se perdit sur des paliers sonores et vides, et finit par dégoter au fond d'un corridor venteux un autre escalier en spirale, où une main peinte indiquait la direction à suivre pour arriver chez Sils Brothers.

À force de heurter une porte, un petit homme aux cheveux rouges parut, qui s'enquit d'une voix peu amène de ses désirs, ou plutôt qui s'ingénia immédiatement à discourir sur la firme Sils Brothers.

— Ce n'est pas jour d'expédition aujourd'hui, nous n'avons pas de bateau qui part pour la Hollande avant mercredi, et nous avons décidé de ne plus rien accepter pour les groupements Bâle et autres villes du continent.

— Qu'à cela ne tienne ! répondit le détective. Voudriez-vous m'annoncer à Mr. Arthur Balmoral ?

— Arthur Balmoral ? s'écria le marmouset, ah... elle est bien bonne ! Alors, vous voudriez voir Mr. Arthur Balmoral ?

— Certainement, trouvez-vous quelque chose de si anormal à ma demande ? s'impatiente quelque peu Dickson.

— Beaucoup, en effet, déclara gravement le rouquin.

— Et quoi donc, je vous prie ?

— Je voudrais bien le connaître moi-même, fut la réponse laconique.

Harry Dickson le considéra d'un œil perplexe.

— Voulez-vous dire que vous ne le connaissez pas ?

— C'est bien cela que je voulais vous dire, en effet.

— Parfait ; alors, Mr. Balmoral n'appartient pas à votre personnel ?

Le petit homme chafouin se mit à rire irrévérencieusement.

— Mon personnel ! Aha... mon personnel... il est beau, mon personnel !

Harry Dickson se sentit une grande envie de prendre le personnage au collet et de le secouer d'importance, mais il surmonta cette envie et demanda :

— Veuillez, dans ce cas, m'annoncer à Messrs. Sils Brothers.

— Bravo ! s'écria le gnome, je vous annonce !

Mais il ne bougea pas d'une semelle et, juché sur une haute chaise de bureau, il se mit à considérer le visiteur de ses petits yeux insolents.

— Je pense, dit suavement le détective, que je finirai par perdre patience.

Le petit homme roux dut lire la menace dans les yeux gris du grand gentleman, car il se composa un air grave.

— Je suis Messrs. Sils Brothers, dit-il, et voici tout mon personnel.

— Vous êtes un fier original, Mr. Sils, riposta Dickson, et voici ma carte de détective accrédité auprès de Scotland Yard ; je crois que vos réticences pourraient bien avoir un écho devant Old Bailey, un jour ou l'autre.

« Sils Brothers » devint plus grave.

— Fallait dire plus tôt que vous étiez détective, mais j'ajoute immédiatement que je n'ai rien à me reprocher, je viens de payer ma note à la Compagnie du gaz, après une longue discussion, où j'ai fini par avoir raison. Est-ce pour cela que vous êtes venu ?

— Ainsi, vous n'avez pas remplacé Miss Haynes quand elle vous a quitté ? demanda brusquement le détective.

Le petit homme bondit comme si un aspic venait de le piquer.

— La fille Haynes ! Ah, ne me parlez pas de cette chipie ! Il fera chaud le jour où je la remplacerai ! Plus de femelles dans mes bureaux, c'est un principe que je viens d'adopter pour toujours !

Son œil émerilloné s'éclaira soudain d'une lueur méchante.

— Je suppose qu'elle a commis un vol et que vous venez l'arrêter, dit-il avec une joie mal contenue. Je ne puis déposer contre

elle, sinon que je la crois capable d'un pareil forfait. Quand elle m'a quitté après six mois de services que je lui ai toujours honnêtement payés, elle m'a renversé un encrier sur la tête. Quel monstre, hein ?

— Et Balmoral ? s'enquit le détective, retenant difficilement une forte envie de rire en entendant la dernière phrase.

— Que le diable étouffe votre Balmoral, si toutefois il existe ! rugit le nabot. Voilà des jours et des jours que je suis appelé au téléphone par une petite voix de femme qui s'enquiert en pleurnichant de Mr. Arthur Balmoral, me demandant s'il n'est pas malade ! J'ai répondu que j'espère qu'il était mort, enterré ou incinéré !

Quand on parle du diable et même du téléphone...

Le diable n'apparut pas dans les bureaux de Sils Brothers, mais le téléphone se mit à sonner.

Le petit homme décrocha l'appareil en rechignant et s'enquit sans aménité de ce qu'on lui voulait.

Pourtant, ce que l'interlocuteur invisible lui disait devait l'intéresser, car il ne se livra à aucune de ses habituelles sorties intempestives.

Harry Dickson observait son visage pendant qu'il écoutait à l'appareil, et il fut frappé par le changement qui s'y manifestait.

C'était un mélange grotesque et presque répugnant de colère, d'effroi et de malice. « Sils Brothers » n'émettait que des monosyllabes pour toute réponse, mais il était visible que la présence de son visiteur le gênait fort.

À la fin, il ferma le téléphone sur un « Entendu » maussade.

— Que de chichis pour expédier quelques colis de mauvais rasoirs de Sheffield, murmura-t-il en matière d'explication que pourtant Dickson ne lui demandait guère. Mais le détective sentit le mensonge.

Il prit assez brusquement congé du bonhomme, promettant de revenir dans le courant de la semaine et, à peine sorti, se dirigea vers une cabine téléphonique publique.

— Pourriez-vous me dire avec qui vient de communiquer Sils Brothers dans Arundell Street ? demanda-t-il au Central.

On lui répondit par un numéro en ajoutant :

— Hilduard Creston, Bouverie Street, 13C.

« Ce n'est pas bien loin, se dit le détective. Dans quelques minutes, j'y suis. »

Il contourna le Temple, fit quelques pas dans le Fleet et entra dans Bouverie Street.

3. Bouverie Street 13 C

C'est à l'angle de la rue qu'il se heurta au beau jeune homme.

Ce dernier marchait à pas pressés comme s'il était en retard. Il était d'une taille moyenne, plutôt petit que grand, vêtu avec une rare recherche. Tout dans son aspect révélait un romantisme un peu désuet mais qui plaît encore beaucoup aux dames : un chapeau à larges bords et une cravate flottante à la Murger, une fine barbe brune en pointe, des traits d'une grande pureté – l'artiste peintre d'une riche bohème, depuis longtemps enfuie.

L'homme le heurta et s'excusa en français, puis, comme se ravisant, en un anglais légèrement teinté d'un accent étranger.

Harry Dickson allait répondre par une phrase aimable, quand le jeune homme se détourna brusquement et traversa la rue dans toute sa longueur.

L'esprit de déduction du détective se réveilla machinalement.

« Quand je le vis arriver, il n'était nullement pressé, et voici qu'il fuit comme s'il avait le diable à ses trousses. Est-ce ma rencontre qui lui fait cet effet ? Faudra voir ! »

Le jeune homme entra brusquement dans le porche d'une maison de gros, au fond de la rue, et le détective poussa un petit grognement de satisfaction.

« Je connais la maison et le truc : elle possède une sortie dans Tudor Street. »

Un autre porche, situé vis-à-vis de la maison de gros, lui offrait un refuge et un lieu d'observation choisis. Il s'y coula rapidement et resta l'œil aux aguets. Il vit alors que la maison presque en face de lui portait le numéro 13 C. Un quart d'heure s'écoula et Dickson commençait à croire que son attente allait être vaine quand soudain le jeune homme réapparut.

Il marchait avec quelque hésitation, l'œil inquiet.

Mais la rue déserte à cette heure le rassura. D'un pas délibéré, il avança, arriva à la hauteur du numéro 13 C et fit un geste.

Harry Dickson tenait ses yeux rivés sur lui et le geste ne lui échappa pas : quatre coups rapides sous la serrure, une attente de quelques secondes, le temps de compter jusqu'à six et puis un cinquième coup, sec et sonore. La porte s'ouvrit aussitôt et le jeune homme entra. Le détective n'eut pas le temps de réfléchir longuement : un autre gentleman arrivait, tournant l'angle de Tudor Street cette fois.

Dickson ne pouvait voir son visage, tellement il était mangé de barbe noire, mais il vit une grosse gibbosité qu'un vêtement de bonne coupe cachait difficilement. L'homme ne se défiait pourtant de personne, comme l'avait fait l'artiste à la jolie figure. Il se dirigea hardiment vers la maison d'en face et donna le signal auquel il fut répondu comme précédemment.

— Oho, gronda le détective, il faudra que j'observe ces

manœuvres d'un peu plus près.

Il s'attendait à de nouvelles venues et il ne fut pas déçu dans son attente. Coup sur coup, trois autres gentlemen arrivèrent, *tous barbus* à l'excès. L'un boiteux, l'autre nettement difforme ; le troisième, bien que son visage fût tout aussi méconnaissable, paraissait absolument affreux, tant son attitude était simiesque.

Immédiatement, une image s'imposa à la pensée du détective : le club des hommes vilains, dont lui avait parlé naguère la pauvre Miss Battersea.

Il en était à ces réflexions quand un nouvel individu arriva d'une démarche sautillante et fiévreuse, comme quelqu'un qui se sait en retard.

Une tignasse sombre et hirsute sortait sous son chapeau haut de forme, d'un modèle ridiculement archaïque, et une barbe noire en éventail retombait sur son torse rabougri ; mais Dickson reconnut quelque chose dans sa démarche. Non, il ne se trompait pas : le petit barbu qui frappait à présent les cinq coups rituels sur la porte du numéro 13 C, ce n'était personne d'autre que Mr. Sils Brothers !

Harry Dickson laissa passer un quart d'heure et comme personne ne s'annonçait plus, il en conclut que la réunion devait être au complet à l'intérieur.

Le soir tombait et le *fog* commençait à enfumer la rue ; Dickson se décida à l'action. Il vérifia son revolver puis traversa la rue.

Une minute après, il frappa les quatre premiers coups, compta jusqu'à six, puis donna un heurt sec et puissant sur le vantail.

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit sans être ouverte par quelqu'un, mais le détective perçut le bruit métallique d'un déclic ; une manœuvre lointaine devait la faire fonctionner.

Un odeur de moisi et de renfermé le surprit désagréablement dès qu'il eut fait un pas dans le corridor obscur, à peine éclairé par la lumière tombant par le vasistas de la porte d'entrée.

Corridor vide, aux murs lépreux, dans le fond duquel commençait un escalier en bois effrité par l'abandon.

Mais d'ores et déjà, Harry Dickson sentait dans quelle maison il venait d'entrer : une maison absolument vide !

Oui, il en était ainsi ! Dix minutes plus tard, il avait parcouru des chambres poussiéreuses, sans meubles, aux papiers de tapisserie moisies et déchirés.

Les caves étaient remplies d'eau croupissante, les combles étaient à moitié privés de toitures et transformés en cloaques par les pluies.

Dans un angle d'un petit parloir, il découvrit un poste téléphonique mural et ce fut tout. Il en profita pour sonner le bureau

de police voisin.

— Hilduard Creston ? lui fut-il répondu. Mm... rien à sa charge, nous le connaissons à peine. Tout ce que nous savons, c'est que c'est un mutilé de guerre et qu'il a une moitié de la figure enlevée par un éclat d'obus. D'ailleurs, il a quitté depuis trois semaines Bouverie Street pour une adresse inconnue. Le téléphone n'a pas encore été enlevé parce que l'abonnement payé d'avance court encore.

— Il me reste le mécanisme de la porte, bougonna le détective, allons voir.

Il découvrit bientôt un fil électrique partant de la porte et aboutissant à un petit microphone dissimulé très habilement dans le bois du vantail. Le fil conduisait au premier, puis au second étage ; arrivé là, Harry Dickson poussa un grondement de fureur contenue : ce fil venait d'être fraîchement coupé et l'on pouvait voir sa section nette et luisante.

— Fait ! grommela-t-il. Mais je ne suis pas tout à fait bredouille dans cette histoire.

Il sortit de la maison et héla un taxi au coin du Fleet. Peu après il arrivait à Scotland Yard, au bureau du superintendant Goodfield.

— Un mandat d'arrêt au nom de Sils Brothers dans Arundell Street, dit-il d'une voix brève.

— Très bien, répondit Goodfield, mais les raisons doivent m'être données.

— Entendu, affaire double : disparition de Miss Hélène Haynes et assassinat de la petite Sillinger de Clapham Commons.

— Je vous donnerai trois hommes en sus du mandat, s'écria Goodfield avec empressement.

Ces trois hommes firent le guet toute la nuit devant les bureaux de Sils Brothers. Ils furent relayés le lendemain et le surlendemain : mais celui qui ne vint pas, ce fut, résumé en un seul individu : Sils Brothers, exportateurs... On se livra alors à des fouilles très précises du pâté de maisons où se trouvait enclose la demeure vide de Bouverie Street.

Elles furent parfaitement vaines.

Puis, Arthur Balmoral fit de nouveau parler de lui.

4. La danseuse d'or

Dans cette aventure, nous ne voyons apparaître Tom Wills, l'élève préféré du détective Harry Dickson, que fort tard. N'empêche que son rôle y fut de quelque importance, puisqu'il découvrit la danseuse d'or.

Non que ce fût là une trouvaille de grand-mystère, car la fameuse ballerine se montrait au grand public des foires, mais le jeune

homme trouva la relation existant entre elle et la sombre histoire qui préoccupait son maître et Scotland Yard.

Marlena Scott s'exhibait sur les tréteaux d'un théâtre nomade ayant ses assises passagères dans East Smithfield.

Elle ne dansait ni mieux ni plus mal que tant de girls de Londres, mais elle était d'une beauté ravissante, se montrait au public aussi peu habillée que le permettait la décence et battait ses entrechats endiablés, maquillée à l'aide d'une fine poudre d'or qui lui donnait l'apparence d'une statue d'or vivante.

C'était la troisième fois que Tom allait la voir et nous pouvons hardiment déclarer que le spectacle chorégraphique lui plaisait fort.

Ce soir-là pourtant, la danseuse lui semblait bien moins en forme que les autres soirées. Sous son masque d'or son visage était tendu, triste, hanté d'inquiétude. Ses gestes étaient moins souples, ses mouvements avaient quelque chose de nerveux, de fiévreux, qui nuisait à l'harmonie de son art.

Le public s'en aperçut-il ? Peut-être... Le fait est que le cirque de toile se vida bientôt et que le patron décida d'en rester là pour la soirée.

Tom Wills partit un des derniers et en descendant les marches de bois, il surprit des bribes d'un entretien qui n'avait rien de réjouissant pour la danseuse d'or. Derrière un pan de draperie voilant l'entrée d'une des roulottes, le directeur du théâtre réprimandait vertement sa pensionnaire.

— Tu en fiches de belles avec ton artiste à la manque, Marlena, grondait-il. Un peintre sans le sou...

— Moi, intervint la voix aiguë de la directrice du cirque, j'ai été jolie comme toi, et comme danseuse, j'étais là, moi aussi. Eh bien, je n'aurais jamais voulu d'un homme portant la barbe... tiens, je n'aurais pas même supporté le nom d'Arthur. À Paris, cela signifiait quelque chose de vilain dans le temps. Comme Alphonse, c'est un nom à donner aux poissons !

— Il a promis de m'épouser, répondit plaintivement la danseuse. Tenez, pas plus tard que ce soir, il devait me présenter à son père... et voilà qu'il n'est pas venu ! Oh, je suis bien malheureuse... un jeune homme si gentil, si beau, si correct surtout !

— Oui, compte là-dessus, gouailla le patron avec un rire gras.

— Mais certainement, j'y compte ! s'écria Marlena avec désespoir.

Le directeur changea de mode, il devint grossier.

— Et si je te fichais une paire de claques, ma fille ? Ce serait le meilleur moyen de guérir du mal d'amour.

— Osez donc ! riposta la danseuse d'or.

La réponse vint, sonore et douloureuse : deux maîtresses gifles

s'abattant sur les pauvres joues dorées de la ballerine.

— Chameau ! rugit-elle, je quitte ton sale théâtre de quatre sous !

— Et tu feras bien ! T'imagines-tu, vermine, que je ne trouverai pas des mômes qui te valent pour gigoter dans la piste, après avoir mis de la limaille de cuivre sur la façade ? Allons, ouste, faut calter, ma petite !

Déjà l'esprit de Tom Wills était en éveil. Le nom du bel Arthur l'avait frappé. Il décida de ne pas s'en tenir là, et il prit poste derrière une des roulottes du cirque.

Il n'attendit guère longtemps. Bientôt, une porte claqua et une forme souple bondit dans la rue. Il vit Marlana Scott, qui pour n'être plus une danseuse d'or, n'en était pas moins encore très jolie, dans son petit tailleur bleu tout élimé.

Il la vit s'orienter d'un air un peu perplexe, puis prendre par Towerhill, tout embrumée de pluie naissante.

Elle marchait d'un pas incertain, se retournant de temps à autre, comme si elle eût attendu quelqu'un, mais indifférente aux murmures admiratifs que certains passants élevaient à son passage.

À l'angle de Royal Mint Street, Tom la vit s'arrêter et faire un geste de joie : une petite conduite intérieure arrivait, venant de Trinity Square. Tom eut le temps de voir que c'était une Moriss et qu'un homme se trouvait au volant. Il crut entrevoir un fin profil, légèrement barbu, et puis la voiture s'arrêta devant Marlana.

La danseuse d'or s'engouffra à l'intérieur et la voiture démarra : en vain le jeune détective tourna ses regards de tous côtés, dans l'espoir de voir un taxi pour se mettre à sa poursuite... aucune voiture du genre n'était en vue. Mais il eut le temps de noter le numéro de l'auto qui fuyait vers Aldgate. Quelques minutes plus tard, il conversait avec Harry Dickson au téléphone.

— Très bien, Tom, lui répondit le maître, je vais m'enquérir à l'instant à qui appartient cette automobile. Rejoignez-moi sans retard, je crois qu'il y aura encore du boulot pour nous ce soir.

Quand Tom fut de retour dans Baker Street, il trouva son maître dans un état d'agitation extrême.

— Vous avez dû trouver quelque chose, maître ! s'écria le jeune homme dès qu'il le vit, je vous connais assez pour cela.

Harry Dickson prit une feuille de papier qui traînait sur son bureau à côté de l'appareil téléphonique.

— L'auto appartient à un certain Boutmey, habitant Worship Street, dit-il. Or, depuis plusieurs jours, il a déménagé sans laisser d'adresse.

— Tout comme Creston, tout comme Sils Brothers, dit Tom Wills.

— Justement, mais ce n'est pas tout : ce Boutmey paraît être un particulier nanti d'une double gibbosité qui l'a fait surnommer le Polichinelle vivant !

— Diable ! s'écria le jeune homme, un membre du club des hommes vilains, si toutefois ce club existe.

— Et il existe, mais Dieu sait dans quel but infâme ou terrible.

— Qu'allons-nous faire ?

— J'attends Corr Jackson que j'ai mandé sur l'heure auprès de moi.

— Le manager du Barnum Show de Drury Lane ?

— C'est bien lui !

Tom Wills allait poser d'autres questions, mais le bruit d'une voiture lancée à toute vitesse et freinant avec brusquerie devant la porte de la rue l'en empêcha. Bientôt, un pas pressé retentit dans le hall et on frappa à la porte.

— Entrez, Jackson ! cria Harry Dickson.

Un gros homme jovial fit son entrée et tendit ses mains constellées de bagues.

— Tout à votre service, Mr. Dickson, dit-il joyusement. Désirez-vous acquérir un phénomène ?

— Pas tout à fait, répondit le détective, mais quelque chose du genre. Voyons, Jackson, quel est l'homme le plus laid de Londres ?

La question ne sembla nullement étonner le manager qui se mit incontinent à compter sur ses doigts.

— Attendez, cela mérite réflexion, dit-il. Il y a plusieurs mal fichus dans la métropole, mais il s'agit de trouver le plus vilain d'entre eux. Je suppose qu'il s'agit surtout de particuliers et non d'artistes de show ?

— Précisément !

— Alors, nous avons Simmons, au bec-de-lièvre... mais il y a mieux. Bruttin, le fou et le cul-de-jatte... non, il est à Bedlam en ce moment. Je suppose aussi que votre sujet doit courir en pleine liberté.

— En effet, mon ami.

— Ainsi, il nous reste Vickroft... non, il est encore potable... Ah, j'y suis, mais c'est un rupin, celui-là, un lord, si je ne me trompe, et riche comme Crésus ! Est-ce un inconvénient ?

— Pas le moins du monde !

— Alors, c'est tout trouvé, c'est Lord Athelstane Suttonley. Il habite un magnifique hôtel de maître dans Old Street. Dire qu'il a été beau dans le temps ! Mais une de ses folles maîtresses l'a un jour arrosé avec une pinte de vitriol de la meilleure qualité. Pouah ! quelle figure ! Moi-même, j'en aurais eu peur, et pourtant, je vis au milieu des hommes-requins, des femmes-panthères, des enfants à peau de rat et que sais-je encore ! Mais Lord Suttonley leur dame le pion à tous en

fait de laideur !

— La voiture, Tom, ordonna le détective, et cap sur Old Street !

5. L'homme le plus vilain de Londres

Corr Jackson avait pris place dans la voiture et considérait les détectives d'un air fort perplexe.

— Puis-je me permettre une remarque, Mr. Dickson ? dit-il.

— Je ne demande pas mieux, Jackson !

— Les hommes vilains ont un caractère bien difficile, et lorsqu'ils sont en face de gens bien faits comme vous et moi, ils n'en deviennent pas plus agréables. Je suppose que vous voulez approcher du lord à la figure grillée pour quelque chose qui regarde votre métier. À votre place, je me méfierais.

— Ralentissez, Tom, dit tout à coup Dickson, notre ami Jackson doit ruminer une épatante idée.

— Epatante, protesta le manager, c'est beaucoup dire, mais si vous voulez obtenir quelque chose de Suttonley le très vilain, il faudrait s'y prendre autrement, à mon avis. Voulez-vous perdre une demi-heure et me conduire chez moi ? Je pourrais vous y exposer mon idée.

Ainsi fut-il fait, et Harry Dickson ne regretta pas la demi-heure perdue.

— Le hasard veut, dit Jackson, que je ne sois pas un inconnu pour Lord Suttonley, bien qu'il réprouve mon commerce de laideur. Mais à plusieurs reprises, j'ai obtenu des secours de lui pour des hommes difformes que je ne pouvais pas placer dans mon show. Faites-vous donc de vilaines têtes !

— Merveilleux ! s'écria Dickson, vous êtes un homme précieux, Jackson !

— Peuh ! on devient psychologue dans mon métier aussi, fut la réponse un peu narquoise. Tenez, voici le portrait de Caliban, un phénomène de laideur qui mourut il y a quelques années du délirium tremens. Faites-vous donc cette tête-là et vous aurez du succès dans Old Street. Quant à Mr. Wills, le type de l'homme-marcassin est tout trouvé !

— Je suppose que de temps à autre, vous faites quelques heureuses retouches à vos sujets, Jackson, dit malicieusement le détective en voyant un véritable arsenal de maquillage que le manager mettait à sa disposition.

— Il faut bien vivre, répondit humblement l'impresario de la laideur, et puis, le public est si exigeant et demande chaque jour davantage pour son argent !

La demi-heure était à peine écoulée que Corr Jackson affirma qu'il voulait engager sur l'heure les deux détectives pour une exhibition d'un mois dans son show d'horreurs vivantes.

— Et maintenant, laissez-moi faire ! dit-il.

Il s'installa au volant de sa machine et après une course effrénée à travers la ville, il s'arrêta devant un grand hôtel à sombre façade dans Old Street.

— Le lord ne reçoit pas ! fut la réponse d'un laquais borgne à la mine peu rassurante, quand il eut appris la requête de Jackson.

— Il y a exception pour Corr Jackson, dit tranquillement le manager. Dites à votre maître que deux de mes phénomènes désirent le voir sur l'heure.

Le domestique aurait bien voulu objecter encore quelque chose, mais il vit les affreux visages de Dickson et de Tom paraître devant la glace de la portière. Il esquissa un geste de répulsion vite réprimé et annonça qu'il allait sur l'heure en conférer avec son maître.

La conférence fut brève ; il revint bientôt, obséquieux à souhait, et priant humblement ces messieurs de bien vouloir entrer.

Tous trois furent introduits dans un salon confortable où un grand feu de bûches brûlait dans l'âtre.

Au bout d'une très courte attente, la porte fut ouverte.

— Eh bien, Jackson ? demanda une voix languissante.

Jackson s'inclina très bas, et Dickson et son élève firent de même, bien qu'ils eussent de la peine à réprimer un geste d'horreur devant la hideuse figure qui venait de surgir devant eux.

Certes, le corps était grand, svelte, élégant, mais le visage surpassait en horreur toute imagination : une teinte d'un rose affreux, comme d'une chair mise à vif, avait envahi les joues. D'épouvantables bourrelets de chair livides retroussaient le front. Le nez était absent et ne formait qu'une cavité béante et noirâtre. Les dents étaient visibles sous la lèvre supérieure complètement retroussée. Quant aux yeux, ils défiaient toute description : énormes, sanguinolents, lançant des flammes diaboliques.

Tel était Lord Athelstane Suttonley qui fut jadis un bel homme aimé des femmes, et atrocement mutilé dans un geste d'amour vengeur.

— Votre Seigneurie, dit Jackson, pourrait-elle donner asile à deux malheureux qui sont bien près de tomber aux mains de la police ?

— Hein ? murmura le lord, que dites-vous, Jackson ? Qu'ont-ils fait ?

— Une femme s'est moquée d'eux, Lord Suttonley, une femme les a fait souffrir. Ils se sont vengés d'elle !

Les yeux sanglants lancèrent une flamme double.

— Comment ? demanda le lord d'une voix sourde.

— Ils lui ont mis le visage sur des charbons ardents... Elle est morte aujourd'hui. Si la police met la main sur eux, ils seront pendus.

— Ils ne seront pas pendus ! s'écria le monstre avec violence. Ils ont fait œuvre de justiciers. Ma maison leur appartient. Ils resteront ici jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion de leur faire quitter le pays.

Les deux faux monstres s'inclinèrent et voulurent remercier leur terrible sauveur, mais il leur imposa du geste le silence.

— Inutile, si tous faisaient comme vous, on pourrait encore croire à un semblant de justice ici-bas. Je me considère comme votre débiteur. Merci, Jackson, vous serez récompensé de votre conduite. Allez... vous pouvez laisser ces messieurs chez moi. Rien de fâcheux ne leur arrivera aussi longtemps qu'ils seront sous mon toit !

Jackson se retira et bientôt, le domestique borgne revint et pria poliment les détectives de vouloir le suivre.

On les conduisit dans une spacieuse chambre à coucher à deux lits, attendant à un petit salon où bientôt un repas de choix leur fut servi.

Ils achevaient de décortiquer une superbe langouste arrosée d'un vin du Rhin fameux entre tous, lorsque Harry Dickson dressa l'oreille.

Très loin, dans les profondeurs de la maison, quatre coups retentissaient, puis étaient suivis d'un cinquième.

— Le signal de Bouverie Street, murmura-t-il.

— Cela vient de la porte donnant sur le jardin, dit Tom.

Ils se glissèrent dans la chambre à coucher obscure et soulevèrent un pan des lourds rideaux.

Ils avaient vue sur un jardin qu'éclairait un bec de gaz papillon ; mais cette clarté tremblante était suffisante pour voir une ombre difforme se glisser par les allées, suivie bientôt d'une seconde, puis d'une troisième.

Harry Dickson, dont les yeux perçants défiaient même les ténèbres poussa un grognement satisfait :

— Le Polichinelle vivant..., murmura-t-il, et voici sans doute le sinistre Creston... Diable, voilà mon ami Sils Brothers !

Ils comptèrent jusqu'à douze silhouettes hâtives, puis le jardin demeura vide et le signal ne se répéta plus.

Harry Dickson demeura songeur.

— Je crains que nous ne soyons pas en nombre pour ces gens-là, auxquels il faut ajouter le personnel sans doute fort décidé du lord, dit-il. Je dois compter beaucoup sur vous, Tom.

— Commandez, maître, et j'obéis...

— Il faut sortir de la maison, Tom, alerter Scotland Yard et

faire cerner la maison par vingt hommes résolus.

— Entendu, maître !

Tom Wills ouvrit doucement la porte du salon et resta quelque temps aux écoutes. La maison était silencieuse.

— À bientôt, maître...

Il disparut dans la nuit.

Tout à coup, un cri de terreur retentit dans la maison et les sombres échos le propagèrent, le roulant d'étage en étage.

Harry Dickson sursauta ; il avait reconnu une voix de femme.

Le cri se répéta, plus lointain, comme soudainement étouffé ; en même temps, tout près de lui, le détective entendit rire.

Quelqu'un, sur le palier, près de la porte du salon, riait doucement, d'un rire cruel et diabolique.

Harry Dickson éteignit la lumière et, avec mille précautions, entrouvrit la porte. Le hall s'étendait devant lui, en proie aux ténèbres. Le rire retentissait de nouveau tout proche, et bientôt une voix s'y mêla.

— Oui, crie, hurle... c'en est fini de ta beauté, ma fille... à d'autres !

Le détective s'avancait à pas de loup. Il sentait une présence...

Mais l'homme qui riait dans l'ombre avait lui aussi senti l'approche d'un étranger – d'un péril.

— Qui est là ? s'écria-t-il.

Harry Dickson se figea, immobile comme une statue.

Il entendit une main qui fouillait une poche, puis le bruit d'une boîte d'allumettes qu'on agite, celui d'un tison qu'on allait frotter.

Une lumière blonde jaillit tout à coup, éclairant un visage pâle, finement barbu : celui de l'artiste de Bouverie Street, Mr. Arthur.

Mais déjà, le détective sautait sur lui.

D'une main de fer, il le serra à la gorge et, de l'autre, il le frappa violemment en plein visage.

Le détective fut étonné de le sentir faiblir si vite. Avec un soupir, l'homme s'écroula, évanoui, et Harry Dickson l'emporta comme une plume dans la chambre à coucher. Peu après, le captif avait pieds et poings liés et Harry Dickson, après lui avoir mis un bâillon devant la bouche, le roula dans des couvertures et le fourra dans le lit.

À cet instant, le même cri se répéta dans les profondeurs de la maison.

Il venait du rez-de-chaussée... et il était si déchirant, si désespéré, que le détective décida d'agir sur-le-champ, quoi qu'il pût lui en coûter.

Il se pencha sur la rampe sculptée de l'escalier et vit sous lui le grand hall vaguement illuminé par une lanterne vénitienne de

couleur.

Le domestique borgne sommeillait dans un fauteuil et Dickson distingua un gros revolver d'ordonnance posé sur un guéridon à côté de lui.

— Cela m'ôte tout remords, dit-il en s'approchant en tapinois de sa future victime.

Il allait l'atteindre quand le laquais faisant un geste, se retourna et se trouva face à face avec le hideux Caliban.

Sa main se tendit vers l'arme, mais arriva une seconde trop tard.

La crosse du revolver de Dickson s'abattit avec tant de force sur son crâne qu'il craqua avec un bruit sinistre ; l'homme s'écroula comme une masse.

— Tant pis, murmura Dickson, après tout, je crois que ce bonhomme ne vaut pas lourd, comme tout ce qui doit hanter ce repaire de laideur.

À présent, un bruit de voix lui parvenait d'une salle voisine dont la porte n'était pas tout à fait fermée.

Dickson s'approcha et vit.

Derrière une table, siégeant comme des juges, étaient assis une douzaine d'hommes dont chacun était une personnification de la laideur. Quelques-uns d'entre eux étaient encore occupés à enlever leurs barbes postiches.

Lord Suttonley, dans toute sa difformité, présidait ce concile d'épouvante.

— Sils, dit-il tout à coup, vous avez le privilège d'être le plus beau, non, le moins laid de nous tous. Au fond, vous êtes même un homme passable, et votre laideur, qui consiste en une peau squameuse de crocodile dont se revêt votre corps, se cache aisément sous votre vêtement. C'est pour cela qu'il vous incombe d'exécuter nos sentences.

— Et je ne m'en plains pas, glapit le petit homme roux.

Harry Dickson s'aperçut alors qu'il ne portait qu'une sorte de costume de bain, qui laissait à nu un corps affreusement couturé.

— La danseuse d'or ! s'écria Lord Suttonley... À propos, où est Balmoral ?

— Toujours en retard ou à jouer au cavalier seul, grogna Sils. À mon avis, on devrait le priver du plaisir de la séance.

— Soit, dit Suttonley, il n'y a aucune raison en effet pour attendre, surtout qu'elle possède une voix tellement perchée que cela donne mal aux oreilles. La danseuse d'or ! Qu'allons-nous offrir à cette beauté ?

— Lui couper proprement la gorge, cria un affreux bonhomme dont une moitié de figure ne formait plus que coutures et stigmates.

— Vous me dégoutez, Creston, dit le lord, vous n'êtes qu'un

écraseur de petites filles, allez ! Alors que la petite Sillinger, si jolie, nous aurait procuré bien d'autres joies, vous l'avez envoyée sous les roues d'un camion ! C'est déshonorant !

— Oui, oui, s'écrièrent les monstres, il nous faut mieux !

— C'est bien ce que j'entends, continua le lord, nous ne sommes pas de vulgaires assassins. Nous ne sommes même pas des assassins du tout. Nous ne tuons pas les femmes... *Nous ne tuons que leur beauté !* Celle qui nous est à jamais enlevée !

— Bravo ! hurlèrent les autres.

— Silence ! Bâillonnez-lui le bec, Sils, à la danseuse ! Elle peut bien entendre ce que nous lui réservons, mais elle ne peut protester à haute voix. Nous allons faire d'elle une danseuse d'or véritable ! Oui, messieurs, nous allons l'écorcher vive et l'enduire d'une composition qui transformera son corps charmant en une effroyable statue métallique toute ratatinée qui nous fera peur à nous-mêmes !

Une joie intense se lisait sur toutes ces figures révoltées.

En avançant un peu la tête, Harry Dickson vit alors Marlena Scott attachée sur un grand fauteuil de bois, les yeux agrandis par l'horreur.

Sils se tenait devant elle, agitant un grand racloir aux lames tranchantes.

— Mon Dieu, supplia Dickson, faites que Tom et les hommes de Goodfield arrivent encore à temps pour empêcher ceci !

Mais, au loin, la rue était silencieuse...

— Commencez ! ordonna soudain Lord Suttonley.

Sils arracha d'une main féroce la blouse de la pauvre captive : de magnifiques épaules blanches se découvrirent.

— Allez ! rugit le lord.

— Allez ! répétèrent les autres comme un écho démoniaque.

Le racloir s'abaissa en un geste d'une férocité inouïe et des lignes sanglantes apparurent sur la belle chair blanche.

La danseuse fit un effort pour se dégager et tout son corps frémit d'une effroyable souffrance.

— Encore ! hurla Suttonley. Plus vite !

De nouveau, les lames d'acier allaient mordre le corps juvénile...

C'en était trop pour Dickson. Il leva son revolver, visa Sils à la tête et pressa la détente. Une détonation éclata et Sils roula sur le sol, le crâne en miettes ; sans plus tergiverser, Harry Dickson bondit dans la pièce.

— Haut les mains ! tonna-t-il.

— Trahison ! hurla Suttonley, laissez-vous tuer, mais pas prendre !

Joignant l'action à la parole, il tira son revolver.

Mais la balle de Dickson lui laboura le ventre et il s'effondra en hurlant de douleur.

Une véritable marée de rage entoura aussitôt le détective qui se mit à tirer aveuglément dans le tas. L'homme-Polichinelle mourut dans un affreux hoquet qui répandit un flot de sang noir autour de lui, alors que d'autres monstres roulaient sur le plancher en se tordant.

Creston, brandissant une massue, se ruait en avant, et ce fut la dernière balle du détective qui mit fin à sa vie criminelle en lui faisant sauter la cervelle. Mais une demi-douzaine de monstres s'élançaient à présent sur lui, brandissant des armes de toutes sortes. En même temps, on pouvait entendre des portes claquer aux étages et des voix d'hommes s'élever : le personnel arrivait à la rescousse.

Harry Dickson allait succomber sous le nombre.

Un long coup de sifflet retentit, un bélier heurta la porte...

La police métropolitaine envahissait la maison.

*

Quand les menottes d'acier se furent fermées sur les poignets des membres restants du club des hommes vilains, Harry Dickson monta à l'étage et, après s'être débarrassé de son masque de Caliban, se rendit dans sa chambre à coucher.

Arthur Balmoral l'y regardait venir avec des yeux grands d'effroi.

Harry Dickson le considéra longuement en silence. – Vous avez fait de la vilaine besogne, dit-il, et d'un coup sec, il arracha la fine barbe en pointe.

» Miss Hélène Haynes, présenta-t-il aux policiers ahuris, oui, l'ancienne Miss Battersea...

*

Cinq des monstres restèrent en vie pour répondre de leurs crimes devant la justice des hommes. Lord Suttonley, guéri de sa blessure, était parmi eux.

Hélène Haynes avoua tout sans retenue.

Elle avait été, de fait, une des premières victimes des monstres.

Le club des hommes vilains existait depuis des années déjà, mais il ne faisait que grouper des hommes taciturnes et aigris par leur laideur.

Lorsque Miss Haynes devint reine de beauté, ce fut son ancien patron Sils qui eut l'idée diabolique de changer les statuts du club : désormais, celui-ci servirait à venger la laideur !

On commença d'abord par des expériences mystérieuses sur la malheureuse secrétaire dont la beauté se mit à décroître. Mais Sils voulait faire mieux. Grâce à l'argent – et Miss Haynes aimait l'argent par-dessus tout – il parvint à gagner la reine déchuée à la cause du club.

On la travestit en homme – fort gentil garçon d'ailleurs, aux grâces un peu efféminées.

Désormais, elle servit de rabat-teuse et elle attira les belles victimes dans l'an-tre mortel du club. C'est ainsi qu'Arthur Balmoral naquit. Bientôt, elle se piqua au jeu. Sa beauté diminuait de plus en plus, peut-être sous l'influence de ses mauvais instincts... qui la firent se complaire aux souffrances des malheureuses captives.

Elle avoua ainsi qu'elle avait cédé aux instances de Sils après sa visite à Harry Dickson, visite du reste qu'elle regretta bien fort et qu'elle cacha à ses atroces employeurs. Ce fut pourtant elle qui détermina ces derniers à déménager de leur ancien local du Strand, pour celui que Dickson avait repéré dans Bouverie Street. Elle dévoila le secret de cette dernière maison. Celle-ci avait été vidée, peu après le déménagement, et les réunions se faisaient dans une chambre d'un immeuble voisin qui échappa aux recherches des détectives. Ces réunions étaient préparatoires à celles d'Old Street, qui n'avaient jamais lieu qu'en des circonstances exceptionnelles comme une séance de torture ou de mise à mort par exemple.

Ces aveux adoucirent les juges et elle s'en tira avec douze années de détention.

Le personnel de Suttonley s'entendit infliger de lourdes peines, dont quelques-unes allèrent même jusqu'aux travaux forcés à perpétuité.

Quant aux monstres, ils entendirent tomber la sombre et finale sentence : *Guilty*... Coupable !... La mort !

Trois semaines plus tard, les derniers membres du club des hommes vilains étaient pendus dans la prison de Newgate.

LE SIFFLET DE LA MORT

1. Les fraises de Mr. Sykes

Mr. Sniffs numérotait une imposante série de pains de sucre. Sa voix s'élevait, sèche et monotone, dans le silence ensoleillé de la boutique, emplie de la sourdine têtue des mouches et du vrombissement de quelques guêpes voleuses.

— Douze livres ! s'exclama-t-il, en regardant admirativement un énorme cône givrex. Quel géant ! Je l'appellerai le Gaurisankar !

Puis il retourna à des réflexions plus pratiques et il inscrivit sur l'étiquette : douze livres de sucre, pour Mrs. Crunshere.

Une silhouette s'encadra dans la claire ouverture de la porte, masquant la belle perspective de la campagne de juin.

— J'ai seize livres de fraises, dit une voix joyeuse, combien cela me fait-il de sucre, Mr. Sniffs ?

— Treize, exactement treize, répondit l'épicier. Ah, c'est vous Mrs. Barkis ! Mes félicitations pour votre cueillette. Il paraît que vous avez les plus belles fraises de Freyhill.

Il disait cela à toutes les dames de Freyhill qui faisaient leurs confitures elles-mêmes et qui s'approvisionnaient en sucre chez lui. C'était d'ailleurs l'usage, puisqu'il était le seul épicier de Freyhill.

Freyhill, à trente kilomètres au nord de Leeds, deux cents foyers, commerce et industrie nuls, ainsi vous renseignent les atlas d'Angleterre...

— Mr. Sykes est-il déjà venu chercher son sucre ? s'informa Mrs. Barkis.

L'épicier secoua la tête et lança un regard malicieux à sa cliente.

On n'ignorait pas dans le village que la veuve Barkis aurait volontiers épousé, en secondes noces, le vieux Mr. Sykes, pensionné de l'Etat.

— Je lui avais offert de faire ses confitures, continua Mrs. Barkis, car ce n'est pas un ouvrage à faire pour un homme seul.

— Il n'a même pas encore cueilli ses fraises, dit Mr. Sniffs en regardant par la fenêtre. Tenez, voyez vous-même, madame, ses plates-bandes sont encore intactes.

Mais il avait à peine achevé sa phrase qu'il resta immobile,

l'œil fixé sur le jardin de son voisin, Mr. Sykes.

— J'ai dit intactes, murmura-t-il en se grattant le menton, mais... ah, mais par exemple !... quel vent de dévastation a donc pu souffler cette nuit sur le jardin de Mr. Sykes ?

L'expression était exagérée, il faut le dire. Mais pour les bonnes gens de Freyhill, ces plates-bandes foulées, ces fraises écrasées, ces groseilliers fripés, tout ce désordre végétal constituait une véritable dévastation. Les gens de Freyhill avaient tant d'ordre ! Le premier rayon de soleil leur faisait le même effet qu'un clairon dans une caserne, sonnait la diane. Le premier cri d'un engoulevent crépusculaire leur servait de couvre-feu. Tous les gestes se copiaient dans les deux cents foyers épars dans la vallée et tous les esprits pensaient et agissaient sur un même mode et dans un même temps. Un habitant de Freyhill ou les cinq cents tous ensemble, c'était la même chose. Mais revenons au jardin de Mr. Sykes.

Mrs. Barkis allait traverser la rue en courant, mais elle songea que cela pourrait prêter à des cancans de voisinage ; elle refréna son impatience, sinon son inquiétude, et demanda à Mr. Sniffs s'il ne ferait pas bien d'aller voir ce qui s'était passé chez le voisin.

Mais Mr. Sniffs pesait du sucre et donnait des noms géographiques aux grands cônes d'un blanc bleuté – occupation d'importance ; d'un autre côté cependant, il n'aimait pas mécontenter une bonne pratique.

Il se tourna donc vers la cuisine et siffla doucement.

— Holà !... Sammy Crook ! Holà !...

Des galoches de bois sonnèrent sur les dalles et Sammy Crook parut dans la boutique en s'essuyant les mains à son tablier bleu.

— C'est-il pour le sirop ? demanda-t-il. J'ai pas fini de le mettre dans les pots, je n'ai jamais vu une mélasse couler plus lentement.

— C'est qu'elle est de bonne qualité, répondit Mr. Sniffs, qui craignait une critique pour sa marchandise.

Sammy Crook était un petit vieux trapu et solide, habitant les confins du village et louant ses services à quelques commerçants de la commune. En ce moment, il faisait fonction de garçon d'épicerie chez Mr. Sniffs.

— Allez donc voir chez Mr. Sykes, ici en face, dit Mr. Sniffs, saluez-le de ma part et demandez-lui si vous pouvez lui apporter les huit livres de sucre qu'il a commandées au début de la semaine.

— Et la mélasse ? s'enquit Sammy Crook.

— Eh bien, elle attendra, la mélasse ! s'impatienta l'épicier, craignez-vous qu'elle ne s'envole ?

— Pas de crainte de ce côté-là, bougonna le domestique, je n'ai jamais vu de la mélasse couler plus lentement, je vous le répète.

Quelques instants après, on l'entendit frapper à la porte du voisin d'en face. Les coups se répétèrent de plus en plus pressés, mais aucune réponse ne semblait leur être donnée ; enfin, la voix de Sammy s'y mêla :

— Mr. Sykes... eh... ouvrez donc... c'est pour votre sucre.

Rien n'y fit et Sammy répéta son appel à plusieurs reprises.

Intrigués, Mr. Sniffs et Mrs. Barkis s'étaient avancés sur le seuil du magasin et considéraient la porte fermée et les volets clos de la maison d'en face avec une curiosité non exempte d'inquiétude.

— N'est pas là ! concluait laconiquement Sammy Crook.

— Mais depuis mon réveil, je n'ai pas quitté sa maison des yeux ! avoua candidement la veuve Barkis. Recommencez donc Sammy !

Sammy ne demandait pas mieux ; il se mit à hurler comme un sourd.

— J'vous dis que c'est pour le sucre, Mr. Sykes !

Il n'y avait que six ou sept maisons dans la rue, mais toutes leurs portes étaient déjà ouvertes et le monde afflua vers le milieu de l'artère.

Le petit Swinner, le fils du meunier, un affreux gamin qui faisait le désespoir de ses parents ainsi que du voisinage, exprima à haute voix sa pensée injurieuse :

— L'est soûl... oh, mais soûl comme une barrique !

— Enfant du diable ! glapit la veuve Barkis. Voulez-vous vous taire ? Tout le monde sait que Mr. Sykes ne boit que de l'eau pure !

— Avec beaucoup de rhum dedans ! cria Job Swinner.

Deux puissantes gifles maternelles le mirent aussitôt à la raison.

Job se mit à rugir et courut vers le jardin de Mr. Sykes.

— Soûl comme un régiment ! hurla-t-il quand il se vit hors de portée, soûl... regardez son jardin, il a couru dedans et...

Mais son injure s'arrêta tout court et, les yeux agrandis par une étrange épouvante, il se mit à balbutier...

— Des pieds... il y a des pieds qui dépassent en dessous des coudriers.

Une véritable galopade se fit vers l'endroit indiqué.

En effet, au fond du jardin se trouvait un gros massif de coudriers, longeant un sentier semé de gravier blanc. Sur la blancheur des petites pierres, deux gros souliers cloutés faisaient tache.

— Ce sont... les chaussures de Mr. Sykes ! hurla Mrs. Barkis.

Swiner, le meunier, se détachant du groupe, se dirigea vivement vers les coudriers ; en passant, il allongea une nouvelle mornifle à son rejeton qui était resté en contemplation devant les chaussures.

Tout le monde le vit se pencher, saisir un des pieds, le laisser retomber, puis faire un bond horrifié en arrière.

— La police..., cria-t-il en devenant livide comme un mort... C'est plein de sang à cet endroit.

Un cri d'horreur s'éleva dans l'assistance.

Mr. Sniffs, qui tenait en ce moment le Gaurisankar dans les mains, le laissa choir sur le sol où il s'émietta autour de la veuve Barkis qui venait de tomber évanouie.

À cette minute, un envoyé de la Providence fit son apparition sur les lieux. Un *dog-cart* attelé d'un petit cheval gris s'avavançait sur la route gazonnée.

— Voilà le docteur ! s'écria-t-on. Par ici, docteur ! Il y a un mort !

— Si vous aviez dit que c'était un malade, il aurait couru plus vite, railla le jeune Job, qui récolta aussitôt sa quatrième gifle.

— Eh bien, eh bien, pleurnicha le gavroche, puisque Sykes est mort sans lui...

Le *dog-cart* prit pourtant une allure plus rapide et bientôt, un jeune homme à la mine sympathique arriva à la hauteur de la maison close.

Le docteur Whitecombe desservait deux fois par semaine le village de Freyhill pour soigner des malades qui le payaient mal. Mais c'était un philosophe qui se trouvait toujours satisfait de son sort et ne recherchait pas la grande clientèle.

Sur les indications de Swinner, il s'approcha des arbustes et on le vit se pencher sur quelque chose.

Au bout de quelques minutes, il revint vers le groupe.

— Vous êtes, je crois, conseiller communal, Swinner, dit-il en s'adressant au meunier, et vous aussi, Mr. Sniffs, continua-t-il en voyant le nez pointu de l'épicier apparaître à la porte de la boutique. Faudra constituer un jury et prévenir la police de Leeds, Mr. Sykes est mort... assassiné.

2. Une tragédie du rail... où il n'y a pas de chemin de fer

Le cottage du docteur Whitecombe se trouvait en dehors du village, en un endroit charmant, au bord d'une petite rivière à truites.

C'était le troisième jour après la mort de Mr. Sykes et le jury avait siégé dans la salle de l'unique auberge pour rendre un verdict traditionnel : crime perpétré par un ou plusieurs assassins inconnus.

Le soir tombait, un adorable soir de juin aux teintes chaudes. Le soleil couchant brûlait encore les cimes arrondies des collines voisines. La rivière murmurait sur son lit de galets polis comme de

l'ivoire, des truites faisaient des bonds d'argent hors de l'eau verte...

Le docteur Whitecombe dosait du whisky et de l'eau de Seltz dans les verres en y ajoutant une cuillerée de glace pilée.

— Oui, un de mes uniques raffinements, Dickson, dit-il à celui qu'il traitait en invité, c'est d'avoir un petit frigorifique électrique.

Il avait connu le célèbre détective quand il était interne dans un des grands hôpitaux de Londres, et depuis, tous deux avaient gardé des relations amicales.

— Je n'ai jamais eu de prétexte sérieux pour vous inviter, vieux camarade, dit le médecin de campagne. Vous n'êtes poète qu'à vos heures... et comme elles doivent être rares, ces heures-là ! Et vous ne péchez pas la truite, mais vous aimez les causes obscures et difficiles. Je vous en offre une, mon ami.

Harry Dickson, qui venait d'arriver à Freyhill juste à temps pour assister à la séance du jury et au désespoir de l'officier de police venu de Leeds, opina du geste.

— Oui, continua le docteur, je répète donc ce que j'ai déclaré tout à l'heure devant ce jury campagnard et ignare à souhait : le corps de l'infortuné Sykes a été mutilé avec une sorte de rage puissante. Les os sont rompus, le crâne en miettes, le cadavre n'est plus qu'une vaste plaie.

— Et l'instrument du crime ? demanda Dickson. Qu'en pensez-vous ? Hache, marteau ou massue ?

— Voilà bien le hic ! Savez-vous à quoi cette dépouille me fait songer ? À celle d'un homme écrasé par une locomotive !

— Ou par une auto ?

— Non, les blessures sont tout à fait différentes dans ce cas. Ici, il y a énormément de métal meurtrier en jeu, si j'ose m'exprimer de la sorte. D'ailleurs, mes premières recherches concordent dans ce sens : il y a présence de rouille, oui, d'oxyde de fer, dans la plupart des plaies.

— Faut-il conclure que le corps a été transporté d'un endroit proche où passe le chemin de fer et déposé dans le jardin ? demanda Dickson.

Whitecombe secoua énergiquement la tête.

— Non, tout le sang se trouve répandu sur place, le crime a bien eu lieu dans le jardin de Sykes même, à l'endroit où le cadavre fut découvert.

— Je ne veux pas discuter votre compétence qui est réelle, docteur, dit le détective, mais il me semble que nous sommes bien loin du rail, puisqu'il m'a fallu louer une auto pour arriver en ces lieux enchanteurs...

— En effet, Freyhill se trouve au milieu d'une sorte de désert, éloigné des communications ferroviaires. Le rail le plus proche se trouve exactement à seize kilomètres. Nous sommes dans la région

d'Angleterre où le réseau ferré est le moins dense, ne l'oubliez pas.

— Qui était ce Sykes ? demanda un peu brusquement le détective.

— Peuh... un homme comme tous ceux qui sont ici. Un célibataire casanier, sans grands soucis et sans grands besoins non plus. Sa petite fortune personnelle jointe à une pension faisait de lui un homme riche pour Freyhill.

— Donc un retraité, murmura Harry Dickson. Mais de fait... de quoi donc ?

Le docteur Whitecombe releva la tête à cette question et un peu d'étonnement parut dans son regard.

— De fait... de fait... un jour, il m'appela pour signer un papier d'assurances. Sykes fut, dans son temps, employé au chemin de fer... oui, je me rappelle à présent, du Lancashire Railway ! Au fond, cela ne signifie rien, sans doute.

— Sans doute, sans doute, murmura le détective, rêveur.

La conversation languissait, les deux amis burent et fumèrent en silence ; le crépuscule tournait lentement à la nuit.

— Y a-t-il une auberge au village autre que celle où s'est réuni le jury ce matin ? demanda tout à coup le détective.

— Non, mais l'épicier Sniffs verse à boire sans payer patente. Quelques notables se réunissent chez lui le soir ; ils appellent cela aller au club.

— Eh bien, nous tâcherons de nous y faire admettre pour une soirée, dit le détective. Venez-vous, Whitecombe ? Je suppose que vous êtes d'office membre du club de nuit de Freyhill !

Le docteur se mit à rire et accompagna volontiers son ami.

Ils suivirent une mince route macadamisée, toute blanche dans la clarté de la lune naissante. Au loin, quelques points de lumière indiquaient le petit village qui s'endormait déjà.

— Le club ne tient pas ses assises tous les jours, dit le docteur, mais je suppose qu'aujourd'hui, après la mémorable séance du jury, ses membres se seront réunis au grand complet. D'ailleurs, il me semble voir un peu de lumière dans le jardin de Mr. Sniffs.

La route faisait un coude, côtoyant un grand espace dénudé et tout noir.

— Passons à gauche de la route, dit le docteur, une glissade là-dedans n'est pas à faire !

— Qu'est cela ? demanda le détective, l'œil sur un grand trou ténébreux qui s'ouvrait au ras de la terre à leur droite.

— Une ancienne gloire de Freyhill, bien défunte aujourd'hui, fut la réponse. Il y a trois quarts de siècle, on extrayait de cette carrière une sorte de pierre blanche fort estimée par les constructeurs de ce temps. Depuis, la matière s'est révélée de qualité de moins en

moins bonne ; elle devenait friable, sableuse et difficilement utilisable. Les carrières de Freyhill appartiennent désormais au passé.

— Accessibles ? demanda Dickson.

— Les profondeurs ? Pas du tout, les dernières échelles ont été retirées pour éviter des explorations trop périlleuses de la part de gens qui espéraient toujours faire reflourir cette vieille exploitation. Les eaux ont d'ailleurs envahi le fond qui se trouve à plus de cent cinquante mètres à pic.

Harry Dickson s'arrêta un moment et considéra le noir espace béant.

— Je crois saisir votre pensée, Dickson, dit le docteur, vous supposez que feu Sykes a pu être précipité là-dedans et remonté ensuite !

Le détective se mit à rire.

— Vous êtes un excellent médecin, Whitecombe, mais un piètre détective, dit-il. Je ne vois pas le criminel s'armer d'un pareil outillage clandestin de palans et de treuils pour effectuer la macabre remontée. Non... non... passons et allons au club !

Ils approchaient de l'épicerie et un murmure de voix leur apprit qu'en effet les membres y étaient en nombre ce soir-là.

Le docteur n'eut aucune difficulté à faire admettre son ami de Londres par le président Sniffs qui ne demandait qu'à verser du gin, du whisky et même de sirupeuses liqueurs de France.

Mr. Sniffs fit les présentations d'usage et Harry Dickson revit les visages de la matinée.

Swinner, le meunier, qu'une toilette soignée ne parvenait pas à débarrasser complètement du frimas de la farine. Smithfield, le maire, un gros fermier taciturne et buveur. Trensop, le charron. Un rentier à la fine barbe blanche, Wickstood, qui avait siégé comme président du jury en lieu et place du maire qui était un peu sourd. Glaser, un cultivateur à tête de chèvre, qui était seul à boire de la bière. Sidders, un petit homme sale mais amusant, qui faisait des mots non dépourvus d'humour. Et quelques hommes de moindre qualité dont le maintien compassé démontrait qu'ils ne fréquentaient le club que par exception.

Sammy Crook, revêtu pour la circonstance d'un tablier blanc resplendissant, rinçait les verres et faisait la navette entre la salle de réunion et la cave. Mr. Sniffs officiait gravement.

On parla du crime de l'avant-veille, cela va de soi, et l'on tomba d'accord sur ce point : qu'il y avait beaucoup de mauvaises gens de par le monde...

Selon l'assemblée, le criminel était venu de loin. Il y avait une huitaine, un rémouleur ambulant était passé par la bourgade et était parti furieux parce qu'il n'avait obtenu aucune pratique.

— Il usait les couteaux et ne les aiguisait pas, déclara Mr. Sniffs avec indignation. La première fois qu'il est venu, il y a plus d'un mois de cela, je lui ai confié un de mes meilleurs couteaux, celui qui me sert à couper le fromage. Eh bien, je ne peux plus m'en servir.

— Le coupable est tout trouvé, opina Trensop, le charron. Je vous dis que c'est cette canaille de rémouleur qui a voulu se venger. Un homme qui manie des couteaux toute la journée doit être plus enclin au crime que les autres.

— Aussi la police de Leeds est-elle sur ses traces, conclut Mr. Sidders. C'est malheureux que la corde du bourreau ne doive pas être aiguisée comme le couperet d'une guillotine de France, sinon il pourrait travailler un jour à cela pour son propre compte !

Ainsi s'écoula la soirée. On but copieusement, on rit aux boutades de Mr. Sidders et on s'amusa secrètement de la colère de Mr. Sniffs qui avait surpris son domestique Sammy Crook à vider une bouteille de porto dans la cave. À onze heures, Mr. Sniffs laissa errer autour de lui un regard émerveillé où se lisait un peu d'effroi.

— Onze heures ! On se croirait à Londres et non à Freyhill. En fait de club de nuit, nous n'avons rien à envier aux noctambules de la métropole, déclara-t-il avec une emphase comique.

On se sépara : Wickstodd et Glaser firent un bout de chemin avec Harry Dickson et le docteur Whitecombe puis, au-delà de la carrière abandonnée, leurs routes se séparèrent.

Glaser bêla un chevrotant bonsoir qui seyait à sa mine, et Mr. Wickstodd quitta les deux amis sur une phrase aimable dénotant l'homme civilisé.

— Un homme dont la présence détonne un peu dans ce milieu rural, dit Harry Dickson, lorsque le gentleman à fine barbe blanche se fut éloigné dans l'ombre.

— Aussi n'est-il pas du pays, répliqua le docteur. C'est un ancien chef de gare de Birmingham que le bruit des locomotives avait fini par rendre neurasthénique et qui est venu manger sa pension loin du chemin de fer.

Whitecombe acheva sa phrase et se tourna brusquement vers son ami.

— Tonnerre ! C'est de l'obsession ! Voici que je suis amené de nouveau à parler locomotives et chemin de fer !

Harry Dickson allait répondre quand soudain il resta immobile, figé par la stupeur. Le docteur en avait fait de même.

— Alors... c'est l'obsession qui continue, cria-t-il, nous n'avons pourtant pas bu outre mesure. Ai-je bien entendu, Dickson ?

— Oui, murmura le détective, à moins d'admettre une hallucination collective.

Du fond de la nuit, un bruit strident venait de s'élever.

Il se répéta à trois brefs intervalles, se modulant longuement vers la fin.

— Le sifflet d'une locomotive ! balbutia le docteur.

Derechef, le bruit s'éleva, aigu et sinistre, voyageant au long des horizons. Harry Dickson s'assit sur le bord de la route et demanda avec calme :

— N'entendez-vous jamais ce sifflet par ici ?

— Jamais ; je vous ai dit, Dickson, que le village se trouve à seize kilomètres de tout ce qui est chemin de fer et locomotives. À cet endroit même, nous en sommes plus loin encore.

Harry Dickson se mit à parler à voix haute, comme s'il récitait une leçon apprise par cœur :

— Par temps calme, le sifflet d'une locomotive peut se percevoir jusqu'à quatre kilomètres de distance. Par vent propice et en plaine, il peut se faire entendre jusqu'à six kilomètres. Concluez...

— Que nous sommes fous ou ivres, riposta le docteur.

— Non, répondit le détective, que quelque chose d'anormal vient de se passer derrière nous. Il n'y a pas de vent, le coup de sifflet est strident et même ses modulations finales ont été nettement audibles. Nous ne sommes pas à un kilomètre de l'endroit où il a été émis. Retournons !

Ils pressèrent le pas et reparcoururent la distance sans échanger un mot. Arrivé dans le voisinage de l'ancienne carrière, Harry Dickson ralentit sa marche et se mit à regarder autour de lui.

— Dickson ! s'écria le docteur, vous avez un air absolument sinistre, il me semble que vous cherchez quelque chose de vilain... d'affreux...

— Oui, répondit le détective d'une voix contenue... oui, Whitecombe, je cherche un mort...

— Un mort ? Et qui donc ? s'exclama le médecin.

— Je ne sais, peut-être Glaser qui nous a accompagnés jusqu'ici, peut-être Wickstood... Plutôt Wickstood, je crois.

— Dieu fasse que vous vous trompiez, murmura le docteur, effrayé.

— Hélas ! dit le détective, regardez donc à votre gauche.

Whitecombe eut un sursaut d'épouvante.

Sur le côté de la route, une masse noire était étendue, immobile.

Harry Dickson alluma sa lampe électrique, braquant le rayon dans la direction de la chose étendue.

Whitecombe chancela, l'horreur dans l'âme.

— Wickstood, gémit-il. Mort !... Oh, son corps est en bouillie, tout comme celui de Sykes !

Le détective l'écoutait à peine, il donnait toute son attention

aux alentours, à la route, au gazon des bords.

— Je suppose que vous ne cherchez pas une trace de... que diable... de locomotive ? s'écria nerveusement le médecin.

— Non, fut la réponse, et tout de même... il n'y a pas de traces du genre... à moins que...

Il se redressa et regarda son ami.

— Il n'a pas plu aujourd'hui, j'imagine ? demanda-t-il.

— L'étrange question ! dit le docteur, étonné. Mais non, il n'a pas plus une goutte depuis quinze jours.

Harry Dickson désigna du doigt une petite flaque luisante qui se perdait déjà dans le sable.

— Qu'est cela, alors ? demanda-t-il.

— Le diable seul le sait ! bougonna le docteur. Je ne puis imaginer quelqu'un arrosant cette route déserte aux approches de minuit.

— Dans du sable sec, par une nuit chaude comme celle-ci, continua le détective, elle ne mettra pas longtemps à s'évanouir et dans la terre et dans l'air. Conclusion : il n'y a pas plus d'un quart d'heure qu'elle a été répandue.

— L'heure du meurtre du malheureux Wickstood !

— Ancien chef de gare de Birmingham, compléta Harry Dickson.

— Que voulez-vous dire ? demanda Whitecombe, interloqué.

— Rien, je pensais tout haut.

Harry Dickson puisa un restant d'eau dans le creux de la main et le renifla longuement.

— Encore tiède, murmura-t-il, cette eau est sortie brûlante et notamment d'un récipient de fer, d'une chaudière par exemple.

— C'est absolument fou ! s'écria le docteur.

— Fou... je le concède, mais il en est ainsi.

Harry Dickson prenait des notes.

— Mon séjour se prolongera à Freyhill pendant quelques temps encore, docteur, dit-il, je m'impose en invité chez vous.

Il regarda le gouffre noir de la carrière abandonnée.

— Il faudra que je lui dise un mot, à ce trou, dit-il en matière de conclusion.

3. L'homme qui courait dans la nuit

À la nuit tombante, le soir suivant, Harry Dickson et le docteur examinaient de gros rouleaux de corde qu'ils étaient allés chercher à Leeds dans la journée.

— Je crois me souvenir, Whitecombe, dit le détective, que vous avez passé quelques-unes de vos vacances dans les Alpes, et que vous

avez quelques ascensions à votre actif.

Le docteur acquiesça d'un mouvement de tête.

— En effet, et même assez périlleuses, le Wetterhorn, par exemple.

— Cela me rassure, dit Harry Dickson, je suis moi-même descendu dans le fameux gouffre de Padirac, en France ; nous aurons besoin de tout notre sang-froid pour opérer de nuit une descente dans l'ancienne carrière.

— Ne vous ai-je pas dit que le fond en était envahi par les eaux ?

— C'est vrai, mais ce matin, en revenant de la seconde séance du jury, je me suis complu à faire quelques sondages à cet endroit, en me cachant aussi bien que possible. Les flaques d'eau dans les profondeurs sont absolument négligeables. Nous trouverons au contraire un bon tapis de sable, de mousse et d'herbe, une fois arrivés sur le fond.

— Je me demande ce que vous espérez trouver dans ce trou ? demanda le docteur.

La réponse de son ami fut absolument ahurissante :

— Un homme !

— Mort ?

— Pas du tout... parfaitement vivant, oh combien ! ricana Harry Dickson.

Ils attendirent la nuit close pour refaire le chemin de la veille.

Le club de nuit ne tenait nulle assise ce soir, car, au loin, on ne voyait aucune lumière dans la maison de Mr. Sniffs.

Les *clubmen* de Freyhill, effrayés par la mort terrible d'un de leurs membres, au sortir de leur petite fête nocturne, avaient jugé plus sage de rester chez eux, derrière les portes et les volets soigneusement clos, avec un bon fusil de chasse à côté de leur lit.

Harry Dickson avait repéré pendant la journée l'endroit propice à la descente dans l'abîme. Un gros tronc de chêne servit à attacher la longue corde qui se déroula interminablement, semblait-il, dans le gouffre.

Enfin, elle se fit souple et molle : l'extrémité en avait touché le sol de la carrière. À voix basse, le détective donna ses instructions.

— Je descendrai d'abord, vous laisserez entre vous et moi une distance d'au moins quinze mètres. Pas de glissades surtout, car la corde est à nœuds de six en six mètres, usez des poignets autant que faire se peut. Dès le mitan, ralentissez, car les oscillations vont devenir fortes et nous devrons allonger la distance entre nous. Fin prêt ?

— Paré !

— *All right !*

La tête du détective disparut sous l'extrême rebord du trou et

quelques secondes plus tard, un ordre étouffé monta de l'ombre :

— Descendez !

Whitecombe serra les dents et se confia à l'attraction du gouffre.

Minutes hallucinantes : du fond de l'espace ténébreux montait une vague rumeur de conque marine géante. La corde oscilla, lentement d'abord, puis prit un mouvement de pendule de plus en plus accéléré.

De temps à autre, l'un d'eux heurtait la paroi pierreuse avec un choc sourd. Un souffle glacé de souterrain montait à leur rencontre comme l'haleine d'une tombe. Au-dessus de leur tête, les étoiles, par un phénomène connu, semblaient devenir plus proches, plus brillantes, plus cruelles aussi.

Enfin, Whitecombe sentit qu'en dessous de lui, la tension de la corde cédait : Harry Dickson avait touché le fond. Il l'y rejoignit quelques instants après. Longuement, ils reprirent leur souffle sans échanger une parole.

— J'ai été saisi tout à coup d'une peur atroce, avoua le docteur, c'est que l'inimaginable assassin se penchât en haut sur la corde et ne la tranchât brusquement !

Harry Dickson se mit à rire doucement.

— Vaines alarmes, mon ami, si jamais ce criminel s'en prend à nous, ce ne sera pas de cette façon. Pour tuer, cette créature n'en connaît qu'une.

— À savoir ?

— Celle d'une locomotive qui écrase un malheureux piéton !

— Encore cette damnée locomotive ?

— Oui, Whitecombe, toujours elle et rien qu'elle !

Ils avançaient à présent sur un épais tapis de mousses et de lichens humides ; parfois, leurs pieds s'enfonçaient dans de spongieux amas d'herbes grasses. L'obscurité était complète et le docteur ne pouvait suivre son compagnon qu'en gardant entre ses doigts un pan de son manteau.

Soudain, il poussa un cri sourd.

— On vient de me frapper au visage !

— Hein ?

Au même instant, Harry Dickson sentit une petite gifle dans la nuque, mais il se prit aussitôt à rire.

— Une chauve-souris, Whitecombe, une pauvre petite noctule, bien plus effrayée que nous-mêmes. Etes-vous assez nerveux !

— On le serait à moins ! bougonna le médecin.

Ils marchaient toujours dans un noir d'encre ; autour d'eux, une petite faune d'ombres s'éveilla peureusement. La flûte glacée et pure d'un crapaud s'éleva, une rainette coassa, d'autres noctules

chuirent.

Mais ce n'était pas à eux que Dickson prêtait attention : ses yeux venaient de se fixer droit devant lui.

Un filet de lumière luisait, rouge et triste, dans le fond fuligineux de la paroi accore du puits.

— Voyez, docteur...

— Des vers luisants sans doute, opina hardiment Whitcombe.

— Vous êtes trop rassurant, mon ami ; non, non, il s'agit bien d'une lumière allumée de main d'homme.

— Mais qui peut avoir accès dans cet enfer et y allumer une lampe ? murmura le médecin avec angoisse.

La lueur s'éteignit soudain pour reparaître peu après, puis s'éteindre et se rallumer encore.

Etonné par cette manœuvre, le docteur crut devoir en demander la raison.

— C'est simple, mon ami, déclara Dickson à voix très basse, quelqu'un s'interpose par intervalles entre nous et cette source de clarté. Quelqu'un qui me semble très affairé. Tenez, voici son ombre.

Une ombre difforme s'agitait en effet dans le lointain, occupée à quelque mystérieuse besogne.

— En avant, ordonna Dickson en pressant immédiatement le pas.

À ce moment, le docteur trébucha sur une pierre et tomba.

Ce fut une chute sonore que les échos du puits amplifièrent.

Harry Dickson eut un geste de colère, car, au même instant, l'ombre se redressa et fila. Sans plus attendre, le détective leva son revolver et tira dans sa direction. Un cri de terreur retentit et aussitôt, les deux hommes entendirent un bruit de course effrénée, accompagné de celui d'une haleine sifflante. En même temps, la lumière fut éteinte ou renversée.

Mais le détective tenait la bonne direction. Il s'élança en avant, suivi de son ami qui voulait racheter sa maladresse de tout à l'heure.

— Nous allons nous heurter à la muraille, cria le docteur.

— Que non, riposta le détective, voici un boyau qui sert de passage...

Ils étaient sur le bon chemin car, dans le lointain de l'étroit couloir, sonnait encore un faible écho de pas. Puis, il y eut un bizarre crissement métallique.

— L'homme qui courait tout à l'heure gravit une échelle de fer, murmura Dickson. Ne bougeons pas, il faut qu'il ne nous croie pas à ses trousses.

Ils perçurent en effet dans les hauteurs comme un bruit d'attente : l'homme voulait se rendre compte si ses poursuivants le pourchassaient.

À la fin, il dut se rassurer. On entendit ses pieds racler des échelons, puis le coup sourd de la trappe qui se ferme se fit entendre et un grand silence suivit. Cinq minutes plus tard, le détective avait découvert l'échelle à son tour. Elle montait, haute et droite, le long d'une paroi de roche dure.

— N'ayons aucune crainte pour la gravir, dit le détective, l'homme qui vient de passer nous fournit une preuve de son bon état. La montée ne sera pas aussi considérable que la descente, car le terrain était fortement montant à partir du milieu de la carrière.

Whitecombe monta derrière lui, gardant le contact. Une centaine d'échelons franchis, le détective s'arrêta.

— Je tiens le plafond, murmura-t-il. Il y a une trappe et des verrous. Il faudra patienter un peu là-dessous.

Le docteur entendit alors comme un grignotement de souris : Dickson égratignait le bois de la trappe à l'aide d'un de ses outils spéciaux de cambriole.

Puis il entendit les verrous glisser doucement... doucement.

— L'homme n'a pas pris le temps de glisser un objet lourd sur la trappe, dit le détective à mi-voix, peut-être qu'il ne se croit plus poursuivi. Venez, nous sommes sur la terre ferme.

— Où sommes-nous donc ? s'enquit le docteur quand ses pieds foulèrent des dalles.

— Dans une cave où il y a de la bière, sentez vous-même, mon ami.

Un rayon électrique balaya la pièce et Whitecombe vit des barriques de bière et des casiers de bouteilles honorablement remplis.

Un escalier fort raide sortait de l'ombre ; les deux hommes le gravirent jusqu'à ce qu'une porte apparût avec un filet de lumière entre elle et le sol...

Dickson tira son revolver et ouvrit la porte.

Le docteur eut peine à retenir un cri de surprise : ils se trouvaient dans la salle du club de Freyhill.

Alors, un autre cri retentit, mais cette fois un cri de peur affreuse. Ce n'était pourtant ni le détective ni son compagnon qui l'avaient poussé, mais Mr. Sniffs qui entraînait, un bonnet de nuit sur la tête.

Dès que l'épicier vit les intrus, il se mit à trembler.

— Pitié, messieurs... pitié, ou je suis un homme perdu.

— Pendu, voulez-vous dire, ricana le médecin, pendu... ignoble assassin !

Mr. Sniffs sursauta.

— Assass... assassin... moi ? Oh non, messieurs, je n'ai jamais fait de mal à une mouche. Je ne dis pas que je n'ai pas quelque peu volé l'Etat... mais est-ce là un bien grand crime ?

— Comment ? vous dites ? bégaya le docteur, vous niez...

Le détective lui imposa silence de la main.

— Que cachez-vous dans la carrière qui communique avec votre cave, Mr. Sniffs ? demanda-t-il d'une voix qui n'était nullement sévère.

— C'est bien la découverte de ce maudit passage qui a fait de moi un fraudeur, pleurnicha l'épicier. J'ai en remise un peu d'alcool et du vin que des contrebandiers de la côte m'apportent de nuit. Quelques soieries également, messieurs. Ce n'est pas un crime...

— Y a-t-il encore quelqu'un qui hante ce puits ? demanda le détective.

Mr. Sniffs prit un air étonné.

— Mais non, mais non... que pensez-vous là ! Je suis seul à connaître son secret, ajouta-t-il avec un naïf orgueil.

Brusquement, son visage devint d'une pâleur affreuse.

— Voilà que cela recommence ! gémit-il.

Mais les deux autres étaient comme lui, devenus pâles.

Un long sifflement de locomotive venait de déchirer la nuit.

— Le sifflet de la mort ! cria Mr. Sniffs dont les jambes fléchirent. Il a résonné la nuit de la mort de Mr. Sykes, et hier, quand Mr. Wickstood a été tué... Oh, messieurs, courez vite au secours du pauvre Sidders !

— Sidders ! s'écria Harry Dickson. Que voulez-vous dire ?

— Il n'y a pas bien longtemps qu'il m'a quitté ; il venait d'emporter une pièce de soie. Il me sert quelque peu d'agent, messieurs. C'est un pauvre homme, il n'a qu'une toute petite pension de la Compagnie du Chemin de Fer de l'Est où il a été lampiste...

— Lui aussi ! tonna Harry Dickson en s'élançant au-dehors, suivi par le docteur.

À cent mètres derrière la maison, ils découvrirent le cadavre de Sidders, mort comme Sykes, mort comme Wickstood, agents ferroviaires pensionnés – tout comme lui !

*

— Whitecombe, dit Harry Dickson lorsque, après une nuit de vaines recherches, ils furent rentrés à la maison, qui, dans Freyhill, a encore appartenu à n'importe quel titre à une compagnie de chemin de fer ?

Le docteur garda un moment de silence.

— Moi seul, Dickson, j'ai été attaché comme médecin au *Great Eastern Railway* pendant deux ans, dit-il à voix basse.

Harry Dickson le considéra longuement, le front assombri.

— Que Dieu ait pitié de vous, mon ami ! dit-il lentement.

4. Le monstre qui sifflait

Il se passa encore huit jours et alors, la nuit terrible entre toutes arriva... La journée avait été lourde et orageuse, des millions de petites bêtes d'orage brouillaient l'air, agaçant hommes et bêtes.

Harry Dickson et le docteur achevaient une languissante partie de dames quand, soudain, le téléphone sonna.

Tout deux levèrent un visage étonné vers l'appareil.

— Je croyais que la communication était coupée après sept heures du soir, dit le détective.

— En effet. Aussi, ceci ne peut-il être qu'un signal d'alarme. On ne peut pas me parler, mais à l'aide d'une magnéto actionnée à la maison communale, on peut me lancer un signal de sonnerie. Une vieille convention... mais c'est la première fois qu'on en use.

— Vous doutez-vous de qui il peut venir ?

— Mais du maire seul, je suppose...

— Innocent... le siffleur de la mort appelle le dernier homme de Freyhill ayant appartenu à une compagnie de chemin de fer ! riposta Harry Dickson.

Whitecombe chancela, pâlit, mais il se raffermir aussitôt.

— Eh bien, je répondrai à son appel !

— Je n'attendais pas moins de votre courage, dit le détective en lui serrant la main. Allons, le mystère touche à sa fin... quoique vous deviez vous exposer comme l'appât vivant au tigre. Et devant quel tigre humain allons-nous nous trouver bientôt !

— Allons, répéta le docteur.

— Passez-moi donc la corde.

— Devrons-nous redescendre dans cet affreux puits du diable ? demanda Whitecombe en frissonnant.

— Pas du tout, dix mètres nous suffiront aujourd'hui. Vous allez voir.

Il y avait quelque chose de triomphal dans la voix du détective.

Bientôt, ils s'étaient mis en route et, de loin, ils virent se dessiner les toitures sombres des maisons de la bourgade avec ses dernières lumières. Quand ils aperçurent les basses végétations qui dessinaient confusément les contours de l'ancienne carrière, Harry Dickson commanda une halte.

— À présent, il vous faudra marcher de l'avant tout seul, mon ami, dit-il, mais je vous suis, dans le fossé, qui est heureusement à sec le long de la route. Gardez en main un bout de la corde, je tiens l'autre. Mais, pour l'amour de Dieu, tenez bien le milieu du chemin et ne vous en écartez pas.

Ainsi dit, ainsi fait. La corde se tendit entre eux ; Harry Dickson, courbé en deux, marchait dans le fossé sous un couvert de branchages et d'herbes folles. Le docteur avançait lentement pour

permettre à son ami de le suivre malgré la marche difficile.

D'un œil anxieux, il vit s'approcher la carrière dans l'ombre ; au loin, il n'y avait pas de lumière chez Mr. Sniffs qui, bien que rassuré par le silence de Harry Dickson, avait cessé, sur serment, son commerce clandestin.

Et soudain...

Même le cœur si bien trempé du détective s'arrêta de battre en cette seconde. Un horrible coup de sifflet retentit devant lui, entre lui et le docteur qui marchait au milieu de la route et, avec horreur, il vit l'immonde chose qui avançait, bondissant hors de la nuit.

C'était grotesque, caricatural et horrible à la fois.

Une créature trapue, luisante, tout en fer, coiffée d'une cheminée de tôle d'où s'échappait un torrent de vapeur blanche, tendant des butoirs de fer en avant, se ruait sur le docteur en poussant des sifflements aigus.

Whitecombe la vit, recula... manqua de lâcher pied, mais à cet instant, le détective tendit violemment la corde qui les séparait.

Le monstre ne la vit pas et ce fut sa perte.

Ses courtes jambes s'entortillèrent dans le câble et, avec un ridicule bruit de ferraille, il s'abattit.

— Il ne peut plus rien, tonna Dickson en s'élançant, inutile de le tuer, docteur, ajouta-t-il en voyant que son ami levait son revolver.

Le détective accourut, arracha un bouclier de tôle, repoussa une marmite d'où s'éparpillèrent des charbons ardents et de l'eau bouillante, puis écrasa une fine sirène en cuivre. Apparut un visage luisant de sueur, aux yeux rouges de fureur.

Avec un rire sarcastique, Harry Dickson brandit les menottes.

— Allons, debout, Sammy Crook... fini de jouer à l'homme-locomotive ! dit-il en relevant son prisonnier d'une violente bourrade.

*

Le cas de Samuel Crook ?

Un fou... mais un fou bien exceptionnel.

Il y a des années, cet homme fut victime d'un accident de chemin de fer.

Une nuit, ivre comme un Polonais, il passa par un passage à niveau non gardé et y fut tamponné par une locomotive en manœuvre.

Son état d'ivresse ayant été reconnu, il ne reçut aucun dédommagement.

Il en garda une sombre rancune à tout ce qui était chemin de fer.

Mais, avec l'âge, cette rancune tourna à la folie.

Il découvrit alors le secret de son patron Sniffs, la carrière... et il résolut de l'employer à sa façon. Surtout que parmi les machines abandonnées, il trouva de quoi se confectionner une sorte de costume

de tôle qui lui donnait une vague apparence de locomotive postiche. Quand il parvint à faire fonctionner une sirène à l'aide d'une petite marmite portable, il se crut au summum de la victoire.

Sammy Crook était un homme d'une force musculaire peu ordinaire, mais il faut admettre que, dans ses crises de folie meurtrière, cette force se décuplait. Il portait alors aisément la lourde armure et assenait des coups effroyables avec les butoirs de fer dont il se couvrait les mains ainsi qu'avec des gants de boxe.

Et c'est aux hommes ayant servi auprès d'une compagnie de chemin de fer qu'il s'en prenait, se croyant devenu, sous les apparences d'une sorte de locomotive, un dieu de la vengeance !

Il s'était servi de la carrière pour construire sa singulière machine de mort, mais il avait fait une découverte ignorée par son patron Sniffs. À mi-chemin de l'échelle qui conduisait à la cave de l'épicier, se trouvait un petit palier ; de là, il pouvait atteindre une autre échelle, dissimulée dans un tournant qui donnait accès à la surface du sol, dans un petit réduit des communs de l'épicerie. C'était de là aussi qu'il partait en expédition, et non du fond du puits abandonné, comme on eût été enclin à le croire.

FIN

L'HOMME AU MOUSQUET

La livraison originale, intitulée « L'homme au mousquet », comporte également un autre récit que nous publions à la suite de celui-ci, dans l'ordre déterminé par Jean Ray.

1. Un coup de feu mystérieux... en plein midi

Monsieur Graham Derrick avait acheté la propriété de Seven Oaks, près de Holwood dans le Kent, pour une bouchée de pain, comme on a coutume de dire.

C'était un vieux nid à rats, sans aucune valeur esthétique ni archéologique, et que les anciens propriétaires avaient laissé à l'abandon.

Autour de Holwood, on trouve quelques terres boisées et le sol rocheux se prête à un certain pittoresque.

Graham Derrick garda les vastes fondations des anciennes bâtisses et la partie la moins délabrée du vieux château. Pour le reste, une demeure moderne fit place aux ruines des siècles passés.

Après quoi, Derrick invita ses amis pour pendre la crémaillère.

Graham Derrick avait fait fortune en vendant des huiles et des tourteaux dans un triste bureau de la City, d'où l'on avait vue sur un des plus tristes docks de Londres. Jamais il n'avait échangé ce terne horizon contre un autre, bien qu'il fût en relation avec des firmes fort lointaines et que, de sa vieille table de travail, partaient journellement des lettres pour Buenos Aires, Montréal ou Rufisque.

Arrivé au milieu de la cinquantaine et suffisamment riche pour oublier huiles et tourteaux, il réalisa son rêve le plus cher : devenir châtelain dans un pays tranquille, boisé, pittoresque et, en même temps, pas trop éloigné de Londres. Seven Oaks était tout indiqué.

Les amis réunis par le nouveau châtelain appartenaient tous à la classe commerçante de la City, gens honorables, de bon sens et fort éloignés de toute poésie. Aussi les avis étaient-ils partagés quant à la retraite agreste de Mr. Graham Derrick, huiles et tourteaux.

A l'heure des cocktails et des gin-flips, on pouvait voir dans le salon aux larges portes-fenêtres : Messrs. Merrywater Brothers, de la firme Merrywater & C° Ltd ; Mr. Broskin, bois du Nord ; Mr. Crosmann, courtier maritime ; Mr. Sippins, cotons bruts ; Mac Grath, expert comptable, et quelques employés de la firme Derrick, huiles et tourteaux.

Parmi ces derniers, un vieux caissier à cheveux blancs, homme d'une humeur impossible, Gilchrist, un jeune gaillard à mine avantageuse de champion de cricket, Geo Stanton, et une ravissante

dactylo, Phyllis Everts.

Si nous nous étendons sur cette nomenclature, c'est qu'en temps et lieu, elle aura son importance.

Après les cocktails, on passa à table. Le lunch était copieux. Ensuite, on servit les liqueurs dans la véranda.

Comme on s'était mis de bonne heure à table, l'après-midi n'était guère avancée quand on s'installa autour des alcools variés.

Et c'est à ce moment que l'étrange chose eut lieu.

Un coup de feu claqua soudain, tout proche, et une des grandes potiches qui se trouvait sur le rebord du balcon éclata en morceaux.

Personne n'avait été touché, mais chacun hurlait comme s'il avait reçu la charge meurtrière dans les reins.

La première minute d'affolement fut surtout une minute de terreur, que chacun employa pour se mettre à l'abri, dans la crainte d'un nouveau coup de feu. Mais rien de pareil ne se produisit.

A moitié rassuré, Mr. Graham Derrick se livra à un début d'enquête.

Du revêtement en pitchpin, il retira un petit lingot de plomb complètement déformé, puis il se mit à faire des tracés sur une feuille de papier.

— Nous connaissons deux points de la trajectoire, annonça-t-il pompeusement, car je ne puis admettre que la potiche de terre tendre ait pu dévier le projectile. Suivez bien la ligne que je trace et vous verrez qu'elle aboutit à la grange qui se trouve à quarante yards d'ici. C'est donc de là que le coup de feu a été tiré !

— C'est en effet très plausible, sir, répondit respectueusement Geo Stanton. Pourtant, je vous ferai remarquer que cette grange ne possède qu'une seule fenêtre donnant sur ce côté de vos jardins, et elle est fermée par un volet de bois.

— Allons toujours voir, riposta Derrick, mal convaincu.

On explora la grange et même les alentours, mais nulle part on ne trouva trace du tireur. De plus, la grange était fermée à l'aide d'un énorme cadenas.

— La détonation a éclaté tout près, dirent plusieurs des invités.

Graham Derrick haussa les épaules avec fureur et l'enquête en resta là. L'après-midi s'écoula pourtant fort agréablement. Miss Phyllis Everts découvrit une potiche assez semblable à la première, dans un coin du salon et la remit en place sur le balcon, en affirmant que rien ne s'était produit. Puis, les liqueurs aidant, on oublia et on s'amusa autant qu'il est possible à de rigides gentlemen anglais.

A la tombée du soir, on alluma des lanternes chinoises dans la véranda et l'on soupa joyeusement à leur amicale clarté.

Miss Phyllis possédait un joli filet de voix ; on la pria de bien vouloir chanter quelque chose au dessert.

Elle se fit prier quelque peu, comme toutes les jolies femmes, puis, refusant l'offre d'un accompagnement au piano, elle s'accouda à la cheminée et annonça une vieille ballade anglaise.

L'heure vespérale, le tremblotement des étoiles dans le ciel de juin, la danse des phalènes autour des lampes de couleur prédisposaient à cette poétique nostalgie qui dort au cœur de tout Britannique, aussi businessman qu'il puisse être. On accepta donc la vieille ballade avec des murmures approbateurs.

Miss Phyllis toussa pour se mettre en voix : grande et souple, elle paraissait un peu irréaliste dans ce cadre crépusculaire aux lumières orientales. Mr. Derrick s'étonna d'avoir pu vivre pendant des années aux côtés d'une si jolie femme sans s'en apercevoir.

Et d'autres invités qui avaient fréquenté les bureaux du courtier en huiles et tourteaux devaient, à cette heure, se faire la même réflexion.

Miss Everts devina sans doute ces hommages inexprimés, car elle sourit, se fit attendre un peu, et enfin lança une note grave qui, insensiblement, monta.

*Les vieux châteaux ont beau vieillir,
Ils ne meurent pas complètement...
On a beau arracher les maillons centenaires
Peupler d'une nouvelle vie leurs vastes salles,
Ils vivent encore, se réveillent et parfois se vengent...*

« Mm, se dit Mr. Derrick en lui lançant un regard en coulisse. La petite rosse pense à moi en chantant cela. Hum, hum, petite vengeance d'employée. On peut bien lui passer cela. »

*Les esprits s'éveillent...
Par les minuits maudites ils errent...
Ils pleurent au clair de lune glacé,
Ils menacent ceux qui ont troublé leur repos.
Ils se vengent...*

La chanteuse s'arrêta net et, en même temps, tous les invités disparurent sous les tables ou se coulèrent à plat ventre contre le plancher.

Une détonation venait d'éclater dans le jardin et la nouvelle potiche sauta en morceaux, tout comme la première.

Dans l'air calme du jardin, on vit flotter un fin nuage de fumée et, cette fois, l'odeur âcre de la poudre était nettement perceptible.

Mr. Derrick, ivre de rage, courait de-ci de-là, hurlant des menaces, brandissant les poings dans toutes les directions contre de

vains fantômes.

— Diable, fit tout à coup Mr. Broskin, la seconde balle a presque doublé la première, regardez donc votre boiserie, Derrick !

Graham répondit par un juron étouffé.

— Si je tenais cette canaille, une balle me suffirait pour lui régler son compte ! rugit-il.

Mr. Sippins, un petit vieux à la mise soignée, à la mine sympathique et qui avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, prit la parole.

— Ne m'accusez pas trop vite de superstition, dit-il, mais il me semble que la chanson de Miss Phyllis sonnait comme un défi à l'intention des esprits qui pourraient encore habiter cette vieille demeure seigneuriale.

— Vieille... elle ne l'est plus, riposta Mr. Derrick, piqué.

— La chanson dit bien que malgré cela..., continua Mr. Sippins.

— Au diable, Sippins. Finissez-en avec vos sornettes, interrompit violemment le propriétaire de Seven Oaks. Et puisque vous tenez si fort à ce défi à l'au-delà... eh bien, je vais prier Miss Everts d'achever sa ballade.

La jeune fille esquissa un geste de protestation, mais son ancien patron lui fit un signe impératif.

— Chantez, Miss, tout le monde vous en prie.

La jeune femme s'inclina et sa voix s'éleva à nouveau, moins assurée pourtant que tout à l'heure.

*Les esprits se vengent des hommes
Qui ne croient plus en leur puissance,
Qui nient leur vie mystérieuse.
Ils hantent leurs nuits,
Ils maudissent leurs jours...
Ils...*

— Je l'ai vu ! hurla soudain Mr. Broskin qui avait gardé le visage tourné vers le jardin. Il se dressait presque en face du balcon et a fait mine d'épauler, puis il s'est comme évanoui dans l'air...

— Où... où cela ? s'exclama-t-on de toutes parts.

Mr. Broskin indiqua une place vide à une dizaine de yards du balcon.

— Vous avez eu la berlue, mon vieux, grommela Mr. Derrick.

Mais Mr. Broskin était homme de grand sang-froid et personne dans l'assemblée ne l'ignorait.

— Si j'ai dit que je l'ai vu, Derrick, c'est que je l'ai vu.

— Il n'aurait pu s'échapper sans qu'on s'en aperçoive !

— Cela, je le concède, accepta Mr. Broskin. N'empêche que je

n'ai pas rêvé. Tout s'est passé si rapidement que je ne l'ai pas vu disparaître.

— Avez-vous aperçu son visage ? Car, à cet endroit, c'était possible puisqu'il était éclairé en plein par les lanternes chinoises du balcon.

Mr. Broskin hésita.

— Oui et non... il m'a semblé voir un long visage maigre et une fine barbe noire. Le costume entièrement sombre contrastait avec la figure d'une grande pâleur, mais je le répète... cela n'a duré que l'espace d'un éclair, à peine !

— Un véritable revenant alors ! déclara Mr. Sippins, sans qu'on pût dire s'il raillait ou s'il parlait le plus sérieusement du monde.

Miss Everts éclata de rire. Elle ne semblait nullement émue.

— Ainsi, voilà l'effet que vous fait ma pauvre petite chanson ? demanda-t-elle.

— Il s'agit bien de votre chanson ! répliqua sans aménité Mr. Derrick. Il s'agit de deux balles qui étaient peut-être destinées à l'un d'entre nous !

La jeune femme haussa ses magnifiques épaules avec insouciance.

— Tout cela, dit-elle, tout cela...

Elle n'acheva pas sa phrase. Mr. Broskin, qui la regardait avec admiration, la vit soudain pâlir et chanceler. Il se précipita vers elle.

— Que vous arrive-t-il, Miss ? demanda-t-il d'une voix inquiète.

Miss Everts passa la main sur son front.

— Mais... je n'ai rien, murmura-t-elle, d'un ton qu'elle essayait en vain de raffermir. Rien... je vous assure, je crois que c'est la chaleur.

— Dites plutôt la frousse, ricana Mr. Derrick, et je vous croirai, ma belle.

Mr. Broskin lui jeta un regard mécontent.

— Vous n'êtes guère galant, Derrick, avec l'unique dame de la compagnie.

Mr. Derrick, qui avait les nerfs à vif, aurait bien voulu répliquer, mais Broskin était le plus riche d'entre eux et se le mettre à dos, c'était se dresser seul contre le monde.

Le restant de la soirée s'écoula avec une lenteur désespérante. Chacun aspirait à voir arriver l'heure où l'on pourrait prendre décemment congé de l'amphitryon.

Enfin un bruit de moteurs se fit entendre : les chauffeurs venaient chercher leurs maîtres et ce fut alors une véritable course en direction du vestiaire. Un grand garçon blond vint annoncer que l'automobile de Mr. Broskin était avancée. Le commerçant en bois du Nord se leva, son regard chercha Miss Everts. Elle attendait, pâle et

mal à l'aise, emmitouflée dans son manteau de drap clair, comme si elle avait brusquement très froid.

Le gentleman s'approcha d'elle avec une sorte de pitié.

— Je vais vous reconduire chez vous, Miss Phyllis, si vous le permettez.

— Merci, je ne sais...

Elle hésitait, visiblement en proie à une terreur panique ; mais Mr. Broskin était un homme d'âge mûr, d'un solide bon sens et qui savait être énergique à ses heures. Il le prouva aussitôt.

— Vous êtes malade et je tiens à vous reconduire moi-même, dit-il à haute voix. Personne n'y verra de ma part que le désir de rendre un petit service à une dame qui a rehaussé par sa présence l'éclat de cette journée.

Tout le monde comprit qu'il faisait ainsi la leçon à Mr. Derrick, qui ne s'était pas toujours montré poli envers son ancienne employée. Or, tout le monde craignait Mr. Broskin.

Miss Phyllis se laissa emmener, vaincue.

Pendant quelques minutes, ils roulèrent en silence dans la merveilleuse Rolls-Royce, puis, une fois franchie la barrière de Holwood, Mr. Broskin se tourna vers sa compagne.

— Ma chère enfant, commença-t-il, laissez-moi vous appeler ainsi, j'en ai un peu le droit : j'ai cinquante ans bien sonnés et je pourrais être votre père. Malheureusement, je ne me suis jamais marié et je n'ai pas le bonheur d'avoir une grande et belle fille comme vous. Vous pouvez vous confier à moi...

— Me confier à vous ? murmura la jeune fille d'une voix éteinte, mais je n'ai rien à confier à personne, Mr. Broskin.

— Pourquoi, demanda le vieux gentleman d'une voix un peu âpre, votre gaieté se serait-elle brusquement muée en crainte ?

Miss Phyllis jeta un léger cri d'effroi.

— Ne dites pas cela... oh, ne dites pas cela...

Mr. Broskin la considéra avec une curiosité apitoyée. Dans la pénombre de la voiture, le visage de la jeune fille était si pâle qu'il ressortait de l'obscurité comme une tache lunaire.

Il changea aussitôt le cours de la conversation.

— Resterez-vous au service des successeurs de Mr. Graham Derrick ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je ne crois pas. J'ai entendu dire que le personnel serait changé en grande partie ; seuls les plus anciens employés resteront, paraît-il.

— Voulez-vous entrer à mon service ? Je n'ai pas de secrétaire. De nouveau, elle fit un geste de refus.

— J'ai une tante qui habite Leith, en Ecosse, et qui se fait vieille.

Je suppose qu'elle sera ravie de me voir venir chez elle.

Le visage de Mr. Broskin s'assombrit quelque peu.

— Vous avez fait grande impression sur moi, ce soir, dit enfin le commerçant en cherchant ses mots. Je suis un vieil homme solitaire et un peu de jeunesse autour de moi mettrait bien du soleil dans ma vie. Miss Everts, voulez-vous être ma femme ?

Phyllis eut un petit sursaut d'étonnement.

— Votre femme, Mr. Broskin... à vous, un des hommes les plus riches de Londres ?

— Qui pourrait, par conséquent, s'offrir le luxe d'une épouse qui ne l'est pas, Miss Phyllis, et qui pourrait employer sa fortune à faire beaucoup de bonheur autour de lui, grâce à une femme comme vous.

Des larmes perlèrent aux cils de la jeune fille.

— Vous êtes bon, Mr. Broskin, murmura-t-elle.

— Alors... vous acceptez ?

Ils passaient en ce moment par une des premières rues éclairées de la Métropole ; un reflet de lumière tomba dans la voiture et frappa la jeune fille en plein visage. Broskin lui vit de nouveau cet air de bête traquée.

— Vous avez besoin que quelqu'un vous protège, Miss Phyllis, dit-il d'une voix énergique. Je puis être cet homme-là.

Elle lui prit la main dans l'ombre et la serra avec force.

— Je ne dis pas non... Oh non ! je suis même tentée de répondre immédiatement par l'affirmative. Mais je vous supplie de me laisser réfléchir jusqu'à demain.

— C'est trop juste, répondit Mr. Broskin, la joie dans l'âme.

Mais au fond de lui, une voix impérieuse parlait :

« Voici une jeune femme qui était gaie, insouciante jusqu'au moment précis où elle allait dire quelque chose qui me semblait de nature à rassurer tout le monde. Il faut que je sache ! Et malheur à celui qui a transformé en si peu de temps une belle et innocente joie en une abjecte terreur ! »

Ils se séparèrent à la porte de Miss Everts, dans Bishopsgate Street, en se disant à demain.

Mr. Broskin regagna sa vieille demeure de Coswell Road.

Il se complut à parcourir les chambres et les salons, beaux mais sévères, où l'on sentait les soins d'une domesticité attentive mais sans plus.

« Demain, pensa-t-il, il faudra que j'égaye ce décor. Comment ai-je pu passer la plus grande partie de ma vie à amasser des millions, sans jamais penser à fonder un foyer... un véritable foyer ? Oui, l'homme seul est un homme maudit... mais il n'est pas encore trop tard. Demain est plein de promesses, demain... »

2. La détresse de Mr. Broskin

C'était un Broskin bien différent qui se tenait devant le détective Harry Dickson, dans le cabinet de travail de ce dernier, dans Baker Street. Il avait vieilli de dix ans, des poches d'ombre s'étaient formées sous ses yeux, rouges comme s'ils venaient de pleurer. Il achevait le récit des événements de la veille à Seven Oaks et ajoutait d'une voix désespérée :

— Disparue, Mr. Dickson... et cela peu de temps après qu'elle m'ait quitté, avec des mots pleins de douces promesses. Je m'étais rendu chez elle ce matin, de bonne heure, avec une gerbe de roses pour lui souhaiter le bonjour, et je me suis trouvé devant sa logeuse tout interdite.

» — Son lit n'a même pas été défait, Sir, me dit cette personne. Cela ne lui est jamais arrivé de découcher, car Miss Everts est la personne la plus rangée du monde. Et ponctuelle, Sir... ponctuelle ! On pouvait régler une montre sur ses habitudes. Etes-vous Mr. Broskin ?

» Elle me tendit une lettre... Oh, Mr. Dickson, c'est inimaginable !

— Donnez-moi cette lettre, voulez-vous ? demanda le détective.

Mr. Broskin lui tendit une feuille de papier mauve où quelques lignes étaient tracées :

Cher Mr. Broskin,

Oubliez-moi, oubliez tout ! Je suis bien malheureuse, mais je le serais encore plus si, par ma faute, il vous arrivait malheur. Or ce sera le cas si vous me faites rechercher. Je vous supplie de vous en abstenir ! Vous me feriez courir un danger inutile et vous-même vous seriez en péril de mort !

Votre dévouée, Phyllis Everts

Harry Dickson lut et relut l'épître, sifflota doucement et pris une grosse loupe dans le tiroir de son bureau.

Pendant de longues minutes, il étudia le papier puis il le rejeta avec mépris.

— Cette lettre est fausse, déclara-t-il. L'écriture a été habilement contrefaite et on peut s'en rendre compte en l'examinant de très près. Voyez ces jambages qui ont subi de fines retouches. Une jeune femme affolée ne perdrait pas son temps à cela.

— Mais c'est encore plus inquiétant ! s'écria le commerçant.

— Je vous le concède. Aussi, je vous propose de ne pas perdre de temps et d'aller voir sur l'heure l'appartement de Miss Everts.

Il se composait de deux chambres fort agréablement meublées au second étage d'un immeuble loué en appartements. Des fleurs se mouraient dans des vases, de jolies gravures égayaient les murs.

La logeuse, une dame respectable, veuve d'un officier de marine, se tamponnait les yeux avec son mouchoir ; elle éprouvait une vive affection pour Miss Everts. Harry Dickson avait ouvert un petit secrétaire Empire et le fouillait indiscrètement.

— Pas de trace de papier mauve, dit-il, et l'encre violette qui a servi à écrire la lettre n'est pas la même que celle contenue dans cet encrier. Ce qui prouve que le faussaire était persuadé que vous alliez obéir à ses injonctions, Mr. Broskin. Ah... voyons...

Il se tourna vers la logeuse.

— Miss Everts fumait-elle ?

La veuve prit un air scandalisé.

— Miss Everts ? Que me demandez-vous là, Sir ?... Jamais ! Cela, j'oserais en faire le serment sur mon salut éternel.

— Et recevait-elle ou bien a-t-elle reçu une personne qui fumait ?

— Mais elle ne recevait jamais personne, pas même une amie ?

— C'est bien ce que je pensais, répondit Dickson d'un air satisfait. Aussi, ce mégot ne me dit rien qui vaille.

Il tendit à Mr. Broskin un petit bout de cigare.

— Tabac mexicain et fort coûteux, j'ose le prétendre. Ce n'est pas un pauvre diable qui en fume de pareils !

— Ne peut-il avoir été apporté du dehors, objecta Mr. Broskin d'une voix hésitante. Collé à la semelle d'une chaussure, par exemple ?

Harry Dickson sourit.

— Mais non, le mégot est loin d'être aplati comme il le serait dans ce cas. D'ailleurs, il a été fumé dans cette pièce, car un peu de sa cendre s'est répandue sur le coin du secrétaire. Etes-vous fumeur, Mr. Broskin ?

— Oui, mais très peu... et je n'use que de tabac très léger, des cigares blonds de Hambourg.

— Simple question posée en passant. Du reste, ces sortes de cigarillos ne sont pas courants ; on les importe directement.

Le détective se pencha sur le tapis qui se trouvait devant la porte.

— Y a-t-il du sable coloré, du sable tango comme on dit, dans les allées de Seven Oaks ? demanda-t-il brusquement.

— Oui, je m'en souviens vaguement. Dans une des allées du fond qui contournent la pièce d'eau.

— Vous n'y êtes pas allé, en tout cas, dit Harry Dickson.

— Non, en effet, murmura Mr. Broskin avec un peu d'étonnement. Mais Miss Everts aurait pu...

— Ni elle non plus !

— Mais comment le savez-vous ? s'écria le commerçant avec un peu d'énervement.

— C'est d'une simplicité enfantine, cher monsieur. Nous sommes arrivés ici dans votre voiture. Or, j'ai remarqué qu'elle n'avait pas encore été nettoyée à l'intérieur. Le tapis de caoutchouc rouge portait de nombreuses traces de sable gris, mais non de sable tango. Si cette poussière avait été déposée par les chaussures de Miss Phyllis, j'en aurais trouvé également dans votre voiture. La conclusion est facile.

— Je tordrai personnellement le cou à l'individu..., commença Mr. Broskin.

Un violent coup de sonnette retentit dans le hall du rez-de-chaussée et la logeuse s'excusa. Quelques instants plus tard, le bruit d'une vive altercation s'éleva.

— Je monterai si bon me semble, criait une voix furieuse.

— Je le connais, murmura Mr. Broskin.

Un gentleman, au visage cramoisi de colère, entra alors dans la pièce.

— Derrick ! s'écria Mr. Broskin.

— Je veux voir, à l'instant, cette intrigante de Miss Everts ! tempêta l'ancien courtier en huiles et tourteaux.

Il tombait mal. L'instant d'après, le poing de Mr. Broskin s'agitait devant son visage, d'un air menaçant.

— Retirez cette parole malhonnête, Derrick, tonnait le commerçant, ou, par le Seigneur, je vous assomme sur l'heure !

Graham Derrick recula devant le visage convulsé de son ami.

— Broskin, que signifie ?...

— Cela signifie que je ne permets à personne de parler de la sorte de Miss Everts, ma fiancée ! hurla le commerçant en bois du Nord.

Derrick poussa un profond soupir.

— Je comprends de moins en moins, gémit-il, médusé.

— Puis-je vous demander ce que vous venez faire ici, Mr. Graham Derrick, dit soudain une voix douce et polie.

Le courtier se gendarma.

— Oui êtes-vous, pour me demander raison de mes actes ? gronda-t-il.

— Harry Dickson, pour vous servir.

— Dickson ? Le détective ? Mon Dieu, que se passe-t-il donc ?

La colère de Mr. Derrick tomba soudain et fit place à une larmoyante détresse.

— La police ! Voilà que la police s'en mêle à présent ! Et l'on appelle cela prendre une retraite, après quarante années de travail et de peine !

Harry Dickson le regardait sans mot dire.

Graham Derrick reprenait, sur le même mode plaintif :

— Et tout cela pour une maudite chanson...

Mr. Broskin tourna un visage étonné vers le courtier, mais le détective le devança.

— Peut-être voudrez-vous me dire ce que vous êtes venu faire chez Miss Everts ? demanda-t-il.

Derrick ricana douloureusement.

— Il est vrai que je dois m'apprêter à être traité comme un prévenu, dit-il.

Harry Dickson répéta doucement sa question, mais Derrick y répondit par une autre, d'un ton acerbe :

— Pourquoi Miss Phyllis chanta-t-elle cette damnée ballade qui me vaut tant d'ennuis ? Laissez-moi vous poser cette question, Mr. Dickson, et en même temps vous aurez réponse à la vôtre, car je ne venais ici que pour demander une explication à ce sujet.

— Et pourquoi ne l'aurait-elle pas chantée ? intervint Mr. Broskin.

Graham Derrick devint de plus en plus énigmatique :

— Depuis quand les pirates de l'au-delà se servent-ils du téléphone ? aboya-t-il méchamment à l'adresse de son ancien ami.

Harry Dickson intervint ; il ne fallait pas que cette entrevue tournât au vaudeville.

— Expliquez-vous, Mr. Derrick et surtout ne vous énervez pas. Je suis certain que vous n'avez qu'un seul désir : trouver la clé d'une énigme que nous cherchons, nous aussi. Soyez donc plus clair, répondez à mes questions et ne m'en posez plus, voulez-vous ?

L'irascible homme d'affaires était maté.

— Ce matin, raconta-t-il, je fus tiré de mon lit par la sonnerie du téléphone. Une voix inconnue demanda à l'autre bout du fil si c'était bien Graham Derrick qui était à l'appareil. Quand j'eus confirmé ma présence, un ricanement éclata dans l'appareil : « Vous saurez » bientôt ce qu'il en coûte d'habiter une maison hantée, vil parvenu, homme ignare, mercantil de malheur. Et ce fut tout...

» Alors je me mis à réfléchir...

» Mr. Broskin doit vous avoir parlé de l'individu bizarre qui tira par deux fois sur les potiches de ma véranda, Mr. Dickson. Mais vous a-t-il dit aussi que Miss Everts chanta une ballade tout à la gloire des spectres qui châtient ceux qui habitent leurs anciens lieux de séjour ? D'après moi, il y a concordance entre les faits... sinon pourquoi tous les détectives du monde pourraient-ils courir en vain pour retrouver

Miss Phyllis ?

Mr. Broskin bondit :

— Que voulez-vous dire, Derrick ? demanda-t-il âprement.

— Attendez... j'en arrive au second coup de téléphone. J'avais à peine quitté l'appareil qu'il se remit en branle. C'était la même voix qui parlait : « Vous pouvez avertir vos amis et les roussins à leur solde qu'ils ne retrouveront pas Miss Phyllis Everts, quand bien même ils mettraient le monde entier sens dessus dessous. Oui, Graham Derrick, vieux bonhomme ridicule, voici une première preuve de notre puissance. Miss Everts nous a provoqués, nous, les fantômes de Seven Oaks. Elle en sera punie, puis votre tour viendra. » Voilà pourquoi je suis ici.

— Trouvez-vous que ce soit une heureuse idée de parsemer les allées de son jardin à l'aide de sable coloré, Mr. Derrick ? demanda brusquement Dickson.

— Hein... du sable coloré ? s'étonna le courtier. Ah... je sais.

Il regarda ses chaussures tachées de rouille.

— C'est une saleté, dit-il. Cela vous abîme les chaussures.

Une sombre rougeur envahit les joues de Mr. Broskin et, avant que le détective eût pu intervenir, il se dressa devant son ancien ami, les poings en bataille.

— Et sans nul doute, Derrick, vous fumez des cigarillos mexicains, hein ?

— Qu'est-ce à dire ? hurla le courtier. Je crois que tout le monde conspire pour me rendre fou ? Du sable coloré, des cigares mexicains ! Et bien oui, j'en fume et même que je ne fume que cela, êtes-vous satisfait maintenant ?

— Je le serai, rugit Mr. Broskin, quand Harry Dickson vous mettra les menottes ! Canaille, fourbe, voleur de femme !

Mr. Derrick ouvrit une bouche comme un four.

— Seigneur, murmura-t-il, le chagrin lui a fait perdre la raison !

Harry Dickson vient se placer entre eux.

— Là... là, dit-il d'un ton conciliant. Voilà ce que c'est, Mr. Broskin, de vouloir jouer les détectives quand on ne s'y connaît que dans le trafic du bois de mine et du sapin de Norvège et de Finlande. Je ne dis pas qu'il se trouverait des policiers pour arrêter sur-le-champ, Mr. Derrick, aussi innocent qu'il puisse être, mais je ne ferai pas cette gaffe.

» Dans cette histoire, il y a quelqu'un d'encore très mystérieux qui en veut beaucoup à Graham Derrick et qui lui joue un tour, bien malhabile il est vrai.

Le détective prit le bout de cigare et l'éleva à la hauteur de ses yeux, puis il secoua la tête en riant.

— Jamais Graham Derrick n'aurait pu fumer ce cigare-là,

déclara-t-il.

— Et pourquoi ? demanda Mr. Broskin qui tenait à son coupable.

— Parce qu'il porte la moustache et qu'un mégot fumé si loin la lui aurait brûlée infailliblement.

— Mais pourquoi... pourquoi ? gémit le courtier en huiles et tourteaux. Que me veulent-ils ces gredins de fantômes ?

— Vous causer des ennuis, c'est certain.

Harry Dickson réfléchissait.

— Je crois pourtant que je vous rendrais service en vous arrêtant, Mr. Derrick, dit-il tout à coup.

Le pauvre homme chancela comme s'il venait de recevoir un coup en pleine figure.

— Mais je n'ai rien fait ! Je ne vois pas de quoi on pourrait bien m'accuser dans cette sotte affaire !

— Mais cela ferait le jeu de vos ennemis inconnus... et je tiens à faire leur jeu, pour le moment, Mr. Derrick.

— Et le déshonneur, qu'en faites-vous ? se lamenta ce dernier. Vous aurez beau, par la suite, me blanchir comme neige, je resterai toujours celui qu'on a arrêté sous une inculpation ignominieuse !

— C'est trop juste, aussi je cherche à biaiser. Voyons... si vous me laissiez répandre le bruit que, sous le coup d'une émotion subite, vous avez dû vous retirer pour quelque temps dans un sanatorium de Londres ?

— Cela me plaît davantage, murmura Graham Derrick.

— Entendu. Je vais vous donner un mot pour un médecin de mes amis qui possède une jolie villa à Hampton. Vous y ferez un court séjour mais, sur l'heure, vous allez licencier le personnel de Seven Oaks en n'y gardant qu'un unique surveillant qui sera d'ailleurs choisi par mes propres soins. Je demande carte blanche pour aller et venir dans votre propriété, comme bon me semble durant toute votre absence.

Derrick marqua son accord complet, ce qui lui valut une réconciliation immédiate avec Mr. Broskin.

Dans la soirée, la nouvelle s'était répandue dans Londres. Les journaux annonçaient, à grand renfort de manchettes et de points d'exclamation, le mystère de Seven Oaks. Le tireur mystérieux et la pauvre Miss Phyllis firent les frais de milliers de conversations.

Dans la même soirée, le personnel de Seven Oaks plia bagages et un jeune homme arriva, muni de pleins pouvoirs pour occuper et garder la propriété.

Le lecteur y reconnaîtra sans peine Tom Wills, l'élève du détective Harry Dickson.

3. Mr. Pettygrom

A la même heure, dans une petite rue terne et vétuste de Clerckenwell, non loin de Charter House, un petit homme, tout en cheveux et en barbe, remontait en soufflant le roide escalier qui conduisait à une chambre maussade, au troisième étage d'un affreux immeuble aux trois quarts vide.

Il tenait en main une feuille du soir et la brandissait en murmurant d'incohérentes paroles.

Une fois arrivé dans sa chambre, il en ferma la porte à triple tour, tira un store devant l'unique fenêtre et alluma une antique lampe Carcel, à huile grasse, qu'il posa sur une table ronde encombrée de livres et de papiers. Cela fait, il se mit à lire avidement l'article qui avait trait au mystère de Seven Oaks.

Il s'y reprit à trois fois puis il rejeta le journal avec dédain et se mit à glousser d'une voix aigre et parfaitement discordante.

— Très bien, très bien, si le Bon Dieu me prête vie, j'établirai un jour la statistique des imbéciles qui peuplent Londres. Ce sera énorme ! Reste à savoir si je rangerai parmi eux le fameux Harry Dickson. Qui sait ?

Sur ces étranges paroles, il se mit à dévorer avec appétit son maigre souper : du pain, des raiforts salés et une mince tablette de chocolat.

Puis il alluma une grosse pipe bavaroise.

— Le tabac, monologua-t-il... on dit beaucoup de mal de lui. J'en use trop, c'est certain, et il me vaut des palpitations de cœur, mais il m'éclaircit les idées. Pour le moment, je vais lui demander de me libérer un peu la mémoire.

» Donc, un homme à barbe noire a paru au milieu du jardin, en plein midi, puis dans la soirée, pour tirer deux ridicules coups de feu. Deux... entendez-vous. Je suis bien curieux de savoir comment il s'y prendra pour en tirer un troisième. Seven Oaks... oui, les sept chênes, il y étaient... il y a deux cents ans. Seul leur nom est resté.

Le petit homme se mit à fouiller dans une bibliothèque où il trouva très vite, malgré le désordre, ce qu'il cherchait : une vieille carte de Londres et des environs. A l'aide d'un compas en cuivre, il se mit à faire de minutieuses mensurations.

— Je me demande, continua-t-il, qui peut être celui, moins stupide que les autres, qui a eu vent de cette affaire... Moi-même, je

n'y croyais plus, pour autant que je m'en sois jamais occupé. Enfin, nous serons peut-être deux à dire un mot à l'homme au mousquet : le tout est de savoir qui arrivera le premier !

Il s'abîma dans une profonde méditation, tandis que la nuit tombait.

Il en sortit pour rallumer la pipe bavaroise, qui s'était éteinte à ses lèvres, et pour reprendre le journal.

Du doigt, il souligna les noms des gentlemen présents, la veille, à la fête de Seven Oaks.

— Derrick, les frères Merrywater, Gosmann, Sippins, Mac Grath, Gilchrist, Broskin, Stanton, Miss Everts et de jeunes employés de la firme Derrick. Non... aucun de ces noms ne me rappelle quelque chose. Pourtant... pourtant... ah, le chameau !

Mr. Pettygrom, pour appeler le petit homme par son nom, se dressa soudain, une flamme dans les yeux.

Il gloussa de nouveau, mais d'une façon plus désagréable encore, puis il entreprit de fouiller un vieux meuble dont il tira un revolver de modèle ancien.

— On ne sait jamais avec lui, grommela-t-il.

Du doigt, il puisa quelques gouttes d'huile dans le bulbe de la lampe et en graissa la vieille arme, avant d'y introduire six cartouches aux douilles vert-de-grisées.

— Je m'en servirai, dit-il, oui... sans remords !

Une antique horloge flamande comptait les heures à larges coups de balancier, dans un coin de la pièce.

— Vieille amie, murmura Mr. Pettygrom, je crois que l'heure que vous indiquez est la bonne pour faire ce que je veux faire. C'est qu'il faut aller vite en besogne avec « lui », surtout s'il est resté ce qu'il était dans le temps !

Un peu d'émotion semblait lui être venue, tandis qu'il parlait à la vieille mécanique.

— Voyez-vous que je me trouve en face de « lui », vieille amie ? Qui me dira si j'en sortirai vainqueur ? Mais dans le cas contraire, faut-il que je lui laisse le bénéfice de ma pauvre mort ? Nenni, ma belle.

Il se rassit à la table ronde et prit une feuille de papier, ainsi qu'une belle plume d'oie fraîchement taillée.

— Une expérience posthume, expliqua-t-il aux ombres vaines qui l'entouraient, que je pourrai peut-être contrôler de l'au-delà. Voyons si Harry Dickson se rangera parmi les imbéciles de Londres !

Avec une belle calligraphie, il inscrivit sur la feuille :

Cher Harry Dickson : Rochester, cela ne vous dit rien ? Priez donc le Seigneur de vous éclairer !

Il glissa le papier dans une enveloppe sur laquelle il inscrivit le nom de sa femme de ménage, avec la mention : « A remettre sans retard au détective Harry Dickson. »

Cela fait, Mr. Pettygrom se mit à fourbir une vieille lanterne sourde, la garnit d'un bout de chandelle et sortit.

Clerckenwell dormait sous un lourd ciel d'été où luisaient des lueurs d'orage. Le petit vieillard marcha d'un bon pas jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur de Aldersgate. Les jardins de Charter House s'étendaient à sa droite, déserts et tristes. Il les traversa d'une marche assurée, en habitué des étroites allées bordées de viornes et de fusains. La masse noire de Charter House se profila devant lui. Il la contourna en partie et s'arrêta devant une bâtisse plus basse et passablement délabrée, surmontée d'un fronton grec où se lisait le mot « Bibliothèque ».

— Pas de gardien, murmura Mr. Pettygrom, c'est justice ; il n'y a pas là de quoi tenter un regrattier en vieux bouquins de Paternoster Row. Heureusement, je connais la maison.

Il devait fort bien la connaître, en effet, car, à l'aide d'un trousseau de clés rouillées, il parvint aisément à ouvrir la porte basse.

Il s'avançait à présent dans un corridor aux ténèbres épaisses, où stagnait un relent de vieux cuir et de papier moisi.

— Salle de gauche, murmura le petit homme en continuant à se diriger dans l'ombre.

Il arriva dans une large galerie délabrée, aux plafonds soutenus par d'énormes cariatides.

Jusqu'ici, Mr. Pettygrom n'avait pas dû allumer sa lanterne sourde et il se dirigeait dans le noir comme en plein jour. L'orage se rapprochait, de sourds roulements ébranlaient le lointain, les premiers éclairs déchiraient la nue et jetaient des nappes de clarté d'un bleu livide à travers les hautes fenêtres en ogive de la salle des livres.

L'un d'eux permit au vieillard d'atteindre un pan de mur complètement tapissé de vieux tomes. Une fois là, il alluma prudemment la chandelle de sa lampe. Il l'avait fait si habilement que ce ne fut qu'un petit éblouissement de lumière, confondu avec la violente lueur d'une décharge électrique de l'atmosphère. Et seul un mince rayon jaune filtrait à travers la lentille épaisse et glissait le long des dos des gros volumes reliés en cuir noir et brun.

— Ah, nous y voilà..., murmura Mr. Pettygrom en cueillant avec dextérité un des tomes. Il le feuilleta rapidement, puis, avec un murmure rageur, le remit en place sur le rayon de la bibliothèque.

— Il m'a précédé, gronda-t-il. Ah ! la sale bête... il a arraché la page. Une fois de plus, il s'est montré plus malin que moi !

Il ne souffla pas sa lampe, mais l'occulta à l'aide d'un petit volet

de fer, puis, tête basse, grommelant de vagues injures, il prit le chemin du retour. A peine avait-il fait quelques pas dans le corridor, qu'il s'arrêta net et se mit à fouiller du regard l'obscurité épaisse.

Quelqu'un marchait dans l'ombre, à pas feutrés, en s'orientant le long de la muraille de gauche. Mr. Pettygrom s'en rendit compte et immédiatement, s'effaça pour ne pas heurter l'inconnu qui avançait à pas de loup.

Mais quelque chose avait changé dans le petit vieillard : une fureur immense faisait trembler tout son être, ses mains frémissaient, non de terreur, mais de colère et de désirs meurtriers.

— La sale bête, murmura-t-il, si je lui réglais son compte ?

Mais le mystérieux visiteur nocturne avait changé de direction ; il remontait à présent vers la porte du jardin. Silencieusement, Mr. Pettygrom suivit le même chemin.

Un éclair fulgurant déchira la nue et, devant lui, le vieillard vit la porte du square ouverte.

« Il n'a donc pas achevé sa besogne ? » se demanda Mr. Pettygrom avec étonnement.

Un autre éclair et Mr. Pettygrom vit la silhouette de l'homme. Elle était si proche de lui qu'il en eut un sursaut de terreur.

Ce mouvement fut fatal. Mr. Pettygrom tenait son revolver en main : le coup partit, au moment même où un terrible grondement de tonnerre ébranlait l'espace en un formidable fracas d'effondrement.

Mr. Pettygrom perçut un cri, léger, puis il vit la porte du jardin s'ouvrir, une forme s'y encadrer l'espace d'un instant, et s'enfuir dans les ténèbres. Le vieillard se lança à sa poursuite.

A la lueur des éclairs qui se succédaient de seconde en seconde, Mr. Pettygrom pouvait apercevoir un homme à la démarche bizarre qui suivait l'allée centrale conduisant à Aldersgate.

Tout à coup, la forme s'évanouit.

Mais, l'instant d'après, Mr. Pettygrom vit le corps étendu à quelques pas de lui. Il fit glisser le volet de fer de sa lanterne sourde et le rayon tomba sur un visage blême, couvert de sang.

Mr. Pettygrom poussa un grand cri de terreur et se mit à courir comme un fou. L'orage se déchaînait sur Londres avec une fureur incroyable, noyant la ville sous des torrents de pluie.

Dans toute la City en proie aux éléments, Mr. Pettygrom était le seul homme qui courait sans se soucier du déluge, du tonnerre et de ses formidables éclatements.

4. L'insaisissable Mr. Sippins

Dans Shadwell, les bureaux de la firme Graham Derrick donnaient sur l'eau noire du London New Dock, ce qui à coup sûr ne les rendaient pas plus gais.

Harry Dickson franchit un porche sordide où se querellaient d'impossibles gamins de Wapping, hirsutes et dépenaillés, et s'enquit auprès d'eux des locaux de ladite firme. Une tempête de quolibets ironiques fut la seule réponse qu'il obtint.

— Si t'es l'huissier qui vient pour saisir, n'oublie pas le vieux pou, c'est le plus beau meuble de la maison !

— Si tu viens pour liquider le vieux phoque, vas-y à ton aise, on ne te vendra pas !

Le porche, tout en hauteur, montait vers une verrière aux vitres éclatées. Une fenêtre s'ouvrit à l'étage et une voix furieuse s'éleva.

— Si je descends, ce sera pour en envoyer quelques-uns dans les eaux de la rivière ! Qu'y a-t-il ?

— La firme Graham Derrick ? s'enquit Harry Dickson en soulevant son chapeau.

— C'est ici, mais plus pour longtemps et j'aurai fini d'en faire partie, Dieu merci ! fut la réponse hargneuse.

Le détective vit une tête grise se pencher au-dehors et lui faire signe. Il monta un escalier en spirale, parcourut des paliers sur lesquels s'ouvraient les portes de plusieurs bureaux maritimes, et finit par trouver celle de la firme Graham Derrick, huiles et tourteaux.

L'irascible vieillard l'attendait.

— Mr. Gilchrist, sans doute ? demanda Harry Dickson.

— Qui d'autre serait encore ici pour recevoir le monde ? répliqua le vieux, puisque cet idiot de Stanton s'est laissé assassiner comme un vulgaire concierge !

— Vous savez donc la nouvelle ? demanda le détective.

— Il y avait trois inspecteurs de Scotland Yard devant la porte quand je suis arrivé ce matin, reprit le vieillard, et ils m'ont appris qu'on avait trouvé Stanton dans le jardin de Charter House, avec une balle de revolver dans la tête. Il paraît qu'on ne lui a même pas volé son argent. Comme mobile, Scotland Yard n'a rien trouvé de mieux que la vengeance ! Ils m'ont demandé si je lui connaissais des ennemis, à cet oison. Non, je ne lui en connais pas et je ne m'en soucie pas. Pour ma part, je ne l'aimais pas, avec ses prétentions d'élégance

et ses airs de sportsman à la manque ! Ce n'était pas un bon employé, il se trompait dans ses calculs.

Harry Dickson le regarda.

C'était un vieil homme à la figure massive, à la chevelure blanche et bourrue. Il était mis sans grand soin mais très proprement et tout autour de lui respirait un ordre parfait.

Ebenezer Gilchrist était un des caissiers les plus estimés de la place. D'une honnêteté scrupuleuse, il était aussi dur avec les autres qu'avec lui-même. En dépit de son mauvais caractère, bien des patrons enviaient à Derrick un tel employé.

Harry Dickson se présenta et le caissier haussa les épaules, visiblement impatienté.

— Je suppose que vous allez me faire perdre du temps, comme les autres, en me posant des questions, dit-il hargneusement. Mais je ne sais rien de rien. Demandez-moi la situation de tel ou tel poste de la clientèle, à telle ou telle date, et je pourrai vous répondre sans aucune défaillance mais, en ce qui concerne cette maudite affaire, je n'en sais pas plus long que cette règle de bois noir. Cela vous suffit-il ?

— Pas tout à fait, répondit le détective avec un mince sourire. Vous avez assisté à la fête de Seven Oaks et j'ai pour mission de questionner tous ceux qui y furent en même temps que vous.

— Alors, faites, mais je serai certainement celui qui pourra vous renseigner le moins. J'ai entendu deux coups de feu et j'ai vu que tout le monde avait la trouille. J'ai mangé fort peu et je n'ai rien bu, car je suis sobre, moi. Je suis rentré à pied à Londres, parce que personne ne m'a offert de prendre place dans son automobile, ce qui est juste. Un caissier n'est jamais qu'un caissier.

— Et en compagnie de qui, Mr. Gilchrist ?

— De Stanton précisément. Il m'a parlé d'un match... C'était bête à pleurer.

— Où l'avez-vous quitté ?

— Un peu avant d'arriver à la barrière, non loin de l'endroit où stationne le dernier bus pour Sydenham-Brixton-Battersea où j'habite. A ce moment arriva l'automobile de Mr. Sippins qui s'était attardé à Seven Oaks. Il nous a offert de monter à côté de lui. J'ai décliné son offre parce que je voyais le bus au loin ; Stanton est monté dans la voiture.

— Il faudra que je voie Mr. Sippins, murmura Harry Dickson. Mr. Gilchrist ricana.

— Sur-le-champ, si vous voulez.

Il marcha vers la fenêtre donnant sur les docks et désigna le quai du doigt.

— Voilà Mr. Sippins !

— Tiens, que fait-il là ?

— Faudra le lui demander, c'est l'affaire d'un détective et non d'un caissier comptable. Il était là hier et il est encore là aujourd'hui, les yeux fixés sur les fenêtres du bureau.

— Je suppose qu'il est venu vous demander quelque chose ?

— C'est exact, mais je ne lui ai rien dit et je l'ai prié de me laisser travailler en paix. Il faut que tout soit en ordre avant que les nouveaux patrons viennent prendre possession des locaux, ce qui ne tardera pas.

— Je suppose que vous resterez à leur service ?

— En quoi vous vous trompez, monsieur le détective, j'ai fini de servir. Moi aussi, je prends ma retraite, mais je n'achèterai pas une maison de campagne avec un fantôme et un fusil, comme Graham Derrick !

— Que vous a demandé Mr. Sippins ?

— De lui laisser voir le bureau de Miss Everts.

— Et vous avez refusé. Si je vous le demandais, à mon tour ?

— Je crois que rien ne m'autorise à vous faire le même refus. Alors tournez à droite et poussez la porte, vous serez dans le bureau en question. Adieu, Sir.

Harry Dickson trouva une pièce oblongue, prenant jour sur une arrière-cour et bien parcimonieusement meublée : une machine à écrire Underwood-Standard sur une table de bois blanc et un bureau américain dans un coin.

Le détective y jeta un regard, examina un buvard, puisa un peu d'encre dans un encrier en gros verre bleu et siffla doucement. Puis il revint dans le bureau du caissier.

— Encore ! remarqua ce dernier.

— Et toujours, cher monsieur, répondit aimablement le détective. Veuillez m'apprendre si Mr. Stanton occupait le même bureau que Miss Everts.

— En effet ! Ce godelureau faisait perdre pas mal de temps à la dactylo en lui racontant ses prouesses sportives qui ne devaient d'ailleurs exister que dans son imagination.

Tout à coup, les regards du détective se fixèrent sur le plancher.

— Mr. Gilchrist, dit-il d'une voix qui tremblait légèrement, Mr. Sippins s'est-il assis, ce matin, en venant vous voir ?

Le caissier leva un regard plein d'étonnement sur le détective.

— Certainement... Vous en posez de singulières questions !

— Et... sans doute dans ce fauteuil, en face du vôtre ?

— Mais oui, puisqu'il n'y en a pas d'autre dans la pièce !

Harry Dickson ne releva pas l'insolence du vieil entêté. Il avait d'autres chats à fouetter : devant lui, sur le parquet, un peu de sable coloré avait été fraîchement répandu.

— Si vous voulez toujours retrouver Mr. Sippins, dit Gilchrist, il

faudra le chercher ailleurs, car il n'est plus sur le quai.

Harry Dickson se leva pour prendre congé.

— Et si vous l'arrêtez, continua Gilchrist, moqueur, je vous en saurai gré, ce sera un bonhomme de moins qui viendra me gêner dans mon travail !

En sortant, le détective heurta un meuble. Des paquets roulèrent sur le sol et s'éventrèrent. Quelques victuailles apparurent, emballées dans des papiers gras.

— Maladroît ! s'écria Mr. Gilchrist, furieux.

— Excusez-moi..., fit le détective.

— C'est bien, vous ne me devez pas d'excuses. Un détective a bien le droit de faire valser par terre le déjeuner d'un pauvre homme d'employé, n'est-il pas vrai !

Et, furieux, Mr. Ebenezer Gilchrist se replongea dans ses calculs.

Harry Dickson regagna Baker Street. Il avait trouvé des débuts de piste, mais ils n'allaient pas bien loin et se brouillaient rapidement. Sur le bureau de Stanton, il avait découvert la fameuse encre violette qui avait dû servir à écrire la lettre apocryphe. De là à accuser le jeune homme du rapt de Miss Everts, il n'y avait qu'un pas... Mais Stanton était mort, assassiné. Restait Mr. Sippins...

Il y avait un télégramme sur le bureau de Harry Dickson, une dépêche qui avait subi un déplorable retard. Elle venait d'Holwood et avait été expédiée, à l'aube, par Tom Wills.

Coup de feu, cette nuit. Balle a frappé plus haut que de coutume.

« Diable, murmura le détective, cela ne me dit rien qui vaille ! Et dire que le soir approche et qu'il me reste encore tant de choses à faire à Londres ! »

Il appela Mr. Broskin au téléphone et convint avec lui d'un rendez-vous immédiat.

— Il faudra nous partager la besogne, dit-il. Connaissez-vous Sippins ?

— Sippins, cotons bruts ? récita le commerçant. Oui, de vue, mais je n'ai jamais été en relations suivies avec lui. C'est un homme qui a beaucoup voyagé et qui, chose bizarre pour un commerçant, s'occupe énormément de théosophie, d'astrologie et d'autres sciences occultes.

— Célibataire ? demanda Dickson.

— Comme toutes les relations de Graham Derrick. Nous formions, en effet, une sorte de club de vieux garçons.

— Eh bien, allez le trouver et ne le quittez pas d'une semelle.

— Croyez-vous qu'il ait trempé dans le mystère de Seven Oaks ? demanda avidement le fiancé de Miss Everts.

— Trempé ? Le terme est peut-être impropre, mais il y a mieux, je crois : Sippins connaît la clé du mystère !

— Alors, s'écria Mr. Broskin, il sait où se trouve Miss Phyllis !

— Je ne le pense pas, mais je crois bien qu'il la cherche... A bientôt !

Laissant Mr. Broskin bien perplexe, Harry Dickson sauta au volant de sa voiture et partit pour Fairfielt Road, dans Bow, où habitait Mr. Stanton.

Dans la petite garçonnière que le secrétaire de Graham Derrick avait occupée de son vivant, il se trouva en face de l'inspecteur Moriss, de Scotland Yard, qui explorait les chambres d'un air las.

— Rien à trouver là-dedans, Mr. Dickson, dit le policier.

Le détective compulsa d'un doigt agile un flot de papiers que Moriss avait amoncelés sur un coin de table. Tout à coup, il tomba en arrêt devant un dessin tout en lignes, assez grossier, et dont il ne saisit pas la signification au premier abord.

L'inspecteur, le voyant attentif, s'approcha à son tour.

— On dirait le modèle d'une très vieille arme à feu, remarqua ce dernier.

— Oui, murmura Harry Dickson, une sorte de mousquet à rouet et, chose curieuse, à double canon.

— Avec un tas de ressorts qui n'ont rien à y faire, constata Moriss.

Harry Dickson regarda son compagnon d'un air bizarre.

— Ressorts, dites-vous ?... Vous avez droit à une prime, mon garçon, mais pour ce qui est de votre avis, qu'ils n'ont rien à y faire, vous méritez un savon de première classe ! Je crois, Moriss, que nous avons trouvé quelque chose !

Il s'esquiva, emportant le dessin et laissant l'inspecteur tout ébahi. La nuit était tombée quand il retrouva Broskin au lieu du rendez-vous ; le commerçant en bois du Nord était bien déçu : nulle part, il n'avait pu trouver Sippins.

— Venez vous rafraîchir chez moi, Broskin, proposa le détective et puis vous pourrez être de la partie, si le cœur vous en dit. Je file ce soir à Holwood.

Broskin accepta avec enthousiasme.

Ils retournèrent à Baker Street et les yeux du détective tombèrent sur la dépêche de Tom Wills qu'il relut machinalement.

« La balle a frappé plus haut... » murmura-t-il et, tout à coup, il poussa un véritable cri de frayeur.

Sous les regards étonnés de Mr. Broskin, il se jeta sur le téléphone.

— Allô ! donnez-moi le bureau du télégraphe... Oui, police, priorité... un télégramme urgent pour Holwood... doit être remis immédiatement par courrier spécial. Vous écoutez ? Bon, prenez note du texte : *Tom Wills : Sous aucun prétexte n'entrez dans la véranda !* —

Dickson.

Mr. Broskin ouvrit la bouche pour poser une question, mais Mrs. Crown, la gouvernante, entra, présentant une lettre sur un plateau.

— Paraît que c'est urgent. C'est une vieille femme qui l'a apportée et je l'ai fait attendre.

Harry Dickson fit sauter l'enveloppe et Broskin vit le front du grand homme devenir sombre et inquiet.

— Faites monter la brave femme, ordonna-t-il à sa gouvernante.

Une femme du peuple, en gros châle noir, fut introduite et se tint, tout empruntée, devant le détective.

— Est-il arrivé quelque chose de vilain à Mr. Pettygrom ? demanda-t-elle d'une voix rauque. Ce n'est pas un homme bien méchant et il me paie régulièrement mes gages.

— Qui est Mr. Pettygrom ? s'enquit le détective.

— C'est un monsieur qui fait dans les écritures. Je crois que c'est un savant. J'ai entendu dire que c'était un ancien professeur.

— Pettygrom..., murmura Dickson, je sais... Je crois qu'il a été attaché à l'école des Chartes. Un homme très versé dans l'histoire de l'Angleterre moyenâgeuse. Ah bon... je sais...

Il donna un billet de dix shillings à la bonne femme qui s'en alla, radieuse.

Pettygrom... Il avait perdu sa place à la suite de la disparition d'incunables dans une des plus importantes bibliothèques de Londres. Bien que sa culpabilité fût loin d'être prouvée... Mais que me veut-il avec son Rochester ?... Ah celle-là... elle est forte !

Harry Dickson se tenait immobile, une clarté intense dans les yeux.

— Hurrah pour Pettygrom ! s'écria-t-il. Rochester, c'est le nom d'un armurier fameux qui, il y a deux siècles, fut exilé de Londres, à la suite d'un vol de bijoux qu'on ne retrouva jamais. Je crois qu'il se retira dans un petit domaine connu pour ses chênes centenaires.

— Seven Oaks ! s'écria Mr. Broskin.

Harry Dickson fouillait dans sa bibliothèque. Il en retira un livre qu'il feuilleta fébrilement.

Rochester... Rochester... inventeur du mousquet à double canon..., connu pour la construction de...

Il jeta le livre au loin et empoigna Broskin par les épaules.

— Vite à Holwood ! cria-t-il.

5. Le dernier coup de feu

Avant de rejeter le livre, Harry Dickson l'avait mis sous les yeux de Mr. Broskin, qui avait pu voir un portrait en taille douce.

— Noir... la barbe en pointe..., murmura-t-il, mais c'est le mystérieux tireur que j'ai entrevu !

— C'est le portrait de l'armurier Rochester, dit Harry Dickson.

— Son fantôme, alors ! s'écria Mr. Broskin avec un peu d'effroi.

Harry Dickson se mit à rire doucement et, pour toute réponse, poussa l'accélérateur à fond.

Ils traversèrent Londres à toute vitesse puis, après Brombey aux lumières éteintes, ils roulèrent sur les belles routes blanches du Kent. Bientôt, les phares de l'automobile illuminèrent de vastes frondaisons : c'était la propriété de Seven Oaks.

— Nous approchons, annonça Mr. Broskin.

Il avait à peine parlé qu'un coup de feu éclatait dans la nuit.

Harry Dickson poussa un véritable rugissement de désespoir.

— Tom n'aura pas reçu mon télégramme ! Dieu fasse qu'il ne lui soit pas arrivé malheur.

L'automobile franchit en quelques secondes la distance qui la séparait encore de la propriété de Graham Derrick.

A ce moment, une fenêtre s'ouvrit à l'étage.

— Maître... est-ce vous ? cria une voix angoissée.

— Dieu soit loué... c'est Tom, s'écria Harry Dickson dans un sanglot de joie.

Quelques secondes plus tard, le jeune homme leur ouvrait la grille.

— Dans la véranda, ordonna Harry Dickson, mais si vous tenez à la vie, ne touchez à rien.

Ils enjambèrent le balcon de bois en braquant leurs lampes électriques.

Mr. Broskin poussa un cri de frayeur.

— Un homme... un homme étendu contre la cheminée.

— Mort..., dit le détective, une balle dans le crâne...

Le cadavre était couché face contre terre et la balle avait traversé le cou. Du sang coulait à flots par une terrible blessure.

Harry Dickson le retourna et une triple exclamation s'éleva :

— Mr. Sippins !

— Pauvre homme, murmura le détective, il a payé cher son

privilège de savoir...

— Il faut battre le jardin, les environs..., commença Mr. Broskin.

— Pour trouver le mystérieux tireur ? demanda Harry Dickson. C'est inutile, je vais vous le présenter sur l'heure. A propos, Mr. Broskin, veuillez me dire où se trouvait exactement Miss Phyllis au moment où le second coup de feu a retenti et si elle était toujours au même endroit quand le tireur est apparu, mais contentez-vous de me l'expliquer sans vous approcher de quoi que ce soit.

— Attendez, dit Mr. Broskin, que je me souviennne : c'était à gauche de cette cheminée.

— A gauche, soit, et puis ?

— La main sur ce petit rebord de marbre blanc... Oui, cette niche où se trouve une figurine tout émue.

— Très bien, c'est tout ce que je voulais savoir. Faites bien attention maintenant. Tout le monde à plat ventre !

Harry Dickson donna l'exemple, les autres l'imitèrent. Puis, il prit un des lourds tisonniers et en frappa légèrement la figurine.

Presque aussitôt, un coup de feu claqua dans le jardin et un bout de marbre sauta de la cheminée.

Tom et Broskin se relevèrent et se tournèrent vers le jardin.

— Mais il n'y a personne !

— Un peu de patience. Passez-moi ce chenet en cuivre, il s'ajustera exactement dans cet alvéole. Sentez-vous comme la figurine bouge, Tom... Allons-y !

Le chenet fut poussé dans la niche et y maintint la figurine.

Dans le jardin, on entendit un petit craquement métallique.

— Venez, dit Harry Dickson.

Mais Broskin et Tom Wills reculèrent avec effroi.

Au milieu de l'allée, un homme se tenait immobile, le double canon d'une courte arme à feu braqué sur eux.

— Inutile de tirer votre revolver, Tom, dit Harry Dickson en riant doucement, ce n'est pas cet assassin que vous tueriez de la sorte.

Il s'élança dans le jardin et saisit à pleins bras l'homme immobile.

— Un magnifique automate, mes amis, que Rochester fabriqua dans son exil pour protéger le butin précieux d'un vol qu'il avait commis autrefois. A deux siècles de distance, il fonctionne encore comme au premier jour. Quel chef-d'œuvre de mécanique !

— Pourquoi donc la figurine était-elle seule à le faire fonctionner ? demanda Tom.

— Holà ! Je suppose qu'il devait y avoir un tas d'autres pièges mécaniques qui en faisaient autant, mais ils ont probablement été détruits au cours des démolitions successives. Admirez cette ingéniosité : le tireur mystérieux apparaît juste derrière cette

merveilleuse petite colonnade. Ou plutôt il apparaîût à sa place, car le déclic la fait reculer puis la remet en place, quand le tireur disparaît comme dans une trappe. C'est miracle que le pic des démolisseurs ne l'ait pas détruite !

— Si je comprends bien, dit lentement Tom, le tireur automatique ne pouvait envoyer que deux balles... Il s'est donc trouvé quelqu'un pour recharger son arme !

— Nous allons prier le Seigneur pour le retrouver, dit Harry Dickson, en reprenant à son compte la dernière phrase de la missive de Mr. Pettygrom. Et pour cela, nous allons retourner immédiatement à Londres.

— Retrouverons-nous Phyllis ? demanda Mr. Broskin avec angoisse.

— Nous la retrouverons ! dit Harry Dickson.

— Vivante ?

— Je vous le promets !

— Et pourquoi vivante ? demanda l'incorrigible Tom Wills.

— Parce que celui qui la retient captive n'a pas encore trouvé ce qu'il cherche, et qu'il ne le trouvera jamais !

— Et quoi donc ?

— Oh, petit juge d'instruction à la manque ! Les bijoux volés par Rochester, voyons ! Ne comprenez-vous pas que c'est la cachette que le tireur automatique vise ? Mais qu'a-t-il atteint d'abord ? Des potiches ! Ce qui laisse croire que cette cachette a disparu avec les moellons enlevés et que les bijoux sont à jamais perdus.

— Mais le tireur a visé tout autrement hier qu'aujourd'hui !

— Précisément, parce que celui qui-est venu recharger son arme lui a donné une autre direction, dans le but de tuer l'imprudent qui se risquerait à faire fonctionner la figurine ! Le bandit, pour être, sans nul doute, un bon fouineur de vieilles paperasses, n'a pas le sens de la déduction, sinon il aurait fait le même raisonnement que moi : la cachette aux bijoux a disparu depuis belle lurette et l'automate visait en vain.

— Savez-vous donc où trouver ce forban ? demanda Mr. Broskin, une lueur de vengeance dans le regard.

— Les yeux fermés, dit joyeusement Dickson, et je compte bien vous présenter à lui. C'est une vieille connaissance, Mr. Broskin !

Ils s'engouffrèrent dans l'auto, mais ils avaient à peine atteint la barrière du village qu'une automobile portant l'insigne d'un taxi de Londres se mit en travers de leur route.

— Hé ! Harry Dickson ! cria une voix.

— Au diable ! gronda Dickson en bloquant les freins. Que me voulez-vous ?

Un petit homme barbu s'élança vers eux.

— Je vous suis depuis Londres, mais votre voiture est un bolide et les taxis londoniens de rampantes couleuvres. Je suis Mr. Pettygrom.

— Enchanté, professeur, dit Harry Dickson en lui serrant cordialement la main, nous vous devons beaucoup...

— Vous voulez parler de cette sottise mécanique, répliqua le petit vieux avec dédain. Peuh... quelle foutaise ! Vous l'auriez trouvée sans moi. Mais je voudrais vous conduire à une dame qui est un peu triste...

— Phyllis ! s'écria Mr. Broskin.

— C'est bien comme cela qu'elle s'appelle. Elle est chez moi et ma femme à journée lui a préparé du thé excellent. Mais elle n'est pas seule. Il y a un gentleman en sa compagnie. Ficelé comme une saucisse ! Et ma femme de ménage, qui est décidément une maîtresse femme, lui cassera la tête avec le tisonnier s'il fait mine d'ouvrir le bec. Venez donc...

On paya le taxi et Mr. Pettygrom prit place dans l'auto de Dickson.

— Ainsi, Mr. Pettygrom, vous êtes arrivé à pincer Bert Gott ? Je suppose que votre réhabilitation n'est pas loin ?

— Hum, j'en doute... Il faudra qu'un non-lieu intervienne. Imaginez-vous qu'un petit imbécile du nom de Stanton cherchait la même chose que Bert Gott, notamment la description des mécaniques de Rochester et...

Et Mr. Pettygrom, plein d'émoi, raconta son aventure dans Charter House.

— On arrangera cela, je vous le promets, le rassura le détective.

— Bert Gott ? marmotta Mr. Broskin. Ce n'est certes pas une de mes anciennes connaissances.

Ils arrivèrent dans Clerckenwell et grimpèrent les trois étages jusqu'à l'appartement du professeur.

— Phyllis ! s'écria Mr. Broskin dès que la porte s'ouvrit.

— Mon ami..., pleura la jeune fille en se jetant à son cou.

Harry Dickson se tourna vers un coin de la chambre où un homme se tenait couché, le visage contre le mur.

— Voilà une position bien inconfortable, Mr. Gilchrist ! dit Harry Dickson en retournant le captif d'une bourrade qui manquait de douceur.

*

Phyllis Everts prit la parole.

— J'avais découvert qu'en faisant fonctionner la figurine de la cheminée, le tireur mystérieux apparaissait, expliqua-t-elle, et je crus à

une bonne farce, bien qu'un peu dangereuse...

» J'allais tout expliquer, quand, soudain, mes yeux tombèrent sur le visage de Gilchrist ; il me fixait comme un démon et me fit signe de me taire. J'obéis, subjuguée malgré moi... Jamais je n'ai vu visage plus effrayant.

» J'étais à peine rentrée chez moi que, soudain, la porte s'ouvrit et l'affreux vieillard se jeta sur moi. Je le vis poser sur ma table une lettre qu'il tenait toute prête et déposer dans le cendrier un bout de cigare, qu'il fumait avec un dégoût évident.

— Une petite vengeance à l'adresse de son ancien patron, intervint Dickson.

— Il m'obligea à le suivre et me tint captive dans les sous-sols des bureaux de Mr. Derrick.

— Vous avez déjeuné, ce midi, de jambon salé et de bœuf bouilli, dit Dickson en riant. Je me souviens d'avoir bouleversé quelque peu votre repas.

» A mon tour, maintenant, de vous raconter le reste.

» Gilchrist, de son vrai nom Gilbert Gott – il a anglicisé son nom en le modifiant quelque peu – était jadis un excellent chartiste. Mais les scrupules ne l'embarrassaient pas. C'est ainsi qu'il vola des incunables et qu'il laissa accuser son collègue, le professeur Pettygrom. Mais ayant réalisé à l'étranger le produit de son vol, il crut prudent de disparaître et de changer d'identité.

» Invité à Seven Oaks, il se souvint tout à coup, lors de l'apparition du tireur mystérieux, que Rochester avait habité l'endroit, il y a plus de deux siècles. Doué d'une mémoire étonnante, il pensa immédiatement aux bijoux volés. Il ne fallait pas que Miss Phyllis parlât.

» Mais Stanton aussi avait vu... Et, sur le compte de ce garçon, Gilchrist se méprenait singulièrement : de fait, Stanton n'était autre qu'un détective privé que Derrick avait pris secrètement à son service, depuis qu'il avait constaté certains vols très audacieux dans sa caisse, et Stanton surveillait Gilchrist. Lui aussi avait compris et il tenait à pousser l'affaire à fond.

» Je ne lui reproche qu'une chose : c'est d'avoir sacrifié Miss Phyllis à son ambition. En effet, une fois la jeune fille délivrée, il n'y avait plus rien à trouver pour lui. Ainsi, la captivité de la malheureuse servait ses projets. Il a payé chèrement ce manque d'humanité.

» Gilchrist, démon malin, essaya de brouiller les pistes : il versa dans l'encrier de feu Stanton l'encre violette qui lui avait servi à écrire la fausse lettre que Miss Phyllis était censée avoir laissée derrière elle.

» Quant à Mr. Pettygrom, le nom de Gilchrist fut pour lui un trait de lumière : il comprit qu'il y avait du Gilbert Gott là-dessous. Il savait, en outre, que peu de gens étaient au courant, comme lui, des

choses cachées de la vieille Angleterre ! Chez lui, pourtant, l'esprit de vengeance parlait...

— Et Sippins ? demanda Mr. Broskin.

— Sippins, c'est une autre histoire. Lui aussi avait vu le geste de Gilchrist, et il décida de l'observer. Mais il avait la tête farcie d'histoires d'occultisme et, s'il rôda autour de Seven Oaks, ce fut pour se livrer à une inoffensive chasse aux revenants. D'autant plu ; que Gilchrist appartenait au même club d'occultistes que lui. Le pauvre Sippins n'a jamais vu, dans le caissier-forban, qu'un concurrent qui voulait lui chiper un fantôme !

— Et Gilchrist essaya d'effrayer son ancien patron pour avoir les coudées franches à Seven Oaks, j'imagine, dit Tom Wills. Il rechargeait nuitamment l'arme du tireur automate dans le but de supprimer les gêneurs éventuels, et de se livrer ensuite, en toute liberté, aux recherches nécessaires pour retrouver le butin de Rochester.

— C'est tout à fait cela, Tom, approuva Harry Dickson.

Et comme une petite histoire d'amour s'est glissée dans cette aventure du prestigieux détective, nous ne pouvons faire autrement que d'annoncer au lecteur le mariage de Miss Phyllis Everts avec Mr. Broskin. Elle lui donna le foyer dont rêvait ce célibataire autrefois endurci, et l'égaya d'une fille et de deux garçons.

Mr. Pettygrom obtint le non-lieu désiré et fut réhabilité le jour même où Gilchrist partit pour les galères à perpétuité. Mais il refusa de rentrer en fonctions, puisqu'il reçut en cadeau de Mr. Derrick la propriété de Seven Oaks. Il n'y retrouva pas les bijoux perdus, mais il écrivit une vie romancée de Rochester, suivie de l'histoire du tireur automate, ouvrage qui lui rapporta des droits d'auteur énormes.

Ainsi cette histoire s'achève sur le bonheur de pas mal de braves gens, comme toutes les histoires qui se respectent.

LA NUIT DE BARCELONE

1. Le récit de Rodney Larkins

Harry Dickson, le célèbre détective, écoutait attentivement le récit plein d'épouvante que lui faisait le jeune officier de marine.

Il l'interrompait à peine, juste pour poser quelques brèves questions, puis il le laissait poursuivre son histoire.

C'était un grand garçon blond, d'un blond frisant le roux, au teint rose comme une jeune fille, les yeux bleus et candides, aux muscles allongés, preuve d'une puissance physique élégante mais certaine.

Il avait allumé cigarette sur cigarette, les oubliant dès les premières bouffées, si grande était sa nervosité.

Le S.S. « Durward », où je navigue comme second, disait-il, est un cargo mixte. C'est-à-dire qu'il est aménagé pour prendre quelques passagers de première classe. De nos jours, on use beaucoup de ce genre de navigation, ceux-là surtout qui veulent vivre un peu la vie des marins et qui affectionnent les traversées un peu longues. Le « Durward », pourtant, ne prend ce genre de passagers que pendant la belle saison. Mais, l'année dernière, il dérogea à cette coutume et embarqua cinq gentlemen pour un voyage de Londres à Barcelone.

C'étaient des jeunes gens frais émoulus de l'université d'Oxford, tapageurs, un peu légers mais très bons garçons dans le fond. Je me liai d'étroite amitié avec eux, dès le premier soir, à la table du mess, car moi-même j'ai fait des études à Oxford avant d'entrer dans la marine marchande.

Ils étaient si charmants, si avenants, si prodigues, surtout, en copieuses rigolades que, bientôt, tout l'équipage les idolâtra, depuis le capitaine, un vieux dur-à-cuire, boucané à tous les autans de la terre, jusqu'au dernier des donkeymen des soutes, en passant par la revêche stewardess Miss Clinch. J'en arrive maintenant à mon histoire, si fantastique et tellement incroyable que j'ai quelque honte à vous la raconter comme une réalité et non comme une fiction digne d'un nouvel Edgar Poe.

C'était dans les premiers jours de mars, par un temps franchement mauvais. Notre rafirot roulait et tanguait à qui mieux mieux et, dans le golfe de Gascogne, nous essuyâmes une tempête telle que le vieux lui-même songeait plus à lire et à relire la prière des agonisants qu'à manœuvrer.

Nous arrivâmes à Barcelone par une pluie d'enfer et nous nous

mîmes à quai dans le vieux port.

Vous connaissez ce sinistre endroit.

Des quais en bois pourris, dévorés par le taret et blindés d'interminables générations de mollusques, des darses envasées où dorment des tartanes centenaires qui ne prendront jamais plus le grand large et des felouques que le dernier équipage déserta il y a plus d'un siècle.

Au loin, le rocher de Montjuich plonge dans la mer.

Le capitaine du « Durward », qui possède une part dans le navire, choisit ce lieu d'accostage parce que les frais de quai y sont bien moins élevés que dans le nouveau port, et qu'il décharge presque toujours son fret sur les allèges et les péniches qui vont vers l'intérieur ou remontent vers les Baléares.

A partir de Gibraltar, la traversée avait été monotone et les provisions du bord, mal calculées au départ, avaient été trop largement entamées. On avait eu la malchance d'embarquer, lors de la brève escale à Gibraltar, un baril de bœuf salé qui s'avéra gâté et des volailles étiques qu'on dut jeter aux poissons. Nos passagers furent trop heureux de pouvoir enfin descendre à terre pour y faire bombance. Ils m'invitèrent et, le soir même, nous quittâmes le bateau. J'étais nanti d'une permission de nuit de la part du capitaine.

Ce fut le plus âgé du groupe, Sir Manfred Joyce, qui se mit à notre tête.

« Je connais une adresse », nous avait-il dit mystérieusement, et il ne voulait rien dire de plus.

La pluie tombait à torrents. Elle eut tôt fait de transpercer nos imperméables. C'est sans doute à cause de cette pluie diluvienne que je ne fis pas attention, comme il l'aurait fallu, à la route suivie et que je serais bien en peine aujourd'hui de la retrouver.

Nous pataugeâmes dans la boue épaisse d'infâmes ruelles torves et, bientôt, Sir Joyce reconnut qu'il avait perdu son chemin et qu'il ne s'y retrouvait plus. A ce moment, un jeune moine croisa notre chemin et Joyce s'adressa à lui pour lui demander la route à suivre.

Le jeune homme, dont le visage était profondément enfoui sous une cape noire, secouait la tête au fur et à mesure que notre ami parlait, et cela d'une façon si ambiguë qu'on n'aurait pu dire s'il comprenait ou s'il ignorait ce qu'on lui demandait. Enfin, il fit signe de le suivre.

Il contourna le mur d'un immense monastère plongé dans les plus profondes ténèbres et s'engouffra enfin dans une ruelle, si noire que nous eûmes l'impression d'entrer dans un bain d'encre.

Mais la venelle s'élargit peu à peu et nous passâmes devant les deux lampes d'un calvaire, les seules lumières rencontrées sur notre route.

Enfin, nous débouchâmes sur une sorte d'esplanade aux arbres trapus et nous vîmes, dans le fond, luire la douce lueur de vitraux colorés.

C'était une vieille maison, de style mauresque dans sa plus grande partie, précédée d'un haut perron. Le vitrail luisait au-dessus de la porte, que barraient de lourdes ferrures. Le moinillon gravit lestement les marches, tira un pied-de-biche qui pendillait dans l'encoignure et s'enfonça dans la nuit, avant que nous eussions le temps de le remercier.

La pluie était si drue, si rageuse et une si vilaine tramontane s'était mise à souffler que nous étions contents de trouver un abri, quel qu'il pût être.

Nous n'avions pas entendu le coup de cloche, mais il devait avoir retenti quand même car, au bout de quelques secondes d'attente, la porte fut ouverte toute grande. Nous vîmes devant nous un admirable hall, éclairé par trois lampes arabes et feutré de lourds tapis persans. A l'instant même, l'averse devint si violente que, sans une ombre d'hésitation, nous nous élançâmes à l'intérieur.

Joyce passa en tête. J'étais le dernier et, derrière moi, la porte se referma.

C'est alors que nous nous aperçûmes que cette porte s'était ouverte et fermée sans le secours de personne.

Joyce fit quelques pas dans le hall, s'avança jusqu'à une double porte immense, dont il écarta les battants, et poussa le nez à l'intérieur.

« Personne », murmura-t-il avec autant d'étonnement que de dépit.

Nous étant rapprochés, nous vîmes une superbe salle à manger d'un goût oriental, mais mitigé ou, si vous préférez, doublé d'un confort très moderne. Ted Asworth, qui était des nôtres, découvrit les bouteilles, la glace, les confitures, les pâtisseries et il se mit à applaudir.

Il est temps, maintenant, Mr. Dickson, qu'en ouvrant une courte parenthèse, je vous présente mes amis.

Joyce et Asworth, dont je viens de vous parler, Alfred Quincey, baronnet, Tim Preston, le poète, Philip Glade : tous jeunes gens d'excellente condition, également beaux et de commerce agréable.

Philip Glade, qui était un peu le mentor de la troupe, exprima quelques scrupules quant à la libre disposition des boissons et des victuailles, mais Asworth déclara qu'on payerait le prix qu'il faudrait et qu'au cas où l'étrange maison resterait sans amphitryon visible, ces prix seraient fixés de commun accord et le montant abandonné sur la table avec une lettre d'excuses et de remerciements, ainsi qu'il sied à des gentlemen dignes de ce nom.

On but d'excellentes liqueurs de grandes marques, on dévora les gâteaux, qui étaient délicieux, et Preston, ayant déniché une guitare, chanta de jolies chansons des îles... Il avait une très belle voix, ce garçon.

On commençait pourtant à s'ennuyer quelque peu et même à se sentir mal à l'aise depuis que Joyce avait ouvert la porte et crié à diverses reprises :

— Il n'y a donc personne ici ?

Seul l'écho lui répondait en un caverneux murmure.

Quincey débouchait les bouteilles de Champagne – il y en avait plusieurs qu'on avait fini par découvrir dans un magnifique bahut rempli de riches cristaux – quand un bizarre carillon retentit au-dessus de nos têtes. Nous vîmes alors, dans un angle du plafond, une série de tubes en argent vulgairement appelés sonnerie japonaise qui s'agitaient au gré d'un mince cordon de soie.

— Qui peut bien nous appeler ? s'écria Joyce.

Mais ici encore sa question resta sans réponse.

Le sage Glade finit par déclarer qu'on pouvait le savoir facilement ; il suffisait de suivre le cordon de soie, qui devait fatalement aboutir à la personne qui venait de lancer l'appel.

C'était trop juste ; nous nous mîmes à chercher avec fièvre, et je vous avoue que ce ne fut pas chose aisée. Le cordon suivait l'angle du plafond et des hautes murailles, se cachait dans leur ombre, rejoignait des coudes de métal au tournant des corridors et finissait par grimper à l'étage.

La maison était sombre mais non sans lumière, car, de place en place, brûlaient toujours les belles lampes mauresques à l'huile parfumée.

A l'étage, nous suivîmes un long corridor, blanc comme celui d'un couvent.

Le plancher était en bois noir ciré, luisant comme un miroir de ténèbres. Enfin, nous vîmes le fil de soie s'enfoncer dans le mur, au-dessus d'une porte basse et aussi noire que l'Erèbe.

Joyce frappa et, cette fois-ci, la réponse vint. Une voix très claire, au timbre froid mais superbe, une voix de femme pourtant, nous donna l'ordre d'entrer.

Nous restâmes un moment tout interdits avant d'y obéir. Obscurément, chacun d'entre nous regrettait de voir s'évanouir le mystère de la maison inoccupée. Joyce s'y décida pourtant et ouvrit la porte.

La première impression qui nous frappa fut celle d'une blancheur fantastique. On se serait cru transporté, par magie, dans la vastitude polaire.

Les murs étaient blancs, le tapis fait de peaux d'ours blancs

réunies pour ne former qu'une seule et immense fourrure neigeuse. Les fauteuils étaient recouverts de housses de soie immaculée. Dans le fond de la pièce, se trouvait un large lit bas, polaire, qu'on aurait pu prendre pour un banc de neige. De nombreuses lampes brûlaient d'une flamme aveuglante derrière des globes opalisés.

Nous dûmes un instant fermer les yeux pour échapper à cet afflux de clarté filiale, puis les rouvrir lentement pour nous y habituer quelque peu.

Alors, on vit l'habitante de la chambre blanche.

Elle était étendue sur le lit et l'on ne voyait que son visage car sa robe légère était d'une blancheur éblouissante comme tout le reste, et l'on aurait dit une tête coupée gisant sur une plaine hivernale.

Mais quelle tête, Mr. Dickson !

La plus merveilleuse qu'il fût donné de voir à un mortel. Des yeux immenses, noirs et brûlants, une bouche comme un fer rouge, une courte chevelure d'ébène. Lentement, cette énigmatique créature se leva. Elle n'était pas très grande, mais sa longue robe à traîne la faisait paraître immense.

Elle se dressa et salua avec une courtoisie exquise.

— J'attendais... dit-elle en espagnol.

— Madame, commença Joyce, et il débita une série de balbutiantes excuses.

— J'attendais quelqu'un, continua-t-elle. Peut-être l'un de vous, mais certainement pas tous ensemble. Vous avez eu bien du plaisir en bas et, si vous le voulez, j'aimerais vous voir continuer cette petite fête ici même.

— Pourquoi... dit Asworth, qui était le plus insolent du groupe, pourquoi n'êtes-vous pas venue voir ce qui se passait dans votre maison, madame ?

— Mademoiselle, rectifia-t-elle, puis elle expliqua : Je ne pouvais quitter cette chambre. Tel le veut le sort, que j'ai un peu forcé d'ailleurs, en sonnante. Maintenant, monsieur l'impudent, allez donc chercher ce qui reste de bouteilles dans les buffets.

Il y en avait encore beaucoup, si bien que je dus l'aider. Nous fîmes même plusieurs voyages. La glace était rompue.

Ah, quelle hôtesse enjouée !... Elle se moqua gentiment de notre poète, Tim Preston, en lui montrant comment il fallait jouer de la guitare.

Et quelle voix !... Elle nous chanta de merveilleux airs catalans dont nous n'avions aucune idée.

Je dois vous avouer que cette fête tourna bientôt à la bacchanale, sans toutefois perdre en correction, car nous étions tout de même des gentlemen.

Tout à coup, Asworth s'écria :

— Belle dame, dites-moi qui vous attendiez ?

— Mon mari, dit-elle simplement.

— Mais il n'y a pas une heure, vous avez affirmé être demoiselle !

— Je ne mentais pas..., car j'attendais l'inconnu qui doit m'épouser cette nuit. Ne prenez pas cet air ahuri, cher monsieur, il ne vous avantage pas le moins du monde. Les tarots ont parlé : ces cartes mystérieuses m'ont affirmé que cette nuit j'épouserais l'homme qui viendrait dans cette chambre. Je n'aurais garde de désobéir aux tarots !

— Mais alors, dit Asworth qui était passablement ivre, vous épouserez l'un de nous ?

— Vous étiez six à entrer dans cette chambre, dit-elle gravement.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Preston.

— Il y a des pays où un homme a le droit de prendre plus d'une épouse. Je suis, moi, d'un pays qui ne m'interdit pas de prendre plusieurs maris !

Un froid tomba entre nous, mais, ne l'oubliez pas, nous étions tous ivres à ce moment, d'autant plus que nous venions de boire une étrange liqueur ambrée, au goût d'encens et de rose, qui nous montait terriblement à la tête.

— Nous vous épouserons tous ! s'écria Asworth.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répondit-elle froidement.

Chose singulière, personne ne songea à protester, pas même le sage Philip Glade.

— Il faudrait un pasteur, murmura Asworth, qui décidément s'emballait sous les fumées d'une formidable ivresse.

— Inutile, dit la bizarre créature, votre parole de gentlemen suffit, et puis certain rite que je dois vous imposer. Je commence par Mr. Joyce.

Et, par six fois, s'accomplit le même étrange rituel.

— Manfred Joyce, sur votre parole de gentleman anglais, déclarez-vous prendre pour épouse dona Mercédès Jésusita Iruguen ? Jurez !

— Sur ma parole, dit sourdement Joyce.

La jeune femme écarta légèrement la chemise de Joyce, prit une petite lampe mauresque en métal coloré et l'approcha de son cou.

Notre ami réprima difficilement un cri de souffrance.

— Vous êtes mon époux, dit gravement dona Iruguen.

Puis, ce fut le tour d'Asworth et des autres. Je passai le dernier.

Alors elle leva sa coupe remplie de la capiteuse liqueur d'ambre :

— A la vôtre, mes époux !

A l'instant même toutes les lumières s'évanouirent.

— Non, s'écria Glade, c'est une farce inconvenante ! Nous sommes tous ivres morts. Comment avons-nous pu nous prêter à une telle comédie ?

A tâtons, l'un de nous avait retrouvé la porte et l'avait ouverte : une des lampes du corridor jeta une faible clarté sur nos visages désespérés.

— Madame ! s'écria Glade, madame Iruguen !

— Vous pourriez aussi bien dire madame Glade ou Larkins, se moqua Asworth.

Mais, il n'y eut aucune réponse.

Glade arracha une lampe à la muraille et quelques-uns d'entre nous l'imitèrent. Dans la chambre blanche, on ne trouva aucune trace de la belle créature. Nous nous mîmes alors à fouiller toute la maison.

Une grande déception nous attendait. Nous ne trouvâmes que des chambres vides, poussiéreuses, ignoblement sales. Seules les deux pièces où nous étions venus étaient meublées. Dona Iruguen avait disparu comme une ombre. Dehors, une tempête violente sévissait et sa fureur croissait de minute en minute.

N'empêche, nous avions hâte de quitter ces lieux.

Nous nous enfûmes littéralement sous l'averse, au milieu du fracas de la foudre et du tonnerre. Je ne sais trop comment nous avons retrouvé le vieux port, mais ce fut avec une joie indescriptible que nous vîmes enfin luire les feux de position du vieux « Durward ».

Nous convînmes, de commun accord, de ne souffler mot à personne de notre sottie aventure.

Vraiment, Mr. Dickson, nous fîmes fête au vieux. C'est avec délice, que nous humâmes la fumée de son affreux tabac de marin et avec joie que nous dégustâmes l'immonde lavasse que Miss Clinch nous avait servie en guise de thé de Chine.

Dans le décor vulgaire de l'unique salon du bord, nous étions bientôt tentés de croire que nous avions tous fait un mauvais rêve identique.

Mais une petite brûlure dans le cou, en forme de croix de Lorraine, nous obligeait, hélas, à admettre le contraire.

Nous avions tous, bel et bien, sur notre honneur de gentlemen anglais, épousé l'étrange dona Mercédès Jésusita Iruguen !

2. La destinée des Anglais

Rodney Larkins soupira, passa son mouchoir sur son front baigné de sueur et reprit son récit, sur un signe d'encouragement du détective :

Le lendemain, complètement dégrisés, nous nous tenions l'un devant l'autre, honteux et contrits. Ce fut Philip Glade qui nous secoua.

— Il faut tirer cette histoire au clair, dit-il, des gentlemen ne jonglent pas ainsi avec leur parole d'honneur.

Ils descendirent à terre, Joyce, Asworth et lui, et explorèrent le vieux port dans ses moindres recoins, mais nulle part ils ne découvrirent la mystérieuse maison de l'épousée.

Le lendemain, les autres se joignirent à eux, ainsi que moi, et nous ne fûmes guère plus heureux.

Notre séjour à Barcelone tirait à sa fin, sans qu'aucune lumière ne pût être faite sur le mystère de cette nuit d'ivresse.

Je possédais quelques connaissances à Barcelone, entre autres un employé de la mairie du quartier maritime. J'allai le trouver et, sans lui parler de notre stupide aventure, je lui demandai si le nom de dame Mercédès Jésusita Iruguen lui rappelait quelque chose.

Il me regarda avec de gros yeux et s'écria :

— Je vous crois, Larkins ! Et tout le monde à Barcelone vous en dirait autant, mon vieil et ignorant ami.

Il quitta son bureau et revint bientôt avec un paquet de vieux journaux, dont quelques hebdomadaires illustrés.

— Voici la dame ! dit-il, en me montrant un portrait en première page.

Dieu du ciel ! Mr. Dickson, c'était bien elle, dans toute sa fatale beauté. Mais jugez de ma stupeur et de mon épouvante quand j'appris le reste : Mercédès Jésusita Iruguen avait été traduite devant la cour de justice de la ville sous la terrible inculpation de bigamie et d'assassinat. Oui, cette mystérieuse et effroyable créature avait épousé, morganatiquement, deux officiers de la marine anglaise et les avait égorgés !

Elle fut reconnue coupable, condamnée à mort et exécutée : cette magnifique femme avait fini sur l'échafaud, par le supplice infâmant du garrot !

— Et la maison de cette criminelle ? eus-je encore la force de

balbutier.

Mon ami dut se livrer à quelques recherches avant de pouvoir me renseigner à ce sujet. Enfin, il y parvint.

Je dus faire appel à toutes mes forces pour me livrer, à mon tour, à des recherches, sur le terrain cette fois, et j'arrivai à retrouver la venelle, l'esplanade et la maison.

Elle était dans un triste état de délabrement, sale et croulante, abandonnée des hommes comme de Dieu, évitée par les rares passants, maudite.

Je parvins à m'y introduire en escaladant le mur de pierres sèches qui entourait un jardin retourné à l'état sauvage.

Je ne trouvai que des pièces désertes, des murs nus et aucune trace de notre récent passage, mais je reconnaissais la disposition des pièces de cette demeure où nous avions trouvé si mystérieusement asile pendant la fameuse nuit.

Je revins à bord, malade, l'esprit en déroute, juste à temps pour assister au branle-bas du départ.

Mes cinq amis ne retournèrent donc pas à terre et ne revirent pas la maison maudite. J'ajoute que je ne les mis au courant de ma démarche et de ma découverte que lorsque les côtes d'Espagne s'estompaient déjà à l'horizon.

J'en arrive maintenant aux inexplicables terreurs du retour.

Le temps devenait de plus en plus mauvais. Le baromètre avait fait une chute spectaculaire et une forte dépression régnait sur l'Atlantique. Le capitaine décida de supprimer l'escale de Lisbonne, non prévue d'ailleurs, mais qu'on accordait parfois aux passagers.

On venait de doubler le cap Roca quand le drame se produisit.

Après le petit déjeuner, Philip Glade et Asworth s'étaient retirés et je les voyais déambuler de concert sur le pont lavé par les fortes houles. Le visage de Glade était sombre et menaçant, celui d'Asworth, fiévreux et désespéré. Ce dernier marchait tête nue dans le vent, avec des gestes fous.

Je me tenais devant l'habitable, à mon poste, mais, de temps en temps, le vent m'apportait des bribes de leur conversation.

— Il faut avertir le capitaine, disait Glade.

— Jamais, grondait Asworth, je l'aime... vous m'entendez... je l'aime !

— Vous êtes un fou, sinon un criminel, répondit durement Glade.

Vers midi, la tempête s'enfla au point que tout le monde dut quitter le pont, hormis l'homme de barre.

Ce fut lui qui poussa le cri d'alarme :

— Un homme à la mer !

Tout le monde se rua sur le pont... Hélas, ce fut pour voir une

petite forme humaine s'agiter à deux cents brasses à bâbord, au milieu des hautes lames furieuses, puis disparaître avant même que la manœuvre des canots de sauvetage pût être commencée. Pendant trois heures, le steamer resta sur place à tourner en rond, dans le futile espoir de retrouver au moins le cadavre... le cadavre de Philip Glade.

Je devais prendre le quart de minuit et, à huit heures, je m'étais retiré dans ma cabine pour prendre quelque repos. On frappa à ma porte, c'était Asworth. Je fus effrayé de lui voir un visage si décomposé.

— Larkins, dit-il, ne me dites rien, je vais mourir... Oui, je vais me tuer, je dois me tuer : c'est moi qui ai poussé Glade à la mer.

— Malheureux ! m'écriai-je avec horreur.

— Taisez-vous... elle me tient ! Je ne pourrais plus vivre sans elle, et elle... Oui, Larkins, je crois que vous avez raison. Cette femme est un démon, l'enfer l'a rendue au monde des vivants, mais je l'aime... et Glade allait la trahir.

Je me suis jeté sur lui, mais il était plus rapide que moi : déjà il courait sur le pont... Je ne l'entendis pas tomber à la mer, mais, dans la dernière clarté du jour, je vis sa tête apparaître au loin sur la crête d'une vague. Je n'ai parlé de son suicide qu'à Joyce... Il m'a jeté un regard bizarre et sombre, mais n'a pas répondu.

C'est à peine si nous nous adressâmes la parole pendant les derniers jours du voyage et l'attitude de mes compagnons me parut singulièrement guindée.

Nous entrions dans la Manche. Au petit jour, les passagers nous quittèrent à Southampton. Le soir même, le « Durward » repartait pour Londres.

La tempête s'était calmée et l'équipage, fourbu par les dures journées qu'il venait de vivre, prenait enfin un peu de repos.

Repos qui m'était refusé, car des idées étranges, incohérentes se levaient en une tempête autrement redoutable sous mon crâne en feu.

La soirée était relativement calme, je me tenais appuyé contre la lisse de bâbord, observant les feux de la côte, comptant machinalement les occultations des phares et essayant de prendre quelque intérêt aux manœuvres de nuit d'une petite escadre de torpilleurs.

Tout à coup, je sentis une présence à mes côtés. A quelques yards à ma gauche, une forme souple frangée de rouge sombre par la lueur du fanal de bâbord, se tenait également penchée à la rambarde.

Lentement, elle se tourna vers moi et je reconnus...

Oui, Mr. Dickson, je la reconnus... la femme-démon : dona Mercédès Jésusita Iruguen, la femme criminelle, morte de la main du bourreau catalan et... ma femme de par la loi rigide de l'honneur !

Horrifié, je restai là, incapable d'esquisser un geste, quand d'un

pas félin elle s'approcha de moi. Je vis son visage pâle et magnifique, ses yeux de velours.

— Larkins..., murmura-t-elle de sa voix chaude, Rodney, mon époux...

Et soudain, je compris l'atroce jalousie d'Asworth, la mort de Glade, la sombre réserve des autres.

— Vous... vous étiez donc à bord, balbutiai-je.

— Je suis partout, répondit-elle d'une voix vibrante et cruelle, partout. Comprenez donc qu'il n'y a ni distances ni espaces humains pour moi.

— Alors, c'est vrai que...

— Rien n'est vrai sinon que je t'aime, mon Rodney...

Je suis un homme faible, un homme lâche, Mr. Dickson. Une sombre joie m'envahit à la pensée que les autres n'étaient plus à bord et que moi seul, j'avais droit à l'amour de cette énigmatique et effroyable créature.

Je ne soufflai mot de sa présence à bord, et je la revis plusieurs fois avant notre arrivée à Lower Pool, mais sans jamais découvrir l'endroit où elle se cachait, bien que le vieux « Durward » n'ait eu aucun secret pour moi. A Londres, je la cherchai en vain.

Et les mois passèrent. Elle avait disparu de ma vie, mais non de mes pensées et..., laissez-moi vous en faire l'aveu, de mon cœur...

L'officier de marine s'était tu et il semblait attendre la réponse de Dickson, comme un condamné attend une lourde sentence.

Celle-ci ne vint pas, pourtant, car le détective se mit à poser quelques questions, d'une voix sèche d'homme d'affaires.

— Et Manfred Joyce ? demanda-t-il.

Rodney Larkins hocha la tête.

— Vous lisez en moi, Mr. Dickson, dit-il, confus. Je me suis, en effet, mis à la recherche de mes compagnons de voyage. Ce n'était pas chose aisée, car ils étaient riches et pouvaient se permettre tous les déplacements, tandis que moi je ne disposais que de rares congés pour les rechercher. Le « Durward » devait d'ailleurs aller en cale sèche et désarmer pour quelque temps. Je pris temporairement du service sur un cargo de petit tonnage entre Londres, la Hollande et la Belgique, engagement qui me donnait une semaine de liberté sur quatre.

Les trois compagnons restants s'étaient dispersés à travers l'Angleterre et ce fut tout à fait par hasard que je rencontrai Tim Preston.

Je lui demandai aussitôt des nouvelles des autres et il fit beaucoup de difficultés, pour répondre. Enfin, il m'informa que Manfred Joyce s'était marié dans une ville de l'Ouest et que, le mois même de son mariage, il avait trouvé la mort dans un accident d'automobile.

Harry Dickson l'interrompit, un vague sourire sur les lèvres.

— Je suppose que Sir Quincey n'a pas tardé à convoler en justes noces, lui aussi, n'est-il pas vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, Mr. Dickson, et lui aussi a disparu !

— Avez-vous pris des renseignements sur leurs femmes ?

— Oui, mais ici également je me heurte à l'étrange... Les deux mariages ont été célébrés par des pasteurs de rencontre, avec des licences un peu hâtivement délivrées. Les noms de ces dames ne m'ont rien appris, l'une s'appelait Gladys Smitherson et l'autre Marthe Robertson. Je n'ai pas retrouvé leurs traces.

— Elles ne formaient qu'une seule et même personne, je suppose, déclara le détective. Mercédès Jésusita Iruguen sera venue leur rappeler la promesse d'une nuit et tous deux étaient des gentlemen. Cette double veuve n'aura pas oublié d'arranger ses petites affaires, avant la mort de ses maris.

— C'était la conviction de Preston et, à présent, il n'a plus qu'une idée : échapper à ce sort matrimonial.

— A-t-il réussi ? demanda Dickson.

— Heu... je le crois bien, car je sais qu'il est allé rejoindre son frère en Australie. Mais la dernière fois que je l'ai vu, il était fort taciturne et avait un air non seulement préoccupé mais réellement terrifié.

— Et maintenant, dit le détective, parlez-moi de vous-même, Mr. Larkins. Quand avez-vous revu la dame Iruguen ?

— Hier soir, Mr. Dickson, hier...

Le vieux « Durward » a fait peau neuve et s'apprête à repartir pour l'Espagne, oui, pour Barcelone. Elle était à côté de moi sans que je l'eusse vue venir. J'aurais voulu crier, mais c'était comme si on avait poussé une poire d'angoisse tout au fond de ma gorge. Un charme diabolique émane de cette créature !

— Je viens te rappeler ta promesse, Rodney, dit-elle. Je veux que notre situation soit régulière à présent. Tu m'épouseras devant la loi et devant un pasteur.

— Tu en as fait autant avec les autres, malheureuse ! m'écriai-je. Elle ne le nia pas.

— Mais toi, c'est autre chose, je t'aime... Des autres, je n'ai convoité que la fortune, tu la partageras avec moi.

— Ainsi, tu veux me faire complice de tes crimes ? m'écriai-je, horrifié.

Elle se contenta de rire amèrement, mais ne démentit pas ma terrible accusation.

— Je t'aime, cela doit te suffire.

Un épais brouillard montait de la rive et envahissait le pont du

« Durward ». Elle y disparut comme une ombre et, de nouveau, j'eus beau chercher par tout le navire, je ne la trouvai point.

— Très bien, répondit Harry Dickson, pourriez-vous m'obtenir un engagement de deuxième officier à votre bord ?

Larkins réfléchit.

— Le rôle d'équipage est au complet, mais je pourrais m'entendre avec le nouveau timonier en second, Jack Campbell, un brave garçon à qui j'ai déjà rendu maintes fois service. Il pourrait tomber brusquement malade et je proposerais, au pied levé, un remplaçant au capitaine.

— Quand part le « Durward » ?

— Demain, à l'aube.

— Alors arrange-moi cela, Larkins. Voici d'ailleurs des papiers en règle au nom de William Stephenson. Si tout va selon nos désirs, à demain !

3. Le lieutenant Stephenson

Le lieutenant Stephenson prit la place de Jack Campbell qu'une brusque crise de malaria gardait à terre.

C'était un excellent marin, et le capitaine du « Durward » félicita Rodney Larkins de son choix.

Le cargo n'avait pas pris de passagers ; la saison ne le permettait pas encore, et puis, nul armateur ne s'était présenté. Les cales furent bourrées de diverses marchandises, de rails et de machines agricoles, chargement habituel du « Durward ».

Stephenson était un garçon peu liant, mais correct et serviable tout de même. Avec ses gros favoris, il avait l'air d'un officier de la marine de guerre du bon vieux temps et cela rehaussait fort son prestige auprès de l'équipage. Malgré sa réserve un peu hautaine, il trouva grâce devant le vieux, qui l'invitait plus qu'à son tour à se rafraîchir, dans son salon, et lui laissa faire tous les calculs de position à sa place.

Même la méticuleuse Miss Clinch lui fit quelques avances amicales, dues sans doute à son grand air, alors qu'elle ne ratait aucune occasion de se rendre désagréable vis-à-vis de Larkins et des autres.

Miss Clinch, parpaillotte convaincue, dont la ferveur religieuse sentait même quelque peu le fagot, se réjouissait d'avoir enfin à son bord, un gentleman correct qui ne devait pas courir le guilledou à chaque escale. Et bientôt, elle le prit pour confident.

Stephenson-Dickson connut bientôt tous les potins du bord.

Le capitaine était un vieux soûlard sans éducation, mais très honnête, il fallait le dire, toutefois son manque d'égards envers les dames ne pouvait lui être pardonné, selon la rigide Miss Clinch.

Quant au lieutenant Larkins...

La stewardess renifla de toutes les forces de son nez rouge et ses yeux myopes lancèrent des éclairs derrière les lunettes rondes.

— Larkins ? Un cachottier... Tenez, Mr. Stephenson, que je vous fasse une confidence. Larkins a une mauvaise conduite ! Ce n'est pas à moi de faire la police à ce bord, mais j'ai le droit de me sentir froissée de certaines choses très inconvenantes qui s'y passent. Je ne veux pas m'en ouvrir au capitaine, parce que cet homme grossier me traiterait de vieille folle !

» Eh bien... Larkins cache quelqu'un sur le « Durward ! ! »

— Un passager clandestin ? demanda sévèrement Stephenson.

— « Une » passagère clandestine, Sir, une femme ! Une traînée ramassée à Londres sans aucun doute.

— C'est unimaginable, répliqua l'officier avec énergie, avez-vous vu cette créature, Miss Clinch ?

— Cela, je ne puis le dire, mais j'ai entendu sa voix dans la cabine de cet officier de douteuse conduite. Oui, Sir, j'ai entendu hier soir une voix de femme chez lui, une voix qui disait des choses... c'est affreux, Sir, ces deux êtres éhontés parlaient d'amour !

Parler d'amour devait être un terrible forfait aux yeux de cette femme sans âge, serrée dans son vêtement étriqué, et qui, entre deux services, se plongeait dans la lecture de sa bible.

— J'examinerai cela, dit Mr. Stephenson.

— Je vous remercie, Sir, je n'en attendais pas moins d'un homme bien élevé comme vous. Mais ne parlez pas de moi ni de ce que je vous ai confié ; je ne suis qu'une très modeste employée ici, et je ne retrouverais pas vite une place, si je venais à être remerciée.

Cette nouvelle dérouta et attrista le détective ; il commençait à croire que Rodney Larkins ne jouait pas franc jeu. Il abattit ses cartes.

Larkins était de quart à la nuit tombante, comme on achevait la traversée du golfe de Gascogne. Dickson le rejoignit et lui dit brusquement :

— Elle est à bord, Larkins !

— Oui... qui ? s'effraya le jeune homme.

— Qui d'autre que dona Iruguen ?

Malgré l'obscurité, le détective vit son compagnon blêmir.

— Allons, continua brutalement Harry Dickson, vous manquez de sincérité. Je sais qu'elle est venue chez vous hier soir !

Larkins étouffa un sanglot.

— C'est vrai... oh, Mr. Dickson, ne soyez pas trop dur avec moi. D'un côté, je voudrais venger mes pauvres amis, et d'un autre côté, je sens que je l'aime. Cette femme doit avoir vendu son âme au diable ou avoir passé quelque pacte avec lui, car elle apparaît et disparaît comme elle veut. Elle n'appartient pas à notre monde. Mais elle me tient sous son charme. Je regrette de vous avoir raconté ma terrible aventure.

— Il y a des morts à venger, répliqua Dickson avec sévérité, et je le ferai, même si je dois vous arrêter comme complice de cette criminelle. Mais je ne crois nullement à son essence supraterrrestre, m'entendez-vous !

Et toute la nuit, Harry Dickson fouilla le navire dans ses moindres recoins, mais nulle part il ne trouva trace de l'énigmatique et polyandre créature.

Le lendemain, le détective ne parut pas au déjeuner ; il se fit

excuser auprès du capitaine, disant qu'il souffrait d'un violent accès de migraine, et il appela Larkins auprès de lui pour s'entendre sur la marche du cargo. Rodney alla le trouver sur l'heure ; il le trouva étendu sur sa couchette, le front bandé.

— Larkins, dit Harry Dickson d'une voix mal assurée, je ne suis plus un inconnu pour elle. Lui avez-vous parlé de ma véritable identité ?

Le jeune homme se redressa, une flamme dans les yeux.

— Jamais, Mr. Dickson, je vous le jure sur mon salut éternel, si toutefois je puis encore y aspirer. Je ne l'ai même plus revue et je ne la retrouve nulle part, bien que le vieux « Durward » ne soit pas une boîte à surprise.

— Je vous crois. Eh bien, Larkins, elle a failli m'avoir ! Tudieu... quelle poigne ! Un coup d'espar sur la tête ! J'ai entendu craquer mon crâne, mais le coup a dévié suffisamment pour me laisser la vie sauve. Je n'ai plus rien à vous dire, mon pauvre ami.

Larkins poussa un cri de colère.

— La gueuse ! Que je la revoie et je la tue !

Harry Dickson esquissa un faible sourire et ne répondit pas.

Le voyage se poursuivit sans autre événement notable.

Stephenson reprit son service jusqu'au jour où, au large de Gibraltar, la tempête éclata.

En toute hâte, le « Durward » se réfugia dans le havre le plus proche, mais son pavillon flottait à mi-mât : le lieutenant Stephenson avait été enlevé par une vague de fond et dormait à présent dans la grande tombe marine !

*

Barcelone, un soir de tempête.

Rodney Larkins se disait qu'elle était en tous points semblable à celle de l'an dernier. La mort de Harry Dickson l'avait profondément bouleversé et il s'en accusait amèrement.

Le « Durward » était à quai dans une darse du vieux port. L'équipage dormait, peu soucieux d'aller à terre par cette nuit infernale ; le capitaine, aux trois quarts ivre, sommeillait dans son salon, entre une bouteille de whisky et un verre à moitié vide. Larkins poussa la porte de sa cabine ; il avait une valise dans la main. Sur le pont, il regarda fixement dans la nuit et vit que l'homme de quart se tenait à l'arrière, roulé dans son épais ciré. Un instant plus tard, l'officier sauta sur le quai et s'éloigna à grands pas sous la bourrasque. Arrivé au bout du quai, il se retourna une dernière fois. Longuement, il regarda la forme trapue du vieux cargo, sa cheminée mangée de sel, ses lourds mâts, et une larme monta à ses yeux.

Rodney Larkins s'en allait, il quittait le « Durward » sans espoir de retour : il désertait le bord !

Où allait-il ? Il n'osait se l'avouer à lui-même. Il avait pris la résolution de ne pas séjourner à Barcelone, mais de gagner Lisbonne par chemin de fer et de s'y embarquer comme matelot pour l'Amérique du Sud.

Il voulait fuir le terrible fantôme de Mercédès Iruguen... mais au fond de son cœur il savait bien qu'il irait plutôt à sa recherche et qu'il se mentait à lui-même.

Il n'avait plus revu la mystérieuse passagère clandestine, mais il sentait qu'elle était là... et il savait bien que fatalement ses pas le conduisaient vers la sombre maison où il avait vécu l'effrayante aventure d'un soir, qui avait coûté la vie à ses amis de jadis.

Tout comme en cette soirée, la pluie tombait à torrents et le vent mugissait sinistrement au fond des ruelles sans lumière.

Il erra quelque temps, tournant en rond, revenant au même endroit, quand soudain il fut en face de la venelle. Il se mit à courir.

L'esplanade était là, sous ses arbres dénudés, gémissant dans les rafales.

Et tout au fond se dressait la maison dans toute sa noirceur.

Mais, au-dessus de la porte de chêne, le vitrail de couleur luisait dans une douce clarté intérieure.

Elle était là... toute proche !

Larkins franchit le perron, tira le pied-de-biche et, comme l'autre soir, fatal entre tous, la porte s'ouvrit.

Les lampes arabes brûlaient dans leur tranquille lumière ; l'officier vit la porte de la salle à manger et la poussa.

Tout était en place comme pour la bacchanale d'autrefois. Les meubles, les fauteuils profonds, les tapis, les bouteilles de liqueur sur la table. Rodney Larkins but une énorme gorgée d'alcool brûlant. Le carillon japonais sonna comme un prélude de harpe.

Elle était là... Elle l'appelait... dans la chambre blanche !

Comme un fou, il s'élança dans le hall, trouva l'escalier tortueux, puis le grand couloir blanc de l'étage.

La porte de chêne noir faisait tache sombre dans cette blancheur.

Larkins se rua contre elle, l'ouvrit sans frapper.

— Bonsoir, Larkins !

La chambre blanche était devant lui, avec toutes ses lampes allumées, mais le marin perçut un détail choquant : cela sentait... la fumée de pipe !

Et soudain, avec un cri de stupeur, il reconnut dans la personne qui s'avavançait vers lui en souriant ironiquement : Harry Dickson !!

— Mr. Dickson, cria-t-il... vous êtes vivant ?

Le détective se mit à rire.

— Tout ce qu'il y a de plus vivant, mon cher, aussi vivant que peut l'être un homme qui a nagé pendant une heure dans une mer en furie et qui, arrivé à Gibraltar, a fait par chemin de fer, le voyage vers Barcelone.

» Cela m'a permis d'arriver bien avant le « Durward » en cette prodigieuse cité, et d'y faire quelques enquêtes profitables.

— Mais elle... Mercédès Iruguen ?

— Elle viendra, soyez-en certain, mais seulement quand je le voudrai. Il y a des amis qui lui ont fait perdre un peu de temps, qu'elle a dû juger pourtant bien précieux.

— J'espère, balbutia le jeune homme, qu'il ne lui sera pas fait de mal ?

— Pas fait de mal..., gronda Harry Dickson. Imbécile... savez-vous bien que si elle était arrivée ici avant moi, vous seriez à cette heure où sont Glade, Asworth et les autres ? Oui, je crois qu'elle vous a aimé, mais le désir de l'impunité lui aurait fait oublier son amour. Elle a senti que, tôt ou tard, et disons même très tôt, un officier de marine anglais serait retourné vers l'honneur. Que Rodney Larkins n'aurait pu vivre avec un tel remords sur la conscience. Alors, votre compte était bon, mon gars !

Rodney baissa la tête.

— Où est-elle, Mr. Dickson ?

Le détective dressa l'oreille : un moteur trépidait dans le silence de la nuit et, tout à coup, un bruit de pas cadencés retentit dans le corridor, tandis que des voix d'hommes s'élevaient.

— Mr. Dickson !

— Présent, je descends, répondit le détective, attendez-moi dans la salle à manger, mes amis !

Il fit signe à Larkins de le suivre ; en passant par le corridor, il étendit la main vers le mur et arracha une large bande de papier blanc :

— Des écrans en papier, mon cher, rien de tel pour transformer en un tournemain, un sale corridor suintant la crasse en un corridor propre comme vous le voyez. Oui mon gars, tout ici est de la bonne mise en scène : cela se place et s'enlève comme un décor de théâtre. Et maintenant, entrons en scène pour le final.

Ils descendirent l'escalier et entrèrent dans la salle à manger.

Larkins vit quatre agents de la police du port de Barcelone encadrant une forme affalée dans un des fauteuils.

Il vit une femme dont un lourd voile noir masquait les traits.

— Mercédès ! s'écria-t-il avec un accent de profonde douleur.

Harry Dickson poussa un petit ricanement et brusquement arracha le voile.

Larkins poussa un cri de stupeur.

— Miss Clinch !

— En effet, dit le détective.

— Mais qu'est-ce que cette damnée stewardess vient faire ici ?

— Mon Dieu, dit Harry Dickson, elle venait vous remettre en mémoire qu'il y a un an vous l'avez épousée, tout comme Manfred Joyce et les autres.

— C'est fou ! s'écria Larkins.

— Cela en a bien l'air, ricana Dickson, mais voici les preuves du contraire. Il y a une fable du grand La Fontaine qui parle du geai paré des plumes du paon. Miss Clinch a mis cette fable en scène, mais... à rebours.

Harry Dickson arracha brusquement la perruque poivre et sel, et une courte et superbe chevelure noire apparut. Délicatement, il enleva une paire de sourcils broussailleux et deux arcades d'ébène parurent, tandis que les yeux, délivrés de leurs lunettes, jetaient de magnifiques feux sombres.

— Et le reste n'est que maquillage, expliqua le détective, du maquillage en laideur, mon garçon.

— Miss Clinch..., sanglota Larkins.

— Pardon, dites plutôt dona Esmeralda Iruguen, sœur jumelle de Mercédès Iruguen, condamnée à mort et exécutée pour meurtre de deux officiers de la marine anglaise.

» Esmeralda s'était juré de venger la mémoire de sa sœur sur tous les marins anglais qui lui tomberaient sous la main.

» Elle devint Miss Clinch, stewardess qui se trouve mêlée à de nombreuses disparitions d'officiers de notre marine marchande survenues ces derniers temps.

» Mais dona Esmeralda aimait aussi l'argent et elle joua l'effroyable comédie qui lui valut, outre une quadruple vengeance, la fortune de deux de ses victimes.

» Elle avait un complice à Barcelone, son plus jeune frère, un affreux sacripant que la police recherche pour nombre de meurtres. C'est le moinillon qui vous a conduit ici, l'année dernière. C'est lui, également qui agençait de la sorte cette maison, quand il savait que sa sœur criminelle arrivait à Barcelone et qu'elle se disposait à y « travailler ».

» Comprenez-vous maintenant comment elle apparaissait et disparaissait à bord du « Durward » sans laisser de trace ?

» Elle est vraiment très forte et elle me prit même dans ses confidences : j'ai failli y couper. Mais je savais qu'il était *impossible* que la femme mystérieuse ne fût pas à bord, incarnant un personnage qu'on y croisait tous les jours. Après un tri consciencieux, je suis fatalement arrivé à elle. Le coup de l'espar m'ouvrit quelque peu le crâne, mais tout à fait les yeux. Etendu sur mon lit de souffrance, une

odeur têtue de curry m'entourait... et cela venait de mes cheveux. Une main ayant trempé assidûment dans ce condiment aromatique avait dû manier le lourd morceau de bois.

» Or, la spécialité de notre stewardess, c'était précisément le curry de mouton, il était vraiment délicieux...

» Mon pauvre Larkins, il est désolant, ne trouvez-vous pas, qu'une si prodigieuse aventure se termine par... une recette de cuisine !

FIN

LE SAVANT INVISIBLE

1. Surprise nocturne

Les hautes fenêtres de Lambton Castle rougeoyaient dans la nuit d'automne. Celles plus basses et toutes en petites vitres de ses cuisines n'étaient pas moins vivement éclairées, mais c'était surtout par la lueur des flambées de bois sec et de fagots de genévrier, dont les flammes doraient d'imposants chapelets de volailles.

Ainsi, sur un mode de liesse, s'achevait une journée de chasse que Sir Herbert Lambton avait offerte à ses amis de Londres.

Le tableau avait été vraiment royal : des lièvres, des bécasses, des faisans, des perdrix, quelques magnifiques oies grises, quatre chevreuils et même un sanglier, un vieux solitaire au crâne bourru et épais comme une cuirasse, aux boutoirs menaçants.

Or, les chasseurs, cinq fusils en tout, s'étaient fort peu servis de rabatteurs : la journée n'en avait été que plus sportive.

En attendant le repas qui promettait d'être aussi savoureux que plantureux, Sir Herbert Lambton faisait servir des cocktails à ses invités, dans l'agréable salle à manger lambrissée de chêne et doucement éclairée par une longue théorie de hautes bougies roses.

Enfin la porte s'ouvrit et un respectable majordome s'inclina sur le seuil.

— Son Excellence est servie !

On passa dans le salon voisin où une table, magnifiquement servie, étincelait des feux des cristaux et de l'argenterie, sous la clarté d'un triple lustre.

On grignota des hors-d'œuvre français avant de passer aux petits pâtés d'huîtres, aux tartelettes de caviar et aux suprêmes de saumon rose, puis ce fut le tour du rôti.

— Vive le rôti à la lumière de nos ancêtres ! s'écria joyeusement Sir Herbert Lambton, un bon vivant haut en couleur et de mine joviale.

Le rôti apparut, de superbe ordonnance :

Sur un immense plat d'argent massif, que deux domestiques portaient à grand-peine, s'étaient un triple rang de gelinottes, entourant un rempart de perdrix à moitié découpées, des faisans entiers et un donjon brun de cuissots de chevreuil. Le tout ruisselait d'un beau jus doré odorant.

— Avez-vous donc invité un escadron de Horse Guards, Lambton ? ironisa gentiment la tablée.

— À part vous quatre, mes amis, je n'ai invité qu'une seule personne, encore n'est-elle pas venue, répondit Sir Herbert.

— Elle s'en mordra les doigts, faute de pouvoir se les lécher !

— Et qui est donc ce pauvre ignorant ?

— C'est mon voisin.

— Souffre-t-il de l'estomac, est-il végétarien ?

— Je ne pourrais guère vous renseigner sur lui, ni à ce sujet, ni à un tas d'autres, répondit Sir Herbert en riant, pour la simple raison que je ne l'ai jamais vu.

Ses amis le regardèrent, un peu étonnés, croyant qu'il se moquait. En effet, Sir Herbert Lambton n'avait guère l'habitude d'inviter des inconnus à sa table.

Le châtelain vit leur ébahissement et y prit quelque plaisir.

— Ce voisin, expliqua-t-il enfin, habite une espèce de château fort, que vous pourriez apercevoir au loin en montant sur le belvédère. Si je dis château fort, je n'exagère pas, car Chister-Manor possède des murailles, des donjons et des tours dignes des plus puissants castels du Moyen Âge. Mon voisin s'y est retiré dans la paix d'un grand travail, dont même mes invitations n'ont pu le tirer.

» Sa domesticité est pour le moins restreinte, puisque en tout elle se résume à trois sujets ; ce qui est peu, il faut l'avouer, pour une si formidable demeure. Il se passe certainement de jardiniers car il laisse le grand pare du domaine dans un tel état d'abandon qu'il apparaît comme une jungle. J'ai reçu de lui, par le truchement d'un de ses serviteurs, l'autorisation d'y chasser, et nous avons passé tout à l'heure sur une partie de ses terres. C'est un peu pour cela que je n'ai pu faire autrement que de l'inviter, tout en sachant qu'il n'aurait pas accepté de venir.

» Dire que je ne l'ai jamais entrevu est peut-être un mensonge car il m'est arrivé, certains soirs où j'attendais la bécasse, à l'affût, de voir la haute fenêtre de la tour de l'est où il travaille s'éclairer et son ombre s'y profiler.

» Ce n'est pas une belle ombre, allez... un bouc de Satan ne serait pas plus avenant : un profil maigre et aigu, au nez crochu et au menton finissant par une barbiche d'égagre. Comme j'emporte toujours mes jumelles Zeiss, j'ai pu fort bien l'observer. Quant aux trois lascars, ils passent une partie de leur temps à aller au village, dans une antique calèche attelée de deux chevaux, pour quérir des provisions. Voilà tout ce que je puis vous en dire.

— Et son nom ? Vous semblez en faire un mystère !

— Nenni, mais je le garde pour la bonne bouchée, car c'est un nom formidable.

— Allons ! trêve de réticences... le nom, le nom ! s'impatiente la tablée.

— Je m'incline devant votre curiosité grandissante, ce nom c'est Percy Cruxley !

Une quadruple exclamation y répondit.

— Percy Cruxley, le grand inventeur ! Percy Cruxley, de renommée mondiale, dont les brevets puissamment protégés dans tous les pays rapportent chaque année une fortune à leur titulaire.

Au bout de la table, un grand gentleman maigre, à la figure soigneusement rasée, qui décortiquait avec art une aile de perdreau, laissa retomber sa fourchette.

— Vous avez raison, Sir Herbert, dit-il tranquillement, personne au monde ne peut se vanter d'avoir jamais vu Percy Cruxley.

— Même pas Harry Dickson ? demanda narquoisement l'amphitryon.

— Pas même moi, sir, répondit le détective en souriant, et pourtant j'ai quelque raison pour le faire.

— Oh, racontez-nous cela ! implora l'hôte. Vous nous devez bien une histoire de police, damné détective que vous êtes. Sans nul doute, ce grand inventeur est un criminel fieffé ?

Harry Dickson se mit à rire.

— Détrompez-vous ! Si je veux le voir, c'est que j'ai reçu ordre de veiller à la sécurité de ce grand homme.

— » Eh bien ! qu'attendez-vous pour lui rendre visite ?

— Tout doux, tout doux ! Percy Cruxley jouit de protections formidables, surtout dans Downing Street. Le Gouvernement s'intéresse prodigieusement à ses travaux, qui se rapportent à la Défense nationale.

» Aussi ses caprices font-ils loi, et n'ai-je aucun droit, ni même aucune mission pour forcer sa porte.

Sir Herbert Lambton jeta sur son invité un regard pénétrant.

— Diable de Dickson, si mon intelligence n'est pas trop obtuse, je commence à croire que vous n'êtes ici que parce que Percy Cruxley est mon voisin.

De nouveau le détective se mit à rire.

— Je ne veux pas vous en faire un mystère, Sir Herbert, c'est bien pour cela !

— Invitez donc les gens que vous recommandent des amis du Parlement, et ils viennent chez vous pour « travailler », s'écria-t-il comiquement.

Tous, Harry Dickson compris, acquiescèrent de bonne humeur.

— Pour votre pénitence, homme de la police, dit Sir Herbert, racontez-nous ce que vous savez sur ce Percy Cruxley de dangereux voisinage et de mystérieux visage.

Le détective accepta.

— À vrai dire, messieurs, ce n'est pas grand-chose. Percy

Cruxley est, je crois, Américain. On lui doit d'importants travaux sur la balistique, les gaz asphyxiants, les radiations mortelles à grande distance et un tas de choses qui font le bonheur des gens qui veulent être bien défendus en temps de guerre.

» Ce n'est pas tout, il y a un tas d'inventions pratiques qui courent le monde et qui sont siennes, d'où sa grande fortune.

» Cruxley est venu en Angleterre, sur l'invitation du Gouvernement même, pour s'y livrer à des travaux dont les résultats sont acquis d'avance en Angleterre.

» Quant à ma mission personnelle, elle se borne à ceci : nos dirigeants estiment que la vie de ce grand homme est infiniment précieuse et désire qu'elle soit protégée, mais de la façon la plus discrète possible.

— Je vais donc pouvoir me payer le luxe de vous inviter à Lambton Castle pour un temps indéterminé, Harry Dickson, dit le châtelain.

— Je comptais bien vous le demander, sir !

— Accepté ! Désormais, vous aurez tous les jours votre couvert à cette table, même quand ces messieurs auront regagné leurs pénates et que votre séjour ici sera forcément bien solitaire.

— Je vous en remercie de tout cœur.

— Mais, si vous me permettez une question, mon cher Dickson, contre qui le Gouvernement veut-il que vous protégiez le génial inventeur ?

Harry Dickson secoua la tête.

— Je l'ignore, et ceux qui m'envoient n'en savent pas plus. Contre tout, peut-être contre rien ! Je suis ce qu'on appelle « détaché en pleines ténèbres ».

Le rôl avait été enlevé et remplacé par un dessert princier : coupes glacées, salades de fruits rares, pâtisseries choisies, les plus fines liqueurs de France et de Hollande apparurent ensuite sur la table.

Tout à coup, un bruit de chevaux piaffants, puis de roues grinçantes, s'éleva au-dehors.

Sir Herbert Lambton qui était le plus proche de la fenêtre jeta un regard sur la route et s'exclama :

— Ah ! par exemple ! si je m'attendais à celle-là ! Voici les trois lascars de Chister-Manor, avec leur vieille guimbarde, mais il doit y avoir quelque chose qui ne va pas. Ils s'arrêtent devant le perron.

On entendit un bruit de voix, puis des exclamations ; quelques minutes après le vieux majordome fit son entrée, tout désespéré.

— Excellence ! s'écria-t-il. Nos voisins ont été attaqués au tournant de l'Arrow-Hill, par une bande de gens masqués !

— Hein ! s'écria Sir Herbert. Des bandits masqués ? Quel est ce

conte à dormir debout ? Faites-les entrer, Jelkins !

Le vieux serviteur s'inclina et revint bientôt, suivi de trois hommes qui saluèrent gauchement à la ronde.

— Nous sommes les sujets de Mr. Cruxley, déclarèrent-ils.

— Je vous ai déjà rencontrés, mes amis, répondit aimablement Sir Herbert, veuillez vous asseoir, prendre un verre et nous dire ce qu'il y a de vrai dans cette absurde histoire que veut nous raconter Jelkins.

— Pas absurde, sir, dit le plus âgé des trois, tout à fait vraie.

— Oh, racontez-nous cela, voulez-vous, mes amis ? demanda Sir Herbert.

— Eh bien ! dit celui qui paraissait être le porte-parole des trois, nous revenions du village, avec les provisions ordinaires, la voiture ridicule et Franklin et Irving, ce sont les chevaux, sir.

» On dépassait Arrow-Hill au moment où la lune se levait, quand soudain Franklin se mit à ruer et Irving à l'imiter.

» Je voulais leur donner du fouet pour leur apprendre à mieux se conduire, quand tout à coup nous fûmes entourés par une demi-douzaine de voyous, portant des masques noirs sur leurs vilains museaux et de gros bâtons.

» Ils voulaient arrêter notre voiture ; nous n'avions aucune arme que mon fouet et la canne de Brent, mon compagnon ; Lark, l'autre garçon, n'avait que ses poings qui ne sont pas bien lourds.

» Alors, nous avons tapé comme des sourds et les hommes se sont enfuis, mais un des brancards a été cassé, et une méchante manœuvre a faussé une des roues. Voulez-vous nous prêter des outils pour y mettre un peu d'ordre ?

» Mon nom est Aldon Miller...

— Vous aurez tout cela, Aldon Miller, répondit Sir Herbert, mais tout ceci est bien étonnant, il n'y a pas de mauvaises gens dans la contrée.

— En tout cas, elles sont bien drôles, vos mauvaises gens, et pas comme en Amérique, dit Miller, ils n'ont ni fusils ni revolvers, rien que des bâtons, je suppose qu'ils avaient faim et voulaient voler nos jambons et nos fromages.

— À proprement parler, il n'y a pas de pauvres gens dans la région, répliqua Sir Herbert Lambton incrédule.

Harry Dickson observait attentivement les trois domestiques.

Aldon Miller était un homme de taille moyenne, au visage assez épais, aux yeux sombres, tout en lui respirait une force sans souplesse, il devait avoir largement dépassé la cinquantaine. Brent était beaucoup plus jeune, une trentaine tout au plus. C'était bien le type américain tel que les images du jour l'ont standardisé : rasé de près, grand, élégant et musclé.

Il avait dû être blessé au cours de la rixe car sa main gauche était bandée à l'aide d'un mouchoir. Lark, le dernier, était tout jeune, mince, svelte et plus petit que les autres, mais il n'en paraissait pas moins solide.

Seul Aldon Miller avait pris la parole, tandis que les autres l'écoutaient un peu à la façon dont on écoute un chef. Harry Dickson avait remarqué son fort accent yankee.

Leur maintien était décent et poli, et ils n'usèrent que modérément des liqueurs que Sir Herbert Lambton leur avait fait servir.

Bientôt Jelkins réapparut pour annoncer que la voiture était remise en ordre ; alors, Miller s'excusa, disant qu'il aurait bien fait les réparations lui-même, et qu'il était vraiment confus.

— Comment va Mr. Cruxley ? demanda Sir Herbert, comme ils se levaient pour prendre congé.

— Il travaille, sir, comme toujours, répondit Aldon Miller.

— Il a dû recevoir mon invitation, continua le maître de céans, d'un air un peu pincé.

— Il l'a reçue, sir, même que c'est moi qui la lui ai remise.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Rien, sir, je regrette, mais il ne dit jamais rien.

— Pourrait-il me recevoir un de ces jours ? Je désire lui faire une visite de politesse entre voisins.

Le visage d'Aldon Miller prit une expression effarée, presque désespérée.

— Il ne m'écouterait même pas, quand je vous annoncerai, sir, dit-il, il continuera à écrire, à regarder dans ses livres ou à examiner des fioles, et s'il s'aperçoit tout à coup de ma présence, et que celle-ci lui déplaît, il me jettera le premier objet venu à la tête.

Les deux autres domestiques approuvèrent de la tête.

— Eh bien ! dit Sir Herbert en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, saluez-le tout de même de ma part, n'est-ce pas ?

— Certainement, sir, laissez-moi vous remercier encore.

Quand ils furent partis, le châtelain ne put réprimer un geste de mauvaise humeur.

— Quel ours... quel sanglier... quel hippopotame ! s'exclama-t-il, son indignation se manifestant en injures zoologiques.

— Oui... tout cela est fort bien, mais que faites-vous de l'agression nocturne ? dit un des invités. Croyez-vous qu'il soit plaisant de savoir que des bandits masqués rôdent aux alentours ?

Sir Herbert Lambton avala un grand verre d'alcool et fixa ses regards sur les flammes dansantes du foyer.

— Je me suis peut-être avancé un peu trop loin en affirmant que le pays est si tranquille, dit-il à la fin. Ce n'est qu'au début de

l'automne que j'ai loué ce castel et le domaine attenant, pour y passer agréablement la saison de chasse. J'espère que ce n'est pas la chasse à l'homme que j'aurai à y pratiquer. Le notaire Dryers de Kingsway me recommanda ce domaine pour deux motifs : d'abord le château s'appelle Lambton-House, du nom d'un ancien propriétaire qui, tout en portant le même nom que moi, n'appartient pas à ma famille. Cela flattait un peu ma fierté. Ensuite, pour l'absence absolue de braconniers dans la région. J'ai cru qu'absence de voleurs de gibier signifiait également absence de toute espèce de pègre.

» Je me suis trompé, ce n'est pas la première fois que cela m'arrive dans la vie.

» Mais je ferai bonne garde. Vous, Dickson, assumez celle de Cruxley, puisque telle est votre mission, moi je me garderai moi-même et après cela stop ! Que la fête continue, morbleu !

On apportait le champagne.

Minuit avait sonné depuis longtemps au grand cartel du vestibule, quand les laquais conduisirent, selon l'antique rituel, les invités à leur chambre respective en les précédant avec de grands flambeaux d'argent.

Harry Dickson quitta le dernier le salon après avoir souhaité le bonsoir à tous, quand il se sentit retenir par un pan de son veston.

Il vit Sir Herbert Lambton qui lui faisait discrètement signe de ne pas s'éloigner encore.

Quand ils furent seuls, le visage de l'hôte perdit tout à coup son air enjoué et se fit soucieux et chagrin.

— Monsieur Dickson, dit-il, j'ai un aveu à vous faire.

— Je suppose qu'il ne doit pas être bien grave, répondit le détective en souriant, et qu'il ne peut s'adresser en aucune façon à l'homme de la police, comme vous le dites si bien.

— Euh !... je ne sais pas trop... Je vous ai invité sur les instances d'un de mes amis au Parlement, comme vous savez. Il faut maintenant que je vous parle de mes autres invités... eh bien ! en réalité, je n'en connais aucun.

Harry Dickson lui jeta un regard étonné.

— Eh bien oui ! dit le châtelain avec franchise, je passe à présent à une autre partie de ces aveux, qui me concernent personnellement.

» Vous savez, ou bien vous ignorez, que ma fortune est de date récente. Il y a cinq ans, j'étais un homme ruiné. Depuis, j'ai spéculé, j'ai fait du commerce et... j'ai réussi. Mon argent m'a ouvert un club qui, au temps de ma pauvreté, me serait resté obstinément fermé, j'ai cité le Old Kent Club. J'y ai fait la connaissance d'un de mes invités que vous avez pu voir ici : le baronnet Illinworth, un homme d'excellente famille, mais sans le sou. Grâce à lui, j'acquis quelques

relations ; parmi elles, les trois autres invités que je ne connais que de nom : Frank Brereton, Harald Durmond, Leicester Bunderwell.

Harry Dickson inclina la tête.

— Ce sont tous trois gens de bonne éducation et de fort mince fortune, mais je ne vois rien de choquant à leur présence ici.

— Ni moi, se hâta d'affirmer l'hôte, mais il me semblait qu'un devoir impérieux m'obligeait à vous mettre au courant de ces faits minimes.

— Et je vous remercie de votre loyauté, Sir Herbert ! dit le détective en lui serrant la main.

2. Des bruits, des ombres et du sang dans la nuit

Harry Dickson s'installa au coin de la cheminée où se mourait le feu.

Il s'était séparé de Sir Herbert Lambton sur les mots cordiaux que nous connaissons et, une fois dans sa chambre à coucher, ne se sentit aucune envie de dormir. Il alluma sa pipe à la flamme d'un tison et resta assis, le regard perdu.

Au loin la campagne blanchissait sous la lune ; le glapisement d'un renard rouge s'éleva, une bande de tadornes criaient, haut dans le ciel, à la recherche du marécage proche.

Le détective réfléchissait à sa mission.

Etrange mission en vérité !

Un haut dignitaire l'avait convoqué d'urgence et lui avait tenu ce langage :

» — Connaissez-vous Percy Cruxley, monsieur Dickson ?

» — De nom et de renommée surtout, comme tout le monde, Excellence.

» — Il est en Angleterre en ce moment.

» — C'est un grand honneur pour le pays.

» — Peuh ! Le pays s'en passerait volontiers, car Cruxley, pour être un grand savant, n'en est pas moins un être fort vénal, ne connaissant que l'argent, que ses intérêts. Mais nous avons besoin de lui.

» — Je comprends cela.

» — Vous comprendrez mieux encore, monsieur Dickson, quand vous saurez que Percy Cruxley est à la veille de mettre au point la fameuse formule 61.

» — Cette fameuse formule 61, comme vous le dites, Excellence, n'est-elle pas une attrayante mais effrayante fiction de journaliste ?

» — Pas du tout. Des expériences ont été faites, elles sont proches d'être concluantes. C'est formidable.

» — C'est hideux ! La peste bubonique, la lèpre, le choléra morbus et autres épidémies d'épouvante mises en bouteille et pouvant contaminer en un tournemain des villes entières, des régions, sinon des pays !

» — Ce n'est pas tout à fait cela, monsieur Dickson, bien que le résultat en soit le même. Mon érudition scientifique n'est pas énorme, il s'en faut de beaucoup, mais la formule 61 est connue dans certains de nos départements secrets, sous le nom de « rayon épidémique ». Il ne s'agirait ni de microbes ni de bacilles, mais d'une radiation mystérieuse et ultra-rapide faisant éclore des maladies autrement redoutables que les fléaux moyenâgeux que vous venez de citer. Nous, les Anglais, nous désirons l'acquérir à tout prix, cette invention du diable, non pour nous en servir, mais pour empêcher que des nations moins loyales que la nôtre ne le fassent. Cruxley est donc arrivé en Angleterre et s'est établi dans les environs de Chister. Malheureusement, toute la discrétion voulue n'a pas été gardée à ce sujet.

» — Je suppose que vous voulez le faire protéger, sir ? »

Le haut dignitaire se mit à rire.

» — Je crois que Cruxley est à même de se défendre mieux que personne et qu'il le ferait tout aussi bien seul qu'avec l'assistance de tout un corps d'armée.

» Cet homme dispose de moyens de défense fantastiques, vous pouvez en être certain. Aussi n'exige-t-il aucune protection. En fait, il ne réclame rien d'autre que de l'argent, et encore, quand son invention sera mise au point.

» — Je me demande ce que vous me voulez alors, Excellence, questionna le détective.

» — Peu de chose, Dickson... et peut-être beaucoup. Figurez-vous que jamais personne n'a vu Percy Cruxley. Je ne dis pas qu'on ne possède pas quelques mauvais portraits où on peut le voir sous les traits d'une sorte de diabolotin fourchu, mais cela ne signifie rien.

» — Comment a-t-il pu communiquer alors avec des industriels, des hommes d'affaires, des hommes d'Etat surtout ?

» — Par l'entremise d'une agence new-yorkaise qui a des succursales dans le monde entier : l'agence Whaston. Nous avons dû passer par elle. D'ailleurs cette firme mondiale est au-dessus de tout soupçon.

» Quand nos pourparlers furent sur le point d'aboutir, un délégué de cette agence est venu nous trouver en disant : « Percy Cruxley est en Angleterre, à Chister. Il désire y travailler en paix, il vous prie de prendre note que toute tentative de s'immiscer dans ses affaires sera punie par lui-même. »

Son Excellence prit une mine sévère.

« — Un pareil langage aurait suffi pour le faire embarquer sur le premier bateau venu, en partance pour le continent ou pour le diable, mais le Département de la Guerre l'a accepté, et vous savez que cela doit suffire.

» Pourtant nous désirons quelque chose, nous, du Département de l'Intérieur...

— C'est que je m'immisce dans les affaires de ce terrible Cruxley, n'est-il pas vrai ? »

Le dignitaire sourit d'un air gêné.

« – Eh bien, oui ! Qui est Cruxley, le savant invisible ? Pouvons-nous avoir confiance en lui ? Vous êtes le seul à qui nous pouvons nous adresser utilement, monsieur Dickson, parce que vous êtes le *seul* homme qui puisse se charger de cette difficile mission... *seul* ! »

Harry Dickson se contenta d'un sourire ironique.

Il savait que le Département qui quémandait ainsi ses services était célèbre pour ses gestes à la Ponce Pilate : « Pas d'histoires, tout en silence et... débrouillez-vous, contentez-vous d'être payé et très bien payé en cas de réussite !

» Toutefois, si vous y laissez votre peau, tant pis pour vous, nous n'interviendrons jamais !

Tout cela, l'envoyé du Gouvernement ne le disait pas, mais le détective le comprenait.

Son Excellence crut que le silence du détective signifiait une hésitation, et il se hâta d'ajouter :

« – Je pense vous avoir facilité quelque peu la besogne. Un certain Sir Herbert Lambton, un nouveau riche, a loué un domaine de chasse et de pêche aux environs de Chister. Un de mes amis obtiendra pour vous une invitation, au cours de la saison cynégétique, afin que vous passiez quelque temps à Lambton-Manor.

» Lambton n'appartient pas précisément au « cant » de Londres, il a fait un peu tous les métiers, et il a fini par réussir dans la vie, mais c'est un homme honorable tout de même. Je crois que vous pouvez vous conduire envers lui avec une certaine franchise, sans toutefois lui révéler le fond de votre mission.

... C'est à quoi réfléchissait Dickson dans la nuit.

Sa pipe s'éteignait et déjà il la déposait pour s'abandonner au sommeil, quand il resta immobile, l'oreille aux écoutes.

Un bruit étrange, étouffé, très lointain, s'était élevé dans les ténèbres.

C'était une sorte de rauquement de bête, une sourde révolte de fauve en fureur, qui se termina sur un gémissement d'une indicible tristesse.

Au cours de sa carrière, Harry Dickson en avait entendu bien d'autres, et pourtant il se sentit désagréablement impressionné par cette clameur éloignée, qu'il ne savait d'où venir.

Il était encore debout au milieu de sa chambre, quand d'autres rumeurs s'immiscèrent dans le silence nocturne. C'étaient celles de pas

furtifs, glissant avec prudence et circonspection dans la grande maison endormie.

Toute envie de dormir avait disparu pour le détective.

Il ouvrit précautionneusement la porte et écouta.

Les pas s'entendait encore, bien que très faiblement ; il se tut au moment où un bruit de porte grinçante retentit. Ensuite ce fut le silence.

Devant Harry Dickson s'étendait un grand hall obscur qui se terminait par une longue galerie surplombant le large vestibule du rez-de-chaussée.

Il marcha jusqu'à la rampe et s'y pencha.

Le hall d'en bas semblait un grand lac ténébreux, mais le regard perçant du détective y découvrit bientôt un minuscule point lumineux. Ce point se déplaçait, voguant comme une étincelle parmi les ombres.

Harry Dickson comprit que c'était la projection lumineuse d'un trou de serrure derrière lequel passait une lampe.

Retenant son souffle, il descendit l'escalier, mais comme il atteignait le rez-de-chaussée, il n'y vit plus aucune trace de lumière.

Nombre de portes s'ouvraient dans les murs.

Harry Dickson marcha de l'une à l'autre, collant son oreille aux panneaux, son œil aux trous noirs des serrures, mais en vain.

Soudain le reflet réapparut, errant sur les lambris de chêne, s'éteignant et se rallumant en silence.

Mais le détective tenait sa direction à présent : elle le conduisait vers une petit parloir où la domesticité introduisait les gens de peu.

Qui, à pareille heure, pouvait avoir intérêt à se tenir dans un pareil réduit et à y promener une lampe allumée ?

Il le saurait vite.

À pas de loup, il atteignit la porte et regarda par le trou de la serrure.

La pièce parut vaguement éclairée par une lanterne sourde posée sur une table en rotin. De temps à autre une main la soulevait et l'approchait du mur, illuminant de ternes gravures accrochées à la cimaise.

Tout à coup la main s'immobilisa.

La lampe fut reposée sur la table, sa clarté tournée contre la muraille, où elle donna en plein sur une petite gravure en taille douce, que le détective distinguait fort mal.

En même temps, une légère exclamation retentit derrière la porte close et Dickson vit la main s'élever et s'emparer de la gravure.

Puis il entendit un rire étouffé et satisfait.

La lumière fut aussitôt soufflée et le détective n'eut que le

temps de se jeter en arrière et de se réfugier dans une encoignure : la porte s'ouvrit doucement.

Une ombre se dessina. Elle glissa sur les dalles, rejoignit l'escalier.

Intérieurement, le détective jubila : l'homme qui marchait dans le noir devait, en atteignant la cinquième ou sixième marche, se profiler sur une des grandes fenêtres en ogive qu'éclairait le croissant de lune.

Haletant, Dickson attendit.

L'ombre montait et pendant une brève seconde, elle apparut en pleine clarté lunaire.

C'était Frank Brereton.

Un formidable roulement de coups sur la porte de sa chambre tira le détective de son sommeil.

Après sa courte équipée nocturne, il s'était aussitôt glissé dans ses draps, remettant au lendemain ses recherches sur l'étrange conduite de l'invité de Sir Herbert Lambton.

En s'éveillant il constata qu'il avait dormi et bien dormi, puisqu'une aube laiteuse luisait aux fenêtres. Mais les coups continuaient, pressés et ininterrompus.

— Qu'y a-t-il ? s'écria le détective, aurait-on mis le feu au château ?

La voix épouvantée du majordome Jelkins lui répondit :

— C'est pire, sir... descendez vite, Sir Herbert vous en supplie. Il y a eu un crime cette nuit au château !

— Un crime ? s'écria le détective en sautant hors du lit.

— Oui, venez immédiatement dans la chambre de Mr. Brereton, c'est la quatrième sur le palier, d'ailleurs Sir Herbert y est déjà.

Harry Dickson prit à peine le temps de se vêtir.

La clarté du jour naissant et celle des torches brandies dans le hall éclairaient les visages consternés des domestiques. Durmond et Bunderwell, prévenus comme lui, sortaient en courant de leurs chambres.

— » Monsieur Dickson, venez-vous ?

C'était la voix éplorée de Sir Herbert Lambton qui s'élevait dans la chambre de Frank Brereton ; le détective y fut en quelques secondes.

— Il m'avait demandé de l'éveiller tôt, pour faire une promenade dans le parc, gémissait Jelkins. J'ai frappé à sa porte et, comme je ne recevais aucune réponse, j'ai tourné la poignée. Les verrous n'étaient pas mis, ni la clef tournée, alors je l'ai trouvé comme cela.

— C'est horrible, haletait Sir Herbert.

Frank Brereton, en pyjama de soie bleue, était étendu sur son lit dont les couvertures avaient été rejetées en partie. Une énorme tache de sang s'épanouissait comme une fleur d'épouvante sur l'oreiller blanc, sous la tête exsangue du jeune homme.

— La gorge tranchée, murmura Harry Dickson.

— Jelkins a crié aussitôt au crime, dit Sir Herbert en frissonnant, j'ai encore un peu l'espoir que nous nous trouvons devant un suicide. Regardez donc sa main, monsieur Dickson.

Le détective vit le rasoir à manche d'ébène que serrait la main droite du mort.

Il essaya d'enlever le terrible instrument dont la lame tranchante était tachée de sang, mais la main du mort résista.

— Cela est de nature à faire croire au suicide, en effet, déclara Harry Dickson. Après la mort, la main s'est refermée avec force sur l'arme.

— Pourquoi se serait-il suicidé ? demanda Bunderwell d'une voix sombre, il n'y avait pas de plus gai compagnon que lui.

— Pas de plus gai, murmura Durmond en un écho de douleur. Hier encore, il était plein de joyeux projets.

Harry Dickson, vit le regard de Sir Herbert Lambton qui fixait le sien avec insistance : le châtelain voulait lui faire comprendre qu'il avait quelque chose à lui dire, mais qu'il ne désirait pas le faire devant les autres. Le détective comprit et inclina doucement la tête.

— Il faudra naturellement avertir la police de la région, dit-il, mais je vous ai pris hier quelque peu en confiance, messieurs, et vous savez que je suis ici en quelque sorte en mission. Je n'aimerais pas attirer grand monde dans les environs et pour cause. Il y aura enquête, mais je vous prie de vouloir me seconder, m'aider même afin qu'elle soit aussi discrète que possible.

S'il y a eu suicide et non assassinat, déclara Sir Herbert, cela vaudrait mieux... même et surtout pour la mémoire de notre pauvre ami.

Harry Dickson avait fini par enlever le rasoir à la main crispée du mort ; il le mit soigneusement de côté.

— Cet engin nous apprendra peut-être quelque chose quant aux empreintes digitales, dit-il. Mais pour l'heure, j'incline pour le suicide.

» Veuillez quitter cette pièce, messieurs, j'en garderai la clef, jusqu'à la venue des autorités que nous manderons par téléphone.

Quand il se trouva seul avec le maître du lieu, il lui fit signe de parler doucement.

— Je crois que vous avez quelque chose à m'apprendre, Sir Herbert ?

— En effet, monsieur Dickson. Je suis peut-être seul à savoir que Frank Brereton n'était pas cet être insouciant qu'imaginent ses compagnons. Hier, au cours de la chasse, il m'a parlé brusquement. Il disait qu'il avait de gros ennuis d'argent et, sans trop y mettre des formes, il m'a demandé de lui prêter une somme importante.

— Combien ?

— Trois mille livres !

— C'est considérable et... vous avez consenti ?

Sir Herbert baissa la tête.

— Hélas... mes capitaux sont fort engagés et je ne possède jamais de grandes sommes liquides. D'un autre côté, monsieur Dickson, je ne connais que bien imparfaitement Mr. Brereton. Je crois vous l'avoir fait comprendre bien soir.

» Je lui ai répondu que je regrettais et je dois même vous avouer que j'y ai mis quelque froideur.

— Mon Dieu, murmura Harry Dickson, cela pourrait au besoin expliquer le suicide.

» Pour autant que je connaisse les membres de l'Old Kent Club, je crois savoir que, tout en étant honorables, ils ne roulent pas tous sur l'or, il s'en faut de beaucoup. En venant ici, Mr. Brereton n'avait peut-être qu'un seul but, celui de vous emprunter de l'argent.

Un moment il crut lui parler du singulier événement de la nuit, mais il se contint. Sa propre recherche devait le guider de ce côté-là.

Après un déjeuner silencieux auquel les deux autres convives n'assistèrent pas, Dickson prit congé de son hôte et regagna la chambre tragique.

Longuement il contempla les traits calmes du mort ; la fin avait dû être instantanée ou presque, l'acier meurtrier ayant sectionné la carotide et les artères jugulaires. La section était formidable et nette et le sang avait coulé très vite et avec abondance, provoquant rapidement la mort.

Le détective soumit la chambre à une exploration minutieuse, mais il ne trouva pas ce qu'il cherchait : la petite gravure noire dérobée au parloir.

— Singulier, murmura-t-il, d'autant plus que l'homme semblait au comble du bonheur en la découvrant et en l'enlevant.

Il retourna vers le mort et remarqua un indice qui lui fit hocher pensivement la tête : les doigts de la main gauche portaient de petites taches d'encre.

C'était de l'encre de stylo qui devait être de fort fraîche date, puisqu'une matière pareille s'enlève rapidement.

La loupe du chercheur entra en jeu.

Ce n'étaient pas des maculatures rondes, signes de négligence, mais des taches toutes en longueur, comme celles que laisse un

stylographe qui fuit légèrement.

Le détective se remit à chercher dans la pièce, découvrit les vêtements du défunt et le stylo rempli d'encre, qui en effet fuyait un peu.

Harry Dickson s'en servit pour tracer quelques mots dans son carnet : les mêmes taches en longueur apparurent sur ses doigts.

Alors il fit un effort de mémoire : il essaya de se ressouvenir du maintien à table de Frank Brereton... oui, le jeune homme levait son verre de la main *gauche*, maniait de préférence sa fourchette et son couteau de cette main, tendait même cette senestre pour serrer la main d'autrui, et sans doute devait s'en servir pour écrire.

Frank Brereton était gaucher et c'était de sa main droite qu'il s'était servi pour se donner la mort !

Vivement Harry Dickson examina cette main.

Il découvrit alors qu'un défaut peu apparent n'aurait pas permis à Frank Brereton de s'en servir pour un effort sérieux et il se souvint alors qu'il s'était montré piètre tireur au cours de la partie de chasse de la veille.

L'hypothèse du suicide s'était évanouie complètement.

Pourtant, quand dans la matinée une délégation de la police vint au château, le détective ne fit rien pour contester l'opinion qu'ils émirent délibérément à ce sujet. Et le corps du « suicidé » fut enlevé avec toute la discrétion désirable.

— Messieurs, dit Sir Herbert, quand ils se trouvèrent réunis devant la table du souper, autrement moins joyeux que celui de la veille, puisque nous avons décidé, sur la demande expresse de Mr. Dickson, de garder le silence sur le terrible événement de cette journée, je vous prie de continuer à accepter l'hospitalité de Lambton-Manor. Chacun se distraira comme bon lui semble.

» La bibliothèque est fort bien fournie, les étangs sont riches en poisson, le gibier abonde dans la plaine et sous bois. Le sommelier a des ordres pour vous ouvrir les caves qui, elles aussi, sont bien remplies.

» J'espère que le séjour ici ne vous sera pas trop désagréable.

— J'irai jeter des filets dans le grand étang du sud, dit Durmond.

— Je pécherai la truite dans le torrent, déclara Bunderwell.

— Je prends un fusil et je pars à l'aventure, dans les bois, projeta Dickson.

— Alors je me contenterai des romans de Walter Scott dans la bibliothèque, acheva Sir Herbert Lambton.

Tous quatre manifestèrent ainsi leur résolution d'être seuls avec leurs pensées, de ne pas devoir converser, de chercher dans l'isolement l'oubli de ce triste début d'une partie de plaisir.

Et le silence retomba autour de la table.

On affectait surtout de ne pas parler de Frank Brereton.

Et l'attention générale se détourna vers les vins et les liqueurs que le sommelier servait sans parcimonie sur un simple geste de Sir Lambton, qui se sentait impuissant d'offrir autre chose à ses invités que les sombres plaisirs de l'ivresse.

3. La femme en gris

— Je resterai ce soir à l'affût de la bécasse, avait déclaré Harry Dickson.

Il avait quitté Lambton-Castle après un rapide five o'clock.

Dans la matinée, il était parti vers le sud, où, dans le taillis, gâtaient de nombreux faisans.

Au loin, il avait vu Durmond et Bunderwell s'affairer sur les rivages moroses de l'étang. Durmond péchait au carrelet et l'on voyait la grande araignée de bois grêle plonger et remonter, ramenant une moisson d'argent vivant dans la poche du filet.

Bunderwell avait assisté aux premières captures, puis il s'était séparé de son ami, pour gagner la petite rivière à truites qui se trouvait plus à l'est.

Harry Dickson suivait un chemin de sable durement raviné par les pluies d'automne et, après une demi-heure de marche, il vit se profiler devant lui le sommet arrondi d'Arrow-Hill.

C'était une colline sablonneuse, hérissée de sapins et de trembles ; le détective gravit un des flancs et s'installa sur une grosse pierre en marge de la route.

Le sable gardait encore les traces profondes de roues, celles de la voiture des serviteurs de Cruxley.

— Je me demande, dit tout à coup Harry Dickson, où les bandits masqués ont bien pu se cacher avant de se ruer à l'assaut.

D'autres traces se dessinaient ça et là, et le détective essaya de les relever tant bien que mal. C'étaient des empreintes de gros souliers cloutés, qui ne devaient pas avoir appartenu aux domestiques qui portaient de fines chaussures, comme Dickson l'avait remarqué, le soir de leur venue.

D'ailleurs il découvrit leurs empreintes non loin de celles des roues.

Les traces des gros souliers couraient ça et là, remontant la colline vers les sapins. Le détective releva leurs différences.

Il s'attarda longuement dans la sapinière où elles s'arrêtaient brusquement.

— Etranges bandits, murmura-t-il, qui n'ont pas continué leur route, et semblent être disparus sous terre ou dans l'air.

Ce ne fut qu'au bas de l'autre versant de la butte qu'il découvrit de vagues empreintes de pneus de bicyclette.

— Cela explique bien quelque chose, continua-t-il.

Pourtant son visage ne refléta aucune satisfaction.

Il retourna vers l'ornière des roues et se mit à examiner les trous ronds laissés dans le sable par les sabots des chevaux.

— Les bêtes n'ont pas rué bien fort, monologua-t-il. Les bandits n'ont pas dû se montrer bien vaillants. Ils semblent avoir eu hâte de s'éclipser dès leur coup raté... coup qui n'a pas dû leur demander beaucoup de temps.

— Heure creuse, grommelait-il en se retirant, tout ceci ne m'a pas appris grand-chose, et pourtant...

— Et pourtant...

Il restait à court d'arguments vis-à-vis de sa propre pensée.

Il n'était pas content, voilà tout.

Nous allons le suivre maintenant, vers le nord, marchant sous bois, dans le terne crépuscule.

Une poule faisane s'éleva en caquetant éperdument, mais le détective la dédaigna. Ce ne fut qu'en entendant le frou-frou d'une bécasse arrivant sous le couvert qu'il tomba en arrêt.

C'était un couple qui voyageait de concert, le coq précédant d'une longueur la poule au vol lourd. Un magnifique doublé.

Les deux oiseaux tombèrent dans une pluie de plumes sanglantes et agonisèrent quelques secondes encore dans l'herbe.

« Cela suffira », se dit le détective en les glissant dans son carnier et en mettant son fusil en bandoulière.

Il sortit du bois, fit quelques enjambées en plaine, regarda avec circonspection autour de lui et, brusquement, s'enfonça de nouveau dans la forêt sous le couvert des arbres.

Ce n'était pas un mouvement irraisonné, bien au contraire.

Le détective venait d'entendre un bruit de branches froissées qui se rapprochait de l'endroit où il se trouvait. Devant lui se trouvait un maquis de ronces et de fougères jaunies ; il n'hésita pas à y plonger en plein, comme un nageur dans le flot.

Le craquement des branches, après avoir été tout proche, s'éloignait à présent vers la haute forêt.

Désappointé, Harry Dickson sortit de son repaire ; il n'entendait plus que les rumeurs ordinaires de la forêt dans le soir tombant.

Il n'avait pas dressé de plan d'action pour sa soirée, plus que jamais il se laissait aller au hasard des choses.

Avec une ironie amère il songeait à sa mission : approcher, voir Percy Cruxley, une besogne de petit reporter après tout, qu'avec beaucoup d'appréhension lui confiaient les grands manitous du Gouvernement.

Mais le crime de la veille était là... ne pouvait-il pas graver,

lui aussi, autour de Cruxley ?

Et pourquoi ? Quel rapport ?

Questions hachées, doutes brefs, bien de nature à tourmenter un homme seul en forêt par un maussade crépuscule d'automne.

Dickson secoua l'espèce d'inertie qui s'appesantissait sur lui : il venait de voir un poteau effrité, vermoulu, dont l'écriteau gisait détaché, à côté.

Des mots déteints devaient apprendre aux rares promeneurs, ou aux égarés de cette petite sylve, qu'il se trouvait sur le territoire privé de Chister-House.

Cela lui valut un regain de vaillance. Puisqu'il se trouvait en terre interdite, autant pousser son exploration plus loin.

Le manoir se trouvait davantage vers le nord-est ; un sentier envahi par l'ivraie et les avoines folles se perdait dans l'ombre bleuissante du bois, il devait, vu sa direction précise, conduire au castel occupé par le savant invisible, comme l'avait dénommé Son Excellence.

Le détective s'était mis à le suivre, quand au bout de quelque temps il dut se réfugier de nouveau dans les buissons voisins.

Derechef, les branches avaient craqué. Le bruit dénotait à présent une marche circonspecte. À la droite du détective, une petite houle se dessinait dans le feuillage mordoré des noisetiers : l'homme devait passer par là.

Dickson avait trop vécu sur des terres d'embûches pour ne pas savoir comment s'y conduire. Il savait, tout comme un Indien sur le sentier de la guerre, glisser sans bruit à travers le taillis le plus épais.

Il adopta aussitôt une marche silencieuse, parallèle à celle, plus bruyante, sous les halliers voisins.

Une légère éclaircie se fit dans le bois : on devait approcher d'une clairière. Elle parut bientôt : spacieuse et gazonnée, obscurcie par l'épais feuillage des hêtres pourpres et des chênes plusieurs fois centenaires.

À son orée, le détective fit halte et se blottit derrière une butte de sable et d'humus. À sa droite, une halte identique venait d'être faite : il vit deux petits lapins s'enfuir avec terreur, preuve d'une présence insolite en ces lieux. Mais tout aussitôt une fuite identique se produisit de l'autre côté de la clairière : un gros râle des genêts s'envola bruyamment avec un rauquement indigné.

Le détective connaissait trop bien les mœurs de cet oiseau pour ignorer qu'il ne quitterait son asile au ras de la terre que pourchassé ou talonné par la crainte.

Deux présences devaient être là, tout près de lui. Mais lesquelles ?

Il se posait la question, quand les faits se chargèrent de lui

répondre.

Une ombre rapide sortit des halliers. Le détective ne vit qu'une silhouette – un manteau noir, deux grandes jambes maigres –, qui s'enfonça immédiatement dans le taillis opposé, après avoir fait en courant quelques pas à l'extrême bord de la clairière.

En tout autre temps il l'aurait suivie sans hésiter, mais la fuite du rôle était là pour l'en empêcher.

Bien lui en prit : à vingt pas de lui une forme se détacha de l'ombre des arbres.

Elle ne semblait nullement pressée, elle, car au milieu de la clairière, elle fit halte et regarda fixement l'endroit où la première ombre avait disparu.

Un dernier rayon de lumière la frappa en plein et le détective put la détailler à son aise, non sans stupeur.

C'était une jeune femme, plutôt petite que grande, mais admirablement proportionnée. Un complet de chasse en souple drap gris moulait ses formes harmonieuses. Elle portait de hautes et fines bottes en cuir rougeâtre, et tenait négligemment sous le bras, une courte carabine de chasse.

Chose qui frappa le détective, c'était une arme destinée au gros gibier et non une de celles qu'on emploie couramment pour traquer la menue faune de la région. Pourtant il savait que cette partie de la forêt n'était habitée ni par des sangliers, ni même par des chevreuils. L'arme lui semblait plus défensive que sportive.

Il eut quelque peine à distinguer le visage, qui ne lui présentait que son profil. Celui-ci était très pur. Des cheveux noirs en bandeaux sortaient en partie d'un élégant bonnet de grèbe ; l'œil faisait une profonde tache d'ombre dans le visage mat : il devait être du plus beau noir tout comme la chevelure. La ligne de la bouche, fine et sinieuse, marquait pourtant quelque dureté.

L'inconnue resta quelques minutes en contemplation devant l'endroit où l'homme au manteau avait disparu, puis elle prit le même chemin, sans se presser.

Harry Dickson remarqua qu'elle avançait sans faire de bruit et, qu'une fois disparue dans les buissons, ceux-ci ne remuèrent plus.

« Elle sait se diriger et se mouvoir dans une forêt », se dit-il avec un peu d'admiration pour la belle créature surgie dans le crépuscule sylvestre.

Il laissa passer quelque temps avant de prendre le même chemin.

Le soir était tombé, quelques clartés vaines rodaient encore ici et là, teignant d'une goutte de nacre humide les flaques d'eau, dorant les hautes cimes d'une futaie, frangeant de cuivre l'aile d'un ramier attardé.

Sous les halliers, le détective ne tarda pas à découvrir un mince sentier, serpentant dans l'ombre et dont la terre meuble gardait encore de vagues empreintes : celles d'une chaussure d'homme, celle des semelles plates d'une fine botte. Il se tenait dans le bon chemin.

Il n'était pas encore sorti du couvert des buissons quand il entendit le bruit aigre d'une roue de voiture qui s'éloignait.

« Les serviteurs de Chister-Manor s'en vont aux provisions nocturnes, se dit-il. Plaise à la Providence qu'ils ne fassent plus de vilaines rencontres comme l'autre soir !

» En tout cas, murmura-t-il, de cette façon je trouve place nette au logis, le maître excepté. Risquons notre chance, puisqu'elle se présente ainsi. »

La route conduisait vers le nord, donc vers le Castel de Cruxley ; le bruit de la voiture apprit au détective qu'il se trouvait non loin de la route carrossable et, en même temps, dans le voisinage immédiat du château.

Il se trouva devant lui, plus tôt qu'il ne l'avait pensé.

Soudain les buisson perdirent toute continuité et le bois cessa, comme coupé au cordeau. Une vaste pelouse négligée s'étendait devant lui, encerclée par une ronde de petites sapinettes. Au fond, formant décor, se dressait le château.

Harry Dickson s'étonna de le trouver si noir, si rébarbatif.

Il était tout en tourelles et en faux donjons, selon le goût douteux des architectes du début du XVIII^e siècle. Des pariétaires tapissaient en grande partie les murs râpeux, masquant même partiellement les étroites fenêtres.

Ce n'était pas la façade principale qui se trouvait devant lui, mais celle tournée vers l'ouest, ce dont témoignait la décrépitude verte des pierres, sans cesse exposées aux souffles humides du couchant.

Outre les fenêtres, elle ne présentait qu'une unique ouverture : celle d'une poterne basse, s'ouvrant au haut d'un grêle perron de granit bleu.

Elle était ouverte. Le vent la faisait grincer sur ses gonds : on avait dû la laisser entrebâillée et la bise vespérale l'avait ouverte davantage.

« Quelqu'un serait-il entré ? » se demanda le détective.

Mais il se garda bien de traverser directement la pelouse ; il la contourna soigneusement profitant du couvert que lui offraient les conifères nains.

À l'extrême limite de ces arbres, quelques pas à peine le séparaient encore du perron. Harry Dickson les franchit en deux bonds de félin et se trouva de l'autre côté de la porte en moins d'une seconde. Le sort en était jeté... il était dans la place.

Elle n'était d'ailleurs pas bien impressionnante.

Il se trouvait dans un couloir bas qui donnait immédiatement dans une buanderie complètement abandonnée.

Harry Dickson vit des auges suintantes, rongées d'épaisses mousses, un pan de cheminée écroulée, une porte pendant hors de ses gonds rouillés.

Au-delà commençait un véritable dédale de petits couloirs torves, de halls scalènes, dont aucun ne pouvait témoigner de quelque grandeur architecturale.

Le détective connaissait trop bien ces vétustes et antiques intérieurs, conçus par des esprits étriqués d'un âge révolu et sans grande gloire, pour s'en étonner outre mesure.

Mais l'orientation n'en était guère plus facile ; il se trouvait perdu dans un labyrinthe dallé, sentant le rat et la moisissure.

Des lambris de chêne tombaient en poussière, des pans de murs s'étaient écroulés en gravats et en chaux noircie. Il entendit au-dessus de sa tête une effraie hululer plaintivement.

Ici aussi un peu de clarté persistait encore, rendant sa marche plus aisée dans le lamentable dédale de cette ruine.

Le bruit d'une pierre détachée, bondissant de marche en marche l'incita à la prudence.

Quelqu'un marchait dans l'ombre, à l'étage supérieur.

Un escalier en spirale se blottissait entre deux pans de muraille, avançant comme des caps désolés dans le vestibule qu'il suivait.

Un peu de lumière venait des hauteurs : ce n'était pas un restant de la clarté du jour, mais la triste lueur d'une lampe ou d'une torche.

Dickson s'enhardit. Les pas retentissaient à présent, bien audibles, légèrement grossis par la résonance. L'ouïe avertie du détective lui apprit qu'à présent ils devaient sonner dans quelque grande salle dallée, tant l'écho les amplifiait soudainement.

Au haut de l'escalier, il retrouva l'exacte réplique du hall du rez-de-chaussée avec ses pans de murs en cap, ses embuscades d'ombres.

La clarté de la lampe luisait dans une salle lointaine, dont la porte était large ouverte : un tablier de lumière jaune se dessinait en effet sur les dalles en losange devant lui.

Le pas s'était tu, mais une ombre se projetait, vacillante, sur le carreau éclairé du vestibule.

Tout à coup, le détective eut l'impression d'une autre présence.

Où se tenait-elle ? Certainement devant lui, mais le détective n'aurait pu la situer exactement. Il avait eu l'impression d'un passage rapide, d'une ombre bondissante, d'un souffle court de fiévreux.

Et cette impression se doubla d'une autre : l'ombre qui venait

de s'élancer, venant on ne sait d'où, devait observer celui qui marchait dans la salle éclairée.

Soudain un tonnerre bref éclata, suivi d'un cri unique et d'une lourde chute.

On venait de tirer dans les ténèbres, et quelqu'un venait de s'écrouler là-bas, atteint par la balle mystérieuse.

Négligeant toute prudence, le détective courut vers la salle.

Il vit une immense pièce à voûte basse, aux petites fenêtres grillées, noircies par la nuit, et un grand damier noir et gris. Aucun meuble, si ce n'était, fichée dans la muraille, une grosse torchère de fer, dans laquelle brûlait un flambeau, dont la lumière jouait, inégale, sur le vaste carreau.

Alors seulement il vit que cette chambre sinistre avait bien été le théâtre de la rapide tragédie qu'il soupçonnait.

Un homme était étendu, les bras en croix, face contre terre ; de son crâne fracassé le sang coulait en abondance.

Rien qu'à voir la plaie hideuse, le détective comprit que la vie s'était enfuie immédiatement.

La clarté de la torche tombait en plein sur le corps étendu et Dickson vit un costume de chasse qu'il connaissait bien. Nul besoin pour lui de retourner le corps pour examiner son visage.

C'était Leicester Bunderwell qui était étendu là, les traits se figeant hideusement dans la mort.

En vain Dickson se tourna de tous côtés pour voir d'où la balle avait pu être tirée. Il ne rencontrait que des murs muets, qu'un bout de vestibule obscur, que des fenêtres noires et, tout au fond de la salle, non loin de la torchère, une petite porte vitrée, aux carreaux ronds comme des hublots et fermée par de formidables verrous de fer.

Fatalement ses regards se reportèrent sur le cadavre ; il vit le dos arrondi dans un dernier sursaut d'agonie, les bras douloureusement étendus, les poings crispés.

Hé !... Là !... Un de ces poings tenait quelque chose : un chiffon gris, non... un bout de papier.

Harry Dickson le détacha difficilement des doigts déjà raidis et faillit pousser un cri de surprise : il s'agissait d'un morceau de la gravure en taille douce, qu'il avait vu dérober par Frank Brereton, l'autre nuit dans le parloir de Lambton-House !

Le détective la défripa avec lenteur, frissonnant au contact visqueux du sang qui la poissait. Il vit un paysage, un paysage vraiment curieux. On aurait dit un morceau d'image d'Epinal, avec de petites maisons à pignon aigu et ancien, des lointains tout en hachures, des clochetons grêles et mignons ; une paix puérile épandue sur toutes les choses.

Un enfant se serait complu longuement à regarder ce coin de

petite ville, où de doux et mesquins mystères devaient se trouver enclos, et l'image aurait fort bien pu illustrer un conte de ma mère l'Oye, tant il y avait de charme enfantin dans ses lignes grises.

Et voici qu'il se trouvait aux mains d'un homme assassiné, dans une lugubre salle de castel médiéval où aucun homme n'accourait au bruit de la détonation meurtrière, où brûlait une torche solitaire à la stagnante clarté.

Avec un soupir découragé, le détective glissa le papier dans sa poche et s'approcha d'une des fenêtres. Celle-ci s'enfonçait dans une sorte de recoin arrondi, où une banquette de pierre se trouvait sous la croisée.

Dickson regarda au-dehors : il vit la forêt que la nuit avait fondue en une masse fuligineuse tristement mourante. Le croissant de la lune montait derrière une butte lointaine, la nimbant d'une clarté tremblante.

Il vit sa propre ombre s'allonger, se coller contre les petites vitres noires et s'y profiler en ombre chinoise.

Et tout à coup il se souvint : l'ombre à tête de bouc du Dr Cruxley devait se dessiner de pareille façon. Il se trouvait devant la fenêtre où on l'avait aperçue jadis, dans les ténèbres épaisses de la nuit.

Une sourde colère naissait en lui, il se sentit prêt à explorer de fond en comble cette maison du mystère, forcer ce dernier à lui rendre des comptes...

Mais il se souvint du caractère exceptionnel de sa mission, et il resta en place, les bras ballants, la tête en feu, irrésolu et triste.

Il lui semblait entendre d'avance la réponse de Londres :

— Pas d'histoires ! Le silence le plus absolu ! Raison d'Etat, mon cher Dickson !

D'un geste las il se détourna de la fenêtre, laissant une dernière fois errer ses yeux autour de la sinistre salle basse emplie des rouges clartés de la torche.

Alors ses yeux tombèrent sur la petite porte aux verres ronds.

Un visage s'y encadrait, un visage qui avait les yeux fixés sur lui, des yeux noirs et profonds, éperdument fixes et ne reflétant ni horreur ni curiosité.

Et il reconnut la dame en gris, de la clairière.

Ils restèrent quelques instants à se regarder muets, et Dickson chercha en vain à détecter une pensée au fond de ce regard. Non, il n'exprimait rien, pas même de l'hostilité. Comme Dickson faisait un pas vers la porte, elle se retira lentement tenant toujours ses grands yeux ténébreux fixés sur lui.

4. L'ombre chinoise

Et ce fut comme Harry Dickson l'avait prévu !

Londres ne voulait pas d'histoires ! C'est à peine s'il sut qu'un fourgon automobile était venu quérir le cadavre de Leicester Bunderwell à Chister-Castle, et le chef du personnel Aldon Miller y déposa le détective sans dire un mot et sans qu'aucune question lui fût posée.

Percy Cruxley n'avait-il pas le droit de travailler en paix pour la plus grande sécurité de l'Angleterre ?

Le lendemain, Harald Durmond prit congé de Sir Herbert Lambton sans mot dire, et le détective, qui n'avait soufflé mot de ce qu'il avait vu dans la chambre basse du vieux manoir, n'aurait pu dire si Sir Herbert était au courant, oui ou non, du nouveau crime.

Il décida pourtant de ne pas rester là, lui, et de repartir pour le castel mystérieux dès la nuit prochaine, afin d'y compléter ses observations.

Il commença par reconnaître les issues du château dont il était l'hôte et découvrit qu'il ne lui serait pas difficile d'en sortir de nuit, sans être vu de personne.

Il prit le souper en tête à tête avec Sir Herbert Lambton qui ne se montrait attristé que de la solitude forcée à laquelle il condamnait son hôte.

Les noms de Brereton, de Bunderwell et de Durmond ne furent pas prononcés ; on parla chasse, et pêche et même livres.

Sir Herbert Lambton ne s'avéra pas grand érudit : ses connaissances littéraires gravitaient autour des romans de Walter Scott et des vieux traités de fauconnerie.

Il parla quelque peu de voyages, sans grand enthousiasme, à la manière de quelqu'un qui ne s'est déplacé que pour affaires et qui n'a retenu que les bonnes adresses d'hôtels et de restaurants.

Lorsque Harry Dickson effleura la question sciences, il se trouva devant un interlocuteur tellement ignorant qu'il préféra laisser tomber le sujet.

Ils se séparèrent sur le coup de dix heures, et bientôt toute la maison fut endormie. Jelkins, qui faisait sa tournée quotidienne pour voir si tous les feux étaient éteints, se retira bientôt à l'étage des domestiques et vers la demie de onze heures, rien ne bougeait plus dans le château.

Dickson laissa encore s'écouler une heure avant de quitter sa chambre.

Il avait repéré, pendant la journée, une porte de service donnant sur le jardin potager, par où il pouvait facilement sortir et qui lui permettait tout aussi facilement de rentrer dans le manoir.

Comme le chemin à travers bois exigeait beaucoup de temps et risquait de l'égarer, Dickson suivit d'abord la route carrossable et ne s'enfonça dans le taillis que lorsqu'il vit au loin se dresser, contre le ciel lunaire, les grêles tourelles de Chister-Castle.

Le temps avait tourné vilainement au gris et un âpre vent d'automne gémissait dans les arbres. Harry Dickson s'en félicita : le bruit de marée des dernières feuilles, la plainte des conifères, le craquement des branchages que la bise mettait en bûchettes, tout cela masquait admirablement le bruit de sa marche.

L'orientation ne lui était pas trop difficile : par les éclaircies du maquis il pouvait, de temps à autre, voir la masse sombre du château se profiler sur le fond viridin du ciel.

Ainsi, il atteignit sans anicroche la grande pelouse désolée, et leva les yeux vers la façade noire.

Une petite émotion lui pinça le cœur : une fenêtre vaguement éclairée coupait les ténèbres de son carré de rouge clarté.

Il resta quelques minutes à la contempler, méditant un projet d'approche, quand la lumière devant lui fut troublée.

Une ombre amorphe glissait devant elle par intervalles, elle disparaissait et réapparaissait, sans se préciser.

À la fin pourtant, elle se colla devant les vitres et prit forme.

La fameuse ombre chinoise était là.

Harry Dickson eut tout le loisir de l'observer, car elle se mouvait à peine.

Il vit se découper une longue tête maigre, terminée par une dure barbe de bouc.

Le profil avait bien quelque chose de diabolique, comme on le lui avait déjà décrit avec complaisance.

Cette tête dodelinait de temps à autre, avec un petit balancement de fauve, comme si elle se tenait en contemplation devant quelque chose.

« Allons, se dit le détective, maintenant ou jamais... j'ai eu tort hier, alors que j'étais seul dans la place, de ne pas pousser à fond mon exploration des lieux. Il faut réparer cette erreur. »

Seul dans la place ?... Et la femme en gris ?...

Une voix intérieure lui souffla cela, non sans ironie.

Sans plus hésiter, il traversa la pelouse lourde de nuit, dans la direction de la poterne.

Il eut un geste d'étonnement.

Alors qu'il la croyait fermée et qu'il s'apprêtait à employer ses outils de cambrioleur nocturne, elle s'ouvrit dès la première pesée sur le loquet. Cela ne lui plut qu'à moitié.

— Défions-nous de la chose trop facile, monologua-t-il.

Il se disait qu'il eût préféré trouver la porte fermée à triple tour, ou même nantie de verrous, quitte à devoir consacrer une heure pour en venir à bout.

Aussi redoubla-t-il de précautions dans sa marche à travers les couloirs obscurs où soufflaient d'âpres vents coulis.

Avec quelque peine et après avoir erré par des vestibules inconnus, il retrouva l'escalier et le hall de l'étage.

Et de nouveau l'étrange atmosphère de la veille l'entoura.

Il revit devant lui sur les dalles la projection lumineuse des flammes de la torchère, la même triste lueur rougeâtre.

Dans cette hideuse salle au plafond bas et voûté, l'être énigmatique dont il venait d'entrevoir l'ombre devait se tenir.

Comme une ombre, il avança, rasant la muraille suintante.

Le tablier lumineux s'approchait de lui... quelques pas encore et il jetterait les yeux dans la salle.

Soudain une impression d'indéfinissable horreur s'empara de lui : la présence de la veille était là ! La chose invisible qui l'avait dépassé comme une ombre et qui tuait dans les ténèbres.

L'aile de la Mort l'effleurait... tout comme hier, le coup de feu fatal allait retentir, tout cela, il le sentait.

Et la détonation éclata soudain.

Juste comme il atteignait la porte ouverte.

Il vit la torchère surmontée de son haut flambeau rouge.

Il vit le damier glacé des dalles noires et grises.

Mais cette fois il n'y avait pas de cadavre étendu sur elles.

Il vit une immense silhouette sortir de l'obscurité et tourner un horrible visage tourmenté vers la porte d'où était venu le coup de feu.

Cette créature sans nom vivant n'en vivait pas moins terriblement : d'une vie atroce, car il vit d'énormes mains griffer l'air dans une sorte de joie monstrueuse et pourtant...

Harry Dickson le voyait fort bien : elle venait d'être atteinte : un trou noir s'ouvrait au milieu du front. Mais cela n'empêchait pas l'être de claquer de la mâchoire comme un saurien et de s'avancer, griffes tendues vers la porte... vers lui...

Tout à coup la clarté de la torchère s'évanouit, pour faire place à une nuit complète, étouffante et nauséabonde.

Dickson fit un grand geste de défense ; il rencontra des objets flous et fuyants, et tomba à genoux.

Il comprit qu'il venait d'être pris comme un faon à l'affût : une grande couverture ou un ample manteau venait d'être jeté sur lui.

Il se débattit avec une fureur vaine, sans parvenir à se dégager des plis de l'étoffe, bien au contraire : il lui semblait que, de minute en minute, ils se resserraient autour de lui.

L'air devenait de plus en plus épais, il lui semblait respirer du plomb liquide, sa raison se faisait de moins en moins limpide, il glissait lentement sur les pentes d'un immense gouffre de ténèbres, et soudain l'air manqua complètement à ses poumons.

L'étrange réveil !

Il était assis dans un fauteuil qui ne manquait pas de confort, mais ses jambes et ses bras étaient entravés à l'aide de solides courroies de cuir, ajustées pourtant de façon à ne pas le faire souffrir.

Il respirait facilement et une odeur fade mais pénétrante lui prouva qu'on lui avait fait respirer de l'éther.

La pièce où il se trouvait était plongée dans l'obscurité, seule une source de lumière diffuse brillait dans son dos.

Alors il sentit qu'on tournait lentement son fauteuil vers cette lumière.

Un grand rectangle lumineux apparut, et Dickson eut grand-peine à retenir un cri de surprise.

Il se trouvait devant une belle projection lumineuse, un diorama, comme on le présentait aux spectateurs du siècle dernier.

Un paysage s'y encadrait, nimbé de douces clartés.

Il vit une antique place publique, avec des pavés ronds et pointus et des brins d'herbe poussant dans leurs interstices. Une fontaine aux ferronneries d'art en occupait le milieu et un jet d'eau figé coulait d'une fine gargouille et se perdait en un ruisseau sur le sol.

La place était entourée de maisons basses et coquettes, d'un très vieux style.

Dans le fond, deux clochers grêles se profilaient sûr un ciel nuageux.

Le décor était sans couleur mais affectait une fine teinte de grisaille.

Harry Dickson le contempla avec stupeur : il ne lui était pas inconnu !

Il l'avait entrevu jadis... mais quand ?

Tout à coup il se souvint : la partie de gauche surtout lui était familière : c'était la reproduction, mais fortement agrandie et amplifiée, de la gravure dont il avait enlevé une partie aux mains de Leicester Bunderwell, assassiné !

Il en était encore à sa contemplation ahurie, quand une voix s'éleva près de lui :

— Cela vous apprend-il quelque chose, Harry Dickson ?

Le détective tourna vivement la tête vers l'endroit où la voix s'élevait.

Cela ne lui fut possible qu'à moitié, car le dossier du fauteuil, qui était très haut, lui masquait la vue ; d'ailleurs la pièce n'avait pour tout éclairage que le reflet diffus de la projection lumineuse.

— Cela vous apprend-il quelque chose ? répéta la voix.

Elle sonnait agréablement quoique fort assourdie et se nimbait d'un accent étranger que le détective ne pouvait situer.

Plutôt qu'il ne la vit, il devina l'ombre qui se tenait non loin de lui.

C'était celle de la femme en gris.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— C'est moi qui vous ai posé une question, fut la réponse un peu hautaine.

— En vérité cela ne m'apprend rien.

— Vous êtes pourtant bien Harry Dickson !

La voix était douce mais ironique.

— Je ne joue jamais aux charades ni aux devinettes.

— Même si elles renferment la solution d'un crime, de beaucoup de crimes plutôt ?

— Pourquoi suis-je votre prisonnier ?

— Vous n'êtes pas mon prisonnier.

— Vraiment ! s'écria-t-il sarcastique.

— Vraiment !

— Alors délivrez-moi !

— Certainement.

Mais elle ne fit pas mine de bouger.

— Eh bien ! j'attends, dit le détective avec impatience.

— Attendez encore un peu.

— Mais attendre quoi ?

— Que vous soyez hors de danger !

— Comment, je suis en danger ?

— Absolument !

— Et comment, et par qui ?

— Je l'ignore.

— En voilà des énigmes ! s'écria le détective hors de lui.

— Il y en a bien d'autres encore dans l'affaire qui semble vous occuper, Harry Dickson.

Le détective se tut, un peu intimidé par le bien-fondé de la remarque.

— Alors, cette vue ne vous dit rien ? demanda la voix, je le regrette beaucoup.

Harry Dickson regarda attentivement le décor vieillot.

— Savez-vous où je l'ai encore vu ? demanda-t-il.

— Oui, sur le bout de papier que vous avez trouvé hier sur le cadavre de Bunderwell.

— Qui a tué Bunderwell ? Est-ce Cruxley ?

— Pour le moment, oui !

— Comment *pour le moment* ? En voilà une singulière affirmation !

— C'est très difficile de le dire autrement.

— Qui est Cruxley ? demanda brusquement Harry Dickson.

— Je cherche.

— Comment...

— Pour le moment, oui.

— Encore cette singulière phrase qui revient.

— Vous comprendriez mieux, si vous saviez ce que signifie ce paysage.

— À présent, voulez-vous me dire si je suis encore en danger ? dit le détective avec une pointe de sarcasme dans la voix.

— Je ne puis le dire, je crois... un moment !

La voix avait un peu, perdu de son beau calme, elle s'enfiérait.

Il sembla alors au détective que, de très loin, lui arrivait un son étrangement modulé et répété à plusieurs reprises.

Il entendit ensuite à ses côtés comme un grand soupir.

— Vous n'êtes plus en danger, dit la voix.

— Vous êtes bien bonne, allez-vous me délivrer à présent ?

— Oh non !

— Ah, ça par exemple ! quelle comédie jouez-vous ? Pourquoi attendre encore ?

— Que vous dormiez !

— Comment, je vais dormir ?

— Parfaitement !

Un nuage laiteux sembla glisser sur le diorama. Un sentiment confus de bien-être, une heureuse lassitude commençait à s'emparer du détective. Il s'étonna un moment de s'y laisser aller sans remords.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il encore d'une voix pâteuse.

La voix répondit quelque chose, mais il ne l'entendit plus...

La vision lumineuse se brouillait, se brouillait et...

Il vit un carré de maussade clarté, un pan de ciel où glissaient des nuages déchiquetés, des carcasses squelettiques d'arbres qui s'agitaient frénétiquement au souffle du vent.

Une bonne tiédeur régnait autour de lui : il vit une flamme danser et entendit un rapide crépitement de bûches sèches.

— Monsieur a bien dormi ? J'espère que je n'ai pas éveillé monsieur ? J'ai fait aussi peu de bruit que possible !

Harry Dickson n'en croyait pas ses yeux.

C'était l'honnête Jelkins qui lui parlait de la sorte, tout en attisant le feu avec un soufflet discret.

— Ainsi je dormais quand vous êtes entré, Jelkins ?

— Certainement, monsieur, et profondément encore. Il fait très froid et je crains que nous n'ayons de la neige aujourd'hui.

» J'avais craint un moment que monsieur n'eût glissé le verrou de sa porte ; dans ce cas, je n'aurais pu faire du feu dans sa chambre.

Le détective laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Ce put-il qu'il eût simplement dormi et rêvé ?

Avait-il seulement quitté la demeure hospitalière, dans la nuit ?

Toute son équipée nocturne n'était-elle qu'un vain cauchemar ?

Il attendit que Jelkins se fût retiré pour sauter hors du lit et examiner ses vêtements.

Pour partir en expédition, il avait chaussé des espadrilles aux semelles de caoutchouc. Elles n'étaient pas sous son lit, mais dans la valise où il avait coutume de les ranger, il les prit et les examina.

Elles étaient nettes, vierges de toute trace de boue et de poussière, et pourtant il se souvint avoir marché par des sentiers humides et même d'avoir pataugé quelque peu.

Mais même la loupe ne révéla rien.

Il examina alors ses poignets ; ils ne portaient aucune trace de liens ; il flaira ses vêtements : l'odeur glacée de l'éther ne s'en élevait pas. Rien ne venait lui apprendre qu'il eût un moment quitté Lambton-Castle pour aller à l'aventure dans la forêt proche !

Une sourde fureur s'empara de lui. Ou bien on s'était magnifiquement gaussé de lui, ou bien il avait été le jouet d'un simple cauchemar. Il se sentit soudain profondément ridicule, et se mit à maudire toute cette histoire.

Il trouva Sir Herbert Lambton dans la salle à manger, l'attendant pour le déjeuner.

Le châtelain avait l'air content et guilleret.

— Une bonne nouvelle, Dickson, si vraiment vous êtes un chasseur passionné.

» Le grand vent de la nuit a amené de gros passages d'oiseaux.

» Des tadornes se sont posées sur l'étang et il y a une outarde parmi elles. Quel coup de feu en perspective et quel rôti s'il atteint son but !

Harry Dickson dressa l'oreille.

Une outarde ! Comme il s'était glissé sous le bois dans la nuit, il lui avait semblé entendre un coup de clairon voilé retentir au loin vers le sud.

C'était bien là l'appel nocturne d'une outarde qui tournoyait

sur les eaux, avant de s'y laisser choir. Et d'autres clameurs y avaient répondu : des longues plaintes indignées et criardes : Crey, Crey, Crey ! Le cri d'arrivée des tadornes.

L'hypothèse du rêve devenait bien moins certaine.

Il expédia le déjeuner et prit son fusil, se dirigeant vers la partie lacustre du domaine ; mais une fois hors de vue du château, il fit un crochet et remonta résolument vers le nord.

Il retrouva la route carrossable et sablonneuse, et ce qu'il cherchait, il le trouva : une empreinte légèrement gaufrée et régulière, celle de ses espadrilles caoutchoutées.

D'autres traces identiques devaient se trouver là, mais elles n'y étaient pas. Trop visiblement, elles n'y étaient pas !

— Superbe ! murmura le détective, l'œil en feu et avec un grand frisson de joie. Ils ont poussé la perfection jusqu'à effacer mes traces, mais une seule a échappé à leur attention.

» C'est magnifique, dis-je... mais à présent je sais qui les a fait disparaître. Ah !... Dès que les gestes commencent à se répéter, on est bien près de découvrir ceux qui les font !

Il fit demi-tour et d'un bond gagna le grand étang.

Les tadornes nageaient en triangle, se livrant à leur pêche matinale ; non loin d'elles, sur une butte de boue, l'outarde solitaire lissait ses plumes de son bec puissant. Un coup de fusil la fit rouler sur le sable du rivage, et Dickson revint vers le château tout à la joie de sa prouesse cynégétique.

Il fut reçu par Jelkins qui lui tendit un télégramme de Londres.

Harry Dickson fit sauter la bande bleutée, et lut :

Formule 61 livrée ce matin. Revenez tout de suite – N.

Il ne put prendre congé de Sir Herbert Lambton qui était parti pêcher des truites saumonées dans la rivière.

Il lui fit remettre un mot d'excuse qui laissait prévoir son retour pour une date rapprochée.

Une demi-heure plus tard, il roulait sur la route de Londres.

5. La formule 61

Harry Dickson se fit annoncer au laboratoire spécial de Woolwich.

N'entre pas qui veut dans le plus formidable arsenal du monde. Il n'y a pas d'endroit sur terre où l'on se méfie davantage, avec raison d'ailleurs.

Les plus célèbres et plus redoutables espions du monde entier rêvent de pouvoir se promener un jour par ses salles mystérieuses, tout comme les cambrioleurs de grande venue caressent la chimère de se glisser une nuit dans les caves de la Banque d'Angleterre.

Mais Dickson était Dickson, et il était attendu avec quelque impatience.

La salle où on l'introduisit avait un caractère tout spécial : on se serait cru au centre d'un fantastique coffre-fort d'un modèle inusité.

Elle formait une vaste coupole, sans angle aucun, ne prenant jour par aucune fenêtre et n'ayant qu'une étroite porte pour tout accès.

De puissantes lampes y jetaient une véritable clarté solaire sur toutes choses.

À l'entrée du détective, une demi-douzaine de personnes s'inclinèrent.

Il se trouvait en face des grands d'Angleterre.

Un visage lui était inconnu, c'était celui d'un vieillard propre à mine effacée, portant une barbe blanche bien soignée. Il se tenait quelque peu à l'écart des autres, comme si tout ce qui allait suivre ne l'intéressait qu'à moitié.

Le haut dignitaire qui avait déjà traité avec le détective vint à sa rencontre, et Dickson vit que ses traits étaient tirés et respiration inquiétée.

Du doigt il désigna une longue table de marbre noir, sur laquelle un appareil mal définissable était posé et dont trois aides maniaient les leviers et les boutons. À l'extrémité de la table, il vit plusieurs cages contenant des cobayes et des chats. Un moteur ronronnait dans l'ombre et, par une fine antenne sortant de l'engin, fusaient des gerbes d'étincelles pourpres avec un crépitement assourdi. Une vague odeur d'ozone flottait.

Un des assistants prit enfin la parole.

— Comme toujours, messieurs, la nouvelle formule de Percy

Cruxley est de cette simplicité étonnante qui, depuis le début de sa puissante carrière scientifique, stupéfie les milieux compétents.

» Voici une heure, ou, pour être plus exact, soixante-cinq minutes qu'elle agit sur les sujets d'expérience. Des troubles se produisent, c'est certain, mais ils sont tout à fait passagers. Voyez les cobayes atteints de plein fouet par les radiations concentrées, dirigées en faisceau : ils sont complètement remis de leur premier ébranlement. Même ce dernier ne se manifeste plus quand l'expérience se répète.

— Qu'en concluez-vous, monsieur le professeur ? demanda une voix acide.

— Que Votre Seigneurie m'excuse, mais je suis obligé d'émettre la même remarque qui fut faite lors des deux précédentes inventions à nous révélées par le Dr. Cruxley. Elles sont absolument incomplètes.

— Alors, la formule 61 ?

— Du néant, messieurs, déclara le professeur d'une voix coupante.

Tous les visages se tournèrent vers le vieillard à barbe blanche qui haussa tristement les épaules.

— Je mentirais, messieurs, en prétendant que je ne m'y attendais pas, dit-il d'une voix consternée.

— Dans ce cas...

Le vieillard leva sa main diaphane.

— Je sais... Mais il ne me reste qu'à ajouter ceci : que l'on découvre vite le mystère Cruxley !

— C'est pour cela que Harry Dickson est ici, répliqua la voix acide.

Le haut dignitaire prit le détective à part, sa voix tremblait, il semblait prêt à fondre en larmes.

— Vous avez entendu, Dickson ? La formule 61 ne vaut rien... c'est du néant ! À présent, je vous le répète : qui est Cruxley ?

La réponse de Harry Dickson fit bâiller l'autre de stupeur :

— Je ferais bien de passer quelque temps à lire et à regarder des images d'Epinal.

— Voulez-vous dire que vous vous tenez pour battu ?

— Moi ? Mais moins que jamais, Excellence !

— Je vous en prie, ne jouez pas vos éternels jeux de charade !

— C'est curieux, voilà deux fois en vingt-quatre heures que l'on me dit à peu près la même chose. Mais tranquillisez-vous, Excellence, la solution du mystère se tient enclose dans une mignonne place publique, avec une fontaine antique, de jolies maisons joujoux, comme celles d'une boîte de Nuremberg, et un bijou d'église dans le fond. Et tout cela consigné dans une image du genre de celles d'Epinal, qui

font la joie des enfants.

— Je garde tout mon espoir en vous, soupira le haut fonctionnaire.

— Je vous en remercie, et j'ose espérer que je ne tromperai pas cette belle espérance, dit le détective, en s'inclinant.

Tout le monde se retirait : les expérimentateurs couvraient l'appareil à l'aide de housses en cuir : ils avaient l'air chagrins et déçus.

Comme Harry Dickson sortait de l'arsenal, il vit marcher devant lui le vieillard à barbe blanche.

Il se tenait voûté comme s'il eût porté un énorme fardeau.

Dickson s'approcha de lui et lui toucha l'épaule.

— Mauvaise affaire pour l'agence Whaston ! dit-il.

Le vieillard eut un sursaut vite réprimé.

— Désolante en effet, monsieur Dickson.

— La formule vient-elle bien de Cruxley ?

— Indéniablement, puisqu'elle nous est parvenue comme il le fait toujours, avec toutes les précautions ordinaires et qu'elle présente les formes d'usage.

— L'agence Whaston est au-dessus de tout soupçon, continua le détective, et ne croyez pas que je veuille vous demander de violer d'aucune façon son secret professionnel. Mais il me semble que depuis quelque temps vous vivez dans l'incertitude quant à Percy Cruxley.

— C'est la vérité, monsieur Dickson !

Avez-vous remarqué, dit brusquement le détective, que les gens les mieux camouflés ne songent jamais à une chose essentielle ? Notamment de modifier leur démarche ? Tenez, j'ai connu un gentleman, qui avait pour habitude de tracer toujours avec le pied gauche une sorte de lettre Z. Ce gentleman aurait eu beau se grimer, se faire une nouvelle tête des plus semblables, je l'aurais toujours reconnu. Comment allez-vous, monsieur Durmond ?

Le vieillard eut un petit rire amer.

— C'est très juste, monsieur Dickson.

— Je suppose que tout comme vous, messieurs Brereton et Bunderwell appartenaient à l'agence Whaston et que, depuis que leur client Cruxley leur faisait parvenir des inventions qui n'en étaient pas, ils s'étaient imposé le devoir de connaître la vérité sur Cruxley ?

— Tout comme vous, monsieur le détective.

— Et vos deux confrères en sont morts...

— Hélas... c'étaient de braves et courageux jeunes gens.

— Je veux le croire, malgré la faute de Frank Brereton.

— Comment ? Vous savez...

— Que Brereton a essayé de faire bande à part, de travailler pour son propre compte ? Oui, je le savais, bien que le vol d'une

image ne me paraisse pas de nature à être punie de mort !

— Pauvre Frank, murmura Durmond, il avait de gros besoins d'argent.

— Et l'infortuné Bunderwell tomba à son tour, en essayant de profiter de la découverte de son malheureux ami. Lui aussi mourut parce qu'il avait vu l'image d'Epinal !

Durmond approuva de la tête.

— Hélas... par un esprit d'émulation que j'excuse, il ne me mit pas tout à fait dans la confiance, et je ne sais quel secret se dissimule derrière cette étrange et terrible gravure !

— Je suppose que ce n'est pas vous qui traitiez avec les émissaires de Cruxley ?

Le faux vieillard secoua la tête d'un mouvement de dénégation.

— Non, c'était Bunderwell. Mais il n'en savait pas long, allez... Il ne s'est jamais trouvé, en des endroits toujours différents, qu'en face d'un homme masqué, pour lui remettre de l'argent, souvent de formidables sommes.

— Que comptez-vous faire, monsieur Durmond ?

— Je comptais me rendre de ce pas à Bakerstreet, chez un célèbre détective, mais vous m'avez épargné cette peine.

Ce fut au tour de Harry Dickson d'être étonné.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— D'être protégé. Quand la formule nous est parvenue, un mot s'y trouvait ajouté, à mon adresse. Le voici : *Harald Durmond n'a qu'une chance de survivre à cette sotte curiosité, c'est de voir la formule 61 acceptée et d'en rapporter le paiement à Chister-Castle, ce jour-même. Si c'est une affaire conclue, qu'il laisse, en sortant de l'arsenal de Woolwich, tomber son chapeau.*

— Mais, s'écria Dickson, voilà cinq minutes que nous en sommes sortis, nous voilà déjà à bonne distance et pourtant vous avez toujours votre chapeau sur la tête !

Un éclair de fierté brilla dans les yeux de l'homme menacé.

— Jamais je n'aurais fait un faux signal ! dit-il nettement.

Harry Dickson lui serra la main.

— Voilà ce que j'aime, Durmond, dit-il d'une voix vibrante.

Ils firent quelques pas en silence, côte à côte.

— Je ne comprends pas comment vous n'avez pas encore été abattu par quelque balle mystérieuse, murmura Dickson. L'ennemi me paraît assez redoutable.

— Regardez l'esplanade, monsieur Dickson !

Le détective vit plusieurs escouades d'inspecteurs en civil, déambuler sur la place, l'œil aux aguets. D'ailleurs l'esplanade était large et ne permettait aucune approche qui n'aurait été repérée immédiatement.

Pourtant à son extrême bord stationnait une auto.

Il dirigea ses pas vers elle jusqu'à ce qu'il aperçût une silhouette se pencher à la portière ; au même moment il vit en jaillir la barre d'un coup de feu et la voiture démarra en trombe.

— Juste ciel ! s'écria le détective en se tournant vers son compagnon.

Mais celui-ci se tenait toujours debout, indemne, regardant avec stupeur la voiture en fuite. La voiture d'où était parti le coup de feu ? Non... mais une autre, située à l'extrémité opposée, et qui, elle aussi, s'enfuyait à toute allure.

— Monsieur Durmond, dit Harry Dickson, ce ne sont pas les policiers en civil qui ont fait que vous avez la vie sauve à cette heure.

— Vraiment... et qui donc, je vous prie ?

Harry Dickson désigna la première voiture qui disparaissait au loin, et que les inspecteurs renonçaient à rattraper.

— Voilà... dit-il, simplement.

Il n'ajouta pas qu'il avait reconnu la silhouette qui se penchait à la portière : celle de la dame en gris.

Harry Dickson sonna une heure plus tard à la porte d'un bibliomane de ses connaissances, le vieil Huggins, un homme qui avait passé une grande partie de sa vie au milieu des livres anciens. Il lui détailla aussi fidèlement que possible l'image en taille douce qui le hantait depuis quelques jours.

Huggins secouait la tête d'un air d'ignorance.

— De pareils sujets sont nombreux, Dickson, et je crains fort que, le chercher, c'est partir à la découverte de l'aiguille dans la meule de foin. Voyons, répétez-moi donc la description, essayez de découvrir des caractéristiques.

Le détective s'exécuta de bonne grâce.

Le bibliophile l'écoutait attentivement, le front labouré de rides.

— Il n'y avait pas de personnages dans tout le paysage, dites-vous ?

— Aucun, je m'en suis fait la remarque. Ordinairement, dans de semblables gravures, il y a, autour des clochers d'église, de menus traits représentant un vol de choucas, mais ici point.

— Prenez une feuille de papier et un crayon et tâchez de m'en faire un croquis, dit le vieillard.

Le détective s'excusa : le dessin n'était pas son fort.

— Qu'à cela ne tienne, Dickson, je vais essayer de crayonner cela moi-même, sous votre direction.

L'idée était bonne et fut mise aussitôt à exécution.

Harry Dickson donnait des indications et Huggins traçait des lignes, les effaçait à la gomme, les modifiait patiemment.

Enfin, à la grande satisfaction du détective, l'image commença à paraître avec une certaine ressemblance.

— Ici, il y avait une maison à balcon de bois... et là une sorte de porche avec des sculptures... n'oubliez pas la fontaine.

Il guidait surtout ses souvenirs sur la projection lumineuse qu'il avait longtemps regardée aux côtés de la mystérieuse femme en gris.

Tout à coup Huggins déposa le crayon et se mit à considérer l'image obtenue, avec une attention passionnée.

— Mais c'est le village d'Hoggarth ! s'écria-t-il tout à coup.

— Quel est ce village ? demanda vivement Harry Dickson.

— Ah, c'est une histoire fantastique, elle a pour excuse d'appartenir aux siècles derniers, qui étaient riches en magie et en mystères. Voici son histoire, que je vous retrace au hasard de ma mémoire.

» Un jour, le dessinateur Hoggarth fut invité par un riche châtelain des environs de Londres, à faire le dessin d'un paysage mystérieux, que seul le maître de manoir connaissait.

» Il le fit venir dans son manoir, lui banda les yeux et lui fit faire d'invraisemblables détours, l'obligeant à gravir d'interminables escaliers et à en descendre d'autres, tout cela dans le but évident de brouiller sa mémoire.

» À la fin il le débarrassa de son voile et le dessinateur se trouva dans une sorte de haute grotte circulaire, richement illuminée par d'innombrables flambeaux en cire. À son extrême étonnement, il se vit là au milieu d'une place publique, avec des maisons, une église, une fontaine. Elle était complètement déserte, ce qui vous démontre l'absence absolue d'êtres vivants dans la reproduction.

» Hoggarth en fit un dessin scrupuleux.

» Son étrange mécène lui raconta alors que son astrologue lui avait prédit, comme étant très prochaine, une formidable épidémie qui décimerait Londres et une grande partie du pays. Il n'avait qu'un seul moyen devant lui pour se soustraire au fléau, lui et les siens, c'était de se bâtir un village ignoré, où personne n'aurait pu avoir accès.

» Et ainsi naquit le village dans la grotte, que dessina l'artiste.

» Il paraît toutefois que ce dessin possède une clef, grâce à la perspicacité de Hoggarth, qui, tout aussi superstitieux que le châtelain, se promit d'avoir ses entrées dans cette cité interdite, quand le besoin s'en ferait sentir.

» L'histoire ne dit pas si vraiment il dut y recourir.

— Et cette clef... demanda le détective haletant.

— Vous m'en demandez trop cette fois, mon ami ; si je ne

m'abuse elle devait se trouver dans la fontaine.

Harry Dickson avait déposé sur la table le fragment qu'il avait retiré des mains de Bunderwell mort, et Huggins s'en était servi en partie pour élaborer son ouvrage, malheureusement, la fontaine ne s'y trouvait pas reproduite.

— Tout ce que j'en sais, continua Huggins, c'est que cette singulière fontaine plongeait dans le ciel et non dans la terre, pour me servir des termes de l'ancien conte.

— Ce qui, en d'autres termes, pourrait signifier qu'elle communiquait avec l'extérieur par le haut, autrement dit que la grotte était complètement souterraine.

— Détective, railla Huggins, homme des déductions sans nombre !

— Mais, demanda Harry Dickson, n'existe-t-il pas de reproductions de ce fameux dessin ? Ne figure-t-il pas dans les œuvres complètes de cet artiste ?

Le bibliomane secoua la tête.

— Non, pour la bonne raison que l'on conteste souvent la véracité de cette histoire. Mais, si je ne m'abuse, il y a à l'Ecole des Chartes, un petit cabinet d'estampes, tout à fait dédaigné par les initiés, parce qu'on n'y conservé que des œuvres dont l'authenticité peut être mise en doute.

» Irrévérencieusement on l'a surnommée la Closerie des Navets, ce qui est fort injuste, car il y figure de très belles choses et de valeur réelle.

» Allez-y, mon ami, et demandez l'album H ; si le dessin prêté à Hoggarth doit se trouver quelque part, c'est bien là !

Le conseil était bon, et l'auto conduisit en peu de temps le détective à la vieille et triste Ecole aux antiques papiers.

En route, Harry Dickson fut en proie à des idées fort tumultueuses.

Il se dit qu'il aurait grand intérêt à pouvoir retrouver la dame en gris et à refaire à ses côtés l'examen de l'agrandissement entrevu au cours de l'étrange nuit, qu'il crut un moment avoir été une nuit de rêve.

Elle aussi cherchait le mystère qui y était enclos.

Mais quel était ce secret fantastique et quel rapport avait-il avec Percy Cruxley, le savant invisible ?

Sa voiture allait atteindre les jardins qui entourent Charter-House, quand tout à coup une autre auto lui barra la route.

La portière en fut baissée et il vit un gentleman lui faire signe.

C'était le haut fonctionnaire du Ministère, à ses côtés se tenait un inspecteur général de Scotland-Yard.

— Nous vous cherchons dans tout Londres, monsieur Dickson,

s'écria le policier, je crois que nous avons quelque chose d'intéressant à vous communiquer.

— J'écoute, dit Harry Dickson, qui obscurément pressentit la gaffe.

— Eh bien ! dit l'envoyé du Ministère, nous avons donné immédiatement ordre d'arrêter tout le monde qui se trouvait dans Chister-Castle, et une brigade d'agents spéciaux est partie sur-le-champ dans une auto ultra-rapide.

» Son chef vient de nous téléphoner de là-bas...

— Que vous avez trouvé le nid vide, n'est-il pas vrai ? demanda àprement le détective ».

— Tiens, vous saviez cela, déjà ? s'étonna naïvement Son Excellence.

— Parbleu... je vous dirai toutefois que je regrette votre geste, mais ce qui est fait est fait. Adieu, messieurs, je n'ai plus une seconde à perdre !

Il ajouta pour lui-même :

— Dieu merci, elle n'était pas là ! Et il songeait à la dame en gris.

Puis il entra dans les bâtiments de l'Ecole des Chartes et se fit indiquer la « Closerie des Navets ».

Le garçon de salle eut un gros rire.

— Elle a vraiment du succès, votre galerie, sir, il n'y a pas une heure qu'un monsieur s'est présenté ici pour la même raison.

— Comment était-il ? Je dois le connaître...

— Heu... il avait une grosse barbe noire et des lunettes bleues, grosses comme des hublots de navire.

— Naturellement, dit le détective en lui tournant le dos.

— Qui est-ce donc ? demanda encore l'employé.

— Je crois qu'il s'appelle Nemo, et qu'il habite quelque part à Nulle-Part City !

— Ah, vraiment ! dit l'autre avec indifférence et ne comprenant pas.

Le cabinet des estampes dépréciées n'était pas grand, et les albums dont avait fait mention Huggins étaient rangés sur des rayons, suivant un ordre alphabétique minutieux.

Harry Dickson eut tôt fait de trouver celui portant la lettre H, et le feuilleta fiévreusement. Il lut des noms de gloire, puis d'autres moins connus, et même qui ne l'étaient pas du tout.

— Hoggarth !

Le nom y était, et même il était suivi d'une légende imprimée en grosses lettres : *Le Village Interdit*.

Mais c'était tout : la page ne présentait plus qu'une négligente dentelure : la gravure avait été arrachée.

Mais une autre trace, toute fraîche celle-là, s'imprimait sur les pages voisines : deux larges taches de sang.

Harry Dickson les considéra longuement, les dents serrées.

— Ah, murmura-t-il, la balle de la dame en gris a été bien envoyée : l'homme qui voulait tuer Durmond et qui vient de voler cette gravure a été blessé !

» Il ne me reste plus qu'à explorer à mon tour Chister-Castle, devenu brusquement désert !

6. Le village interdit

Par une de ces matinées d'automne qui sont plus grises, plus ternes et plus lugubres en Angleterre que partout ailleurs, Harry Dickson était revenu à Lambton-House. Ce fut Jelkins qui le reçut.

— Sir Herbert n'est pas à la maison, dit le majordome, je crois qu'il est reparti pour Londres, tellement la solitude le rongait depuis votre départ.

» Mais vous êtes toujours le bienvenu ici, monsieur Dickson. Allez-vous chasser ?

Peut-être bien, Jelkins, seulement c'est plutôt la fatigue qui me ramène chez vous. J'ai eu hier une journée particulièrement éreintante.

— Alors, sir, dit Jelkins qui avait des idées spéciales et arrêtées sur les cures de repos, ce seront d'excellentes truites de torrent et une marinade de chevreuil que j'aurai l'honneur de vous servir. Savez-vous que Chister-Manor est désert à cette heure ?

— Plus ou moins, mais comment le savez-vous ?

— Comme si l'on ne savait pas tout entre voisins ! Les policiers de Scotland-Yard se sont montrés assez désolés en faisant halte au village ! Mais j'ai mon idée à ce sujet !

— Ah ! et laquelle donc, mon brave Jelkins ?

Le domestique prit un air mystérieux.

— Pour moi, les trois lascars qui circulent dans le pays, dans un vieux landau dont le dernier des métayers ne voudrait pas, ne sont pas partis, mais se tiennent cachés dans le château même. C'est plein d'attrapes, ces vieilles demeures ! J'en sais quelque chose !

— Heureusement que Lambton-House n'en possède pas ! dit Harry Dickson en riant de bon cœur.

— Heu !... Heu !... c'est possible après tout, mais je n'en jurerais pas !

— Voilà qui est passionnant, Jelkins ! Vous savez que j'aime entendre parler de ces choses mystérieuses, tout en n'y croyant guère. Mais si vous pouviez me montrer une de ces attrapes, comme vous dites, je crois que je vous allongerais un beau pourboire.

Jelkins dodelina de la tête.

— Une attrape ?... murmura-t-il. Il se peut que je m'exprime mal en parlant de cela dans cette maison-ci, mais serait-ce la même chose si je vous parlais d'un fantôme ?

— Oh ! Jelkins, quel est le château d'Angleterre qui ne possède pas le sien ?

— C'est vrai, mais le fantôme de Lambton-House n'est pas un revenant comme les autres.

— Allons, racontez-moi cela, Jelkins, il fait gris, il vente et il bruine, il n'y a pas de temps meilleur pour se raconter des histoires de l'autre monde, en fumant une pipe et en buvant un bon grog ! affirma le détective.

— Je vais immédiatement préparer le grog, dit Jelkins, faisant preuve d'un beau zèle en tirant du rhum du buffet et en faisant chauffer l'eau de la bouilloire. Où monsieur désire-t-il que je le serve ?

— Ici, dans votre cuisine, Jelkins mon ami, auprès de votre grand feu de bûches, l'endroit me paraît idéal.

Jelkins, très fier, approuva de la tête. Il prépara deux solides chopes de grog au rhum avec sucre et citron, et demanda la permission d'allumer une pipe à son tour, ce que le détective lui accorda de grand cœur.

Une fois installés face à face, le domestique demanda s'il pouvait prendre la parole, pour raconter son « histoire à dormir debout ».

— C'est un bien curieux fantôme, dit-il, et pas alcoolique pour un sou...

— Comment un fantôme pourrait-il être intempérant ? demanda malicieusement le détective.

— En vidant le vin de la cave, comme cela s'est encore fait dans certaines maisons de ma connaissance. Mais celui-ci ne boit que de l'eau et quelle eau, sir, de la méchante eau de pluie !

Subitement Harry Dickson fut tout oreilles.

— Continuez, Jelkins, votre histoire me paraît de nature à passionner le meilleur monde.

Jelkins, flatté dans son amour-propre de conteur, continua :

— Cela commence par des cris bizarres, comme quelqu'un qui prend à contrecœur un gargarisme, ensuite ce sont de grands hoquets, et cela s'achève par une sorte de sauvage mélodie jouée sur de grandes et basses orgues.

— Et quand cela arrive-t-il ?

— La nuit naturellement, les fantômes ne peuvent se manifester en plein jour, vous ne l'ignorez pas, sir.

— Vous avez raison, et alors...

— Alors ? Eh bien ! voilà ce qui est curieux : le lendemain notre réservoir d'eau de pluie est complètement à sec : le fantôme a tout bu !

— C'est bien malhonnête de sa part !

— Ce serait malhonnête si l'eau ne nous était pas rendue, mais

quelques heures après nous trouvons le réservoir rempli comme il l'était la veille !

— Où se trouve-t-il ?

— Dans une sorte d'appentis proche de la buanderie ; ce sont de vieilles conduites de plomb descendant des toits qui l'alimentent, mais nous ne nous servons plus de cette eau, depuis qu'une bonne canalisation a été construite, qui nous relie aux réservoirs du village.

— Et le fantôme ? Ne l'avez-vous jamais entrevu ?

— Heu... une fois, mais c'est assez vague. Il n'y a pas bien longtemps pourtant. Une nuit je suis descendu de ma chambre, parce que je souffrais d'une violente rage de dents. Je voulais prendre dans le buffet de cette cuisine une goutte de rhum. Jugez de mon mécontentement quand je trouvai le placard ferme à l'intérieur. Oui, sir, un placard dont je suis seul à avoir la clef !

» Comme je voulais l'ouvrir, la porte en fut violemment tirée de l'intérieur, et comme je parvenais à l'entrebâiller en usant de toutes mes forces, je vis une grande main noire en retenir le loquet.

» Je restai un moment interdit, puis, me saisissant du tisonnier, je me ruai sur cette porte. À mon grand étonnement, elle s'ouvrit sans difficulté. Il n'y avait rien d'insolite à l'intérieur du placard. Donc, c'était bien un fantôme qui m'avait joué ce vilain tour !

— L'avez-vous raconté à votre maître ?

— Ah non ! il m'aurait accusé d'avoir trop bu, et je tiens à ma bonne réputation !

— Puis-je voir ce placard ?

— Le voilà devant vous, sir !

Harry Dickson l'ouvrit. C'était une armoire encastrée dans la muraille, et son aspect était celui de tous les placards du genre : profond, sombre et garni à sa partie supérieure de quelques rayons.

Le détective l'inspecta attentivement, mais tout comme Jelkins, il n'y trouva rien d'insolite. Il allait le refermer quand quelque chose attira son attention.

Le rayon inférieur était formé d'une large plaque de marbre noir, soutenue par de mignonnes cariatides. L'une des figures sculptées ne lui était pas inconnue : elle reproduisait exactement celle du Verseau, figurant au bas de la fontaine de la gravure d'Hoggarth.

Ce fut un trait de lumière pour Harry Dickson, mais il ne laissa rien paraître de son émotion. Il referma la porte du placard en haussant les épaules, et ils achevèrent de vider leurs verres, en devisant d'histoires terrifiantes qui semblaient fort du goût de Mr. Jelkins.

Le soir tomba rapidement et après un souper particulièrement soigné, que lui servit le majordome dans la salle à manger solitaire, Harry Dickson retrouva sa chambre à coucher.

Il attendit que le cartel du hall sonne onze heures, pour se glisser sans bruit dans la vaste demeure endormie.

Il évita d'allumer la lumière, trouvant son chemin à tâtons vers la cuisine, où une dernière lueur de feu se mourait dans le foyer alourdi de cendres.

D'une main que l'émotion rendait quelque peu hésitante, il ouvrit le placard et toucha la tête sculptée.

Mais ce n'était là qu'une pierre inerte et le détective eut tôt fait de l'apprendre ; en vain y appuyait-il de toutes ses forces, elle restait parfaitement immobile.

Dans l'ombre il s'installa sur une chaise et se livra tout entier à ses réflexions.

Soudain l'image entrevue s'imposa de nouveau à son cerveau : sur le dessin d'Hoggarth, la gargouille laissait fuir un filet d'eau.

D'un bond il fut debout et alluma sa torche électrique pour parfaire l'examen de la cariatide. Bien lui en prit.

— La figure s'enfonçait complètement dans la muraille, présentant un grand renflement à l'endroit où elle se confondait avec les pierres de la paroi, et là, à sa partie supérieure, il y avait une ouverture en entonnoir que le détective n'avait pas encore découverte.

Il songea alors aux admirables mécanismes hydrauliques des siècles derniers, qui par leur ingéniosité, étonnent encore les constructeurs actuels.

— Un siphon... murmura-t-il, puis un jeu de vases communicants, enfin la mise en action de la formidable force hydraulique !

Il marcha vers l'évier voisin et s'empara d'un grand broc de fer qu'il remplit sans bruit au robinet de la fontaine. Cela fait, il commença à en verser le contenu dans l'orifice supérieur du Verseau.

Tout le contenu du broc y passa, puis un autre, un troisième... au sixième broc, la gargouille fit entendre un léger glouglou et laissa filer un jet d'eau.

Harry Dickson arrêta sa manœuvre et attendit... il lui semblait entendre un bruit lointain et confus, comme si une action mystérieuse commençait à de grandes profondeurs et soudain le bruit spectral décrit par Jelkins se fit entendre. Ce fut une suite de gargouillements que suivirent de bruyants hoquets, et bientôt la basse grave et sauvage d'un orgue lointain monta dans la nuit. Harry Dickson frissonna, mais c'était de joie.

— Rien d'autre que le bruit de l'air montant dans un puits qui se vide, dit-il ; le réservoir doit baisser de niveau à cette heure, allons voir.

Il trouva promptement la buanderie et la petite grange oubliée qui était en son milieu.

Sous le jet blanc de sa torche, il vit l'eau descendre... descendre et comme elle atteignait un niveau de grande profondeur, quelque chose émergea qui se mit à monter vers lui avec célérité. C'était une fine échelle en fer.

Harry Dickson empoigna le premier échelon et le sentit abondamment graissé sous la main.

— Bonne précaution contre la rouille et la morsure des eaux, murmura-t-il en commençant immédiatement la descente.

Elle fut plus longue qu'il avait pu le supposer de prime abord.

Il lui sembla descendre le long des parois d'une longue et étroite carrière. Enfin son pied toucha terre.

S'il s'attendait à trouver un fond de boue, il s'était trompé : en fait, il posa les pieds sur une vaste plaque de fer qui rendit un son creux.

Il se trouvait sur un très étroit palier quadrangulaire, aux parois noires et luisantes, mais dont l'une était métallique. Le système d'ouverture ne devait pas être loin ; le détective le trouva promptement sous la forme d'un gros anneau de métal noir qu'il tira et qui vint à lui.

Une porte glissa sans bruit, et disparut au long de glissières admirablement huilées, dans une fente.

Un passage en pente douce était là, devant lui. Il s'y engagea.

Au fond de la nuit, une lumière luisait, qui devenait plus brillante à mesure qu'il avançait.

Et soudain il vit une immense grotte circulaire au dôme surélevé et magnifiquement éclairée par des torches sans nombre, et, en face de lui, le bizarre village interdit d'Hoggarth !

En face n'était pas l'exacte vérité : il se trouvait au centre de la place publique même. Au dernier moment il avait dû gravir une petite côte fort montante, et il était sorti par la fontaine aux sculptures.

C'était tellement irréel, qu'il resta un long moment à regarder les exquises petites maisons, le fin clocher se profilant sur un ciel artificiel de grande beauté et illuminé par des lumières cachées.

Tout à coup il eut un geste de stupeur : à l'étage d'une des maisons riveraines, une fenêtre était éclairée.

Elle luisait, carrée, d'une belle clarté jaune, brillamment éclairée de l'intérieur.

Harry Dickson enjamba la margelle du puits et fit un pas vers la maison, mais aussitôt il s'arrêta et resta immobile comme une statue.

Une ombre venait de se profiler devant les vitres éclairées, une silhouette noire et difforme qu'il reconnaissait bien : l'ombre chinoise, entrevue une nuit, au haut de la tour de Chister-Castle !

Et au même moment une sauvage clameur éclata, qui, elle

aussi, n'était pas inconnue au détective : c'était celle entendue par lui, la nuit tragique où Frank Brereton mourut !

L'heure de l'action était arrivée.

Le détective vérifia son revolver, l'arma et s'avança vers la maison où la clameur retentissait, mais diminuait déjà d'ampleur, se terminant sur un mode de plainte et de désespoir.

La porte de la maison n'était pas fermée, elle s'ouvrit au loquet et dès le vantail poussé.

Harry Dickson se trouva dans un intérieur vieillot et adorable, éclairé par une minuscule bougie fichée dans une applique murale.

Devant lui, l'escalier en chêne lustré devait conduire à l'unique étage.

La plainte ne résonnait plus que sourdement derrière la porte close devant laquelle Dickson avait fait halte, son arme braquée.

Brusquement il repoussa cette porte et la lumière d'un double candélabre abondamment constellé de cire, le frappa en plein visage et l'éblouit.

La porte lui cachait encore la plus grande partie de la pièce, dont il ne voyait que les chaises rembourrées de cuir brun et les larges fauteuils ; il dut faire deux pas en avant pour se trouver devant la créature.

Elle était tellement monstrueuse qu'il braqua son revolver sur elle.

Oui, c'était bien le hideux vieillard à barbe de bouc, aux yeux immenses qu'il avait vu ricaner dans la salle voûtée de Chister-Manor au moment où une balle la frappait au front.

Pourtant, elle n'avait pas les mêmes yeux de poulpe en fureur, mais un regard rempli d'une affreuse tristesse.

Et Dickson vit alors qu'elle pouvait à peine avancer dans la chambre.

Deux immenses boulets de forçat entravaient ses pieds et ne lui permettaient qu'une très lente et pénible avance, tandis que les mains étaient passées dans des chaînes compliquées.

— Harry Dickson... dit l'être d'une voix profonde.

— Qui êtes-vous ? demanda le détective d'une voix tremblante.

— J'étais, répondit le vieillard, en appuyant sur le mode passé du verbe, j'étais Percy Cruxley !

Le détective allait lui poser une nouvelle question, mais l'homme fit un signe de véhémence impatience.

— Allez dans la maison voisine de l'église, c'est une prison... vous arriverez encore à les sauver !

— Qui donc ?

— Des hommes et... une femme qui le méritent !

— Et vous ?

— Ne craignez rien pour moi, pour l'heure !

Harry Dickson salua et sans mot dire se retira, puis, une fois hors de la maison il prit sa course vers la demeure indiquée.

Qui aurait pu dire que cette maison à la façade puérile dissimulait un affreux hall gris, aux pierres nues et humides ?

Il hésita devant une série de portes sévères, quand tout à coup un bruit de voix attira son attention.

Il s'élevait derrière la plus éloignée de ces portes, celle qui, légèrement entrebâillée laissait passer un fin rayon de clarté.

Une seconde plus tard, il observait par la fente l'étrange scène : deux hommes étaient enchaînés à la muraille et Dickson reconnut Aldon Miller et Brent. Une troisième forme également enchaînée était couchée sur le sol. Il reconnut le jeune domestique Lark, mais de femme il ne vit aucune trace.

Devant eux se tenait un grand homme masqué, roulé dans un grand manteau de coupe ancienne.

— Me reconnaissez-vous, oui ou non, comme Percy Cruxley ? grondait le masque d'une voix cruelle.

— Jamais, crièrent les captifs, vous êtes un monstrueux usurpateur !

— Très bien, c'est la dernière fois que je vous l'ai demandé. Je vais donc en finir avec vous et commencer par ce jeune idiot qui ne sait plus se tenir debout.

Il tira un long poignard des plis de son manteau.

— Une dernière fois, suis-je oui ou non Percy Cruxley ? hurla le masque.

— Mais non, dit tout à coup une voix tranquille derrière lui, vous êtes tout simplement Herbert Lambton et je vous arrête, au nom de Sa Majesté !

L'homme fit un bond de côté et leva son arme.

La balle du détective le jeta, grièvement blessé, sur le sol.

Ils se réunirent tous quatre dans la chambre du vieux qu'on avait délivré de ses liens de fer et qui s'était mis immédiatement à sommeiller.

— Voici notre histoire, monsieur Dickson, commença Aldon Miller.

» Nous sommes les petits-enfants du grand savant Percy Cruxley que vous voyez ici devant vous. Il fit de grandes découvertes, comme vous le savez, mais il y a quelques années ses facultés baissèrent beaucoup. Alors, un de nous, le jeune Lark, s'attela à son œuvre et ce fut lui qui continua à mettre au point les merveilleuses inventions qui étonnèrent le monde, tout en laissant à notre grand-père l'illusion que c'était lui le véritable inventeur.

» C'est alors qu'il fit la connaissance de Lambton, un hideux mercanti qui, non content de s'attribuer la plus large part des revenus de ses découvertes, voulut diriger celles-ci pour les besoins d'une affreuse guerre.

» Mais sans l'aide de Lark, notre pauvre grand-père ne pouvait plus qu'esquisser des choses fort vagues, que livrer des formules incomplètes ou sans valeur.

» Lambton qui ignorait cela, le fit prisonnier et l'enferma dans le village interdit dont il connaissait l'existence.

» Mais les mauvaises formules avaient troublé l'agence Washton qui voulut en connaître le fin mot. Brereton, puis Bunderwell furent sur le point de découvrir l'énigme de cette cachette. Ils eurent toutefois le tort de vouloir la chercher à Chister-Castle et non à Lambton-House. Lambton les tua sans pitié et il les tua dans notre château, pour donner le change, – cela vous le comprenez –, à la police et même à nous.

» Car, en réalité, nous n'avions que des doutes au sujet de Lambton, dont notre grand-père avait toujours respecté l'incognito.

» Nous avons joué la comédie de l'agression de nuit, pour pouvoir nous introduire chez lui, et voir un peu quels étaient ses hôtes ; hôtes dont nous savions l'attention braquée sur notre demeure.

— Je sais, dit le détective, vous êtes des maîtres pour créer et aussi effacer des traces, mais pourquoi avoir agi ainsi avec les miennes ?

— Vous étiez l'envoyé d'un Gouvernement qui nous demandait des œuvres de mort, et nous ne pouvions vous traiter ni en ami ni en allié. Tout le monde devait forcément nous être suspects ! dit Brent.

— Ensuite, continua Miller, Lambton nous fit prisonnier. Il parvint à capturer Lark et n'eut aucune peine à nous faire accourir à notre tour.

» Il était alors dans un état d'exaspération extrême, parce qu'il venait d'être blessé par un ennemi inconnu de lui, au moment où il se rendait à Londres, pour y faire disparaître la dernière gravure qui aurait pu conduire Harry Dickson vers la retraite de la grotte.

» Au cours de la captivité de Cruxley, il s'était aperçu des facultés altérées du vieux savant, et vaguement il entrevoyait que l'aide devait venir de l'un de nous, sinon de nous trois.

» Il nous proposa alors de jouer le rôle de Cruxley... car lentement il avait formé le dessein de paraître comme tel, devant le monde.

» N'oubliez pas que Cruxley s'appelait avec raison, le savant invisible !

— Pourquoi ? demanda le détective.

— Pour deux raisons, sir, d'abord pour sa terrible laideur, qui

lui fait horreur à lui-même, bien qu'elle cache un cœur magnifique, ensuite par sage précaution. Combien d'espions internationaux, en effet, n'ont-ils pas essayé de l'approcher, mus par les plus sombres desseins.

— Ainsi, dit Dickson en s'adressant à Miller, vous avez joué le rôle de l'ombre chinoise, avec une tête artificielle sur les épaules, pour ne pas laisser croire à ceux qui vous espionnaient, que le véritable Cruxley fût captif ?

— Tout juste, monsieur Dickson.

— Maintenant, murmura le détective, je comprends pourquoi, l'inconnue en gris, prétendait que, *pour le moment*, c'était Cruxley qui avait tué Bunderwell ; elle pensait à celui qui essayait d'usurper ses noms et qualités.

— La femme en gris, dit-il tout haut, mais de fait... Sir Cruxley me parlait d'une femme captive.

— Il a dit cela ? s'écria Lark, prenant pour la première fois la parole, il a parlé d'une femme ? Le Ciel en soit loué ! Cher grand-papa, il a su !

Et Dickson ouvrit tout à coup de grands yeux.

Il vit le vieillard sortir de sa somnolence et entourer de ses bras décharnés les épaules du jeune Lark.

— Oui, je savais, mon petit, qui autrement qu'une femme aurait pu joindre tant d'intelligence à tant de tendresse !

— Mon Dieu... murmura le détective en regardant le jeune Lark avec des yeux grands d'étonnement, car il venait de revoir les beaux yeux noirs aux regards profonds, Lark... mais c'est vous la dame en gris.

— Et ceci mérite une explication, dit Aldon Miller. Notre grand-père n'aimait pas les femmes. Il ne fut pas toujours tendre pour sa fille, notre mère à tous trois. Il disait que si jamais une fille lui naissait, il la désavouerait.

» Mais Lydia vint au monde et grand-père ne sut pas que c'était une fille.

» Plus tard, nous avons dû conserver le secret, car Lydia était l'aide préférée du savant et il aurait bien souffert de savoir que c'était une fille. Pourtant il a su...

— La voix du cœur, murmura le savant invisible, elle s'est éveillée en moi, quand celle de l'esprit commençait doucement à se voiler...

FIN

LE CABINET DU DOCTEUR SELLES

1. Le mort du Clifton-Hotel

L'agent 164, de service dans Arbey Street, dans Bermondsey, se réfugia sous le porche du Clifton-Hotel, à cause d'une violente averse mêlée de grêlons et de fines aiguilles de glace. Il avait encore une heure devant lui avant de terminer son service. L'horloge lumineuse, en saillie sur la façade de l'hôtel, marquait dix heures.

Clifton-Hotel n'est pas un établissement de tout premier ordre, mais sa clientèle se recrute parmi la bonne bourgeoisie. Ce sont surtout des courtiers de province qui y descendent pour y traiter leurs affaires. Les chambres en sont confortables, bien que d'un luxe un peu suranné, et quelques-unes sont louées avec de petits salons-bureaux, où les pensionnaires peuvent recevoir convenablement leurs clients et leurs amis.

L'agent 164 qui, plus tard eut à dresser un rapport détaillé de sa soirée de service n'eut, à part un fait unique, rien d'anormal à y consigner. Et ce fait, le voici dans toute sa singularité.

Il était blotti sous le porche, pestant contre la pluie et la froidure, quand, au milieu de la rue déserte, il entendit un coup sec, tel celui d'un engin tombant d'une certaine hauteur.

Il vit alors un objet bizarre et vaguement coloré, émergeant d'une flaque d'eau.

C'était une ombrelle de grandes dimensions, pourvue d'un manche métallique fort lourd. La toile en était peinturlurée de la manière la plus extravagante ; une des baleines s'était brisée dans la chute.

« D'où, diable, cela provient-il », se demanda l'agent, éberlué.

Arbey Street est une large artère, si bien que l'ombrelle n'avait pas pu tomber d'une des fenêtres riveraines. Elle avait dû être projetée avec force de l'une d'elles pour tomber aussi loin sur la chaussée.

« Une ombrelle par ce temps-ci est une chose bien inutile ; je comprends qu'on la balance au loin ! »

Il la remisa dans un coin du porche et n'y pensa plus.

A sa grande satisfaction – car la nuit se faisait de plus en plus froide et humide –, l'heure de sa relève approchait.

Un bruit de pas le fit tressaillir de contentement : la ronde policière de nuit s'approchait, débouchant au loin de Bridge Street.

C'est à ce moment qu'un cri affreux déchira les ténèbres et fit presser le pas à l'escouade qui s'avancait.

En quelques secondes, elle rejoignit l'agent 164.

— Cela vient de l'hôtel, s'écria le brigadier.

— Mais, protesta l'agent 164, qui vit son repos prochain compromis, cela pourrait tout aussi bien venir d'ailleurs.

Il vit alors qu'un inspecteur en civil accompagnait les hommes et il se figea *au* garde-à-vous en reconnaissant le superintendant Goodfield, de Scotland Yard, en tournée d'inspection hebdomadaire.

— Non seulement le cri est venu de l'hôtel, déclara sèchement le fonctionnaire, mais il doit venir de la chambre d'angle où il y a de la lumière. J'ai vu une ombre se projeter sur le store : une ombre qui gesticulait comme prise de frayeur. Allons voir !

Le gérant de l'hôtel, mis au courant, commença par trembler.

— J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux dans la maison ; ce serait désastreux pour la clientèle, surtout par les temps qui courent et qui sont si fort à la concurrence.

— Qui occupe la chambre d'angle ? demanda Goodfield.

Le gérant fit un effort de mémoire.

— C'est la chambre 42, elle se loue avec un salon-bureau. Pour le moment, elle a pour locataire un Mr. Paradieu, un Français de Dijon qui s'occupe, je crois, d'archéologie.

Il consulta un registre et affirma :

— C'est bien ainsi... Antime Paradieu, archéologue, Dijon. Il y a trois jours qu'il est ici. C'est un homme bien tranquille.

— Savez-vous communiquer par téléphone avec lui ? demanda le superintendant.

— Certainement, répliqua le gérant avec quelque fierté, le téléphone est installé dans toutes les chambres.

Il s'approcha du standard et forma le numéro de la chambre.

— Pas de réponse ?

— Non... Je resonance, il est peut-être endormi ?

— La lumière n'est pas éteinte dans sa chambre.

— Non... Il ne répond pas, dit le gérant avec un soupir. J'ai un passe-partout, mais il se peut bien qu'il ait glissé les verrous à sa porte.

— Qu'à cela ne tienne, dit l'un des agents en brandissant un trousseau de clés, nous avons tout ce qu'il faut pour entrer.

L'ascenseur les conduisit au quatrième étage.

— La clé est tournée à l'intérieur, dit Goodfield après un bref examen ; nous allons frapper.

Pas plus qu'au téléphone, il n'y eut de réponse.

— Allons, Ravens, ouvrez la porte, ordonna le chef.

Ce fut l'affaire de quelques secondes ; parut un petit salon propre et net, éclairé doucement par une lampe de bureau.

— Mr. Paradieu ! cria le gérant, on... Passez d'abord, messieurs,

je ne puis me faire à l'idée de me trouver devant un mort.

— Et pour mort, il l'est ! s'écria Goodfield en s'élançant au milieu de la pièce.

Un homme, vêtu d'un complet redingote, était étendu sur la carpeste devant le bureau ; le fauteuil tournant avait été renversé et gisait à quelques pas de là.

Goodfield se pencha sur la masse inerte.

C'était un homme qui avait largement dépassé la cinquantaine ; il portait une épaisse barbe noire, le front large et découvert dénotait l'intelligence.

Ses yeux étaient clos et une pâleur mortelle avait envahi ses traits.

— Comment est-il mort ? demanda l'agent 164 ; je ne vois aucune trace de blessure.

— Hm, murmura le superintendant, c'est vrai... Tout me fait croire à une soudaine embolie, mais les médecins se prononceront à ce sujet.

— Tiens, dit l'un des agents, il a quelque chose dans sa main.

Ils distinguèrent un carton de la dimension d'une carte à jouer, où se trouvait gravée une singulière figurine.

C'est à cette minute qu'un événement singulier se produisit.

Les policiers entendirent de nouveau un cri de terreur, mais c'était, cette fois-ci, le gérant qui le poussait.

Une forme agile bondit parmi eux, faillit jeter Goodfield par terre, fondit comme l'éclair sur le bureau et gronda.

— Qu'est-ce là ! hurla le chef.

C'était un énorme chien au pelage fauve, à la tête énorme.

Il s'était lancé, tout de go, sur la table de travail et tenait dans ses formidables crocs un gros portefeuille en cuir pâle.

— Attrapez-le ! tonna Goodfield.

C'était bien plus vite dit que fait.

L'animal sembla comprendre l'ordre ; il recula en grondant et, prenant brusquement son élan, bousculant les agents, il s'élança hors de la chambre.

— Attrapez-le, vous dis-je ! rugit le chef.

Mais le chien avait disparu comme une ombre sans qu'on pût savoir où et comment.

— C'est un peu fort, gronda Goodfield, à notre nez et à notre barbe, voici qu'un sale cabot vient de voler un portefeuille dans la chambre d'un homme mort, peut-être assassiné !

Déjà le gérant alertait le personnel, mais personne ne put donner la moindre indication quant au voleur à quatre pattes.

Force leur fut de retourner auprès du mort.

Dans la poche intérieure de sa redingote, on trouva un autre

portefeuille pourvu d'une grosse somme en banknotes anglais, mais ne contenant aucun papier d'identité. D'une enveloppe, on retira un passeport au nom d'Antime Paradieu – papier que Goodfield rejeta aussitôt avec mépris et colère.

— Il faut être plus qu'aveugle, grogna-t-il, pour ne pas voir que c'est un passeport faux, archifaux. Cela se fabrique en série à Genève et à Rotterdam, ces machins-là... et il se trouve encore des gérants d'hôtels assez bêtes pour s'y laisser prendre, ajouta-t-il, en lançant un regard furieux à l'infortuné gérant du Clifton-Hotel.

L'agent Ravens, qui avait retiré doucement le carton carré de la main du mort et l'avait examiné avec un étonnement croissant, interpella son chef.

— Je n'ai jamais vu pareille chose, Mr. Goodfield, dit-il en lui tendant l'objet. C'est d'abord la matière dont c'est fait : c'est du cuir et ce n'est pas du cuir ; cela glisse sous les doigts et, au toucher, cela a quelque chose de répugnant, si j'ose le dire. Quant à ce que cela représente, je donnerais volontiers quelques shillings pour le savoir.

Goodfield, après l'avoir examiné à son tour, secoua la tête.

— De plus malins que moi s'en occuperont demain au Yard, signifia-t-il en mettant l'image dans sa poche.

— Voici le médecin, dit tout à coup le gérant, en poussant une tête anxieuse dans la pièce tragique.

— Ah c'est vous, docteur Selles, dit Goodfield en reconnaissant le médecin du quartier. Voulez-vous un peu voir ce dont il s'agit ?

Le docteur Selles se pencha sur le mort.

— Quand l'avez-vous découvert ? demanda-t-il.

— Il y a à peine un quart d'heure, nous l'avons entendu crier et...

— Comment ? Que dites-vous ? Vous l'avez entendu crier ? Voulez-vous rire, chef ? Il y a au moins deux heures que cet homme est mort !

— Hein ? Vous... vous dites ?... balbutia le superintendant.

— Et c'est un minimum, le corps est déjà froid et la rigidité cadavérique commence à se manifester, fut la brève et incisive réponse.

— Que le Cric me croque..., s'exclama Goodfield, je l'ai vu gesticulant devant la fenêtre.

— Ou bien quelqu'un d'autre !

— Ah, pardon..., la chambre était fermée à clé !

— Ce ne sont pas mes affaires, mais bien les vôtres, riposta le docteur Selles ; je suis médecin et non détective. J'affirme une dernière fois que cet homme est mort depuis plus de deux heures.

— Et de quelle manière ?

— Naturelle, pourtant... Une embolie, une émotion soudaine et

violente.

L'agent 164 qui, dans l'espoir de se distinguer, s'était mis à fouiller la chambre, s'écria tout à coup.

— Chef ! regardez donc... L'appareil téléphonique est décroché !

— C'est l'appareil qui communique avec la ville, dit le gérant.

— Alors, il a dû recevoir ou demander une communication, dit Goodfield ; c'est très important, cela. L'employé du standard est-il encore là ? s'enquit-il auprès du gérant.

— Oui, il ne finit son service qu'à minuit.

La réponse du téléphoniste leur parvint vite :

— Mr. Paradieu a été appelé au téléphone à huit heures.

— Voyons ce que nous raconte le Central, dit Goodfield.

— Communication envoyée d'un bureau public de Paddington, déclara le Central.

— Voilà bien notre chance ! gémit Goodfield.

— Tout de même, répliqua le docteur Selles, le préposé aux communications urbaines vient de fixer une heure : huit heures. A ce moment, cet homme a décroché le téléphone...

— Et ne l'a pas raccroché !

— Parce qu'il était mort !

— Hein ?

— Oui, de peur...

— Alors, dit lentement Goodfield, si je saisis bien, c'est à cause de ce qu'il a entendu au téléphone ?

— C'est là une magnifique déduction qui vous fait honneur, Mr. Goodfield.

Le policier sentit l'ironie, mais se contenta de se mordre les lèvres.

De nouveau, l'agent 164 prit la parole.

— Faut peut-être que je vous raconte ce qui est arrivé avec l'ombrelle.

— L'ombrelle ? Que me chantez-vous d'ombrelle ; vous voulez dire un parapluie, sans doute, par le temps qui court ?

— J'ai dit une ombrelle, et je maintiens que c'en est une, s'obstina l'agent 164. Puis il raconta l'incident.

— Mais, diable d'empoté, qu'attendiez-vous pour me le dire ? hurla Goodfield, content de trouver enfin une tête de Turc. Allez me chercher votre... parapluie.

— J'ai dit « ombrelle », dit l'agent 164 en s'éloignant.

Mais sa victoire fut de courte durée ; quand il revint, il avait l'air aussi penaud qu'un renard confondu par une poule.

— Je... ne... la trouve plus ! bégaya-t-il.

— Crétin... Que ne vous mettez-vous crieur de journaux et non agent de police ? tonna Goodfield.

Mais le docteur Selles lui fit signe.

— Il est assez juste que cette ombrelle ait disparu, Mr. Goodfield, dit-il d'un ton conciliant.

— Quant à cela, dit le superintendant en se rengorgeant, c'est mon affaire ; je suis de la police et non médecin.

— Croyez-vous ?

C'était dit d'un ton si bizarre que le policier regarda le docteur avec quelque effarement.

Il vit la fine barbiche blanche tressauter d'une joie mal contenue et les yeux briller étrangement derrière les binocles en or blanc.

— Mais... docteur Selles...

— En effet, Mr. Goodfield, pourrais-je vous parler un moment seul ?

Le superintendant se tourna vers les agents et le gérant.

— Descendez tous ; je vous suis à l'instant, dit-il brusquement.

Une fois seul avec le médecin, il le considéra d'un air rogue.

— Qu'avez-vous à me dire, docteur ?

— Simplement ceci...

La barbiche blanche disparut comme par enchantement et les lunettes d'or tombèrent.

— Dieu du ciel ! s'écria Goodfield... Harry Dickson !

— Chut ! Pas si haut, le mort est capable de nous entendre. Oui, mon vieil ami, depuis huit jours, je surveille le quartier, et je me suis entendu avec mon vieux camarade, le docteur Selles pour prendre sa place ici. Vous ne pourriez vous imaginer ce que l'on apprend de choses dans ce métier.

— Et... ce changement de personne et d'état a-t-il quelque chose à voir avec l'affaire qui nous occupe en ce moment ? demanda Goodfield.

Le visage du détective s'assombrit.

— Peut-être bien, répondit-il évasivement.

2. Le mort en balade

Harry Dickson aurait été bien embarrassé si Goodfield avait dû pousser sa curiosité plus avant. Jamais il n'avait suivi des pistes plus incertaines, ni poursuivi des choses moins tangibles.

Racontons, aussi brièvement que possible, ce qui l'incita à se substituer à la personne du vieux docteur Selles.

Selles était un des plus anciens médecins du populeux quartier de Bermondsey. Ce n'était pas un prince de la science, mais un bon et consciencieux praticien, possédant une clientèle honorable qui l'adorait.

Lui et Harry Dickson se connaissaient depuis bien des années, et sans être un familier de Baker Street, le vieux médecin y venait de temps à autre fumer une pipe, deviser de quelques menus faits de la journée, se laissant parfois séduire jusqu'à boire un verre de grog ou de vieux whisky.

Mais, depuis quelques semaines, le vieillard semblait soucieux. Plusieurs fois, il s'était arrêté au milieu d'un entretien en murmurant :

— Maintenant je viens voir l'ami Dickson, mais Dieu sait si je ne viendrai pas, un de ces quatre matins, rendre visite au détective Dickson.

En vain ce dernier l'encourageait à se confier à lui, à chaque fois le praticien secouait la tête d'un air de doute en disant :

— C'est trop bête, après tout..., il n'y a rien.

Harry Dickson connaissait trop bien l'âme humaine pour ne pas sentir qu'il y avait « quelque chose ».

Pressé par son ami, le docteur finit toutefois par dire :

— Je voudrais bien vous voir quelques jours à ma place !

Harry Dickson saisit la balle au bond.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il.

— Vous ne comprenez pas ce que je veux dire, riposta le docteur. Je voudrais que vous soyiez un jour installé, pour quelque temps, dans mon cabinet comme le docteur Selles... C'est idiot, n'est-il pas vrai ?

— Pas du tout ! répliqua le détective.

Il regarda son vieil ami avec attention, puis lui demanda l'autorisation de se retirer quelques minutes dans son cabinet de travail.

Quand il revint, le bon docteur poussa un cri d'effarement et en

laissa choir sa fidèle pipe de bruyère.

Le docteur Selles était devant lui... : il croyait se mirer dans une glace : sa longue redingote, sa barbiche blanche, ses lorgnons d'or fin.

— Vous voyez, cher ami, que rien n'est plus facile, déclara Harry Dickson ; allez donc vous reposer pendant une quinzaine de jours à la campagne et mettez votre vieux domestique dans la confidence.

— Inutile, dit le docteur Selles, mon fidèle Marwell me quitte à la fin de la semaine. Il est perclus de rhumatismes, le pauvre, et devra faire une longue cure dans une ville d'eau. Je dois songer à le remplacer.

— C'est chose faite, dit vivement le détective, je crois que j'ai le domestique rêvé sous la main. A présent, dites-moi franchement ce qui vous tarabuste.

Le vieillard fit un geste désolé.

— Au risque de vous paraître bien ridicule, je dois vous dire, Dickson, que je n'en sais rien. Peut-être qu'au bout du compte, vous allez conclure que je suis un vieil imbécile et que des idées fixes se sont emparées de mon cerveau. Voici que plusieurs de mes clients, et des plus anciens, que je connais de très longue date, souffrent tous à la fois de maux impossibles à définir.

» J'ai beau les examiner, rien ne cloche dans leur organisme, et pourtant ces gens éprouvent mille tortures. Ils dépérissent et vieillissent. A ce jeu-là, ils ne pourront guère résister longtemps.

— Qui sont ces gens ? demanda Harry Dickson.

— De petites gens du quartier, mais tous fort honorables.

Il tira un agenda de sa poche, le feuilleta et finit par trouver leurs noms :

— Prescott, un fabricant de conserves, possédant une petite usine dans Whites Street ; Midgett, un fonctionnaire retraité, presque mon voisin dans Tanner Street ; Eisengott, un vieil horloger de Brunswick Sheet Court ; Miss Stower, une petite rentière ; Altroyd, un brave pique-assiette qui ne me paye jamais mes honoraires mais qui est un gai garçon dont j'apprécie la compagnie et la bonne humeur ; Tiprey, un employé de commerce qui voyage beaucoup mais dont je n'ai plus de nouvelles depuis deux mois environ.

» Tous ces gens me semblent vivre dans une même appréhension, bien qu'ils ne se connaissent pas entre eux. Je ne parviens pas à leur arracher la moindre confidence et, pourtant, je sens qu'ils savent quelque chose... quelque chose de redoutable dont, à leur avis, un médecin pourrait les délivrer.

— Une hantise ? demanda Harry Dickson.

— Si vous voulez l'appeler ainsi, c'est peut-être le mot qu'il faut.

— Cela ne manque pas d'intérêt.

— N'est-ce pas ? Je suis content de vous l'entendre dire... Alors,

je me suis déjà dit quelques fois : Harry Dickson en tirerait bien quelque chose.

— Eh bien, mon ami, on essaiera de le faire !

Sur ces mots finit l'entretien de Dickson et du docteur Selles, — entretien qui eut pour suite le changement de personnage du célèbre détective et son établissement, en lieu et place du docteur, dans la vieille maison de Tanner Street, où il tenait son cabinet de consultation.

Peu de jours après, en effet, le docteur Selles partit de nuit pour un village solitaire des Grampians, Dork-Glen, et une couple d'heures après, comme s'il revenait de consultation, l'autre docteur Selles (ou Harry Dickson) entra dans la maison de Tanner Street.

Le lendemain, le domestique Fred Marwell lui fit ses adieux, et le détective put ainsi se rendre compte qu'il était bien entré dans la peau de l'absent, car Fred ne s'aperçut nullement de la substitution.

C'était un vieil homme, tout voûté, s'aidant d'une canne pour guider sa marche rendue pénible par les rhumatismes. Il sanglota en disant adieu à son maître, aux chambres et aux meubles qu'il avait entretenus avec amour et dévouement.

Il tint à recevoir lui-même son remplaçant et lui fit mille recommandations. Celui-ci était un jeune homme de mise modeste mais soignée, qui l'écouta avec respect et attention.

— Il est bien un peu jeune, monsieur le docteur, avait dit Fred Marwell, mais il me paraît bien élevé et puis il ne vous demande pas un trop gros salaire.

— Tenez-moi au courant de votre état, Fred, repartit le maître. Je crois que Menton est un séjour tout indiqué pour votre mal. L'air et la chaleur du midi ont parfois opéré des miracles dans votre cas. N'oubliez pas de m'écrire s'il vous manque quelque chose...

Le docteur Selles n'aurait pas parlé autrement.

Et Harry Dickson, secondé par son nouveau domestique en qui nous n'aurons aucune peine à reconnaître son élève Tom Wills, avait débuté dans son rôle de médecin de quartier.

Au bout de huit jours, il avait dû se rendre à une certaine évidence : le docteur Selles n'était pas du tout un vieil imbécile, mais un homme qui avait bien deviné. Aussi voyons-nous les notes suivantes figurer à l'endroit des clients du docteur, dans les cahiers du détective :

Prescott.

Gros homme de peu de culture, mais sans doute bon commerçant. Cinquante-cinq ans. Veuf sans enfant. Habite une belle maison dans le voisinage. A doublé son personnel. Semble vivre dans une grande terreur de quelque chose qui pourrait lui arriver.

Palpitations cardiaques. Vient régulièrement trois fois par semaine à mes consultations.

Midgett.

Grand homme maigre, à la mine ascétique. Fortuné mais très avare, discute toujours sur le prix de la consultation. Célibataire. Cinquante-huit ans. Habite une petite maison proche, mais remplie de magnifiques objets d'art. Palpitations cardiaques très aiguës. Ne manifeste pas ouvertement une terreur occulte, mais elle se lit dans ses yeux. Vient deux fois par semaine.

Eisengott.

Viel homme à l'aspect vénérable. Vit seul. Cœur solide, mais se plaint d'étouffements et d'insomnies obstinées. Vient régulièrement de deux en deux jours pour renouveler ses médicaments qu'il prétend toujours être trop faibles. Allonge nos entretiens en parlant de différentes choses d'une manière très sensée. Examine presque chaque fois les trois cartels de la maison et les tient en bon état, sans réclamer de salaire, par une innocente manie de vieil artisan épris de son métier. Sursauts de terreur brusques ; on dirait qu'il écoute toujours quelque chose.

Altroyd.

Gros garçon jovial. Cinquante-quatre ans. Bien de sa personne. Vient souvent, mais sans régularité. Palpitations cardiaques parfois très fortes. Se plaint de cauchemars. Célibataire ou veuf, est très évasif sur ce sujet. Sur le registre de la police, est indiqué comme ayant été marié à l'étranger et divorcé. Ne paie jamais et essaye souvent de glaner une invitation à dîner. M'a emprunté de petites sommes. Bavard ou ayant l'air de l'être.

Miss Stower.

N'est venue qu'une fois. Quarante-huit ans. Très belle femme encore. Vit seule. Semble relativement fortunée. Cœur solide ou plutôt qui l'a été, sujette à des palpitations intermittentes. Très intelligente. En proie à une terreur évidente, cela se voit à l'affolement du regard.

Tiprey.

N'est pas venu. Semble avoir quitté le quartier. Sa maison est fermée. Il y vivait seul et prenait ses repas au restaurant. Pas de données intéressantes à obtenir jusqu'ici sur sa personne.

Notes particulières.

Il y a des conclusions générales à tirer de tout cela, conclusions

que Selles n'a pas faites, car elles ne sont pas du domaine de la médecine. Tous ces gens sont célibataires ou veufs et habitent seuls, ou sans familiarité avec leurs sujets. Ils ne se connaissent entre eux que comme voisins et pas autrement. Ils souffrent d'un même mal : une terreur irraisonnée, ou qui peut paraître telle.

Point de grand intérêt : ils semblent tous s'intéresser davantage « à la maison » qu'à la consultation du docteur.

Cette constatation servit de point de départ à Harry Dickson, pour soumettre la vieille demeure à une exploration en règle.

C'était une bâtisse qui datait de plus d'un siècle, avec des chambres nombreuses et mal agencées, des recoins sans nombre et sans utilité.

Selles ne devait pas être grand ami du confort moderne, car il s'était contenté de trois ou quatre pièces, meublées à la diable, pour y vivre.

Même le vieux domestique Marwell ne semblait rien avoir fait pour la rendre plus agréable ou plus pratique.

Il vivait dans une cuisine du sous-sol, énorme et sombre, éloignée du rez-de-chaussée dont la séparait un immense escalier tournant et une véritable enfilade de corridors mal éclairés.

Son mal lui défendant la montée et la descente continuelle des escaliers, il s'était aménagé une petite chambre à coucher dans un réduit voisin de l'office, ce qui ne devait pas être étranger à l'aggravation de ses rhumatismes.

Harry Dickson et Tom Wills battirent en vain la place, et le détective dut se rendre à l'évidence que, si les clients recherchaient la maison au lieu de l'occupant, il ne pouvait en discerner la raison. Force lui fut donc d'abandonner presque aussitôt, ce qui aurait pu s'apparenter à une piste.

Nous arrivons maintenant, ou plutôt nous sommes ramenés, à la mystérieuse affaire du Clifton-Hotel.

L'avant-veille de la mort du soi-disant sieur Para-dieu, Harry Dickson avait reçu la visite de ce dernier.

Bien qu'il fût étranger et n'appartint pas au groupe signalé par le docteur Selles, son cas était le même.

Harry Dickson détecta les mêmes palpitations cardiaques, la même terreur.

Mais il remarqua autre chose.

Il vit, tout le temps que dura la consultation, les yeux du client fixés sur lui d'un air profondément scrutateur. A plusieurs reprises, l'homme semblait sur le point de lui demander quelque chose, mais il ne le fit pas.

Or, parmi les remarques générales, faites sur les cinq patients, il y en avait une que Dickson n'avait pas consignée par écrit, mais qu'il retenait mentalement : « Aucun de ses malades ne se laissait ausculter du dos ! »

Et l'inconnu, ou le soi-disant Paradieu, lui aussi s'y était refusé obstinément !

Mais, à présent, le corps gisait sur les dalles de la morgue et Dickson, qui n'avait pas voulu le faire en présence des policiers, comptait bien combler cette lacune en allant faire subir au mort un examen plus consciencieux.

Dès l'aube, il se dirigea vers le dépôt mortuaire.

Il y parvint, alors que le préposé en ouvrait les portes.

Le détective, toujours sous les atours du docteur Selles, exhiba un permis de visite en règle qu'il avait fait signer par le superintendant Goodfield.

— Ah, dit le gardien, c'est pour le macchabée de cette nuit. Très bien... Je ne fais que prendre mon service ; je vais appeler mon collègue de la nuit, qui s'apprête tout juste à partir. Holà, Pinkers !

Pinkers arriva, avec l'air maussade d'un homme qui s'apprête à jouir d'un repos bien gagné et que l'on dérange.

— Quoi de neuf ? grogna-t-il.

— C'est pour le particulier qu'on a conduit ici cette nuit. Le permis de ce monsieur est en règle.

— Quel particulier ? demanda Pinkers en bâillant.

— Attendez que je lise son nom..., un nom pas ordinaire, qui ressemble à un film, Paramount..., non, Paradieu.

Pinkers partit d'un gros éclat de rire.

— Il a été plus matinal que vous, dit-il ; il est déjà allé se promener !

— Quoi... comment ? s'écria Harry Dickson.

— Mais oui, qu'y a-t-il de si étonnant à cela ? Je ne fais que des choses parfaitement en règle, moi ! Tenez, voici le papier qu'on est venu me remettre, il y a plus d'une heure déjà : *Ordre de remettre le corps du nommé Paradieu aux employés de l'école de médecine.*

Ils sont venus à deux avec un fourgon.

» C'est un papier en règle. Il est contresigné par un médecin et par un officier de Scotland Yard. Lisez vous-même !

— Docteur Selles... superintendant Goodfield, lut Harry Dickson en étouffant difficilement un juron.

— Eh bien, demanda Pinkers goguenard, est-ce assez en règle d'après vous ?

— Très, mon ami, ces deux signatures sont fausses !

— Non, mais des fois ! hurla Pinkers.

Mais Harry Dickson était déjà loin.

Il s'élança vers un petit café proche, dont le garçon enlevait les volets, et se rua littéralement sur le téléphone.

Goodfield était encore chez lui et, à l'appel, sortit de son lit, de fort méchante humeur.

— Quoi, que dites-vous, Dickson ? Le cadavre est parti en balade et l'on a eu l'audace d'imiter ma signature ! Elle est terrible celle-là ! Et ce n'est pas tout. Savez-vous ce qui m'est arrivé, cette nuit, en rentrant chez moi ? J'ai été victime d'une agression ! Oui, moi, le superintendant Goodfield de Scotland Yard ! On m'a dégringolé comme un vulgaire pante, comme on dirait à Paris. J'ai reçu un bon coup de matraque sur la tête et l'on m'a refait de mon portefeuille avec quatre livres !

— Et sans doute la petite carte que vous y avez glissée hier soir, au Clifton-Hotel ? demanda Harry Dickson.

— Juste Ciel, c'est vrai ! rugit Goodfield au bout du fil.

— Ce qui signifie, conclut le détective, que l'on a effacé, ratissé, nettoyé à fond tout ce qui aurait pu ressembler à une piste dans cette affaire. Rendormez-vous Goodfield, c'est ce qu'il vous reste de mieux à faire pour le moment.

3. La fenêtre carrée

L'averse battant les vitres, le vent hurlant dans la large cheminée empêchaient Tom Wills de dormir. Le maître était sorti et le jeune homme avait la garde de la grande maison étrangère. Il regrettait fort sa petite chambre chaude et familière de Baker Street qu'il avait dû troquer contre une pièce immense, au premier étage, contiguë à la chambre du docteur occupée maintenant par Harry Dickson. Son lit semblait perdu dans cette vastitude entre quatre murs, comme une oasis en plein désert. Il avait éteint la lumière, car la minuscule ampoule vissée au plafond ne parvenait pas à chasser les ombres qui en rendaient le séjour sinistre et inquiétant.

Les yeux grands ouverts tournés vers le haut rectangle de la fenêtre proche, il était aux écoutes des mille menus bruits de la nuit.

Au-dehors, c'était le grignotement de la pluie et la huée du vent ; à l'intérieur, une suite d'indéfinissables sonorités : une fuite de souris derrière les lambris de chêne, le murmure de montre du taret des boiseries vermoulues, le craquement aigu d'un meuble, les vagues résonances des corridors.

Le maître ne revenait pas, bien que minuit eût sonné depuis longtemps.

Tom, qu'un peu d'inquiétude rendait nerveux, ne put rester au lit.

Il se glissa hors des draps, chaussa ses savates et prit position derrière les rideaux de mousseline de la fenêtre.

Tanner Street s'étendait devant lui, noire et luisante d'eau, un cargo attardé mugissait à longs coups de sirène sur la Tamise proche, les gros yeux des phares de taxis promenaient de temps à autre de rapides pinceaux de clarté sur l'asphalte miroitant, une dernière enseigne lumineuse passait au loin du rouge au vert, puis du vert au rouge, sempiternellement.

Sur le trottoir d'en face, se trouvait un réverbère solitaire, haut et grêle sur patte, et le jeune homme vit que le vent avait soufflé sa lumière – du moins avait réduit son manchon à incandescence à un cône bleuâtre ne répandant aucune clarté autour de lui.

En regardant plus attentivement, il vit une silhouette debout contre la tige de métal bronzé.

Tom Wills resta immobile, prenant bien garde de ne pas faire bouger les rideaux de mousseline qui tamisaient son regard.

Bientôt, ses yeux habitués à l'obscurité distinguèrent plus nettement la forme.

C'était celle d'un homme de haute taille, revêtu d'un épais capuchon et dont un cache-nez noir masquait complètement le bas du visage.

Tom vit le double éclair d'une paire de lunettes s'allumer par intervalles quand la tête de l'homme se levait.

Il remarqua alors qu'en faisant ce geste l'individu tenait les yeux fixés sur la façade de la maison du docteur.

Le jeune homme se soumit alors à une dure discipline des sens, telle que le maître la lui avait souvent enseignée : essayer de suivre un regard.

Ce n'était pas chose aisée dans la nuit et surtout étant donné la distance qui le séparait du trottoir d'en face, pourtant il y parvint, grâce à l'étude rapide de l'angle lumineux fait par les reflets des verres de binocle.

L'homme regardait attentivement une des fenêtres du dernier étage de la maison. Celui-ci était pratiquement abandonné : il ne contenait que des chambres vides, dont quelques-unes faisaient office de débarras.

Tom se souvint de leurs vitres dépouillées de rideaux et de tentures, et ternies par une poussière que les années y avaient accumulée.

Soudain, quelque chose changea dans l'attitude de l'homme.

Tom vit qu'il portait la main à son cœur, comme sous l'emprise d'une subite frayeur, il fit un geste de recul, puis revint à son poste d'observation dans un mouvement d'énergie désespérée.

L'homme devait voir quelque chose... là, à l'étage au-dessus de Tom Wills.

Brusquement, son geste se précisa.

Il leva la main, hésita...

Et Tom vit que cette main tenait un revolver, et qu'elle le tenait braqué sur la maison. Il attendit la détonation.

Elle ne vint pas.

Le jeune homme perçut nettement son cri, un cri étouffé de terreur. Et soudain l'inconnu fit demi-tour et s'enfuit en courant.

Mais ce geste avait été fatal pour son incognito, car il avait fait glisser le cache-nez et permis au jeune détective de reconnaître le visage décomposé de Midgett.

Déjà la nuit avait englouti sa maigre silhouette que Tom entendait encore le bruit fiévreux de sa course dans les ténèbres.

Mais que pouvait-il regarder et qu'est-ce qui avait pu éveiller sa terreur et l'inciter à fuir si brusquement ?

Une fenêtre d'une maison d'en face fournit une réponse à Tom

Wills.

Noire comme elle était, elle faisait office de miroir, et dans son champ sombre, un reflet de forme carrée s'incrusta.

Alors, le jeune homme remarqua qu'une des fenêtres de l'étage de sa propre maison était éclairée d'une lueur rougeâtre et triste, comme celle d'une bougie ou d'une lanterne sourde. Quelque chose bougeait vaguement dans cette nappe de clarté reflétée. Une ombre, collée contre les vitres, ombre difforme et mal discernable, mais qui lui parut singulièrement odieuse.

L'instant d'après, le reflet s'éteignit.

Mais Tom savait qu'il n'était pas seul dans la triste maison ténébreuse.

Et le maître qui tardait à revenir !

Tant pis..., il ne serait pas dit qu'il aurait manqué de courage.

Il endossa à la hâte un manteau, prit son revolver et entrouvrit la porte sur l'obscurité et le silence.

Il n'y avait que cela dans la grande demeure ; le vent ne soufflait plus et seul le bruit argentin d'une gouttière crevée, laissant fuir des torrents d'eau, retentissait au loin, dans une cour intérieure.

Tom commençait à gravir lentement l'escalier conduisant à l'étage, quand un autre bruit troubla le lourd silence.

Il venait du rez-de-chaussée à présent, où une porte venait d'être ouverte avec des précautions étudiées.

Tom se colla contre la muraille, retint son souffle et attendit.

Le bruit se précisait tout en ne se rapprochant pas.

Il se rendit compte alors que l'intrus se dirigeait vers l'escalier de service, une sorte d'échelle tirebouchonnante, montant le long d'une étroite cage d'escalier, et que l'on n'employait jamais.

De cette façon, l'inconnu circulant dans la maison pouvait en atteindre le second étage sans devoir passer devant Tom Wills.

De seconde en seconde, les marches de l'escalier de service, vieilles et vermoulues, craquaient sous un pas prudent ; des pauses plus ou moins longues intervenaient après chaque gémissement des planches.

Tom se décida à reprendre sa montée, lorsqu'un changement très perceptible survint, les pas descendaient à présent, comme si l'intrus eût abandonné l'idée de gravir l'escalier de service.

Ils étaient moins précautionneux, ils se faisaient même rapides : ils fuyaient !

Oui, ils fuyaient, tout à coup véloces et sonores, et gagnaient rapidement le sous-sol.

A ce moment, la porte de la rue claqua avec force.

Tom Wills respira bruyamment : le maître rentrait.

Déjà il pivotait sur les talons et commençait à descendre pour

rejoindre le détective quand un cri déchirant éclata dans la cave.

Un appel d'agonie..., le cri ultime d'un homme qu'on tue.

— Tom ! cria le détective dans le corridor.

— Par ici, maître..., je suis là... *Ils* sont dans la cave !

Un commutateur claqua avec un bruit sec et les lampes du corridor s'allumèrent. Harry Dickson, ruisselant d'eau, vit son élève accourir, l'arme au poing.

— Vite, maître... je vous raconterai tout... Vite dans les souterrains.

Ils les trouvèrent noirs et déserts car Selles ne s'en servait plus guère.

Aucune lampe n'y était allumée ; si quelque chose s'y était passé, c'était au milieu des épaisses ténèbres de la nuit.

Eh oui, quelque chose venait d'y arriver... Quelque chose d'aussi affreux que de mystérieux, sans doute. Les détectives ne mirent pas beaucoup de temps à s'en apercevoir : une flaque ronde et humide luisait dans la clarté de leurs torches électriques : du sang fraîchement répandu.

Mais c'était tout... Nulle part trace d'un corps, d'un cadavre peut-être, nulle part trace d'une lutte : seulement cette énigmatique flaque ronde.

Et l'écho du cri d'agonie mourait encore, en une dernière résonance, dans le vide de la maison !

Tom fit rapidement part à son maître de ce qu'il avait vu et entendu. Ce n'était pas grand-chose, en vérité.

— Au troisième étage ! ordonna brièvement le maître.

Ils ouvrirent la porte d'une pièce absolument vide et Dickson huma l'air.

— Lampe sourde, murmura-t-il, à l'huile minérale. Sentez-moi ce relent de métal chauffé et de mèche carbonisée. Voyons s'il y a d'autres traces, ajouta-t-il.

Mais si les vitres de la chambre étaient sales, le vieux Fred avait laissé une maison propre en la quittant et le détective le maudit intérieurement.

Aucune poussière ne révélait une empreinte dénonciatrice.

Tout à coup une idée germa dans l'esprit de Tom Wills.

— Tenez donc votre lampe allumée, Mr. Dickson, dit-il, et veuillez la braquer vers la fenêtre.

Dickson comprit et fit un geste d'approbation.

Tom courut aussitôt se coller le nez contre les vitres ternies.

Dans la fenêtre de la maison d'en face, un reflet venait de s'allumer.

Tom Wills secoua vivement la tête.

— Ce n'est pas le même reflet, maître ! s'écria-t-il. Regardez,

celui que nous voyons en face de nous, reproduit fidèlement la forme de notre fenêtre à nous qui se termine dans la hauteur par un cintre ; or, celle que j'ai vue se projeter était complètement carrée... Je m'en étais déjà fait la réflexion, car toutes les fenêtres de cette maison sont arrondies par le haut.

— Etrange, se contenta de murmurer le détective.

Là-dessus, ils recommencèrent l'exploration des lieux, parcourant l'étage, mais ne découvrirent rien de nouveau.

— Pourtant, grommela Harry Dickson, il y a quelque chose là-dedans que nous devons tirer au clair sans retard.

Il vint à son tour se poster devant les vitres.

— Tom, dit-il tout à coup, la maison d'en face est vide ; regardez ces deux écriteaux jaunes de vente ou de mise en location, collés sur sa façade. Cela nous permettra de faire une discrète expérience.

» Restez ici. Je vais m'introduire dans cette demeure, c'est l'histoire de quelques minutes et d'un petit jeu de rossignols. Quand vous me verrez apparaître devant la fenêtre du dernier étage où s'incrustait le reflet, allumez votre lampe.

— Entendu, maître !

Harry Dickson descendit, traversa la rue sous la pluie et se mit à explorer la serrure de la porte de la maison vide.

Elle était moderne et opposait toute la résistance d'une mécanique neuve et bien faite. Elle finit toutefois par céder aux habiles efforts du détective qui, nous le savons, était passé maître dans l'art de la cambriole.

Cela demanda quelque temps pourtant.

Enfin, il se trouva dans la place, traversa un corridor sonore, monta l'escalier noir et nu et poussa un soupir de satisfaction en se dirigeant vers la fameuse fenêtre qui devait servir à parfaire l'expérience projetée.

Il se posta devant les vitres et tourna les yeux vers la maison du docteur, puis vers la fenêtre du troisième où il devait voir s'allumer la lampe de son élève.

Cette fenêtre resta sombre.

D'un doigt mécontent, il tapota les vitres.

Aucune clarté ne se fit... Quelques minutes se passèrent et une affreuse angoisse s'empara de Harry Dickson.

Tom Wills n'apparaissait pas et la fenêtre d'en face restait noire et vide.

*

Tom Wills avait vu le maître traverser la rue, puis, pendant quelques minutes, il suivit avec intérêt et non sans impatience les

efforts en apparence inutiles du détective, s'escrimant contre la porte close.

A la fin, dans l'ombre, il crut voir Harry Dickson faire un geste d'appel, comme s'il quémandait de l'aide.

Tom décida d'aller le rejoindre pour le seconder dans sa tentative d'intrusion.

Il n'alluma pas sa torche, par prudence, les bruits bizarres de tout à l'heure étaient encore trop vivaces dans sa mémoire.

Il gagna la porte de la chambre en rasant la muraille.

Puis il se trouva sur le palier et se dirigea vers l'escalier.

A son étonnement, il se heurta contre le mur.

— Me suis-je trompé de route sur un si petit espace ? murmura-t-il.

Il tourna à angle droit, mais retrouva l'obstacle d'un mur plein.

N'y tenant plus, il alluma sa torche.

Une exclamation de stupeur terrifiée monta à ses lèvres.

Il ne savait pas où il se trouvait !

Il était au centre d'un petit cabinet noir, carré, aux murs ternes et nets qui avaient d'étranges luisances dans la clarté de sa lampe.

Il étendit la main vers les parois, le contact en était lisse et glacial : il touchait partout de la tôle d'acier.

Le plancher et le plafond étaient recouverts d'un enduit noir et poli ; seul, au centre du parquet, un cercle de peinture rouge était tracé.

Quelque chose de singulièrement sinistre et de menaçant émanait de ce vide ténébreux où seule s'allumait la mince courbe du cercle écarlate.

Tom heurta les parois d'un poing fébrile ; elles ne rendirent qu'un son mat et étouffé.

Il se mit à pousser des cris, sa voix résonna à peine, retombant à plat.

Un silence formidable avait succédé aux mille et une rumeurs de la nuit d'alentour.

Tom cria encore, tempêta, se mit les mains en sang à vouloir heurter les murs de fer noir...

Sa lampe projetait un cône blanc dans l'étroit espace, mais les murs fuligineux n'en repoussaient aucun rayon.

Une lourde somnolence commençait à s'emparer de tout son être, due à l'air qui, lentement, devenait irrespirable dans cette chambre d'un cubage restreint.

Il lui sembla ressentir une commotion sourde comme le début d'une chute dans le noir et, instinctivement, étendit les bras.

La lumière de sa lampe s'éloigna vivement, à croire qu'elle filait vers des hauteurs vertigineuses.

Dans l'ombre, il fit des gestes de noyé au milieu des flots.

Ce n'étaient plus des murs glissants qu'il touchait de la main, mais des briques, des lambeaux de papier à tapisserie.

Les ténèbres elles-mêmes semblaient devenir moins opaques : il vit vaguement les contours d'une fenêtre *cintrée*.

Et, soudain, jaillit une lumière aveuglante, puis une main qui l'attrapa au collet...

— Au secours ! hurla-t-il.

— Eh bien, quoi... Que vous arrive-t-il ?

C'était la voix de Harry Dickson.

Et comme s'il s'éveillait d'un cauchemar sans nom, il se vit dans la chambre du dernier étage, parmi la lumière braquée d'une lampe électrique qui tremblait quelque peu.

— Mais que diable, d'où venez-vous ? cria Harry Dickson à son oreille.

Oui, c'était bien le maître en chair et en os qui le secouait quelque peu.

— La chambre noire, les murs de fer, le cercle rouge ! balbutia Tom Wills.

— Attendez, répondit Harry Dickson, procédons avec méthode.

Tom ne put que lui raconter son étrange présence dans une pièce inconnue, au moment où il quittait cette chambre, dans l'intention d'aller rejoindre son maître.

— Je suis revenu dans cette maison en courant et en criant votre nom comme un fou, déclara Harry Dickson à son tour. Par trois ou quatre fois, j'en ai fait le tour, décidé à abattre quiconque se serait dressé sur ma route. Par trois fois aussi, je suis retourné dans cette chambre.

» Et, au moment où je regardais une dernière fois par la fenêtre, vous êtes entré ici en hurlant comme un damné.

— La chambre ! gémit Tom.

Harry Dickson l'attrapa par l'épaule et l'entraîna vers les murs qu'il se mit à sonder à grands coups de crosse de revolver.

— Du plâtre, des briques... des briques et encore du plâtre ! gronda-t-il ; je pourrais faire démolir cette vieille cambuse sans rien trouver d'autre. Vous voyez bien qu'il n'y a pas d'autre chambre ici !

— Mais il y a une flaque de sang en bas... Nous avons entendu crier à la mort, et j'ai vu la fenêtre carrée.

— Oui, tout cela est vrai, murmura Harry Dickson d'une voix sombre, il y a tout cela, je ne puis le nier. Et Dieu sait quelles autres surprises nous attendent encore dans cette maison de malheur et de mystère !

4. Mystères sur mystères

D'ailleurs, dès l'aube, le mystère se corsa.

Harry Dickson entrouvrait à peine les yeux, après deux heures d'un sommeil fiévreux, entrecoupé de réveils brusques, quand le timbre de la porte d'entrée retentit.

C'était un envoyé de Goodfield, priant le « docteur Selles » de vouloir venir sur-le-champ au bureau du chef de la gare voisine de London Bridge Station, pour une communication importante.

Tom Wills manifesta une vive répulsion à l'idée de devoir rester seul dans la maison, même en plein jour, mais il dut plier devant les nécessités de l'heure.

Harry Dickson arriva en même temps que le superintendant Goodfield sur le quai de la grande et fumeuse gare intérieure.

— Vous allez voir une ancienne connaissance, Mr. Dickson, dit-il, bien qu'elle soit en piètre état.

Un chef de service, mal éveillé et rendu furieux par le supplément d'ouvrage qu'il devait encore effectuer les conduisit vers un petit réduit attendant à la lampisterie.

Dans la triste et blafarde lumière d'un unique bec de gaz, Harry Dickson vit une forme allongée sous une bâche de cuir noir.

— Un suicidé ? demanda-t-il en voyant une tête barbouillée de sang et déformée à l'extrême par une balle de revolver tirée dans la tempe.

— Vous le reconnaissez ? demanda Goodfield.

Les traits étaient horriblement défaits, mais ils étaient quand même familiers au détective.

— Midgett ! s'écria-t-il.

— Bizarre suicidé, grogna Goodfield ; il s'est tiré une balle dans la tête, derrière le remblai du chemin de fer ainsi que l'attestent de nombreuses traces de sang et de cervelle. Je suppose que la mort a été foudroyante ?

— Sans aucun doute !

D'un geste brusque, le policier du Yard retira la bâche et Dickson eut un recul horrifié devant l'épouvantable spectacle.

A partir des dernières côtes de la cage thoracique, le corps n'était plus qu'une vaste bouillie d'os et de chairs écrasées.

— Alors..., continua Goodfield, il a tout de même eu la force de monter le remblai pour aller se coucher sur le rail et se faire

écrabouiller par le premier train matinal !

— C'est-à-dire qu'on l'a couché sur le rail, déclara Harry Dickson.

— Naturellement, mais pourquoi ? Si l'on avait voulu le rendre méconnaissable, on aurait fait en sorte que les roues du convoi lui passent sur la tête et non sur le bas du corps.

Harry Dickson fit un geste d'assentiment.

— La raison, murmura-t-il tout bas, c'est exactement celle qui empêche mes autres patients de se laisser ausculter le dos.

Goodfield lança un regard perçant à son ami.

— Vous semble-t-il possible, Dickson, que ce nouveau crime soit apparenté à celui du Clifton-Hotel ? Je ne sais trop pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il pourrait en être ainsi.

— Et votre idée est bonne, Goodfield, mais il me faudra quelque temps encore pour coordonner certaines choses, beaucoup de choses même.

— Très bien, répliqua le superintendant, cela vous regarde donc. Je consigne au bas de mon rapport : « Harry Dickson s'en occupe ». Cela suffira pour contenter mes chefs. Heureux homme ! A propos, parmi les choses qui se rattachent à ces histoires, il y a mon portefeuille et mes quatre livres perdues. J'espère que vous les retrouverez également.

— Peut-être bien, répondit le détective avec un vague sourire.

Il retourna à Tannerstreet, et bien qu'il ne fût pas resté absent bien longtemps, il retrouva Tom Wills au milieu d'une grande agitation.

— Il y a de nouveau quelqu'un qui s'est promené dans la maison, s'écria-t-il dès qu'il eut revu le maître.

— Non... Racontez vite !

— Il n'y a pas grand-chose à dire ni à raconter, riposta le jeune homme de mauvaise humeur. Je ressemble à un écolier dont on se moque dans les grandes largeurs. J'étais tout à mon rôle de domestique, et je m'étais dit qu'il vous serait agréable de boire une tasse de thé chaud, à votre retour.

» Je ne descends plus dans les sous-sols que quand il le faut absolument, tellement cet endroit m'horripile. Je faisais bouillir l'eau sur le petit réchaud à gaz du parloir, quand j'ai entendu marcher dans la maison. Le bruit venait de votre cabinet de travail. J'y ai couru aussitôt : la porte en était fermée de l'intérieur.

» Pourtant, j'étais certain qu'elle était ouverte quelques instants auparavant, car vous êtes parti par-là et, par conséquent, vous n'auriez pas pu fermer le battant de l'intérieur.

» Mais j'y avais encore accès par les pièces du fond, quitte à traverser le corridor dans toute sa longueur.

» C'est ce que j'allais faire, mais la portière de la véranda s'est soulevée. Une ombre a glissé devant le panneau vitré du fond.

» — Qui vive ? ai-je crié. Halte... ou je tire ! »

» Pour toute réponse, j'ai entendu quelqu'un dégringoler en vitesse l'escalier conduisant aux caves et je me suis précipité à mon tour.

» L'homme bondissait comme une chèvre, bien qu'il fût de forte corpulence, et comme il atteignait les dernières marches, il est passé devant l'œil-de-bœuf qui donne un peu de clarté aux cuisines souterraines.

» J'ai reconnu Altroyd.

» Sans réfléchir, j'ai crié son nom.

» — Mon Dieu ! a-t-il gémi... Et soudain, ce fut comme si la terre venait de l'engloutir !

» Je croyais de nouveau avoir affaire à quelque passage secret, quand j'ai entendu un bruit de chute dans la cour.

» Il y a moyen, comme vous le savez, de passer dans cette cour par la buanderie du sous-sol et aussi par un petit escalier de fer. L'homme aurait dû avoir des ailes pour y parvenir en aussi peu de temps. N'empêche que j'ai suivi le même chemin. Il n'y avait qu'une échelle renversée, mais nulle trace d'Altroyd !

Harry Dickson avait écouté sans souffler mot. Il prit sa pipe, la bourra et se mit à la fumer avec frénésie.

— Voyons, Tom, vous êtes un garçon très agile. Vous connaissez bien les aîtres de céans. Je cours moi-même assez vite. Nous allons faire une expérience.

» Je prendrai la place d'Altroyd là où vous avez cru l'entrevoir. Comme ça. Est-ce que j'y suis ?

— Tout à fait !

— Bon, je me mets à courir vers la cour, vous allez me suivre de la même vitesse que tout à l'heure. Y sommes-nous ?

— Nous y sommes !

— All right ! Je file...

Tom rattrapa son maître dans la cour, au bout de l'escalier de fer.

— Je ne puis admettre, déclara Harry Dickson, qu'un homme ait pu se mouvoir avec plus de vélocité. Or, au moment où vous arrivez dans la cuisine de la cave, vous entendez déjà la chute de l'échelle au milieu de la cour. Il y a un être très malin et très habile en jeu, Tom !

— Mais Altroyd ? demanda le jeune homme.

— Nous finirons bien par connaître les mystères de cette maison, car il y en a.

» Mais, sous peine de la faire démolir pierre par pierre, je ne puis rien de plus pour le moment... A propos d'Altroyd, voici toujours

quelque chose.

Le détective se pencha et ramassa un chapeau melon sur le carreau de la cuisine.

— Cet endroit ne vous rappelle-t-il rien, Tom ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Je vous le dirai donc : la flaque de sang de cette nuit, mon petit !

— C'est ma foi vrai ! s'écria le jeune homme. Quelle nuit, mon Dieu ! Je suppose que vous allez vous mettre immédiatement à la recherche du nommé Altroyd ?

— Heu..., logiquement, il faudrait que je le fasse, mais je crains fort que ce ne soit du temps perdu. Allons voir ce qu'il a pu fabriquer dans mon cabinet de travail.

Ils quittèrent les sous-sols pour revenir au rez-de-chaussée, et, par les pièces en enfilade, ils atteignirent le cabinet du docteur.

— Eh bien, s'écria Tom Wills, en voilà un cochon !

La pièce était complètement en désordre. Les tiroirs bâillaient, les livres de la bibliothèque étaient bouleversés sans le moindre ménagement.

— Il n'y a pourtant rien de volé, déclara Dickson. L'argent est dans le tiroir. Altroyd n'est donc pas un voleur ordinaire.

— Il a cherché quelque chose, déclara Tom Wills.

— Sans aucun doute !

— Mais quoi ?

Harry Dickson partit d'un éclat de rire.

— Je suppose que nous connaîtrions tout de cette obscure affaire, ou presque, si nous savions répondre à cette brève question, mon ami.

— En un mot, résuma Tom Wills, les gens entrent et sortent ici comme dans un moulin.

» Ils hurlent à la mort et le sang semble sourdre des pierres du sol. Ensuite, il y a quelque part une fenêtre carrée dans la maison, et en plus, une chambre sans fenêtres, avec un cercle rouge sur le plancher ! Et nous n'en savons rien, rien, rien.

— Hum, répondit le détective à mi-voix, ce n'est peut-être pas tout à fait exact, nous savons quelque chose.

— Je serais bien curieux de savoir quoi, demanda Tom piqué au vif.

— Que quelqu'un est venu ici dans la maison, dans mon cabinet de travail, pour chercher quelque chose, et quelque chose qu'il a trouvé.

— Et qu'aurait trouvé Altroyd, je le répète » ?

— Il ne s'agit pas d'Altroyd !

— Oh, mon esprit s'égare, se lamenta Tom Wills.

— Regarder n'est pas voir, Tom, dit le maître, c'est le premier axiome du métier, et vous le connaissez pour me l'avoir entendu dire à maintes reprises.

» Regardez ce tiroir-là ! Il vient de subir les injures d'un récent assaut, mais on n'est pas parvenu à l'ouvrir. Pourtant il l'a été. Mais précédemment... et avec succès !

— Expliquez-vous, maître ! supplia le jeune homme.

— Je veux bien. Celui qui a cherché vainement à le fracturer, c'est Altroyd.

» Les éraflures autour de la serrure témoignent de son extrême nervosité.

» Mais avant lui, cette nuit sans doute, peut-être durant ma brève absence de ce matin, quelqu'un d'autre qui s'y connaissait mieux en matière de cambriole, l'a ouvert aisément et s'est mis à examiner attentivement l'indicateur des chemins de fer qui s'y trouve. Et celui-là a trouvé ce qu'il cherchait. Notamment, grâce à cette petite marque que l'imprudent docteur Selles avait tracée à côté du nom d'une certaine gare écossaise.

— Oh, il cherchait le docteur Selles ! s'exclama Tom.

— En effet !

— Mais... Selles sait-il quelque chose ?

— Je suis convaincu du contraire, mais mon cambrioleur ne l'est pas et je crains qu'il ne perde son temps en passant des heures dans le *Flying Scotchman*, le rapide d'Ecosse.

Il semblait à Tom Wills que le maître perdait du temps, lui aussi. Il lui en fit la remarque.

Le détective consulta sa montre.

— Le jour officiel se lève à peine, Tom. Je me confère le droit de m'introduire par tous les moyens légaux chez certaines personnes que d'ailleurs nous risquons fort de ne pas trouver au logis.

— Et qui sont ?

— Je vais vous citer des noms en série : Prescott, Miss Stower, Eisengott. Je néglige Altroyd ainsi que Tiprey qui semble avoir disparu définitivement de notre horizon. J'ai également beaucoup d'heures devant moi pour lancer à Edimbourg l'ordre d'arrêter un de ces personnages à leur descente du rapide. Si toutefois, ils y ont pris place, ce qui serait plausible.

» Et puis, mon cher Tom, j'attends la réponse à un télégramme que j'ai expédié tout à l'heure d'urgence vers une ville lointaine.

— Je voudrais bien voir un de ces individus en face, marmotta Tom Wills.

— A défaut des pies, allons voir leur nid, riposta gaiement le détective.

Ils commencèrent par carillonner à la porte la plus proche, celle

de Mr. Prescott. Après un temps assez long, le bonnet de nuit d'un vieux domestique parut à la fenêtre.

— Mr. Prescott n'est pas rentré hier soir ! jeta-t-il d'une voix hargneuse.

— Et vous ne pourriez me dire où l'on pourrait le trouver ? demanda Dickson.

— Il ne me prend pas pour confident, ni la femme de chambre non plus, ni le valet de pied, ni la cuisinière... Et maintenant que vous êtes renseigné, vous pouvez nous laisser dormir.

— Allons tenter notre chance chez Miss Stower, dit Tom Wills.

Miss Stower était en voyage depuis trois jours, aux dires de sa logeuse. Tout comme Eisengott ! Les détectives trouvèrent sur la porte du logis de ce dernier une inscription à la craie : *Absent pour affaires de famille. Pas de commissions à remettre.*

— En d'autres termes, allez au diable, grommela Tom Wills.

Il remarqua tout de même que son maître ne paraissait pas le moins du monde déçu de cette carence générale, bien au contraire...

Le détective se frottait les mains et affirmait que tout allait bien.

En reprenant le chemin de Tanner Street, ils virent un porteur de dépêches sonner à toute volée à leur porte.

Harry Dickson pressa le pas.

— Un télégramme pour le docteur Selles, dit le porteur.

— Donnez, mon garçon !

Le détective se hâta de rompre le cachet.

Tom lui vit faire un geste de surprise, puis son visage prendre une expression de grande consternation.

— Par exemple, murmurait Harry Dickson. Je ne m'attendais pas à celle-là !

Il laissa Tom lui prendre la dépêche des mains et le jeune homme lut : *Docteur Selles inconnu. N'a jamais séjourné à Dork-Glen – Inspecteur O'Grady, police d'Edimbourg.*

— Ainsi, ce brave homme de morticole se serait joué de nous ? demanda Tom avec colère.

Harry Dickson secoua lentement la tête.

— Je ne le crois pas, Tom. Mais je crains fort qu'il ne soit arrivé un malheur à mon pauvre vieil ami.

5. Le chien roux

Et, tout à coup, on découvrit la piste du chien. Ce ne fut pas le fait du hasard, mais le résultat des patientes recherches du prestigieux détective.

Le docteur Selles était populaire dans le quartier, et, tout naturellement, Harry Dickson devait hériter de l'affection que lui portaient les gens des environs. Depuis son établissement en tant que médecin, il ne s'était pas trop mal tiré de ses consultations⁽¹⁾. Il avait même sauvé la vie d'un pauvre chien de maraîcher, atteint d'une tumeur à la patte et que ses maîtres destinaient déjà à l'équarrisseur.

Sur le coup, un grand nombre d'habitants étaient venus lui demander conseil pour traiter telle ou telle maladie de leurs toutous, et Dickson-Selles s'en était acquitté avec autant de zèle que de succès.

Cet amour des bêtes devait trouver sa récompense.

Un lampiste de la gare de London-Bridge rendit visite à Dickson peu de temps après la réception du télégramme qui l'avait jeté dans un si profond désarroi.

— Docteur Selles, lui dit le brave cheminot, j'ai appris que vous vous intéressez aux bêtes, et surtout aux chiens.

— Certainement, répondit Dickson d'un air encourageant.

— Cela m'enhardit à vous demander quelque chose, continua le lampiste dont le visage exprimait la satisfaction. Je suppose que vous êtes de la Société protectrice des animaux ?

— Votre supposition est fondée, mon ami, j'en suis.

— Voici ce dont il s'agit, monsieur le docteur. J'étais cette nuit à Victoria Station, où je remplaçais par hasard un confrère attaché aux lignes d'Ecosse. L'express pour Edimbourg quittait la gare, quand soudain j'ai vu accourir un magnifique chien roux qui s'est mis à suivre le convoi de toutes ses forces, en poussant des jappements lamentables. Je suppose que le maître de l'animal devait se trouver dans le train. La pauvre bête a couru pendant quelque temps le long des wagons, et, à la fin, elle bondit sur un marchepied. Mal lui en prit, car elle a été rudement rejetée sur le quai, étourdie et blessée.

» J'aurais voulu m'occuper d'elle, mais je ne suis qu'un humble lampiste, et encore ne suis-je pas attaché à cette gare.

» J'ai songé à vous pour réclamer l'animal blessé, le soigner et le rendre plus tard à son maître.

Harry Dickson eut peine à maîtriser son émotion. Il récompensa

le brave homme et s'en alla immédiatement conférer avec Tom Wills à ce sujet.

— Je vais vous donner un mot pour le chef de gare, Tom, dit-il, vous réclamerez le chien, je m'en porterai garant. Il serait pourtant imprudent de l'amener ici, mais vous allez le conduire chez le vétérinaire Coswell, notre voisin de Bakerstreet et le faire mettre en chenil. Coswell est un de mes amis et je m'entendrai avec lui.

Tom Wills partit et trouva en effet un grand chien, légèrement blessé, qui se tenait accroupi dans un coin du bureau des marchandises. Il n'eut aucune difficulté à se le faire remettre au nom du docteur Selles. Comme l'animal ne pouvait marcher convenablement, et d'autant plus qu'il se montrait morose et rétif, il l'installa dans un taxi et donna l'adresse du vétérinaire Coswell.

Alors seulement, il remarqua qu'il était suivi.

A peine sa voiture s'était-elle mise en marche, qu'il vit, par la vitre arrière, un homme vêtu d'un capuchon accourir vers le poste de stationnement, héler la voiture suivante et faire un geste dans la direction de son taxi.

L'instant après, les deux taxis se suivaient fidèlement.

— Est-ce moi qu'on suit ou le chien ? se demanda Tom Wills.

Il arriva chez le vétérinaire et constata que la seconde voiture venait de stopper à une cinquantaine de mètres de la sienne.

Le jeune homme mit en peu de mots Mr. Coswell au courant de la situation, et il lui demanda l'autorisation de téléphoner à son maître.

— Bon, répondit le détective à l'autre bout du fil, il y a du mouvement et cela me plaît. Je suppose que vous n'avez pu reconnaître à cause de son capuchon celui qui vous prenait eh filature ?

— C'est exact, maître.

— Dans ce cas, le bonhomme ne s'arrêtera pas à mi-chemin. Il va sans doute se présenter chez le vétérinaire, pour essayer d'approcher le chien qui, je le crois, n'est autre que le fameux cabot qui a volé le portefeuille au Clifton-Hotel, un certain soir.

— Qu'est-ce qui vous fait penser à cela ?

— Heu... le départ du rapide d'Ecosse dont le chien a entrepris la poursuite. Il faut une bête admirablement dressée et surtout très fidèle pour arriver à une pareille extrémité.

— Je comprends... Et ensuite ?

— Vous allez quitter Coswell sur le seuil de sa porte et vous éloigner, en tâchant de n'être pas suivi. Par la suite, vous ferez demi-tour et vous rentrerez chez Coswell par la porte de sortie qui ouvre sur la ruelle. Quand le bonhomme se présentera, il vous faudra le reconnaître et m'en aviser sur-le-champ.

— All right, maître ; tout sera fait selon vos désirs !

Tom exécuta à la lettre les recommandations du détective.

Il prit congé de Coswell et traversa la rue en musant, puis il fit un détour, et, peu après, il était de retour chez le vétérinaire.

Il y était à peine depuis un quart d'heure, qu'un coup de sonnette retentit.

Un serviteur ouvrit la porte.

— Avez-vous place au chenil pour un pensionnaire, demanda le visiteur ; je dois partir en voyage et je désire vous confier mes deux chiens. Puis-je voir le chenil ?

— Volontiers, Sir.

Tom Wills avait entrebâillé la porte d'un parloir donnant dans le vestibule. Il entendit la brève conversation, mais ne put distinguer celui qui venait d'entrer, les traits luisants de pluie, il reconnut cependant l'homme qui l'avait pris en filature : son capuchon le trahissait.

A présent, il suivait le domestique dans la cour de la maison où se trouvaient les spacieuses niches des chiens pensionnaires.

— Tiens, qu'est-ce que c'est ? demanda le visiteur.

— Il vient d'entrer, sir, un chien blessé qui devra être soigné par Mr. Coswell, fut la réponse.

Il se trouvait devant la niche où s'allongeait le grand setter roux.

Tom s'approcha. Mais il était déjà trop tard : les choses s'accomplirent avec une extrême vélocité. Une flamme jaillit du capuchon et l'homme fondit comme un éclair vers le vestibule, bousculant le jeune détective. Presque aussitôt, la porte de la rue claqua violemment. Quand Tom Wills se fut relevé et eut atteint le seuil à son tour, son étrange agresseur avait disparu.

L'accueil que lui fit son maître dès son retour précipité manqua certes d'enthousiasme, mais aucun reproche ne lui fut adressé.

— Le chien ? demanda brièvement le détective.

— Mort..., une balle dans la tête.

— Hum, une belle piste de perdue, ainsi que bien du temps passé à la préparer ! Mais ne nous perdons pas nous-mêmes en vaines récriminations ! Et l'homme, l'avez-vous reconnu ?

— Eisengott !

— Je m'y attendais.

— Je suppose, hasarda Tom Wills, avec l'espoir de réparer quelque peu sa maladresse, qu'Eisengott a conduit jusqu'au train la personne qui partait par le rapide d'Ecosse. Il aura vu ce qui est arrivé avec le chien et il aura voulu détruire un témoin qui risquait de devenir gênant.

— Cela pourrait être ainsi.

— Alors, s'écria impétueusement le jeune homme, il nous faut

mettre la main sur Eisengott et sur le voyageur inconnu.

— Va pour Eisengott. Quant au voyageur, il court... ; on n'a arrêté personne dans le train. Ou plutôt, on a laissé échapper quelqu'un..., chemin faisant !

— Vous savez qui ?

— Oui, Miss Stower !

— Mais pourquoi aurait-elle pris place dans le train, pour ne pas continuer le voyage ensuite ?

— Je reprends votre supposition de tout à l'heure, en la modifiant de fond en comble, mon garçon. Miss Stower part à la recherche du docteur Selles. Eisengott accourt pour lui faire savoir qu'elle ne le trouvera pas au bout de son voyage. Le train est déjà en marche, aussi ne descend-elle qu'à la première halte. Son chien qui l'a suivie est victime de l'accident que vous savez.

» Vous avez absolument raison en disant qu'Eisengott a supprimé un témoin qui aurait pu devenir gênant.

— Alors, ce chien est celui de Miss Stower ?

— Sans aucun doute.

— Et pourquoi Eisengott est-il venu à la dernière minute avertir Miss Stower de ne pas continuer son voyage ?

— Parce qu'il venait d'apprendre que le docteur Selles ne se trouvait pas en Ecosse.

— Comment...

— Parce qu'il venait d'apprendre, lui, où se trouvait le docteur Selles !

— Oh, et dire que ce démon d'Eisengott m'a échappé !

— Aussi vous faudra-t-il le retrouver, my boy !

— C'est bien vite dit, gémit l'infortuné élève.

Il se prit la tête entre les mains, mais soudain il la releva.

— Mais, dans ce cas, maître... Eisengott et tous ces autres bougres doivent savoir que vous n'êtes pas le docteur Selles ?

— Absolument, mon garçon, et je vous avoue que nous avons joué nous-mêmes le rôle des dupes dans toute cette satanée histoire !

— Allons-nous continuer à le faire ?

— Non ! D'ici une heure je ferme la maison, moi aussi et je redeviens Harry Dickson. Je compte jouer un tour au vieil Eisengott : il ne s'en remettra pas de sitôt ! J'ai pris rendez-vous avec Goodfield et ses hommes, pour trois heures à Brunswick Court. Nous allons y cueillir le vieux matois, telle une fleur un peu fripée.

— Eisengott est-il rentré chez lui ?

— Non, mais il ne tardera pas à se trouver aux environs de sa demeure.

Le détective prit une feuille de papier et fit mine de la faire flamber. Tom y aperçut une sommaire figure de mécanique.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il avec curiosité.

— Un petit engin d'horlogerie qui intéresserait Eisengott en tant que mécanicien, mais qui l'attirera bientôt d'une tout autre façon.

» J'avais flairé sa présence sous le capuchon qui vous prenait en filature, et j'avais aussi prévu un échec possible de votre part. J'ai pris les devants. Le petit appareil dont voici les plans a été réalisé et se trouve déjà, par mes soins, dans la cambuse du vieil horloger. A trois heures de l'après-midi, exactement, il fera des siennes.

— Vous allez faire sauter sa maison ? demanda Tom anxieux.

— Petit farceur, me prenez-vous pour un terroriste ?

A l'heure dite, les deux détectives se dirigèrent vers Brunswick Court, un des enclos les plus populeux de Bermondsey.

Ils en tournaient à peine le coin qu'une foule gesticulante se mit à courir devant eux, tandis que le mugissement des sirènes de la brigade de feu déchirait le ciel.

— Au feu ! La maison de l'horloger... et il est absent ! criaient des voix angoissées.

En effet, de hautes colonnes de fumée grisâtre montaient des fenêtres crevées de la maison.

Tom Wills vit des visages connus émerger de la cohue que repoussaient les pompiers. C'étaient les agents en civil de Scotland Yard, parmi lesquels il reconnut Goodfield qui leur faisait des signes d'intelligence.

Harry Dickson s'approcha de lui.

— Toutes les issues sont-elles gardées ?

— Toutes, Mr. Dickson !

— Alors, je vous promets que l'oiseau sera pris !

— Dieu vous entende ! Croyez-vous que ce soit lui qui m'ait volé mon portefeuille et mes quatre livres ?

— Ce n'est pas lui, mais il ne tardera pas à nous conduire vers notre agresseur. J'en suis certain !

— Dites..., murmura Goodfield inquiet, je crois que cela flambe réellement.

— Cela fume bien, mais c'est tout, mon ami. Quelques cartouches fumigènes et un bon appareil d'horlogerie ont tout provoqué !

Tout à coup, le détective s'accrocha au bras du policier.

— Faites circuler vos hommes. Il faut qu'ils entourent cette colonne Moriss, contre laquelle s'adosse ce peintre en bâtiments. Il suit les progrès de l'incendie, avec des yeux qui doivent être bien inquiets derrière les verres fumés de ses lunettes.

— Alors, c'est...

— Pas de nom..., c'est lui. Attention, le bonhomme est malin comme un diable, et agile comme un chat, malgré son âge.

Tom Wills vit avec admiration le souple mouvement tournant des policiers s'opérer autour de la colonne.

— Le cercle est fermé, dit tout à coup Goodfield.

— Bon..., pas d'éclat et faisons vite, car les pompiers vont plier bagage en voyant qu'il n'y a aucune trace de feu. Prenez l'homme par le bras et poussez-le dans la voiture de police qui stationne au bord du trottoir.

Goodfield fendit le cercle des policiers, au moment où l'homme s'apprêtait à fuir.

D'un mouvement bref, il le saisit par le bras, lui fit faire une pirouette et le poussa vers le véhicule dont déjà Harry Dickson entrebâillait la portière.

— Bonjour, Mr. Eisengott, dit le détective en prenant place à côté de son prisonnier, je suis très heureux de vous voir.

La voiture roulait déjà, escortée par les motos de la police.

Le vieil homme poussa un gémissement sourd et ne répondit pas.

D'un geste, Goodfield arracha le foulard et les lunettes qui lui masquaient le visage.

— Grands dieux, Dickson, cet homme se meurt !

— Diable ! gronda le détective, en voyant devant lui un visage ravagé par une souffrance indescriptible. Vite..., l'hôpital n'est qu'à cent pas !

Ils y furent rapidement et on transporta Eisengott, gémissant de douleur, dans une chambre de malade.

— Déshabillez-le, docteur, demanda Harry Dickson.

Comme on lui retirait ses vêtements, l'homme se mit à pousser des hurlements lamentables.

Le médecin de service recula soudain avec horreur.

— C'est épouvantable..., cet homme semble avoir été plongé dans un véritable bain d'acide !

En effet, le corps du vieillard, depuis les hanches jusqu'aux jambes, n'était plus qu'une plaie sanguinolente.

— Je vais lui faire des piqûres calmantes, dit le docteur, c'est tout ce que je puis. Il en a encore pour quelques heures à souffrir... Inutile de le questionner... il ne pourra plus vous répondre.

— Ainsi, murmura le détective, voici quelqu'un qui meurt pour détruire une étrange preuve..., un tatouage sans nul doute.

— Après le décès, l'autopsie pourra peut-être vous donner quelques éclaircissements, hasarda Goodfield, alors qu'ils s'éloignaient.

Dans la soirée leur parvint cette nouvelle ahurissante : *Avons trouvé la chambre du nomme Eisengott vide. Profitant d'un moment d'absence, est parvenu à s'enfuir. Sommes en présence d'un habile simulateur. Les brûlures n'ont dû être que tout à fait superficielles et*

surtout très minutieusement maquillées.

— J'ai compris, dit amèrement Dickson, Eisengott, en prévision d'une arrestation probable, s'était maquillé le bas du corps, et nous a joué la grande comédie. Mon pauvre Goodfield, nous sommes des ânes, des ânes bâtés, et pour peu j'ajouterais : des enfants dans le métier !

6. L'ombrelle qui tomba du ciel

Ce furent des jours de déveine, des jours noirs pour Harry Dickson, Tom Wills et les policiers de Scotland Yard, qui voyaient de moins en moins clair dans le mystère du Clifton-Hotel.

Harry Dickson avait réintégré son domicile de Baker Street et passait des heures à lire sans conviction.

Comme cela lui arrivait souvent en de telles circonstances, il fouillait les anciennes annales du crime. Il feuilletait de copieux tomes composés de coupures de journaux, de notes et de photographies.

Ces recherches avaient-elles abouti à un résultat quelconque ? Tom Wills aurait eu grande peine à le dire, car le visage du maître restait obstinément fermé et Tom n'aurait jamais osé le questionner à ce sujet.

Pourtant, un jour, la figure du détective se dérida quelque peu et son élève l'entendit même siffloter doucement.

— Je suppose..., commença-t-il.

— Que j'ai trouvé quelque chose, n'est-ce pas ? C'est une remarque que vous m'avez faite souvent en pareille matière, mon petit. Pourtant, je suis loin de tenir en main le fil conducteur que je désire.

» Je vois pourtant bien quelque chose, comme dirait le dindon de la fable, et j'ajouterais presque comme lui : « mais je ne sais pas pour quelle cause ». Toutefois, ce n'est pas absolument si négligeable.

» Je me demande à présent pourquoi Tiprey n'est jamais apparu sur notre chemin.

— Pourquoi Tiprey ? demanda Tom Wills, on a à peine entendu parler de lui tout au long de cette affaire.

— Précisément. Or Tiprey est, hélas, le seul point tangible que je découvre à l'heure qu'il est.

— Pourquoi ? demanda Tom avec empressement.

— Parce que Tiprey, seul dans tout ce groupe d'honnêtes gens, est un homme taré, un ancien condamné jugé et puni pour vol et cambriolage.

— Vraiment, et vous serait-il possible de le retrouver ?

— Peut-être, mon garçon.

— Dans ce cas, allons-y ! s'écria impétueusement le jeune homme.

— Où cela ? Au cimetière ? Mais lequel ? Il y en a pas mal !

— Tiprey est donc mort ?

— Comme une souche, et je l'ai constaté moi-même.

Sans laisser à Tom le temps de l'interroger davantage, Harry Dickson lui présenta une photographie de sa collection. Elle représentait un homme robuste, entre deux âges, aux traits énergiques. Le visage complètement rasé, respirait l'intelligence et la volonté.

— Je l'ai applaudi dans le temps, murmura Dickson rêveur. C'était un excellent artiste que diverses scènes se disputaient.

— Un acteur ? demanda Tom.

— Un équilibriste, mais quel équilibriste ! Il vous donnait la chair de poule rien qu'à le voir s'élancer sur le fil raide tendu à travers la salle du cirque.

— Et c'est ce qui l'a tué, acheva Tom Wills.

— C'est ce qui vous trompe. Il est mort de sa belle mort, si toutefois on peut appeler ainsi une mort dite naturelle.

Harry Dickson prit un flacon d'encre de Chine et un pinceau et se mit à barbouiller attentivement le visage glabre du portrait.

Une autre figure commençait à apparaître sur le carton. Tom Wills s'écria :

— Mais j'ai vu cette photo dans les journaux : c'est le mort inconnu du Clifton-Hotel !

— En effet, mon garçon, c'est bien lui !

— A présent la solution du mystère doit être bien proche !

— Ouais ! fit narquoisement le détective, vous allez vite en besogne.

— Il nous faudra battre tout Londres, tout...

— Non, vous allez aligner ici toute ma collection de pipes et remplir de bon tabac de Hollande ce pot de grès.

Une joie intense illumina le visage de Tom Wills.

Le maître allait fumer... fumer et fumer encore, sans doute parce qu'il attendait tout de la réflexion, de la méditation profonde, de ses prodigieuses déductions.

En allumant sa première pipe – une longue pipe de Hollande en terre de Gouda, qu'il ne fumait qu'en de rares circonstances –, il laissa tomber ces mots :

— Nous recommençons tout. Rappelez-vous le soir où Tiprey mourut dans sa chambre, au Clifton-Hotel. Il y a eu le chien, celui de Miss Stower, puis le portefeuille, puis l'ombrelle, puis la disparition de cette dernière, celle du cadavre et celle du portefeuille de notre ami Goodfield...

» Ensuite...

— Ensuite..., supplia Tom Wills haletant.

— Ensuite, vous avez raison, nous savons beaucoup de choses pour débiter, et il ne faudra pas nous laisser conduire comme un

bouchon livré au courant de la Tamise : à savoir sur quelles rives il échouera avant de parvenir à la haute mer !

La fumée enveloppait le détective dont on aurait dit un oracle antique.

Tom Wills se retira sur la pointe des pieds, pour tenir compagnie à la gouvernante Mrs. Crown, avec laquelle il disputa une lente partie de cribbage.

Comme la dernière se terminait sur la triomphante victoire de la brave femme, la sonnette électrique retentit, appelant Tom dans le cabinet de travail de son maître.

Il trouva le détective debout, les traits pâles et tirés, à croire qu'il sortait d'une nuit de pénible insomnie. Mais ses yeux brillaient.

— Il me semble que je vous ai entendu téléphoner longuement, maître, dit le jeune homme.

— C'est vrai, Tom, je me suis renseigné sur tous les programmes de cirque qui se donnent actuellement à Londres.

— Comment, nous allons au spectacle ? s'étonna Tom.

— Certainement, bien qu'il risque d'être d'une nature un peu particulière, tout en ne différant pas, dans son essence, d'une excellente séance de cirque.

— Drury Lane ? questionna l'élève.

— Oh non, Tanner Street seulement.

— Nous rentrons dans notre vieille demeure ? Brrr ! cela n'a rien de bien engageant.

— Seulement en face !

— Dans la maison vide ?

— Vous l'avez dit !

— Et qu'allons-nous y chercher ? Il n'y a que de la poussière et du vide !

— La fenêtre carrée, mon ami !

— Oh... ça..., ne put qu'articuler avec peine le jeune détective.

Il vit son maître se diriger vers la panoplie d'armes qui ornait le mur. Il choisit un fusil de chasse à court canon, qu'il démonta et glissa dans les poches de son manteau.

— Des cartouches ? demanda Tom.

— Oui, une ou deux, mais vous allez en retirer les plombs et les remplacer par du gros sel gris. Demandez-en à Mrs. Crown !

— A quelle chasse allons-nous ? fit joyeusement le jeune homme.

— A la chasse aux oiseaux, Tom, aux oiseaux nocturnes qui passent haut dans le ciel, en faisant aussi peu de bruit que possible avec leurs ailes de velours.

Il était dix heures lorsqu'ils arrivèrent à Tanner Street.

Le temps était froid et brumeux ; le ciel bas et sombre, chargé de

nuées d'encre, pesait sur les toits voisins.

Harry Dickson le regarda longuement comme un marin qui essaye de prévoir le grain, puis il fit un geste de satisfaction.

— Entrons dans la maison vide et installons-nous à l'étage. Il y a deux chaises un peu branlantes que l'ancien habitant a abandonnées dans le grenier ; elles nous seront d'un précieux secours dans notre attente qui pourrait se prolonger. En avant !

La serrure n'offrit aucune résistance. Ils gagnèrent aisément l'étage et s'y installèrent en retrait d'une des fenêtres que le détective prit soin d'entrebâiller.

Tom Wills entendit un claquement métallique et vit, à la faible clarté venant de la rue, que son maître venait de remonter son fusil et d'y glisser les deux cartouches chargées au gros sel.

— Elles ne feront pas grand mal, murmura le jeune homme.

— Elles suffiront à briser les os de quelqu'un s'il n'a pas un peu de chance, riposta ironiquement le maître.

Une horloge de quartier tintinnabula...

Harry Dickson ne soufflait plus mot ; il gardait les yeux braqués sur la façade noire de la maison du docteur Selles.

Tom ne bougeait pas : guidant ses regards sur ceux de son maître, il fixait éperdument les ouvertures sombres des fenêtres.

Elles étaient cintrées par le haut : la fantastique fenêtre carrée allait-elle brusquement apparaître, avec sa triste lumière rouge et l'ombre difforme qu'elle encadrerait ?

A un certain moment, il crut voir le détective bouger légèrement, lever un quart de seconde la tête vers le ciel, puis reprendre sa position première.

Rien n'était pourtant arrivé, si ce n'est un très léger sifflement dont il crut percevoir l'écho dans l'immense silence de la nuit.

Mais Harry Dickson ne disait rien et Tom continua à se taire.

Onze heures... Les coups s'égrenèrent lentement, comme à regret, dans le noir.

Tout à coup, Tom eut une sorte d'éblouissement.

Non que la clarté qui venait de tomber dans leur chambre fût bien aveuglante – au contraire, elle était sinistre et rouge –, mais devant lui, au dernier étage de la maison du docteur, une fenêtre s'était allumée... *une fenêtre carrée !*

Tom allait s'élancer, mais la main du détective s'abattit lourdement sur ses genoux.

— Tenez-vous tranquille, petit imbécile, vous allez faire tout rater !

La voix était dure et haletante et Tom s'immobilisa.

Il continua à fixer la mystérieuse percée.

L'ombre n'allait-elle pas se coller contre ses vitres éclairées ?

Soudain, quelque chose clignota, une ombre difforme voila, un court instant, une partie de la clarté, s'avancant, incertaine.

Et au même instant une détonation éclata.

Qui avait tiré ? Tom vit toujours son maître à la même place, tenant son fusil sur les genoux.

Mais cela ne dura que le temps d'un éclair : Harry Dickson bondit comme un tigre vers la fenêtre, l'ouvrit et épaula rapidement son arme.

Deux coups de feu retentirent.

Tom poussa une exclamation de stupeur : Harry Dickson avait simplement tiré en l'air !!!

Quelque chose tomba dans la rue.

Harry Dickson jura.

— Raté ! Vite Tom, dans la rue et ramassez-moi ce maudit parapluie !

— Quoi ?... Un parapluie ?

Harry Dickson ne l'écoutait plus. Il considérait, d'un œil furieux, la maison d'en face avec toutes ses fenêtres éteintes et qui toutes étaient cintrées.

D'un geste rageur, il déposa son fusil et dégringola l'escalier pour gagner la rue obscure et pluvieuse.

— Tiens, dit-il en ramassant un objet éclaboussé qu'il tendit à Tom, c'est là tout le gibier d'une nuit.

C'était une ombrelle bariolée, pareille à celle que ramassa un certain soir l'agent 164, et qui disparut quelque temps après.

7. L'intermède du cercle rouge

Nous avons intitulé à dessein ce chapitre « intermède », car c'est bien ainsi qu'il apparaît dans la marche de l'affaire.

Tom Wills était seul dans Baker Street. Son maître conférait avec Goodfield et les chefs du Yard.

Avant de partir, il avait manifesté hautement son désenchantement.

— Qui trop embrasse..., Tom, cita-t-il en proverbe.

— Que voulez-vous dire, maître ?

— J'ai cru terminer toute l'affaire, Tom ; j'ai cru faire brelan de captures et j'ai pris... une ombrelle. Vous savez que j'aime à citer La Fontaine, eh bien j'ai fait figure du héron de la fable.

» Cet échassier gourmand laisse passer carpes et tanches et finit par devoir se contenter d'un limaçon.

» J'ai espéré abattre une grosse pièce, toutes les pièces même, et j'ai tiré... une ombrelle.

» Ce qui veut dire que j'aurais pu mettre la main sur au moins un des principaux acteurs de l'affaire, et que, doué d'un appétit trop orgueilleux, je l'ai laissé filer à son tour. Ils vont se tenir à carreau à présent.

Et il était parti sur cette parole qui contenait tant de désillusions.

Tom s'était installé dans le fumoir avec des livres et des cigarettes et ne s'était chargé que d'une besogne : celle de tuer le temps.

Il faisait chaud dans la pièce ; les vitres de mica de la salamandre étaient toutes rouges.

Le livre ennuya Tom, il le laissa retomber. La fumée de sa cigarette montait de plus en plus lentement, lasse elle-même, et Tom déposa l'exquise Muratti, à peine allumée.

Il appuya la tête contre le dossier du fauteuil et s'endormit.

Il dut le regretter, car le rêve qu'il eut, fut plein d'angoissants souvenirs. Il se retrouvait dans la chambre noire, à peine éclairée par une lampe de poche dont la pile faiblissait. Ses yeux s'hypnotisaient sur le cercle rouge tranchant sur le dallage.

— Je rêve... murmura-t-il luttant contre le cauchemar, il faut que je me réveille, c'est atroce !

Il s'arracha difficilement de sa torpeur : la vision persistait.

Les murs noirs étaient tout proches de lui, la grande courbe

écarlate brillait dans la clarté mourante de sa torche roulée par terre.

Tom poussa un cri furieux.

Non, il ne rêvait pas... Il était parfaitement éveillé, mais il était de nouveau prisonnier de l'étrange cachot.

Avec un long sanglot, il tomba sur le plancher.

Mais son abattement ne dura pas : le plancher n'avait pas rendu le même son métallique de jadis. Il se jeta contre les murs : aucune sourde sonorité de la tôle..., mais il vit ses mains couvertes d'une peinture noire et fraîche.

Ce n'était pas la même prison !

Il se mit à frapper, à tempêter, à crier à l'aide.

— Eh bien, qu'arrive-t-il là-haut ?

Tout comme la première fois, la voix du maître répondit à son appel désespéré. Le rêve persisterait-il tout de même ?

Tout à coup, il entendit un bruit de pas montant en vitesse un escalier, et une porte s'ouvrit devant lui, encadrant la haute silhouette du détective.

— Alors, vous vous amusez à vous enfermer dans le grenier ?

— Dans le grenier ? balbutia Tom, mais où suis-je donc ?

— Mais chez nous, êtes-vous devenu fou... ou bien...

Mais Harry Dickson se tut, car il vit soudain l'étrange décor : les murs noirs, le cercle rouge.

— Ah ! ça, s'exclama-t-il, qui s'est donc amusé à peinturlurer cette mansarde de cette sotte manière ?

— Mais c'est l'exacte reproduction de la chambre introuvable, s'écria Tom.

— Par le Ciel, c'est la vérité !

— Et nous sommes bien chez nous, dans Baker Street ?

— Demandez-le à Mrs. Crown. Elle monte...

— Justes dieux, hurla la bonne gouvernante, qui a transformé ma mansarde en une cave à charbons ?

— Quels ouvriers ont travaillé dans la maison ? demanda Dickson.

— Chez nous ? Personne. Mais hier, j'ai vu un vieil idiot qui passait à la peinture rouge les ferrures du toit de notre voisin. Je lui ai demandé quel mauvais goût l'inspirait, mais il m'a dit qu'il avait reçu des ordres et que ce n'était ni ma maison ni mes affaires.

— Et quand vous avez eu le dos tourné, il est entré par la tabatière et s'est mis à peindre notre mansarde, mais en noir !

— Je me demande ce qu'ils ont voulu atteindre, répliqua Tom.

— Que vous est-il arrivé au juste ?

— Rien, il faisait très lourd dans le fumoir, le feu brûlait trop bien.

— Compris : quelque matière soporifique s'est glissée par la

cheminée et a endormi mon Tom. On l'a enlevé ensuite et déposé comme un paquet dans cette chambre pour lui faire croire qu'il était retombé aux mains de ses mystérieux ennemis.

— C'est bien piètre, en vérité, s'écria Tom.

— Je suppose qu'ils vont nous éclairer eux-mêmes à ce sujet, dit Harry Dickson, et que ce ne soit qu'une forme d'ultimatum !

— En tout cas, intervint Mrs. Crown qui continuait à considérer d'un œil furieux sa mansarde si affreusement peinte, il y avait une lettre dans la boîte ; je l'ai retirée au moment de monter. Elle porte la mention *Très urgent*. La voici.

Harry Dickson fit sauter l'enveloppe.

— Là..., que vous ai-je dit ! s'exclama-t-il.

Tom Wills lut à son tour.

Ceci pour vous démontrer qu'il est en notre pouvoir de vous atteindre même chez vous, dans votre propre maison. Mais aussi, parce que nous ne vous voulons aucun mal. Laissez-nous tranquilles, nous ne faisons de tort à personne, et si nous le faisons, ce sera uniquement pour nous venger et pour nous débarrasser d'un monstre.

Harry Dickson poussa un petit éclat de rire vexé.

— Après tout, dit-il, je crois qu'ils ont raison. N'empêche que je désire voir ces gens d'un peu plus près.

— Mais qui sont-ils et que veulent-ils ?

— Nous le saurons bientôt, mon cher garçon, dit le détective en lui tendant une feuille du soir fraîchement imprimée ; voilà un petit articulet, tout à fait fantaisiste d'ailleurs, que j'ai fait insérer moi-même et dont j'attends de grands résultats.

Tom prit le journal et lut : *Mr. Pryatt est brusquement décédé cette nuit.*

— Mr. Pryatt, dit Tom, connais pas...

— Et vous avez vécu pendant des jours et des jours dans Tanner Street pour ne pas connaître vos plus proches voisins ?

— Mais, franchement, je ne me rappelle pas...

— Eh bien, Mr. Pryatt est un vieux solitaire qui habite dans la maison contiguë à celle du docteur Selles.

— Et il est mort ?

— Tout ce qui s'imprime n'est pas vérité !

— Je comprends, vous avez inventé cela de toutes pièces !

— Bravo pour votre extraordinaire, lucidité !

— Ne vous moquez pas, maître, j'ai la tête encore toute perdue et les sens chavirés, mais pourquoi avez-vous fait cela ?

— C'est ce que la nuit qui vient nous apprendra, répondit le détective. Nos adversaires en sont pour leur peinture noire et rouge et

leur peine. Ce journal est le premier sorti des presses et ne sera mis en vente dans les rues que d'ici une heure. J'ai fait en sorte de le faire parvenir aux adresses qu'il faut. Tenez, nous avons tout juste le temps de reprendre notre ancienne place au cabinet du docteur Selles, dans Tanner Street !

8. « Mr. Pryatt est décédé cette nuit »

Le fog, l'épais brouillard jaune qui monte de la Tamise, enfumait Londres, et Harry Dickson s'en réjouit. Cela lui permettait de gagner Tanner Street et d'entrer dans la maison du docteur sans être aperçu de personne.

Tom et lui y mirent d'ailleurs toute la circonspection requise et ils s'installèrent sans bruit.

Pendant quelques secondes, Harry Dickson se permit le luxe d'allumer sa torche électrique, et Tom vit qu'il faisait un geste de surprise.

— Qu'y a-t-il donc de changé, maître ? demanda-t-il à mi-voix.

— Quelqu'un est venu ici durant notre absence, Tom, répondit le maître. Ce n'est pas que cela m'étonne beaucoup, puisqu'il paraît qu'on entre et qu'on sort ici comme dans un moulin, mais ce qui me semble intéressant, c'est que l'intrus est venu ici dans un but bien défini et bien personnel.

— Lequel donc ?

— Celui de se soigner.

— Malade ?

— Non, blessé, et même sérieusement, à en croire les instruments qui ont été employés, répliqua le détective.

Il garda quelque temps le silence, puis dit d'une voix grave :

— Il y a parfois d'étranges coïncidences.

Tom n'en tira pas davantage tout au long d'une attente qui menaçait de s'éterniser.

Il était presque minuit quand les premiers bruits se manifestèrent dans la maison silencieuse. Ils montaient de nouveau du sous-sol, où l'on entendait crisser des portes et des escaliers gémir, mais on pouvait se rendre compte que les intrus le faisaient sans trop de ménagements, comme s'ils étaient convaincus de trouver la place vide et libre d'accès.

Bientôt, les martèlement se précisèrent et les détectives se rendirent à l'évidence : ils provenaient d'au moins deux personnes, qui, délibérément, montaient l'escalier.

— Vite, Tom, murmura Harry Dickson, filons par les salons et prenons par l'escalier de service.

Ils arrivèrent en haut de l'immeuble alors que les pas résonnaient à l'étage inférieur et s'immobilisaient.

Alors une voix parla.

— Vous avez fini par trouver, Eisengott, dit une voix de femme.

— Oui, tout comme Prescott et tout comme Altroyd, mais ceux-là n'avaient trouvé que le passage d'en bas et non celui d'en haut qui est autrement compliqué.

— Pauvres garçons, cela leur a coûté cher !

— C'est vrai, aussi n'en aurais-je pas fait usage, si je n'avais lu le journal de ce soir. Votre balle n'a pas été perdue, Miss Stower.

— Je me demande qui nous trouverons.

— Un mort, Miss Stower !

— Oui, mais qui ? Le docteur Selles ?

— Peut-être, mais sait-on jamais avec lui, c'était le diable en personne !

— Connaissez-vous le mécanisme ?

— A force de réfléchir, oui.

— Et Harry Dickson lui, ne l'a pas découvert.

— Il n'en a pas eu le temps, et puis il n'est pas horloger.

Eisengott se mit alors à s'expliquer d'une voix sèche et monotone, comme s'il se trouvait devant un tableau noir de démonstration graphique. Les deux détectives, aux écoutes, ne perdirent pas un mot de ses propos.

— Notez que la fenêtre où se montrait le chef qui se disait inspiré du démon, et c'était peut-être bien vrai, que la fenêtre donc était carrée, alors que toutes les autres sont cintrées. Elle était aussi plus petite, je l'ai souvent remarqué. Que peut-on conclure ? Que le maître se trouvait parfaitement dans la chambre de l'étage tout en ne s'y trouvant pas !

— C'est incompréhensible.

— Attendez, c'est de fait, une autre fenêtre plus petite qui se situe devant celle de la rue. Savez-vous ce qu'est une tour de réfectoire ?

— Expliquez-vous, Eisengott !

— C'est un porte-plat qui est ouvert d'un côté et fermé d'un autre ; dès qu'il tourne, il s'ouvre dans le réfectoire en question et présente une paroi fermée à l'office qui reste invisible.

— Je commence à saisir, mais je ne vois pas trace de tour.

— Nous allons y venir. Ce n'est en effet pas une tour comme les autres, puisqu'elle s'avance dans la pièce et y recule. Donc, une chambre jaillissait de la muraille et, en même temps, de la maison voisine, elle empiétait sur cette chambre-ci. Le chef entraînait donc dans cette maison sans sortir de la sienne, qui est celle d'à côté !

— Justes dieux, et nous avons vécu des années sans le savoir !

— Le chef était habile, il voulait nous faire croire qu'il habitait la maison du docteur Selles, tout en y habitant peut-être réellement.

C'est infernalement paradoxal ! Dites la vérité pour être convaincu de mensonge ! En tout cas, la maison voisine lui ménageait toujours une retraite prompte et surtout un magnifique repaire de guet !

— Mais le mécanisme ne doit fonctionner que de la maison voisine !

— Parce que celui d'en bas le fait ? C'est le contraire..., il fallait toujours au moins un passage de cette maison, dans l'autre.

— Et comment l'avez-vous trouvé ?

— D'abord j'étais étonné que le maître se servît d'une lampe à huile dès qu'il paraissait devant la fenêtre éclairée pour nous manifester sa présence et nous jeter ses ordres par la fenêtre. J'en ai conclu qu'il avait besoin de tout le courant électrique servant à l'éclairage de l'immeuble pour faire fonctionner sa machine. Et d'un. Maintenant, veuillez observer cette ampoule électrique vissée au plafond. Si je tourne le commutateur, elle s'allume, et remarquez pourtant qu'elle n'est pas vissée à fond dans le culot.

» Il doit y avoir une raison, la voici...

Un léger roulement se fit entendre et on entendit Miss Stower pousser un cri de surprise.

— Venez, Miss Stower, dit la voix d'Eisengott.

Puis ce fut le silence.

Harry Dickson et Tom Wills sortirent de leur cachette et montèrent à l'étage : la pièce était vide.

— Attendons quelques instants avant de faire jouer ce prodigieux mécanisme, dit Harry Dickson. Vraiment, pour le prix de sa découverte, je pardonne beaucoup à ce vieux lascar.

Il laissa s'écouler quelques minutes, puis il avança la main vers l'ampoule du plafond et la vissa à fond.

Un roulement doux se fit entendre, et la muraille de droite parut s'avancer vers eux : une masse noire, distante pourtant d'un pied du plafond et du plancher et roulant sur des billes puissantes, se posa devant la fenêtre.

Un portillon y bâillait.

Harry Dickson braqua sa lampe.

— La chambre noire ! s'écria Tom avec un recul de terreur.

— Oui mon gars. Ces parois de tôle peuvent aussi glisser pour obturer complètement la fenêtre et la porte que voici. Elles transforment l'espace en un cylindre creux. Eisengott nous a dévoilé le mystère de la fenêtre carrée, qui, éclairée, obscurcissait le cintre de celle de la rue. Quant à la bizarre disposition de cette chambre, elle s'explique : son constructeur a dû, dans le temps, s'adonner à la magie noire.

» Il y a certaines incantations qui ne peuvent se faire que dans une place circulaire où rien ne se trouve, complètement noire et

nantie seulement d'un cercle rouge au milieu de son plancher ; au « maître », comme ils disent, elle a dû servir autant de tour de passage entre les deux maisons que de salle d'incantations, et ce, aussi bien dans l'une que dans l'autre maison.

» C'est là une des mille et une minuties des sciences démoniaques.

» Comment y êtes-vous entré ? Je suppose qu'un court-circuit a dû se produire, manœuvrant la tour, au moment où vous étiez dans la chambre. Vous avez pris le portillon au lieu de la porte. Le mécanisme a marché tout seul pour provoquer ensuite la fermeture complète de toutes les issues, et ouvrir la salle des incantations.

— Mais ma sortie ?

— Hm, voilà qui restera mystérieux. On peut supposer que le maître de céans s'est rendu compte du déclenchement accidentel et qu'il a préféré vous rendre à votre liberté, espérant que vous croiriez à quelque sombre cauchemar. Maintenant empruntons cet ascenseur latéral, car c'est bien là sa juste dénomination.

— Mais, dit Tom, sa construction a dû demander un temps infini.

— Il faut croire que le constructeur a eu devant lui tout le temps qu'il souhaitait. Mais, silence maintenant, nous sommes dans la maison de Mr. Pryatt.

En effet, la pièce avait lentement tournoyé sur elle-même et le portillon s'ouvrait à présent sur une chambre à coucher de fort piteuse apparence.

La porte en était ouverte et les détectives virent une faible clarté à travers la cage de l'escalier.

Ils descendirent sur la pointe des pieds. A ce moment, des voix s'élevèrent avec fracas.

— Ainsi c'est vous qui avez tué vos anciens amis, c'est vous qui, après nous avoir attirés sur le chemin du mal, avez transformé notre vie en cauchemar !

— Ah, hi ! hi ! Aha ! répondit une petite voix gloussante, donnez-moi des bonbons !

— C'est cela, jouez à la folie, mais mieux aurait valu pour vous que nous vous eussions trouvé mort ! dit la voix d'Eisengott.

— Vous saviez que mon pauvre mari avait une maladie de cœur, et votre coup de téléphone où vous le menaciez de la police et de la justice l'a tué ! cria la voix déchirante de Miss Stower.

— Aha ! pleurnicha la voix d'enfant, vous avez volé mon petit train mécanique.

— Non, s'écria de nouveau Miss Stower, mais je vais vous ôter votre chienne de vie, vieux scélérat !

— Tom, murmura Dickson à l'oreille de son élève, voici le

moment d'intervenir.

Ils s'avancèrent vers la pièce d'où s'élevaient les voix.

Ils virent une pauvre salle à manger éclairée par une lampe nue pendant du plafond à un fil, et assis au milieu, dans un fauteuil à roulettes, le docteur Selles qui s'amusait à poser des soldats de plomb sur une table.

Miss Stower tenait posément un revolver.

— Haut les mains ! tonna Dickson, alors que Tom désarmait déjà la femme.

— C'est bien, Harry Dickson, répondit Miss Stower d'une voix terrible, protégez ce criminel !

— Pas du tout, dit le détective, le docteur Selles est un brave homme.

— Quoi, que dites-vous ?

— Veuillez regarder dans la chambre voisine, Miss Stower.

Ce fut Eisengott qui en ouvrit la porte ; la clarté de la lampe tomba sur un lit de sangle où une forme immobile était étendue.

— Inutile de tirer sur lui, Miss, dit le détective, vous l'avez eu la nuit où vous avez perdu votre ombrelle pour la deuxième fois.

Tom s'avança vers le mort et recula, stupéfait. C'était Fred Marwell, l'ancien serviteur du docteur Selles.

*

— Ainsi, dit Harry Dickson, s'expliquent bien des choses :

» Il y a quelques années, un directeur de cirque du nom d'Eisengott, faisait de mauvaises affaires. Et dans sa déconfiture il entraîna ses principaux artistes : Prescott, Midgett, Altroyd et Tiprey qui se trouvait alors marié à une artiste dont le nom de jeune fille était Stower.

» C'étaient tous des acrobates fameux.

» Pour leur malheur, ils firent la connaissance d'un gentleman cambrioleur, Marwell. Ils formèrent une bande avec lui, et lui obéirent aveuglément, tout en ne voyant jamais son visage, sans jamais l'approcher, car il leur donnait ses ordres de loin.

» Ils réalisèrent des coups énormes, en toute impunité. Seul Tiprey se laissa prendre un jour et fut châtié.

» Cela suffit à Marwell pour les abandonner et disparaître.

» La vie continua.

» Elle fut presque heureuse pour tous, grâce au pécule qu'ils avaient amassé. Moins pour Marwell qui devint malade et dut se faire domestique du docteur Selles.

» Mais l'ancien chef n'avait pas perdu l'espoir de se renflouer ; il se mit à rechercher ses anciens complices et les retrouva.

» Il leur enjoignit alors de venir habiter Bermondsey pour les y tenir sous sa coupe et les fit chanter copieusement.

» Selles s'était occupé dans le temps de sciences occultes, mais sans grand intérêt pourtant. Ce fut son domestique qui y prit goût à sa place. Comme il recevait à présent presque autant d'argent qu'il voulait de ses anciens complices, il se crut protégé par les forces invisibles du mal.

» C'est ainsi qu'il se montra à eux sous une forme bizarre et menaçante qui influença ces malheureux.

» Mais Tiprey avait commencé à dresser des batteries de défense. Il disparut du quartier, et s'établit non loin de là sous un nom d'emprunt, au Clifton-Hotel, pour pouvoir surveiller son ennemi.

» Il avait déjà mis ses complices au courant de son plan, et s'ils fréquentèrent le cabinet du docteur Selles, c'était afin de découvrir l'identité de leur tortionnaire qui leur envoyait des messages par la fenêtre mystérieuse ; mais ils ne purent le reconnaître dans le médecin même et ne songèrent pas au domestique Marwell.

» Miss Stower communiquait avec son mari d'une façon bien professionnelle : habile danseuse de corde, elle jetait en lasso un câble au-dessus de la rue et passait dans sa chambre sans être vue.

» C'est elle qui poussa un cri de terreur en le trouvant mort.

» Dans son numéro, elle se faisait parfois accompagner par un chien équilibriste. Le chien l'avait suivie malgré elle sur le fil ce soir-là. En prenant la fuite, elle abandonna son chien à l'hôtel.

» A quel mobile la pauvre et fidèle bête a-t-elle obéi en volant le portefeuille de son maître ? Je suppose qu'elle ne répétait qu'un petit « apporte-moi-ça » qu'on lui avait appris.

— C'est bien cela, approuva Miss Stower tristement.

— Et la figurine ? demanda Tom.

— Nous y sommes, dit Harry Dickson. En formant sa bande, l'inférieur Marwell fit en léger sur le dos de chacun de ses membres un carré de peau qui fut tannée et qui représentait une sorte de carte à jouer. De fait, il portait tous leurs noms.

— C'est exact ! dit Miss Stower, et nous portons tous cette marque de honte. Mon mari était parvenu à ravoïr la sienne. C'est moi qui ai pris le portefeuille de Mr. Goodfield et enlevé à l'aide de mes complices, le cadavre de mon mari afin de le soustraire à l'autopsie.

— Mais où sont les autres ? demanda Tom Wills.

— Nous avons trouvé le sang de Prescott et le chapeau d'Altroyd, dit Harry Dickson. Leurs cadavres doivent se trouver dans cette maison. Par le passage du souterrain, Marwell les a surpris et les a tués.

» J'achève à présent. Marwell était donc devenu locataire de la maison voisine de son maître sous le nom de Pryatt ; grâce aux

passages qu'il avait patiemment réalisés, il lui était facile de mener cette vie en partie double, surtout qu'il avait eu des années devant lui et que son maître était un homme bien distrait.

» Quand il a appris que j'allais intervenir, il a pris peur, et il a quitté les lieux à son tour. Du moins il n'a plus été que Mr. Pryatt, un voisin presque invisible.

» Mais il craignait de savoir deux docteurs Selles en circulation. Il craignait aussi que son maître se souvienne de l'une ou de l'autre chose, ou qu'il tombe entre les mains de ses complices, alors qu'il n'était plus là pour le surveiller.

» Il s'est emparé de lui et l'a enfermé dans sa maison. Devant ses pratiques de magie noire, le docteur Selles ne tarda pas à devenir fou. Je suppose que Marwell a joué au démon devant lui en y croyant d'ailleurs lui-même !

» Pourquoi ne l'a-t-il pas tué comme les autres, me direz-vous ?

» Obscurs dédales d'un cœur !!! Je puis admettre que Marwell s'était attaché à la longue au vieux médecin.

» Nous en arrivons à la mort du bandit.

» J'avais appris que sous un nom d'emprunt Miss Stower paraissait sur la scène d'un music-hall de banlieue. Au nom de Marwell, je lui ai ordonné de venir devant la maison de Tanner Street, sachant bien qu'elle viendrait par la voie des airs pour essayer de connaître le mystère du « maître ». Mais je ne pensais pas qu'elle allait l'exécuter.

» D'un autre côté, j'ai averti Marwell au nom d'un de ses complices et je lui ai dit de paraître à sa fenêtre pour une importante communication.

» Midgett avait déjà usé de ce moyen, mais cela lui a coûté cher puisque Marwell avait défendu sous peine de mort de l'appeler.

» Si Miss Stower a tué, elle n'a agi que par légitime défense, car je suis certain que Marwell s'apprêtait à la traiter comme l'infortuné Midgett. Et maintenant, Eisengott et vous miss, je vous affirme que vous êtes libres ; la prescription légale couvre d'ailleurs vos anciens méfaits. Et puis, vous les avez bien rachetés depuis !

» A Miss Stower, je rends son ombrelle dont elle a bien besoin puisque c'est bel et bien le balancier dont elle se sert au cours de ses périlleux exercices !

LE LOUP-GAROU

La livraison originale, intitulée « Le loup-garou », comporte également un autre récit que nous publions à la suite de celui-ci, selon l'ordre déterminé par Jean Ray.

1. Les étranges malheurs de Mr. Podgers

Harry Dickson regarda l'homme dont l'officier de police rurale prenait la déposition. Il était grand et gros, le visage flambant de couperose, barré par une épaisse moustache noire. Il avait abandonné sa réserve arrogante pour une sourde colère, qui faisait palpiter les grosses veines de ses tempes. Il était habillé de gros drap marron et, sur un gilet de piqué blanc, une large chaîne de montre à pépites d'or, s'étalait avec orgueil.

— Sergent Hormond, grondait-il, je crois que vous me traitez en inculpé !

L'officier de police fit un geste de protestation désespérée.

— Mais jamais de la vie, Mr. Podgers ; je suis obligé de vous entendre parce que les faits se sont produits aux *Campanules* qui sont votre propriété. Vous ne pouvez pas vous y soustraire.

— Mais je vous répète que je ne sais rien, moins que rien, hurla Mr. Podgers. Je ne m'occupe pas de pareilles foutaises. Mon garde forestier est mort, et cela sur mes terres... C'était son service d'y être, et non ailleurs. Que ce soit un chien, ou un loup, ou un tigre du Bengale qui ait fait le coup, cela ne me regarde pas !

— Votre propriété est bien vaste, intervint Harry Dickson.

— Oui, elle l'est, mais est-ce là une raison pour tarabuster de questions imbéciles un citoyen anglais qui paie un nombre considérable de livres au Trésor ?

— Certes non. Il y a une très grande partie qui en est boisée. N'avez-vous jamais relevé des traces de fauves..., de loups par exemple ?

— Il y en a eu, exactement en l'an 1846. Je n'étais pas né alors, il s'en faut de beaucoup, et vous non plus sans doute, riposta aigrement le propriétaire.

— Vous devriez savoir qu'on ne vous accuse de rien, Mr. Podgers, dit Hormond d'un ton conciliant, et on ne pourrait le faire, puisque le garde Barnett a été tué par quelque animal féroce. Les docteurs qui ont examiné ses blessures affirment qu'elles proviennent d'une puissante mâchoire, celle d'un loup par exemple.

— Eh bien, cherchez le loup, tuez-le ou prenez-le vivant pour le vendre au Zoo de Londres, et laissez-moi en paix.

— On ne vous aime pas à Durhill, dit brusquement Harry Dickson.

Au lieu de lui déplaire, la remarque sembla égayer le gros homme ; il se mit à rire, au point que sa grosse bedaine en tressautait.

— Je m'en flatte, sir, et comment ! Quel grand honneur, en effet, d'être idolâtré par quelques milliers de manants qui sentent le suint de leurs moutons et s'enivrent de petite bière. Aha, je ne suis pas aimé..., dites plutôt que je suis cordialement détesté par ces vilains. Et pourquoi, je vous prie ? Parce que je suis riche et que je n'entends pas partager ma fortune avec ces vauriens !

— Vous êtes en effet très riche, dit lentement le détective de Londres.

— Très. Je suis le propriétaire des *Campanules* – un stupide nom, entre nous – dont vous voyez les murs de cette fenêtre, et savez-vous, sir, jusqu'où mes terres s'étendent ? Jusqu'au bord de la mer ! Donc jusqu'à quinze kilomètres d'ici, tout le long du canal, dont d'ailleurs la moitié m'appartient.

» Et ce domaine contient trois châteaux, pas un de plus, pas un de moins ; celui que vous voyez ici, et que j'occupe, *Fire-Castle*, qui se trouve au pied de la montagne et que l'on appelle ainsi parce qu'il a été construit avec une vilaine pierre rouge. Et une sorte de sotte ruine, tout au bord de la mer, que l'on nomme *Les Pirates... Les Pirates...*, voilà au moins un nom qui me plaît. La forêt est à moi, la plaine aussi, les fermes et les métairies, et il se peut que le sergent Hormond vous ait dit que le tiers des habitants du village sont mes locataires ou mes fermiers. Faut-il vous dire aussi que la plupart des péniches qui remontent le canal m'appartiennent ?

— Vous êtes, affirme-t-on, parmi les gens les plus riches du Royaume-Uni, acheva Harry Dickson en hochant la tête.

— Mais je ne suis pas pair de ce royaume ! Je ne suis pas noble, je suis né pauvre, fils d'un cabaretier de ce village. On s'y occupe surtout de l'élevage des moutons. Je suis allé en Australie, moi, pour en élever, et quand je suis devenu le maître du marché là-bas, je suis venu acheter les moutons d'ici. Ajoutez à cela que je ne m'occupe pas de politique, que je ne brigue ni mandat ni suffrage. Voilà Polydore Podgers, qu'on nomme surtout Popp Podgers !

— Vous êtes veuf, Mr. Podgers ? continua doucement le détective.

— Et sans enfants. Ma femme qui avait été une pauvre, comme moi j'étais un pauvre, est morte relativement jeune. Je ne me suis pas remarié, parce que je n'entends pas tomber dans les griffes d'une aventurière.

— Molly Dennock n'était pas une aventurière.

— Ah, vous savez cela aussi, vous ? Ne l'aurais-je pas assassinée, par hasard ?

— Non, mais vous lui avez brisé le cœur, dit sévèrement le

détective ; c'était une vaillante enfant, une institutrice de grand mérite, qui crut en vos promesses, et qui se tua quand elle se crut déshonorée par votre abandon.

— Je lui avais offert suffisamment pour aller vivre à Londres ou ailleurs.

— Vous croyez donc pouvoir tout acheter avec votre argent ?

Podgers devint embarrassé. Il cacha son ennui derrière une colère feinte.

— Je ne suis pas venu ici pour que l'on me fasse la morale, monsieur l'agent de police de Londres ! grommela-t-il.

— Sans doute, mais pour répondre à certaines questions qui ont pourtant trait à votre vie privée.

— Mais qui n'ont rien à voir avec la mort de mon garde !

— C'est ce qui vous trompe. Barnett était chargé de ce que je vais appeler vos commissions délicates, bien que je pourrais employer un autre qualificatif. Il s'était institué recruteur des jolies filles de l'endroit, pour les envoyer à vos plaisirs !

— C'est faux..., et encore, s'il en était ainsi, ne suis-je pas libre d'agir à ma guise ? Aurais-je par hasard fait une proposition malhonnête à une louve, par l'intermédiaire de mon serviteur, et le loup s'en serait-il vengé ?

— L'image n'est peut-être pas si mauvaise !

— Vous voyez bien que vous essayez de m'inculper de quelque vilénie ! rugit Podgers, mais je saurai faire agir mes avocats.

— J'espère pour vous qu'ils n'auront pas à vous défendre devant quelque cour de justice un jour, répliqua sévèrement Harry Dickson.

— Que... voulez-vous... insinuer ? balbutia le gros homme.

— Que la loi punit sévèrement ceux qui se rendent coupables de détournements de mineures, par exemple.

Le sergent Hormond, que la tournure de l'entretien inquiétait visiblement, se hâta d'intervenir.

— Je récapitule brièvement les faits, dit-il. Donc, le garde Barnett revenait de chez le fermier, l'éleveur Simpson.

— Ce n'est pas mon fermier, dit Podgers avec un grognement de colère, c'est un indépendant, qui s'obstine à demeurer sur une enclave qui lui appartient au milieu de mes terres, sinon j'aurais pu lui apprendre à vivre !

— Je continue. De votre propre aveu, il faisait, sur votre ordre, de fréquentes visites à la ferme Simpson, pour essayer de gagner Miss Phara Simpson à votre service.

— Je voulais lui confier la place de directrice de l'école que j'ai fait construire pour les enfants de mes fermiers et de mes élèves.

— Pour prendre la place de Miss Dennock, précisa Harry Dickson.

— Et quand cela serait ?

— Simple mise au point. Continuez, sergent Hormond.

— Il a quitté la ferme au crépuscule, emportant un refus formel de Miss Simpson et une défense formelle du père de celle-ci de mettre encore les pieds dans sa maison. Il a pris à travers bois. Le lendemain, son corps a été retrouvé, mutilé sauvagement. La gorge avait été labourée par une terrible mâchoire de fauve. On a relevé deux empreintes dans la terre meuble de la forêt, celles d'une bête de grande taille qui devait présenter une certaine ressemblance avec un loup géant ou un chien monstrueux.

» Vous n'avez pu nous fournir aucun éclaircissement à ce sujet, Mr. Podgers, votre déposition relate que les plus grands fauves qui fréquentent votre domaine sont des renards roux.

— Voilà, dit Podgers, c'était bien la peine de me déranger !

— Je dois pourtant vous poser encore une question, continua Hormond après une hésitation visible. Il paraît que vous avez menacé Barnett de renvoi, il y a peu de jours encore. Dans les derniers temps, vous avez eu de fréquentes disputes avec lui !

— Il y a donc des rapporteurs chez moi ! gronda Mr. Podgers ; comptez sur moi pour y mettre bon ordre, si je les pince !

— Voudriez-vous me donner les raisons de cette... mésentente ?

Sous l'empire d'une vaste colère, le visage du richard passa au rouge sombre. Tout à coup, il éclata.

— Eh bien oui, je vais vous le dire, et ce n'est pas un bien grand mystère : Barnett s'avisait de travailler pour son propre compte ! Il ne faisait pas mes commissions à Miss Simpson... ; au contraire, il essayait de lui faire la cour, lui, le manant, le propre-à-rien, le va-nu-pieds qui vivait de mon argent !

— Mais, sans doute, n'avait-il aucune chance de réussir, dit Hormond.

— C'est ce qui vous trompe ! Barnett était ce que les mijaurées appellent un bel homme, et puis c'était un type qui avait connu des jours meilleurs. Il avait été à l'Université, il avait de l'instruction, de l'éducation. Je n'en ai pas, moi ; j'ai dû trop travailler de mes mains ! Lui, c'était un raté..., mais cela aveugle les femmes ! Il leur récitait des vers, pensez donc ! Je me vois mal dégoiser des rimes devant des petites oies qui se pâment d'aise devant tant de mots sans suite ! Sans doute que le détective de Londres en conclura que j'ai fait, par jalousie, manger Barnett par un monstre quelconque que je cache dans un de mes châteaux. Cela doit se trouver quelque part écrit dans des romans à quatre sous.

Harry Dickson voyait que l'homme disait vrai, et il ne put se défendre d'une certaine pitié pour ce grand travailleur qui, à force de dur labeur, avait amassé une fortune énorme, mais qui, par un juste

retour des choses, se voyait refuser les tendres joies de la vie.

— Hormond, dit-il, je crois, en effet, que Mr. Podgers ne peut plus rien nous apprendre. Il est naturellement hors cause dans tout ceci.

A ces paroles, la colère du gentleman-farmer tomba tout à coup.

— Je ne refuse pas d'aider la justice de mon pays, dit-il d'une voix radoucie, et je me mets entièrement à votre disposition, messieurs. Je pense que vous voudrez excuser un geste d'humeur de la part d'un homme qui...

Sa voix s'étrangla soudain.

— Qui... n'a pas d'amis ! acheva-t-il d'un ton rauque.

Harry Dickson commençait à le considérer avec quelque sympathie.

— Mr. Dickson, dit tout à coup Podgers en l'appelant pour la première fois par son nom, je vous présente des excuses... ; elles sont sincères. Voulez-vous venir déjeuner tout à l'heure avec moi aux *Campanules* ? Et Hormond aussi, cela s'entend.

Le sergent s'excusa : il était de service.

— Mais moi j'accepte, dit joyeusement le détective ; après quoi, je demanderai à mon hôte de me faire les honneurs de son vaste domaine ou du moins d'une partie.

Podgers sourit et lui tendit une large main peu soignée :

— Je suis content. Quant à ma propriété, toutes les portes vous en seront toujours ouvertes ; vous arriverez peut-être, vous, à rencontrer le loup et à lui ôter toute envie de nuire encore !

*

Harry Dickson devait se souvenir longtemps encore de ces heures passées à la table de Popp Podgers, comme on l'appelait.

L'automne dorait à peine les cimes des arbres ; la saison était dans sa pleine richesse, alourdissant les branches des vergers, emplissant les rues de la joie des derniers beaux jours.

Autour des spacieuses bergeries, on s'affairait pour la dernière tonte des moutons, — celle qui précède l'hiver et qui est la moins conséquente.

Le château des *Campanules* était une construction hybride, d'un disparate à faire hurler le plus piètre connaisseur. C'était un assemblage de façades modernes et antiques. Le vieux castel — qui avait dû être, en son temps, une véritable merveille d'architecture médiévale — avait été retapé, allongé, amplifié, au goût douteux de Mr. Podgers.

Tout au long du repas qui fut copieux, le détective eut l'occasion de voir défiler sous ses yeux toute une domesticité obséquieuse et

narquoise, depuis une espèce d'écuyer qui découpait à table les énormes quartiers de venaison, jusqu'au sommelier en tablier vert qui murmurait à l'oreille de l'invité le nom des crus prestigieux qui étaient servis.

Podgers mangeait comme quatre, comme l'aurait dit le proverbe, bien que Dickson eût pu témoigner que ce chiffre était trop faible : de fait, le maître de céans absorbait pour six, boissons et victuailles.

— Ah, grommelait-il, c'est bon, manger... Faut vous dire, Mr. Dickson, que dans ma jeunesse, j'ai connu la faim, moi ! J'ai volé du pain d'avoine qu'on destinait aux chiens de chasse des fermiers, et quand j'ai pris mon billet de passage pour l'Australie, on me nourrissait de rognures de *salt-meat*, parce que je n'avais payé qu'un quart du prix du voyage ! Alors, voyez-vous, je me rattrape, je me rattraperai toute ma vie !

Un épais curry de mouton terriblement assaisonné, que le détective refusa mais dont son hôte se servit largement, fut servi quand on annonça le capitaine Sandbury. Podgers se mit à rire.

— Je suis obligé de traiter une partie de mes affaires à table, tant je passe de temps à manger. J'espère que vous m'en excuserez et peut-être que cela vous intéressera aussi. Vous allez voir le vieux Sandbury. C'est un ancien capitaine au long cours, qui eut beaucoup de malchance dans la vie. Aujourd'hui, il est patron à bord d'une allège de mer qui remonte le canal jusqu'à hauteur d'une de mes carrières de marbre. Parfois, on lui prend son chargement eh pleine mer ; parfois, il le conduit jusqu'à Leith. Mais savez-vous ce qui est le plus remarquable ? C'est qu'il commandait le steamer qui m'a transporté jadis à Sydney, à bord duquel je me nourrissais de mouton avarié. Aujourd'hui, sans les deux livres que je lui alloue par semaine, il n'aurait même pas de quoi se payer un morceau de mouton bouilli. Aha..., comme les destinées changent. Entrez, Sandbury !

Un vieil homme de mine distinguée, mais au visage ravagé par le chagrin, entra d'un air abattu et salua profondément le maître, qui ne répondit que par un bref signe de tête.

— Eh bien, Sandbury, goguenarda Podgers, votre vieux sabot flotte toujours ?

Le vieux marin soupira, hocha tristement la tête et son visage prit une expression très grave.

— Il flotte encore, sir, et, s'il plaît à Dieu, il le fera encore longtemps, car ce n'est pas un mauvais bateau, mais je n'oserais affirmer qu'il naviguera encore longtemps.

Podgers repoussa son assiette et regarda Sandbury, bouche bée.

— Que me chantez-vous là, capitaine ?

— Vous ne savez donc rien encore, monsieur ? demanda le marin.

— Je sais... je sais... Mais que diable voulez-vous que je sache ?

— Que toute la flottille du canal est immobile devant Rock-Head, que les équipages en sont partis et que les patrons m'ont chargé de vous dire qu'ils ne navigueront plus pour vous !

Podgers avala un grand verre d'eau claire et regarda Sandbury comme s'il eût été le Léviathan en personne.

— Qu'est-ce qui leur prend, mugit-il, quand il eut surmonté son émotion première, je leur paie à tous le gros prix et leurs bateaux sont bons. Ils n'ont pas à se tuer à l'ouvrage. Alors c'est comme on dirait une grève, pour me faire payer davantage ?

Sandbury secoua négativement la tête.

— Ils disent qu'ils ne prendront plus service sur aucun de vos bateaux, même si vous leur donniez un boisseau d'or par semaine. Ils ne veulent plus travailler pour quelqu'un qui a des intelligences avec le diable – telles sont leurs propres paroles – et dont les bateaux sont placés sous le signe du Malin. La preuve, disent-ils, c'est que vous entretenez un loup-garou sur vos terres.

— Le diable..., le Malin..., un loup-garou, en voilà des histoires à dormir debout. Quel genre de bête est-ce, un loup-garou, Mr. Dickson ?

Le détective sourit.

— Au temps jadis, on appelait ainsi un sorcier travesti ou changé en loup qui courait les bois et les champs pendant la nuit, jouant mille tours pendables aux pauvres humains, et ne dédaignant pas de les occire !

— Ah, c'est donc cela, répondit Podgers en faisant des efforts surhumains pour garder son calme ; dites-moi où l'on aurait aperçu cette charmante créature, capitaine Sandbury ?

Le vieillard tira un carnet de sa poche et, après l'avoir feuilleté, demanda l'autorisation de rendre compte des « témoignages ».

— Votre flottille, Mr. Podgers, est composée de six unités, dont voici les noms : *Sea Gull*, *Sea-Maid*, *Sea-Flower*, *Sea-Flame*, *Sea-Castle* et enfin, *Sea-Dog* que j'ai l'avantage de commander.

» Les faits se répartissent sur une dizaine de jours environ. Je les relate aussi succinctement que possible.

» *Sea-Gull* : Le mousse Moran étant descendu à terre à l'endroit dit Blue-Fountain pour y refaire sa provision d'eau fraîche, fut assailli par une grande bête rouge, qui renversa tous les bidons, le jeta par terre et s'enfuit dans les bois. Quelques minutes après, Moran entendit crier dans les profondeurs de la forêt : « Malheur aux hommes du *Sea-Gull* ! »

» *Sea-Maid* : Pendant trois nuits de suite, les amarres ont été coupées et le bateau est parti à la dérive au risque de toser des pitons noyés. Par deux fois, du rivage, on a entendu crier dans la nuit : « A la

cave, le *Sea-Maid*. »

» *Sea-Flower* : Le capitaine Forth, qui retournait à son bord, fut attaqué à un mille de Rock-Head, par un monstre ténébreux, qui le prit dans sa gueule comme un chat aurait fait d'une souris et le traîna dans la boue. Quand il le laissa, Forth l'entendit glapir d'une voix horrible : « Fini le *Sea-Flower*. » J'ajoute que Forth était passablement ivre.

» *Sea-Flame* : Tous les hommes de l'équipage sont d'accord pour affirmer que, pendant plusieurs nuits, ils ont entendu une voix inhumaine hurler au-dessus de l'eau : « Le *Sea-Flame* va couler. »

» *Sea-Castle* : Ici l'événement est vraiment effarant. Le pilote Jeffries, un homme sobre et sérieux, était à la barre la nuit dernière. Il allait doubler les Hounds, qui sont des récifs redoutables, quand il fut jeté sur le pont avec une telle force que le choc lui fit perdre un moment connaissance. Après s'être relevé péniblement, il a vu un énorme chien, aux yeux de braise, tenir la barre et mettre le cap sur les brisants.

» Jeffries est un homme courageux et le moins superstitieux des marins de toute la flottille. Il s'est jeté vaillamment à la gorge de la bête mystérieuse, qui a lâché prise et roulé par-dessus bord.

» On n'était pas loin de la terre ferme à cet endroit, mais le pilote ne s'est pas occupé de la dangereuse créature : il a eu besoin de tous ses esprits pour remettre le navire dans la bonne direction. Mais quelque temps après, il a entendu crier du fond de la nuit : « Ohé du *Sea-Castle*... Ce sera pour un autre soir, Jeffries ! Le diable vous attend tous ! »

» Quant au *Sea-Dog*, jusqu'ici l'étrange bête ne s'en est pas encore occupée, mais l'équipage, effrayé par ce qui est arrivé à bord des autres bateaux, risque fort de faire comme les autres, un de ces jours, c'est-à-dire qu'il l'abandonnera, lui aussi.

Podgers donna un tel coup de poing sur la table que des cristaux éclatèrent en miettes et que le vin et la sauce giclèrent de toutes parts.

— Je ne crois pas à votre damné loup, hurla-t-il, mais bien à une conspiration ourdie contre moi, Popp Podgers, l'homme qui n'a pas d'amis !

Harry Dickson, qui avait écouté en silence, se tourna vers le capitaine Sandbury :

— Trouverez-vous facilement à composer d'autres équipages pour les bateaux de Mr. Podgers, capitaine ? demanda-t-il.

— Je n'en trouverai pas, sir, répondit le marin avec une fermeté non dépourvue de tristesse. Quand la superstition tient les marins, elle les tient bien ; d'ailleurs, on est à court d'hommes dans nos centres maritimes et fluviaux en ce moment et nos matelots n'auront aucune peine à trouver de nouveaux engagements.

— Mais j'en ai moi aussi, des engagements, tonna Podgers, j'ai une formidable réserve de marbre de première qualité qui est extrait de la carrière et qui doit être livrée à Leith à très bref délai, sinon je devrai payer des dédits énormes.

— Vous serez quitte pour vous adresser à une compagnie de navigation côtière, dit Harry Dickson.

Le capitaine Sandbury fit un signe de dénégation formelle.

— C'est mal connaître le canal, sir. Son plafond est relativement bas ; ensuite, des ensablements y rendent la navigation malaisée pour ceux qui n'en ont pas l'habitude. Mr. Podgers a dû faire construire spécialement les six bateaux dont je viens de parler, pour pouvoir faire ce trafic.

— C'est vrai, affirma Podgers, je vais perdre un argent fou dans cette affaire, et mes acheteurs n'auront aucune peine à s'adresser à une concurrence qui fera tout pour garder leur clientèle.

Il se tourna vers Harry Dickson.

— Je pense, dit-il lentement, que ce mystère vous concerne, monsieur le détective !

Le maître d'hôtel entra.

— L'éleveur-chef de *Oak-Side* demande à vous parler d'urgence, sir, il dit que c'est très important.

— Bon, qu'il entre... Eh bien, Cash, quel malheur venez-vous m'annoncer, vous ? dit Podgers en s'adressant au robuste paysan qui s'avançait gauchement dans la salle richement décorée.

— C'est un malheur, sir, en effet... Le saviez-vous ?

— Mais non, triple idiot, mais aujourd'hui on ne m'apprend que des choses pareilles. Pourquoi feriez-vous exception à la règle ?

— Si je ne suis pas venu plus tôt, sir, c'est que le berger Mackail qui a fait la découverte s'en est tellement effrayé qu'il s'est enfui dans les bois et n'a pas osé venir m'en avertir. Un de nos hommes l'a vu courir comme un fou et sangloter comme un enfant.

» Il l'a accompagné alors dans l'enceinte où sont parqués les six grands béliers de reproduction.

Podgers devint très pâle.

— Ils m'ont coûté un prix fou... J'ai envoyé des spécialistes à travers le monde pour les acheter : il n'existe plus rien de pareil sur terre. J'espère que rien de fâcheux n'a pu leur arriver.

L'éleveur joignit les mains.

— Nous n'y pouvons rien, sir... L'enfer s'en est mêlé, ce n'est autrement pas possible...

— Mais ne restez pas là à bredouiller, hurla le maître. Qu'est-il arrivé à mes béliers ?

— Ils sont morts, sir ! Egorgés..., mis en pièces par... un loup !

2. La battue

Mr. Podgers avait mobilisé tout son personnel. Les fermiers, les métayers, les éleveurs de moutons, les patrons de carrière avaient envoyé leurs meilleurs hommes. Même quelques matelots de la flottille fluviale s'étaient joints aux rabatteurs. Des volontaires du village s'étaient présentés et l'on n'avait pas refusé leurs services.

Le télégraphe avait fonctionné la veille et Tom Wills, l'élève de Harry Dickson, après une nuit passée dans le rapide d'Ecosse et grâce à un véhicule de louage, avait rejoint son maître peu de temps avant que n'ait lieu la battue générale.

Celle-ci se dirigeait le long du canal, vers la mer, et avançait sur une double ligne à travers bois. Une triple meute de chiens secondait les chasseurs et deux louvetiers professionnels étaient venus spécialement de la montagne. Le temps s'était brouillé ; des nuages couraient bas dans le ciel ; un vent aigre dépouillait les arbres que dorait l'arrière-saison.

La forêt était giboyeuse ; des faisans s'enfuyaient d'un vol lourd, hors des taillis ; des lièvres quittaient le gîte au galop ; de temps à autre, on devait retenir les chiens qui voulaient se lancer aux trousses d'une biche apeurée ; quelques grouses, caquetant avec fureur, se levaient parfois sous les pieds des hommes qui devaient faire un effort pour ne pas épauler et abattre le précieux gibier.

Mais la consigne était formelle : on était parti à la chasse au loup, et tous les fusils étaient chargés à chevrotines ou à balles ; le menu gibier n'avait rien à craindre.

On avait assigné à Harry Dickson une place de choix au centre de la ligne, mais il l'avait cédée au sergent Hormond, préférant prendre celle de l'extrême-droite qui longeait le canal. Tom marchait à ses côtés.

— Pourquoi avoir abandonné cette bonne place pour celle-ci, avait demandé Tom. Vous savez bien, maître, que la bête aux abois ne gagne l'eau que si elle est cerf ou biche, et que les fauves s'enfoncent au contraire plus avant dans le fourré quand ils flairent le danger.

— Précisément, Tom, nous n'avons pas affaire à un fauve ordinaire. J'ai donc tout lieu de croire que si la battue l'atteint, il se conduira à l'inverse des autres.

— Alors c'est un fauve intelligent !

— Un loup-garou est un être très intelligent !

— Vous y croyez, vous ?

— Certainement ! C'est-à-dire que je crois au loup-garou et non au loup !

— Dans ce cas, mon maître, vous espérez rencontrer un homme et non un animal !

— Bien dit, mon garçon, je cherche un homme, tout comme Diogène !

Ils étaient seuls, éloignés du rabatteur le plus rapproché d'au moins une centaine de yards.

Le contact entre chasseurs et batteurs de fourrés se faisait par des appels brefs et des coups de sifflet différemment modulés. L'homme qui marchait à leur gauche était un des hommes du *Sea-Castle*, justement le pilote Jeffries. Les détectives l'entendaient, de ses lourdes bottes de marin, fouler le taillis bruisant et faucher de larges coups de crosse les touffes des hautes herbes ; de temps à autre, il poussait le cri de ralliement auquel Dickson et Tom répondaient.

— Holà, gentlemen, un petit faon s'avance vers vous à votre gauche, ne lui faites pas de mal, il ne ressemble guère à un loup ! cria le marin avec un gros rire.

La gracieuse créature bondit en effet hors du fourré, râla de terreur en apercevant les deux hommes et se jeta résolument dans le canal, qu'elle se mit à traverser à la nage.

— Au prochain hallali ! lui jeta comiquement Tom Wills en matière d'adieu.

La battue se poursuivait, sans découverte notable, puisque les bruits s'en faisaient monotones, au rythme des appels et des aboiements désenchantés de la meute.

Sept kilomètres avaient déjà été parcourus : on approchait de la halte qui avait été prévue au huitième.

— Tiens, fit soudain Harry Dickson, notre voisin n'appelle plus !

Tom lança aussitôt le signal de convention entre rabatteurs proches ; Jeffries ne répondit pas. Comme il le répétait, ce fut un chasseur plus lointain qui donna signe de vie.

Le détective fit un geste de mécontentement.

— Voici une grave faute cynégétique, dit-il ; il y a une trop grande brèche dans la file, surtout que les chiens opèrent presque tous vers le centre de l'avance.

— Si je prenais sa place ? proposa Tom Wills.

— Inutile, nous approchons du huitième kilomètre, donc de la halte. Cette tour qui dépasse les arbres doit être celle de *Fire-Castle*.

Ils furent les derniers à atteindre l'immense pelouse qui séparait le castel de l'orée du bois. Les chasseurs et les rabatteurs s'apprêtaient à prendre un peu de repos. On accouplait les chiens.

Des domestiques éventraient des bourriches de victuailles,

débouchaient des bouteilles. La fumée des pipes et des cigares montait dans l'air frisquet.

— Je vous aurais offert l'hospitalité dans le château, messieurs, dit Mr. Podgers, mais, comme vous pouvez le voir, ce n'est qu'un vieux nid à rats et à effraies...

Il avait à peine prononcé ces mots que Harry Dickson le vit lever la tête vers la haute tour du château et faire un geste d'étonnement.

— Brûlis ! appela-t-il.

Le majordome accourut.

— Quoi donc, lui demanda Podgers d'un ton revêché, il y a donc du monde au château sans que j'en sache quelque chose ?

Harry Dickson s'approcha de lui et désigna une fine colonne de fumée montant derrière la tour.

— C'est sans doute cette fumée qui vous l'apprend, dit-il ; je l'avais déjà aperçue de loin, mais je croyais que vos domestiques étaient partis au-devant pour préparer quelque repas.

— J'avais, au contraire, donné des ordres pour que personne ne s'engageât sous bois avant nous, riposta Podgers vexé.

— Tout le personnel est ici au grand complet, sir, dit à son tour Brûlis, à l'exception des domestiques qui sont restés à Durhill, cela s'entend.

— Je vais m'en rendre compte par moi-même, gronda le maître. Venez-vous, Mr. Dickson ?

Mr. Podgers n'avait pas menti en disant que *Fire-Castle* n'était qu'un vieux trou à rats ; certes, au point de vue architectural, il était encore remarquable, mais en tant que demeure, ce n'était qu'une suite de pièces nues et délabrées, marquées durement par l'abandon.

Le propriétaire guida ses compagnons à travers un long couloir où ils dérangèrent quelques choucas et même une nichée de chats retournés à l'état sauvage, pour atteindre un escalier de pierre montant en spirale le long des parois blanchies de salpêtre de la haute tour.

— Je ne me rappelle pas qu'il y ait une chambre dans ce trou où l'on puisse allumer du feu, grommela Podgers tout en montant les marches et en soufflant comme un phoque.

Ils avaient atteint la plate-forme de la tour sans avoir rien découvert, et Podgers allait proposer la descente quand Harry Dickson désigna une dalle enduite d'une crasse luisante.

— Voici où le feu a été allumé, dit-il.

— Ici ? Je ne vois aucune trace de cendres, riposta Mr. Podgers.

— Aussi quand je dis feu, je commets une profonde erreur. En vérité, il n'y a jamais eu de feu allumé.

— Pas de fumée sans feu, ricana Podgers.

— Ce qui prouve que vous n'êtes pas versé en chimie, sir,

répondit Dickson en souriant. De fait, un mélange fumigène a fonctionné ici, et rien d'autre.

— Mais pour quoi faire ?

— Pour lancer un signal, sans aucun doute !

— Hein ? Un signal ? Alors, il y a de la malice là-dessous ?

— On pourrait le croire.

— Mais par qui, je vous le demande ?

— On pourrait toujours le demander à Jeffries le pilote ! dit Harry Dickson.

— Qu'est-ce que Jeffries vient faire là-dedans ?

— On pourrait le lui demander, si on parvenait à le trouver, ce qui n'est pas le cas puisqu'il a disparu !

Mr. Podgers se pencha au-dessus du balcon de pierre et scruta la pelouse du regard. Les chasseurs et les rabatteurs y étaient au repos, formant de petits groupes où l'on causait et l'on discutait les chances de l'expédition.

— Non..., vous avez raison... Jeffries n'est pas là !

Il forma ses mains en porte-voix devant la bouche, mais le détective le retint :

— Inutile ! Gardons cela pour nous. Pour le moment toutefois, déclara-t-il.

Il se mit à virer lentement sur les talons en inspectant les alentours.

— Admettons que la fumée fût un signal. Celui-ci ne pouvait se faire à l'adresse de quelqu'un de notre troupe ou à quelqu'un se trouvant sous bois, pour le bon motif que la fumée aurait été invisible pour eux. Elle ne l'était, et encore vaguement, que pour nous, avançant à découvert le long du canal. Il faut donc admettre que le signal fut fait pour quelqu'un qui se trouvait au-delà du huitième kilomètre, donc sur l'espace qui s'étend d'ici à la mer.

— Je comprends, s'écria soudain Tom Wills. A un certain moment, Jeffries s'est détaché de la ligne des chasseurs, a pris les devants et a provoqué la fumée !

Harry Dickson ne répondit pas ; il avait pris sa pipe et à présent, une autre fumée dansait autour de lui. Soudain, il se frappa le front.

— Tout cela est faux..., à part une chose : Jeffries a pris les devants, mais non pour faire des signaux. Regardez l'endroit que les rabatteurs viennent d'aborder ! Nous deux, nous suivions le canal, et nous avons pu apercevoir en partie la colonne de fumée. Mais Jeffries marchait à cent yards de nous. Or, jetez un coup d'œil sur l'orée du bois que nous venons de quitter. Que voyons-nous, à cent yards du canal ? Une sorte de longue piste herbeuse, une véritable éclaircie rectiligne dans la forêt ! Et Jeffries y marchait ! Bien mieux que nous, il a vu les panaches fumeux s'épanouir dans le ciel. Il a pu voir les

signaux, lui... Et les lire peut-être !

» Tout cela se précise à présent ! Cette fumée a dû s'envoler par saccades sur un certain rythme que Jeffries connaissait. Sans doute du morse...

» Jeffries, qui n'est pas un homme bien communicatif, s'est élancé en avant pour essayer d'en savoir plus. Ces signaux étaient bien de nature à l'émouvoir.

— Oui, admit Podgers, et sans doute a-t-il surtout pensé à la prime de cent livres que j'ai fait promettre.

— C'est également admissible !

— Mais où est Jeffries ? demanda le châtelain. Harry Dickson ne répondit pas à la question, il regarda la pelouse.

— Voilà un magnifique bull danois, dit-il tout à coup. A qui appartient-il ?

— A un des louvetiers venus de la montagne.

— Voulez-vous appeler le maître et le chien ? Podgers accepta. Ils quittèrent la tour et descendirent dans le hall du manoir où les attendait le loupetier, que Podgers avait hélé du haut de la tour.

— Votre chien retrouverait-il aisément un homme ? lui demanda Dickson.

— Facilement, si vous lui donnez à flairer un objet qui lui appartient.

— Je n'en ai pas. Mais ces bêtes se lancent très vite sur la piste du sang frais, n'est-ce pas ?

— Evidemment.

— C'est tout ce qu'il nous faut !

— Du sang ! s'écria Podgers avec horreur. Alors, vous croyez que Jeffries...

— Laissez chercher le chien, ordonna Harry Dickson.

Le loupetier obéit et le danois se mit à tourner en rond.

Il traversa en hésitant le hall, retourna sur ses pas, fit mine de se diriger vers la tour, puis recula en grondant.

— Que fait-il ? murmura Tom Wills.

— Il suit la route de quelqu'un, répondit le loupetier, quelqu'un qui a voulu monter dans la tour et qui s'est ravisé, quelqu'un qu'il est certain de retrouver. Allons chercher, Néro !

Le chien poussa un jappement bref et soudain, comme une flèche, partit dans une direction opposée.

Il parcourut d'un trait une enfilade de grandes salles et finit par arriver dans la cour intérieure, devant un gros tas d'humus et de pierraille. Il se figea et poussa un grondement plaintif.

— Il a trouvé ! déclara son maître.

Avec la crosse de son fusil, Tom Wills se mit à déblayer les immondices.

Le chien se mit doucement à hurler à la mort.

Quelques minutes plus tard, on découvrit le cadavre de Jeffries, la gorge percée d'un énorme coup de mâchoire.

Tout comme Barnett...

*

Les recherches qu'entreprirent sur l'heure Harry Dickson et le sergent Hormond coupèrent court à la battue. D'ailleurs, à partir du huitième kilomètre, les bois devenaient moins denses et une grande lande stérile et vallonnée s'étendait jusqu'à la mer.

— Nous examinerons ces terrains une autre fois... s'il y a lieu, déclara Harry Dickson en s'affairant autour du cadavre du malheureux Jeffries.

Près du corps de Jeffries, on releva des empreintes de pattes griffues qui auraient dû appartenir à un loup de forte taille. Harry Dickson les examina avec un soin minutieux, puis, comme le soir tombait, il décida d'abandonner les lieux.

Les rabatteurs avaient déjà regagné Durhill, et quand Podgers et les détectives y retournèrent, ils se trouvèrent devant une foule silencieuse, visiblement hostile au gros propriétaire.

Podgers passa la tête haute, sans regarder personne ; il ne répondit même pas aux rares saluts que l'un ou l'autre lui adressait, comme à contrecœur.

En longeant les locaux de l'école, ils virent les fenêtres éclairées.

Podgers, qui avait sans doute grande envie de passer sa mauvaise humeur sur quelqu'un – dans le plus bref délai possible – hoqueta un grondement de colère.

— De la lumière dans *mon* école à cette heure ! Et de la lumière que *moi*, je paye ! Permettez, messieurs, cela mérite explication !

Il poussa la porte de l'établissement, suivi par Harry Dickson et Tom Wills. Une grande salle garnie de bancs lustrés s'offrit à leurs regards ; sous la grosse lampe à abat-jour vert, quelques dames se livraient à des travaux de couture en bavardant.

— Bonsoir, mesdames, dit Podgers d'une voix ironique ; je n'ai aucune souvenance d'avoir fondé un ouvroir dans les locaux de mon école.

Un petit cri de frayeur lui répondit et une dame en noir, au visage maigre, orné de bandeaux plats et chaussant des lorgnons, se leva dans un geste d'excuse.

— Pardon, Mr. Podgers, dit-elle d'une voix douce et qui ne laissait pas d'être harmonieuse, nous travaillons pour les enfants pauvres, et nous parlons de l'affreux événement qui doit bien vous affliger.

Podgers, soudain embarrassé, salua et se hâta de présenter la dame :

— Miss Lippman, la directrice en titre de mon école.

Harry Dickson remarqua qu'il avait appuyé sur les mots « en titre ».

Les trois autres dames se tenaient roides et silencieuses, la bouche pincée ; l'une d'elles, svelte et blonde, était particulièrement ravissante.

— Miss Simpson, dit Podgers en s'inclinant, vous faites bien honneur à *ma* modeste école par votre présence.

— Je crois que Miss Lippman vous a dit que nous travaillions pour les enfants pauvres, sir, répondit la jeune fille. Je ferais cela tout aussi bien ailleurs qu'ici, dans *votre* école.

Harry Dickson vit le gros homme baisser tristement la tête.

— Je n'ai pas voulu vous froisser, ni froisser personne, murmura-t-il confus, et je félicite Miss Lippman d'avoir eu l'heureuse idée, d'employer les locaux dont elle a la garde à un but charitable. Je vous affirme que j'y attache mon plein et entier agrément.

On sentait qu'il voulait réparer son impolitesse de tout à l'heure et qu'il y parvenait mal ; le détective, pris de pitié, détourna habilement la conversation. Il s'adressa à Miss Lippman.

— En tant que directrice d'école, je suppose, miss, que vous devez être très au courant de l'histoire locale, dit-il. Puis-je prendre la liberté de vous poser quelques questions à ce sujet ?

— Monsieur est le célèbre Harry Dickson, présenta Mr. Podgers, mais on vit bien aux visages des assistantes qu'il ne leur apprenait rien de nouveau.

Miss Lippman fit une cérémonieuse révérence.

— Mon savoir est bien mince, sir, mais je ferai de mon mieux pour répondre aux questions que vous me poserez.

— C'est plutôt une question de folklore. Dans les temps passés, y a-t-il eu des croyances à des loups-garous dans la contrée ?

L'institutrice eut un geste d'effarement.

— Des loups-garous, sir ? Cela appartient à une superstition bien éloignée, et je suppose que toutes les contrées ont eu la leur. En ce qui concerne notre région, je n'en ai aucune connaissance.

— Moi bien, dit brusquement Miss Simpson ; mon enfance en a été hantée. Non de loups-garous, mais d'histoires qui y avaient trait. Dans une contrée où il y a eu toujours beaucoup de troupeaux, il y a eu des loups. Où il y a des loups, il y a des loups-garous !

— Cette remarque est très judicieuse, approuva le détective.

— Le dernier loup fut tué en 1846. C'était un animal d'une taille gigantesque. C'est mon grand-père, Rodney Simpson, qui l'a abattu. Il était alors propriétaire du vieux château des *Campanules* et d'une

partie de son domaine.

— Ah, fit le détective, qui avait remarqué une lueur de défi dans les yeux de la jeune fille à l'adresse de Podgers.

Celui-ci n'en menait pas large ; il semblait à la fois furieux et triste.

— J'ai en effet racheté cette propriété à la famille Simpson, dit-il, et j'ai fait restaurer le château qui tombait en ruine.

— Avec un goût de parfait modernisme, persifla Phara Simpson.

— Je regrette, miss, j'ai dû travailler toute ma vie, et je n'ai pu m'instruire assez pour avoir des goûts d'artiste. Si cela peut vous faire plaisir, je puis vous affirmer que le loup-garou *actuel* est en train de tailler une brèche dans ma fortune.

Le ton était si triste que Miss Simpson le sentit : une fugace expression navrée inonda son beau visage.

— Une brave fille, bien qu'un peu emportée, se dit Tom Wills qui l'observait avec sympathie. Pauvre diable de Podgers, malgré ses millions !

— Nous parlions des loups-garous d'antan, fit remarquer Harry Dickson.

— Je crois que je ne sais plus rien à ce sujet, murmura Phara.

Mais à ce moment, Podgers intervint avec quelque brusquerie.

— Mr. Dickson, dit-il, Miss Simpson ne vous dit pas tout à fait la vérité, et je rends hommage au sentiment qui a dû l'animer pour se taire à ce sujet. Mais moi aussi j'ai joué au cachottier et avec vous aussi, monsieur le détective, en vous demandant ce qu'était un loup-garou. Je ne le sais que trop bien. Il y en a eu un, dans le temps, à Durhill. Un homme qui avait dérobé à Mr. Rodney Simpson la dépouille du formidable loup-cervier qu'il avait tué de ses mains. Cet homme s'en affublait la nuit, pour répandre la terreur dans la région et pour en tirer profit. Il était portier du château des Simpson et...

Ici, la voix du gros homme s'étrangla dans sa gorge.

— Mr. Podgers, supplia Phara, ne dites rien, je n'ai pas voulu évoquer ce souvenir dans votre mémoire. Vous me rendez bien malheureuse.

Podgers lui jeta un regard navré mais reconnaissant.

— Et pourtant je le dirai, continua-t-il d'une voix ferme. Cet homme, ce mauvais serviteur de la famille Simpson, ce dernier loup-garou, c'était David Podgers, mon grand-père !

Il se tourna vers Harry Dickson.

— Vous autres détectives, vous devez souvent admettre une criminalité héréditaire, dit-il ; peut-être suis-je le loup-garou d'aujourd'hui..., à moins que je ne m'inspire de ses gestes. Est-ce une raison suffisante pour m'arrêter ? Je vous suivrai sans murmurer, Mr. Dickson, si vous en voyez la nécessité.

— Non ! cria Phara Simpson, ne le faites pas, Mr. Dickson, il est innocent... Il n'est pas méchant, je vous le jure.

Harry Dickson fit un geste conciliant.

— Ta ta, comme vous déraisonnez tous ! Je n'ai nulle intention d'arrêter Mr. Podgers et je vous dirai même que je ne le suspecte pas le moins du monde !

— Mr. Dickson, murmura Podgers, quand ils eurent quitté l'école, elle a dit que je ne suis pas méchant..., elle a dit qu'elle ne voulait pas me faire de la peine. Mon Dieu ! vais-je donc être moins malheureux ?

Ils prirent congé l'un de l'autre.

— Tom, dit le détective, nous sommes plongés au beau milieu d'un drame campagnard, plein de dessous torves, plein d'ahurissantes surprises.

Ils remontaient une rue de la petite ville à peine éclairée par deux faibles lampes électriques. Le silence était lourd.

— Oui, répondit le jeune homme à voix basse, il y a de la trahison dans l'air. On dirait que dans l'ombre, le monstre nous suit du regard.

Il se retourna comme s'il craignait de voir le loup-garou surgir dans son dos, prêt à bondir...

Et son regard plongea brusquement dans deux yeux brûlant de haine.

— Capitaine Sandbury, ordonna froidement Harry Dickson, donnez-moi votre revolver !

3. « Le capitaine Sandbury ne parlera plus »

Le vieux marin poussa un soupir déchirant et obéit.

C'était une ancienne arme à barillet que la rouille avait rendue plus dangereuse pour le tireur que pour celui qu'il aurait visé.

— Que vouliez-vous faire ? demanda Dickson avec calme.

Sandbury secoua lentement la tête.

— Je ne sais... Je crois que jamais je n'aurais eu la force. Je cherche l'assassin de mon malheureux Jeffries. Dans le temps, il fut second à mon bord, quand je commandais encore un transatlantique et non une misérable péniche de cent tonnes de jauge.

— Et vous nous suspectez être pour quelque chose dans la mort de cet infortuné ?

— Je suspecte tout le monde... Et vous pas plus que les autres, mais ce que je sais, c'est que vous protégez cet infâme Podgers. Je sais que vous allez le tirer de là... N'est-ce pas le rôle de l'autorité, de soutenir les puissants contre les faibles ?

— Vous faites le raisonneur, Capitaine, et de pareilles gens ne sont pas d'habiles assassins. Je crois presque que je pourrais vous rendre votre arme si je ne craignais que vous ne l'utilisiez contre vous !

— Gardez-la donc, Sir, je suis un vieil imbécile, tout au plus bon à devenir passeur d'eau sur le canal de Durhill.

— Allons, ne passez pas d'un extrême à l'autre. Vous feriez beaucoup mieux de nous laisser le soin de venger votre ami et de nous aider dans nos recherches.

— Comment le pourrais-je ? demanda le marin avec désespoir.

— Votre rapport d'hier prouve que vous savez grouper les faits et les présenter sous un jour net et clair. Mais vous n'avez rien dit de ce que racontent les hommes de la flottille de cabotage, alors qu'ils doivent avoir eu la bouche pleine de cette histoire de loup-garou.

— C'est vrai, approuva Sandbury, mais ce ne sont là que des racontars de gens superstitieux par excellence. Toutefois, je dois vous dire qu'il y a tout de même quelque chose qui m'a semblé digne d'intérêt.

— Eh bien, dites-le donc, pour le prix de votre vilain geste de tout à l'heure.

Sandbury se recueillit pendant quelques instants.

— Il s'agit de Jeffries, dit-il.

Harry Dickson lui fit un signe d'encouragement.

— L'endroit est-il bien choisi pour parler de ces choses... mystérieuses ? murmura l'ancien capitaine au long cours.

Le détective vit que la figure du vieil homme formait une tache très pâle dans la nuit et que sa voix chevrotait comme sous l'emprise d'une soudaine émotion.

— Non, continua Sandbury avec un entêtement subit, non, ce n'est pas un endroit pour faire de pareilles confidences !

Harry Dickson se rendit compte de la proximité des murs entourant la propriété de Mr. Podgers. C'étaient des murailles hautes, de gros moellons gris, surmontées par des vestiges d'un ancien chemin de ronde. La ville s'était avancée jusqu'à une cinquantaine de yards de la demeure seigneuriale, pour y finir en une file de maisons de menu commerce.

Harry Dickson se retourna brusquement vers le marin.

— Capitaine, dit-il doucement, vous n'étiez pas ici pour *nous* tuer ?

L'homme eut un recul de frayeur.

— Quoi... quoi... Que savez-vous ? Je n'ai encore rien dit ! Non, je n'ai rien dit du tout ! Oh !

Il avait presque crié ces derniers mots d'un accent déchirant où se décelait une soudaine frayeur.

Tout à coup, il fit un brusque demi-tour, et avant que les détectives ne puissent l'en empêcher, il s'était mis à courir et disparaissait dans l'ombre.

Tom allait se lancer à sa poursuite mais son maître le retint.

— C'est inutile, cet homme ne parlera plus !

— Je voudrais savoir ce qui l'a fait changer si brusquement d'avis ? dit Tom Wills.

— Cela ! répondit le détective à mi-voix en désignant du doigt une des tourelles murales du château. Regardez bien, Tom, l'épais volet de chêne qui obture un de ces petits fenestrons et qui ne semble pas devoir s'ouvrir souvent, il est entrebâillé.

— Quelqu'un nous écoutait de là ?

— Sans aucun doute !

Le jeune homme allait répliquer, mais le maître, en lui serrant le bras, lui ordonna de se taire. D'un bon pas, ils descendirent la rue, et lorsqu'ils en eurent tourné le coin, Harry Dickson fit halte.

— Il nous fait entrer au château des *Campanules*, dit-il.

— Je pense que Mr. Podgers nous recevra volontiers, répondit son élève.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Je désire y avoir mes

coudées franches tout eu jouissant d'un incognito complet.

— Aïe..., je comprends, riposta Tom dont les yeux pétillèrent de joie, nous ne passerons pas par la grande porte !

— Et même par aucune, my boy ; contournons ces douves et avisons ce puissant châtaignier. Regardez comme les branches en dépassent largement la muraille.

— Oui, très bien... Et les chiens ?

— Il n'y a pas de chiens au château ! Podgers ne semble guère les aimer.

L'escalade n'offrit aucune difficulté.

Les branches maîtresses du grand arbre surplombaient des monticules de terreau qui amortirent à souhait la chute des deux intrus.

Un grand espace gazonné les séparait du corps du bâtiment où peu de fenêtres étaient encore éclairées. Comme les détectives se concentraient pour s'approcher de la demeure, les lumières du rez-de-chaussée s'évanouirent et ils distinguèrent les clartés tremblotantes des bougies grimper vers les étages supérieurs.

— Voici le personnel qui va se mettre au lit, déclara le détective. Seules deux fenêtres restent illuminées : ce sont celles du fumoir de Mr. Podgers. Il semble vouloir veiller encore.

— Je crois que vous aimeriez jeter un coup d'œil à travers ces vitres, maître, dit Tom Wills.

— C'est exact... et cela nous sera aisé. Mais je vous en laisserai pourtant le soin. Je vais vous prendre sur mes épaules ; de cette façon, votre visage arrivera à la hauteur de l'une des fenêtres. Heureusement, les stores n'en sont baissés que de moitié. L'intérieur est éclairé, vous resterez dans l'ombre au-dehors. Si vous voyez que vous pouvez parler sans risques, vous me direz ce qui se passe dans la pièce ; sinon, le plus complet silence est de rigueur.

Le plan était simple et fut exécuté sur l'heure.

La terre molle et le gazon de la pelouse étouffaient les pas ; Harry Dickson évita le gravier crissant d'une allée, puis, rasant les murs, il s'approcha des fenêtres du fumoir ; un peu avant d'y arriver, Tom Wills se jucha sur les robustes épaules de son maître.

Quelques instants plus tard, le jeune homme jetait un premier coup d'œil à l'intérieur du fumoir.

Au bout de quelques minutes, Tom se mit à parler.

— Podgers est seul... Il ne peut pas nous entendre, car il s'est reculé tout au fond de la pièce. Il est assis sur le bord d'un divan, la tête entre les mains. Son visage est inquiet. De temps en temps, il le relève et ses yeux se dirigent vers le grand cartel de la cheminée, comme s'il attendait quelque chose d'imminent. Ah... Voici qu'il marche vers la porte.

Tout à coup, cette vision s'évanouit. Harry Dickson venait de se baisser vivement et entraînait son élève dans l'obscurité.

— Attention ! Quelqu'un marche sur la pelouse, souffla le détective.

De la place où ils se trouvaient, ils ne pouvaient voir la personne qui se dirigeait vers le corps du logis, mais ils entendaient nettement ses pas sur le gravier, le bruit clair d'un talon martelant les marches de granit du grand perron. Une porte gémit doucement dans l'ombre.

— A notre poste de guet, Tom, commanda Harry Dickson.

La pièce était encore vide quand Tom put de nouveau y jeter les yeux, mais elle ne le resta pas longtemps. La porte s'ouvrit bientôt et Harry Dickson sentit son élève faire un geste d'étonnement au-dessus de sa tête.

— Eh bien ? s'impatientait le détective.

— Je vous le donne en mille, maître. Savez-vous qui se trouve avec Podgers ?

— Mais non, petit bavard !

— Miss Lippman.

Harry Dickson était réduit au rôle d'aveugle et cela l'ennuyait prodigieusement.

— Cramponnez-vous au rebord de la fenêtre, Tom... Pourriez-vous vous y tenir ?

— Mais facilement !

— Dans ce cas, je vous rejoins. Je veux voir, moi aussi !

D'un mouvement souple, il s'élança vers la bordure de pierre, et, par un habile redressement des bras, il fut bientôt à côté de Tom sans que sa manœuvre eût occasionné le moindre bruit.

L'institutrice s'était assise sur le divan à côté de Mr. Podgers. Elle était toute vêtue de noir, telle que les détectives l'avaient vue dans le courant de la soirée ; seulement, elle avait jeté sur elle une ample pèlerine.

Elle ne regardait pas le propriétaire en face ; elle parlait doucement, les yeux fixés dans le vide.

Il était impossible aux détectives d'entendre le moindre mot.

Podgers l'écoutait, la mine sombre, sans faire un geste.

Pourtant, à mesure que cet étrange entretien – qui affectait plutôt la forme d'un monologue – se prolongeait, Miss Lippman s'animait.

Ses yeux brillaient derrière le verre clair de ses lunettes, le diapason de sa voix montait, et des mots parvinrent aux oreilles de Harry Dickson et de son élève : « *Fire-Castle... Rock-Head... chandelle...* »

Mais ces mots eurent un singulier effet sur Podgers.

Il devint nerveux, ses traits se crispèrent, ses yeux s'emplirent

d'une poignante expression de désespoir.

Pourtant, il ne répondait guère à la visiteuse que par monosyllabes, absolument inaudibles.

A la fin, Podgers sortit de sa poche un carnet de chèques et chercha un stylo.

Mais Miss Lippman repoussa doucement la main qui voulait écrire, et tout son être exprima le refus.

Elle se leva : l'entretien avait pris fin.

Podgers, tout à fait abattu, la reconduisit vers la porte ; l'attitude de la dame en noir était victorieuse...

— A terre, Tom ! ordonna Harry Dickson.

Ils entendirent Miss Lippman descendre le perron, et traverser la pelouse.

— Elle est au moins certaine de ses entrées et sorties, ricana Tom Wills en entendant peu après la grande porte d'enceinte se refermer doucement.

La lumière du fumoir s'éteignit.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit Harry Dickson.

Au même instant, il saisit Tom par le bras et le força à rentrer dans l'ombre des murailles.

Une forme singulière venait de sortir de l'obscurité ambiante, filant droit du château moderne vers les vestiges du vieux castel qui n'en était séparé que par une pelouse have en proie aux avoines folles.

Les détectives aperçurent une silhouette hirsute et terriblement rapide : celle d'un immense loup-cervier courant sur les pattes de derrière.

— Alerte ! jeta Harry Dickson en se mettant à courir à la poursuite de l'étrange monstre.

Mais celui-ci n'était plus visible et les deux intrus se heurtèrent à un mur de lourdes briques, sans brèche ni ouverture.

*

En vain s'imposèrent-ils une interminable attente, blottis derrière un gros massif de lilas et de viornes : la monstrueuse forme n'apparut plus.

Les girouettes de cuivre, au haut des tourelles du château, accrochèrent les premières flammes du jour. Il leur fallait quitter la place s'ils ne voulaient pas courir le risque d'être aperçus par le personnel réveillé.

L'aube montait lentement à l'est, dans une gloire d'or pâle.

Comme ils s'engageaient dans l'allée menant au village, un pâtre matinal déboucha d'une venelle, poussant devant lui son troupeau de chèvres et se disposant à jouer son premier petit air de fifre de la

journée.

— Voici un excellent déjeuner qui nous arrive tout frais, dit Harry Dickson.

Ils s'installèrent sur une borne et le pâtre se mit à traire une de ses chèvres dans une écuelle de bois.

Il tendit le lait tiède et crémeux à ses clients matinaux, et les détectives en prirent et en reprirent avec plaisir.

— Quelles belles bêtes ! s'exclama Harry Dickson ; j'espère que le loup-garou ne jettera pas son dévolu sur elles !

Le pâtre hocha douloureusement la tête.

— Il y aura bien du vilain aujourd'hui pour le maître du château, dit-il. Les éleveurs et leurs serviteurs ont décidé hier soir de quitter son service. A moins de voir crever ses troupeaux, Mr. Podgers sera obligé de les vendre à vil prix. C'est une immense fortune qui s'en va !

— Il trouvera d'autres serviteurs, opina Harry Dickson.

— Pas un... pas un ! Vous connaissez mal les gens de l'Est ; il n'y en a pas de plus solidaires, surtout quand ils ont peur de choses qu'ils ne comprennent pas.

— Et qui donc rachètera ces troupeaux ?

— Je pense que ce sera Simpson, c'est le seul qui pourrait en faire quelque chose. Encore ne le fera-t-il que si Podgers lui loue ses terres à long bail.

— Le loup-garou ne regardera pas à cela.

— C'est ce qui vous trompe. Le monstre n'en veut qu'à Podgers, c'est certain, à moins que...

L'homme hésita, visiblement gêné, mais le grand prix que Dickson lui paya pour le lait de ses chèvres le remit en confiance.

— A moins que Podgers lui-même ne soit le loup-garou... On le pense généralement dans la région où il n'est pas aimé.

— Pourquoi se prêterait-il à cette sotte mascarade ?

— Par haine des habitants... qui le lui rendent bien d'ailleurs.

— Pourquoi cela ? Mr. Podgers n'est pas méchant envers ses serviteurs !

— Cela, je le dis aussi, mais les gens d'ici ne lui pardonnent pas d'avoir été des leurs et même des plus pauvres. Ah ! la jalousie, comme elle détruit les vies !

Le vieux allait philosopher quand des cris, s'élevant dans l'enceinte du château, attirèrent leur attention.

L'aube était venue et le ciel devenait de plus en plus clair, des volets et des portes s'ouvraient partout. On vit des gens, vêtus à la hâte, se mettre à courir dans la direction du château, en faisant de grands gestes effrayés.

— La tour ! Là... sur la four ! criait-on.

Harry Dickson et Tom Wills quittèrent brusquement le pâtre et se mirent au pas de course à leur tour, à peine eurent-ils tourné le coin de la rue qu'ils purent assister à un drame étrange.

Tout en haut de la vieille tour du château, un homme se battait contre un ennemi invisible. A plusieurs reprises, ils le virent s'agripper aux créneaux au moment de tomber dans le vide et reprendre un équilibre bien instable.

Ses cris, étouffés par l'éloignement leur parvenaient :

— Le loup... le loup-garou !

— Par tous les diables, cria soudain Tom Wills, c'est le capitaine Sandbury !

Son maître et lui – et d'autres villageois encore – s'étaient dirigés en courant et en hurlant vers la porte du château qui s'ouvrit juste comme ils y parvenaient. Le majordome Brûlis, encore coiffé d'un ridicule bonnet de coton, gémissait d'une voix lamentable.

— Il va tomber ! Il va tomber... Au secours !

Tout au fond de la grande pelouse, on distinguait la haute et antique tour monter en verticale vers le ciel laiteux, et le capitaine Sandbury qui se débattait. Alors la fin arriva, rapide et tragique.

Il bascula soudain au-dessus des créneaux, palpita une seconde au milieu du vide et tomba.

Mais les détectives purent voir une hideuse tête de loup lui enserrer le cou, le balancer et le lâcher, avant de disparaître.

Le choc résonna, mat et funèbre.

— Que l'on s'occupe de lui, cria Harry Dickson... Vite, dans la tour, Tom !

Ils s'y élancèrent, revolver au poing, mais ils eurent beau battre l'étroit tube de pierre où montait un escalier en spirale, explorer les échauguettes et les paliers, ils ne trouvèrent aucune trace du monstre.

— Naturellement, il y a un passage secret qui doit communiquer avec les vastes caves du château, grogna Dickson en descendant bredouille, et le loup-garou, puisque loup-garou il y a, s'est déjà défilé depuis belle lurette.

En quittant la tour, ils virent une foule silencieuse entourer le corps immobile de l'homme qui venait de choir d'une hauteur de cent pieds.

Harry Dickson se pencha sur lui.

— Le capitaine ne parlera plus, dit-il.

4. Le château et la boutique

La pièce était basse, grande comme une salle de bal ; ses meubles témoignaient d'une richesse passée. La pluie ruisselait aux vitres et l'on voyait le paysage noyé dans un vaste brouillard d'eau. Il faisait froid dans la salle carrelée de rouge et de blanc, et, dans le grand âtre, l'on avait allumé le premier feu de l'automne. Une bûche entière s'y consumait, ainsi que de gros tas de pommes de pin qu'un vieux domestique versait sans relâche.

— Mr. Simpson tardera-t-il longtemps à venir ? demanda Harry Dickson.

— Il donne des ordres pour cesser la tonte des moutons, répondit le serviteur en donnant de furieux coups de tisonnier dans le brasier croulant. Les bêtes n'auraient jamais une toison suffisante avant les gros froids. La saison ne sera pas bonne.

— Bah, Mr. Simpson achètera les troupeaux de Mr. Podgers.

— Le patron ne nous parle jamais de ses affaires, fut la laconique réponse.

— Puis-je vous demander l'autorisation de fumer ?

— Tout le monde peut fumer ici.

Une silhouette rapide parut devant une des fenêtres, puis on entendit quelqu'un s'ébrouer sous la pluie et une voix claire et agréable s'éleva.

— Où sont-ils ? Dans la grande salle ? A-t-on au moins allumé du feu ?

Miss Phara Simpson, se débarrassant d'un imperméable aégryin luisant comme une bulle, fit son entrée, le sourire aux lèvres.

— Bonjour, messieurs... Qui venez-vous arrêter aux *Seven-Trees* ; c'est ainsi que se nomme notre humble maison ? cria-t-elle d'une voix joyeuse.

— Certainement personne, répondit le détective de bonne humeur ; je venais voir Mr. Simpson, votre père.

— Je le remplace, c'est moi qui ai donné des ordres aux étables, durant son absence, mais il ne tardera pas à revenir.

— Je suppose, miss, que vous connaissez la nouvelle prouesse du loup-garou qui s'est produite aux premières clartés de l'aube ?

— C'est incroyable, les hommes ne parlent que de cela... Pauvre Sandbury, c'était un homme bien convenable, même s'il était un peu timbré.

— Que voulez-vous dire, miss Phara ?

— Ce n'est pas moi qui prétend cela, c'est l'opinion publique qui parle par ma bouche. Mais ce que j'affirme, c'est qu'il semblait en proie à un chagrin secret.

— Le souvenir d'un beau passé à jamais enfui !

— Croyez-vous ? C'est ma foi bien possible.

Elle était grande, solide, racée ; son teint magnifique avait des tons lumineux comme un pastel rare.

— Il paraît que les bergers et les éleveurs de Mr. Podgers vont lui rendre leur tablier. Pour autant qu'ils en portent, dit Harry Dickson...

Une ombre de tristesse passa sur le beau visage de la jeune fille.

— Je sais... La vie de cet homme est devenue une dure épreuve et je ne puis m'empêcher de le plaindre, dit-elle doucement.

— Puis-je vous poser une question, Miss Phara. Elle pourra vous sembler assez indiscreète...

— Mais certainement, répondit-elle avec un peu d'étonnement.

— Aviez-vous quelque amitié pour feu Barnett ?

Phara Simpson leva sa superbe tête blonde ; un éclair parut dans ses yeux.

— Si quelqu'un vous a dit cela, répondit-elle d'une voix vibrante, il vous a menti. Barnett est mort... Paix à sa mémoire, mais c'était un homme méprisable !

— Pourquoi..., si vous permettez que je vous le demande ?

— Tiens, fit-elle naïvement, Podgers ne vous a donc pas pris comme confident ?

— Il m'a dit qu'il vous a fait faire des offres par Barnett, et que celui-ci en a profité afin de « chasser pour son propre compte ». Tels furent à peu près les termes qu'il a employés.

— Mr. Podgers a dit la vérité !

— Et... croyez-vous Podgers capable de s'être vengé sur lui ?

— En le tuant ? Ah ! certes non, car tel que vous voyez ce pauvre Popp, brutal, vindicatif, ce n'est qu'une façade. C'est un faible, un malheureux. Lui, tuer son prochain ? Mais... il refuse de faire abattre une bête malade, il préfère la laisser mourir de sa belle mort.

— Vous semblez prendre son parti. Pourtant, vous n'étiez guère aimable hier soir envers lui, Miss Phara !

Elle rit, mais d'un rire qui sonna légèrement faux.

— Je vous le concède volontiers, mais Podgers manque furieusement d'éducation et moi, voyez-vous, j'en ai reçu quelque peu !

— C'est tout ce que vous avez à lui reprocher ?

— Monsieur le détective, au lieu d'une question, vous m'en posez des douzaines. Mais qu'à cela ne tienne, je veux volontiers vous

répondre. Mon père lui reproche d'avoir acheté notre ancien domaine pour une croûte de pain, comme on a coutume de dire. A quoi un être sensé pourrait répondre que si Podgers n'en avait pas fait l'acquisition, un autre l'aurait fait et, probablement, dans les mêmes conditions. Mais je suis aussi une Simpson et, comme telle, je ne raisonne peut-être pas comme cet être sensé le ferait !

— Mais n'y a-t-il rien de plus personnel, Miss Phara ?

Une légère rougeur monta aux joues de la jeune fille.

— On ne peut rien vous cacher, Mr. Dickson. C'est vrai, Mr. Podgers a eu ici quelques aventures qui ne furent guère à son avantage. Il a eu le grand tort de penser qu'une Simpson appauvrie n'était pas restée une Simpson.

— Et il vous a offensée...

— Eh bien, oui, avec son maudit argent ; il ne sait pas qu'il y a des choses qui ne s'achètent pas avec des livres sterling. Mais c'est un homme seul...

— Et sans amis...

— Et sans amis... Aussi, je lui ai pardonné de tout mon cœur.

Harry Dickson la considérait avec une sympathie croissante.

Phara, embarrassée, devint tout à coup silencieuse et lointaine ; elle s'affaira autour d'un buffet dont elle bouleversa les faïences. Elle fut tout heureuse de pouvoir s'écrier, après un coup d'œil lancé au-dehors :

— Enfin, voici mon digne père !

L'éleveur Simpson était un homme de haute taille, musclé, d'une belle prestance. Ses cheveux étaient d'un blanc de neige qui contrastait avec sa mine jeune, son visage hâlé par le vent de la plaine et le dur labeur des jours.

— Mr. Dickson, dit-il en entrant et en reconnaissant son visiteur, que me vaut le réel honneur de votre venue ?

— Je voulais vous voir, Mr. Simpson...

— Eh bien, me voici, tout prêt à vous laisser prendre une photo, répliqua le fermier de bonne humeur.

— Et vous demander quelque chose.

— Naturellement, sinon vous ne seriez pas un détective, et surtout pas Dickson !

— On dit que Mr. Podgers sera bientôt obligé de vendre ses troupeaux à très bas prix, voire de louer une grande partie de ses terres. On ajoute que vous êtes le seul homme pour faire cette acquisition.

— C'est la vérité : *on* ne vous a pas menti. La défection totale de son personnel est chose faite à cette heure. Elle était déjà décidée depuis hier soir. Ce matin, après l'événement que vous devez connaître, ce fut un fait accompli. Je suis déjà allé au village pour

prendre des dispositions avec mon notaire.

— Vous êtes un homme décidé, qui ne perd pas de temps.

— Je suis simplement Harald Simpson, et ceux qui ont entendu parler de mes ancêtres, vous diront ce que cela signifie.

— Podgers marche à sa ruine !

— Peuh, il y en a eu d'autres ruinés avant lui ! riposta durement l'élèveur.

— Si mon père voulait, il pourrait engager le personnel de Mr. Podgers à ne pas quitter son maître, dit tout à coup Phara.

Un éclair de colère parut dans les yeux d'Harald Simpson.

— De quoi vous occupez-vous, petite fille ? Je n'en crois rien d'abord, et même s'il en était ainsi, je ne le voudrais pas. Podgers se consolera auprès de Miss Lippman !

— Comment, que dites-vous... Miss Lippman ? s'écria Harry Dickson.

— Descendez au village et on vous le dira, ricana l'élèveur. Mr. Podgers vient d'annoncer officiellement ses fiançailles avec l'institutrice.

Harry Dickson se leva ; son front était sombre et barré de rides.

— Je ne connais cette dame que pour l'avoir entrevue, dit-il ; pouvez-vous me dire l'une ou l'autre chose qui la concerne ?

Harald Simpson leva les épaules.

— Il y a trois ans qu'elle est ici. Je crois qu'elle est venue d'une ville de l'Ouest. Ce n'était plus une jeunesse alors puisqu'elle doit approcher la cinquantaine maintenant, sinon la dépasser. Elle a d'abord tenu un commerce de mercerie en face du château. Puis elle est entrée comme sous-maîtresse à l'école patronnée par Podgers. C'est tout ce que je sais d'elle. C'est une créature effacée qui ne fréquente personne.

— Naturellement, elle a remis son commerce de mercerie.

— Remis, ce n'est pas le mot ; elle l'a abandonné plutôt, liquidant le peu de marchandises qu'il contenait. Elle a continué à occuper sa maison jusqu'à il y a un an environ, puis elle est allée habiter les locaux de l'école. Sa première maison est toujours vide.

— Merci, dit le détective en prenant congé.

Miss Phara lui tendit une main distraite ; le détective remarqua qu'elle était très pâle et que ses lèvres tremblaient.

*

La visite des détectives aux *Seven-Trees* s'était faite dans le courant de l'après-midi ; un rapide crépuscule d'arrière-saison descendait sur le village.

Harry Dickson marchait lentement, ne se souciant pas de la pluie

ni de l'âpre vent du soir qui se levait.

Tout à coup, il s'arrêta et laissa tomber une main lourde et fatiguée sur l'épaule de son élève.

— Nous nous mouvons comme sur une scène de Drury Lane, Tom, dit-il d'une voix lasse. Intrigues, coups de théâtre et même décors machinés ! Si nous savions ce qui a incité Podgers à se fiancer en vitesse à cette pécore d'institutrice, je crois que nous serions bien près de la solution du mystère.

— Aussi, si nous avions pu entendre ce qu'elle lui a raconté hier soir, répliqua le jeune homme.

— Oui, mais il n'en est hélas pas ainsi... Ah, si Sandbury avait parlé, mais lui aussi ne parlera plus ! A propos de Sandbury...

Le détective leva la main, un éclair dans les yeux.

— Tom..., faites un effort de mémoire ! Hier soir, c'est bien vous qui vous êtes retourné le premier à l'approche du capitaine ? Dites-moi, est-ce bien nous qu'il regardait ?

— Oui, mais il tournait juste la tête !

— Donc, pour commettre son acte vengeur, il regardait ailleurs ! Où ? Vers le volet entrebâillé de la tour murale du château ?

Tom réfléchit et secoua lentement la tête.

— Eh non... mais juste du côté opposé !

— Le côté opposé ! Et savez-vous ce qui s'y trouve, Tom ?

— Vraiment, non... Des petites maisons bourgeoises, des boutiques...

— Parfaitement, et aussi la maison vide, occupée jadis par Miss Lippman !

— Cela prouve-t-il quelque chose ?

— Peut-être beaucoup ! Cette nuit, derrière elle, nous avons entendu retomber la grande porte du château : la dame était partie tête haute ! Mais nous ne l'avons pas entendue entrer.

— Et qu'est-ce que cela signifie ?

— Que nous allons, cette nuit, faire une visite clandestine à l'ancienne mercerie, mon garçon, dans le but évident de lui arracher quelque secret !

Ils n'échangèrent plus une seule parole avant d'atteindre l'auberge où ils étaient descendus. Après un bout de toilette, ils gagnèrent la salle commune où une table dressée avec soin les attendait.

Le sergent Hormond les dévisageait en fumant sa pipe.

— Hormond ! s'écria jovialement le détective, qu'y a-t-il au menu ce soir ?

Le policier partit d'un rire gourmand.

— Un potage aux champignons, du homard frais, un gigot d'agneau de pré-salé, une marinade de chevreuil, des chapons à la

broche...

— Arrêtez ! A-t-on tramé quelque noir complot contre nous à Durhill ? Et, par un sombre raffinement, essaye-t-on de nous faire mourir d'indigestion ? Je vous somme, sergent Hormond, de partager notre repas. Par mesure de précaution, entendez-vous ?

Hormond accepta de grand cœur et s'installa sans façon à leur table.

— Eh bien, mon cher confrère, dit Harry Dickson en déposant un instant fourchette et couteau, que dites-vous des récentes fiançailles de notre ami Popp ?

— Peuh, fit le policier en haussant les épaules avec, mépris, à défaut de grives... Je suppose qu'aucune femme de la région ne voudrait encore de lui, hormis cette maigre pimbêche de Lippman. Il est suspecté d'un tas de choses et en passe de perdre sa fortune ! Grand bien lui fasse !

— Durant son séjour à Durhill, cette dame s'était-elle liée avec d'autres personnes ? Le capitaine Sandbury par exemple ?

— Grands dieux, qu'allez-vous penser là, Mr. Dickson ! s'écria Hormond. Mais non, cette femme menait une vie très retirée, et Sandbury était un vieux gâteux qui ne quittait presque jamais sa péniche : cet homme avait épousé la mer.

— De quelle ville de l'Ouest venait-elle ?

— De Liverpool, ainsi que l'attestent les registres de la population.

— Et le capitaine Sandbury ?

— Tiens, c'est curieux... de Liverpool également ; d'ailleurs, d'autres marins de la flottille sont venus de là-bas. Jeffries, par exemple.

Hormond réfléchit une minute, puis haussa encore une fois les épaules.

— Liverpool est grand, dit-il, et s'ils s'y sont jamais rencontrés, ils n'en ont rien laissé paraître ici, car on ne les a jamais vus ensemble. D'ailleurs, les hommes de la flottille vivaient à bord, peu à Durhill.

— Leur défection semble fort peiner Mr. Podgers ; sa carrière de marbre devait lui rapporter gros.

Hormond se mit à rire.

— Que le départ des éleveurs l'embête, je veux bien l'admettre. Quant à sa carrière, il n'y a vraiment pas de quoi se faire une goutte de mauvais sang. Elle ne produit que de mauvaises pierres, des marbres dits à enclaves qui ne valent pas beaucoup plus cher sur le marché que des pavés de grès !

— Toutes les péniches de la flottille semblent construites pour pouvoir servir d'allèges de mer, continua Harry Dickson ; je me demande quels cargos peuvent se mettre à l'ancre au large pour

prendre un chargement de méchants pavés.

Hormond, qui n'était pas un imbécile, devint soudain attentif.

— C'est vrai ce que vous dites là, murmura-t-il.

— Une pareille cargaison est bien lourde, continua le détective, et le plafond du canal ne doit pas permettre des tirants d'eau nécessaires à un pareil chargement.

Le policier laissa refroidir dans son assiette la tranche de venaison qu'il avait tout le temps couvée d'un regard chargé de gourmandise.

— Bizarre, Mr. Dickson, bizarre...

— La carrière de marbre ne possède sans doute aucun moyen de communication avec l'intérieur du pays ?

— C'est ce qui vous trompe. Une magnifique route carrossable. Elle est fréquentée par des camions de gros tonnage.

— Très bien, Hormond, je compte sur vous pour ne parler à personne de l'entretien que nous venons d'avoir ici, ni même pour entreprendre quelque chose de votre propre autorité.

— Entendu, Mr. Dickson. D'ailleurs, j'ai reçu des ordres formels de la Municipalité. Je me conformerai à vos instructions.

— Je vous remercie de vouloir le répéter. A présent, je me repose sur vous pour expédier quelques télégrammes à Liverpool ; le contenu doit en être gardé secret.

Le détective arracha quelques feuilles à son carnet et se mit à écrire les textes des dépêches qu'il confia aussitôt au policier.

— Grands dieux ! s'écria Hormond, quand il en eut pris connaissance, vous pensez que...

— Silence..., voici le dessert, des soufflés aux grandes liqueurs. Mince, on ne se refuse rien dans ce doux patelin. Et maintenant, plus un mot concernant l'« affaire ». Waiter..., trois vieilles fines françaises !

*

Le repas s'était prolongé fort tard dans la nuit ; il était près de minuit quand les détectives sortirent en tapinois de l'auberge endormie.

Une sauvage tempête d'automne se préparait dans le ciel.

Des gros nuages livides, teintés d'un clair de lune, roulaient presque au ras des arbres qui gémissaient de toutes leurs branches dépouillées. Des tourbillons de feuilles mortes valsaient éperdument dans l'air – uniques choses vivantes dans la nuit.

Serrés dans leurs épais manteaux cirés, les détectives luttaient contre les rafales aiguës fusant hors des moindres venelles.

— Une nuit de rêve pour une expédition comme la nôtre, Tom,

dit Harry Dickson ; je ne comprends pas qu'une nuit d'aventures qui se respecte puisse se passer de pluie, de vent et même de coups de tonnerre.

Ils avaient quitté la grande rue et voyaient déjà au loin monter les formes lourdes et opaques du château des *Campanules*.

Tournant à angle droit à leur gauche, ils entrèrent dans l'allée longeant le domaine. Les petites maisons dormaient, derrière leurs portes et fenêtres closes. Aucune lumière n'y apparaissait.

— Voici l'ancienne mercerie, fit Harry Dickson, elle a bien chétive apparence. Décidément, Miss Lippman s'y connaît pour monter en grade !

Tom Wills tendit un rossignol à son maître.

— Hm, pour une maison vide depuis tantôt une année, voilà une serrure bien entretenue, et bien huilée, dit-il en riant doucement.

Ils pénétrèrent dans une maison étroite, étriquée, aux plafonds bas, aux petites pièces mesquines, tout en angles.

Harry Dickson promena la clarté de sa torche sur les dalles.

— Jadis, une partie du château a dû s'avancer jusqu'ici, dit-il. Un de ces épais corps de garde que le dix-septième siècle se plaisait à coller aux murailles extérieures comme d'énormes tumeurs de pierre. Cette mode n'a pas duré ; un siècle plus tard, on a rasé ces amplifications et les châteaux ont recouvré une certaine norme architecturale.

» Si je vous raconte cela, Tom, c'est pour vous dire que nous ne découvrirons pas un passage secret, mais des vestiges de caves qui servent « de passage ». Il y a une nuance.

Ils étaient descendus dans une large cave voûtée, aux piliers trapus.

— Bon Dieu, dit Tom Wills, on ne s'est pas donné beaucoup de peine en tout cas, pour masquer le passage. Regardez ce panneau de vieux chêne qui n'a rien à faire en pareil endroit. Je parie que l'ouverture est derrière.

— Et vous auriez gagné votre pari, mon garçon, fit le détective en arrachant le panneau de son alvéole.

Il branla la tête, dans un mouvement de compréhension, en voyant devant lui le large boyau noir qui fonçait droit dans les ténèbres.

— C'est bien cela ! Les caves de l'ancien corps de garde ont été simplement déblayées, même un peu étayées par-ci par-là. Des hommes qui s'y connaissaient ont dû y travailler récemment, car voici de l'ouvrage bien fait.

Ils parcoururent le passage sur une longueur d'une cinquantaine de yards avant d'arriver à un très étroit escalier en vrilles.

— Voici où le « couloir secret » prend fin, dit le détective, ce

n'est pas bien extraordinaire, n'est-ce pas ?

— Où sommes-nous ici ?

— A l'intérieur du château de Mr. Podgers, c'est-à-dire juste de l'autre côté de la grande muraille d'enceinte, et notamment dans la tourelle murale dont le volet s'entrebâillait l'autre soir.

— J'avais pensé que ce couloir aurait au moins abouti à la grande tour... Celle d'où est tombé le malheureux capitaine Sandbury, dit Tom Wills.

Harry Dickson le regarda, songeur, puis se mit à tourner le rayon de sa torche de tous côtés.

— Votre remarque s'imposait, je l'avoue, mais...

Il tapa du pied et poussa une exclamation de dépit.

— Nous cherchons midi à quatorze heures, mon ami, ce passage vers la grande tour est parfaitement inutile pour le loup-garou et consorts !

Tom fit à son tour un geste de surprise.

— Et le chemin de ronde, qu'en faites-vous ? Il court, encaissé entre deux parapets, tout au haut de la muraille. On y accède par cette tourelle murale, tout comme par les autres, et un personnage courant à quatre pattes ou gardant seulement le dos voûté peut atteindre la grande tour sans être vu le moins du monde !

— Ainsi, s'écria Tom Wills, pendant que nous cherchions un passage dans la vieille tour, et que les villageois battaient les fourrés du jardin, le loup-garou se défilait à son aise par le chemin de ronde, sortait du château et attendait l'occasion pour quitter l'ancienne mercerie, sans nul doute dépouillé de son horrible travestissement.

— Je ne pourrais mieux le dire.

— Ah, la Lippman aura à répondre de tout ceci !

— Pourquoi Miss Lippman ?

— Mais cela saute aux yeux, riposta impétueusement le jeune homme. Nous savons qu'elle connaissait ce passage, qu'elle s'en servait même, mais elle s'est bien gardée de laisser sa maison à d'autres après l'avoir abandonnée !

— Que d'erreurs, Tom, répondit doucement le maître, mais je vous les pardonne parce que moi-même, j'en ai commis une.

Tom attendit l'explication qui vint aussitôt.

— J'ai été induit en erreur par le fait que nous n'avons pas entendu ouvrir la grande porte du château. C'est le grain de sable dans le rouage de mon raisonnement. Il s'est passé fort peu de temps entre notre escalade de la muraille et notre prise de position devant les fenêtres du fumoir de Podgers. Nous n'avons pas entendu entrer Miss Lippman, pour l'unique raison qu'elle était déjà dans la place ! Je ne puis en effet admettre qu'elle eût choisi un autre mode d'entrée et de sortie. Mon erreur consiste à l'avoir cru hier soir.

— Au fond, cela ne prouve pas grand-chose !

— Comme vous allez vite en besogne, Tom ; cela prouve même beaucoup et notamment que Miss Lippman ne connaissait pas l'existence du passage entre son ancienne boutique et le château de Mr. Podgers. Mais nous savons pourtant qu'elle possédait une clé de la porte d'entrée du manoir !

Tom Wills ruminait de tumultueuses pensées.

— Je vais essayer de nouer le fil de mon raisonnement, maître. Lorsque Sandbury voulait se mettre à table, comme on dit, il s'est aperçu que de la tourelle murale on l'observait et on l'écoutait. Je suppose que c'était Miss Lippman qui se trouvait là.

— Je suis enclin à l'admettre.

— Si nous supposons que cette dame ait pu jouer le rôle du loup-garou, votre théorie de son ignorance du passage souterrain est caduque, puisque le monstre le connaît, lui ! Donc, la bête qui a poussé Sandbury dans le vide, ne peut être Miss Lippman !

— Je constate que vous ne voyez le loup-garou que sous la forme d'un personnage emmitouflé dans une peau de bête, répliqua Dickson en riant, et peut-être que vous n'avez pas complètement tort. Mais la remarque que vous venez de faire s'imposait. Miss Lippman est hors cause pour ce... crime.

— Pourquoi hésitez-vous en prononçant ce dernier mot ?

— Parce que je crois qu'il n'y a pas eu crime !

— Comment, Sandbury n'a pas été précipité en bas de la tour ?

— Je ne le crois pas... Il a eu peur de la bête surgie brusquement devant lui.

— Mais il s'est battu contre elle !

— Oui, parce qu'elle voulait l'empêcher de faire quelque chose.

— Quoi donc ?

— Se jeter dans le vide, parbleu !

— Mais des preuves... des preuves...

— Elles sont inscrites dans l'étoffe de la vareuse du capitaine ! Nulle part, nous n'avons trouvé trace d'égratignures sur son corps, si ce n'est les plaies occasionnées par sa chute ; mais le drap de la vareuse était déchiré à l'endroit du collet, comme si on avait voulu le retenir par-là, et, vieux comme il était, il a cédé...

— Mais nous avons vu...

— L'aube se levait à peine... Nous avons vu des formes se débattre et c'est tout !

— Je m'obstine ! Je ne crois pas que Miss Lippman ignorait le passage entre sa maison et le château, sinon pourquoi l'aurait-elle laissée vide, je vous le répète ?

— Elle n'y est pour rien, Tom, cette maison ne lui appartenant pas !

— Ah, et qui donc en est le propriétaire ?

— Par héritage de sa mère, elle appartient à Miss Phara Simpson !

5. Feux, navires et gens dans la nuit

Les hydrographes trouveraient matière à théories en étudiant le régime du canal de Durhill allant de la mer aux carrières de marbre. Aucune écluse n'en règle l'arrivée des eaux, à telle enseigne que, par marée basse, il n'est que malaisément navigable, mais guère complètement. D'abord il y a le bassin naturel formé par Rock-Head et les Hounds. Ces rochers forment une sorte de digue naturelle, ne permettant que l'écoulement partiel des eaux par marée descendante.

Ensuite, en aval de la carrière de marbre, se trouve la Granne, une petite rivière coulant de la montagne, mais dont le débit d'eau est suffisant pour faire régner une sorte d'équilibre dans le canal.

Car, de fait, ce canal n'est que la canalisation de la rivière Granne.

Pourquoi nous étendre sur ce détail d'hydrographie ?

Pour expliquer que le trafic sur ce cours d'eau n'était soumis à aucun contrôle d'éclusiers ; nous verrons bientôt que ce détail à son importance dans le récit.

Deux jours plus tard, nous retrouvons à Rock-Head, trois de nos vieilles connaissances, trempées par les averses et transies par le noroît, et pourtant toujours de bonne humeur. Ce sont Harry Dickson, Tom Wills et le sergent Hormond. Rock-Head est un promontoire rocheux avançant d'un mille et demi dans la mer ; des brisants fous l'entourent de leur fureur blanche ; un de ses rocs, plus reculé vers la terre, sert de base à une ruine de château ; *Les Pirates*.

C'est une grande tour informe, à moitié écroulée et qui domine la dangereuse baie de Rock-Head.

— Dans le temps Podgers y faisait entretenir un feu, expliqua Hormond, mais il l'a négligé depuis, ce qui fait que pratiquement il n'y avait plus que ses propres bateaux qui pouvaient encore franchir, surtout de nuit, la passe des Hounds et remonter le canal. Ce qui fait aussi que ce trafic est devenu bientôt complètement sien.

Le soir, la bruine fit son apparition.

Puis la pluie tomba plus drue que jamais.

Sur la mer, une fumée monta au sud-est, avant de disparaître.

— La flottille n'a pas désarmé dans le canal, dit Tom Wills.

Le sergent Hormond approuva.

— A moitié tout de même : trois bateaux se trouvent en amont en face des carrières de marbre. Les trois autres devraient être à quai à

Leith.

— Mais ils n'y sont pas, répliqua Harry Dickson ; un des télégrammes le signale !

Ils se turent. L'averse redoublait de fureur et ils durent se blottir contre la paroi rocheuse au haut de laquelle se trouvaient les ruines des Pirates – pour ne pas être submergés par les trombes liquides tombant du ciel. Tout à coup, des hauteurs, une lueur rougeâtre descendit vers eux, se reflétant dans l'eau noire du chenal.

— Un feu vient de s'allumer dans la tour ! s'exclama Tom Wills.

— Nous l'attendions, dit Harry Dickson avec calme.

Au même instant, un bruit régulier et monotone se leva de la plaine, à peine perceptible dans la rumeur des éléments déchaînés.

— Nuit idéale pour ce genre de choses ! ricana Hormond.

— Chut ! Regardez le canal ! murmura le détective.

— La flottille d'amont !

Dans l'obscurité, on vit alors s'avancer sur le canal, se suivant en file serrée, trois péniches dont les moteurs tournaient à plein régime.

— Ce sont les allèges, murmura Hormond.

— Et voilà les autres !

Une clarté verte traînait sur la mer, augmentée par la phosphorescence laiteuse des brisants proches ; les mâtures devinrent vaguement visibles, puis les feux de position rouges et verts.

— Et les trois bateaux de haute mer : la flottille Podgers est au complet, dit Harry Dickson avec un accent de triomphe.

— Prenez le commandement de l'action, Mr. Dickson, demanda Hormond en se levant, je crains pourtant que nous ne soyons en nombre.

— Nous suffisons amplement pour le côté terre, répliqua le détective. Quant au front de la mer, prière à Tom Wills de braquer ses jumelles marines au sud-est !

— La fumée vient de réapparaître ! Ah, j'en vois deux !

— Les avisos d'Etat, le *Fulgor* et le *Meteor*, dit Hormond.

— Escaladons cet escalier taillé dans la roche, ordonna Harry Dickson.

Ils arrivèrent ainsi sur une plate-forme naturelle, au haut de laquelle on vit la tour crénelée des *Pirates*. D'une de ses meurtrières jaillissait un long pinceau de lumière blanche.

— Bien agencé, murmura Dickson, cette lumière glissant par une mince fente de la muraille ne peut être visible que des Hounds.

— Les allèges gagnent la haute mer, murmura Tom Wills.

— Les avisos se tiennent toujours au sud, répliqua Hormond. Ils ont masqué leurs feux et leurs fumées ne s'élèvent plus.

— Bonne manœuvre, acheva Harry Dickson.

Ils se trouvaient au pied de la tour où brillait la mystérieuse

lumière. Tout à coup, un coup de canon, suivi aussitôt par un autre, retentit sur la mer.

— Les coups de semonce ! s'écria Hormond, l'action va s'engager sans retard.

Dans le crépuscule, les détectives assistèrent à l'action annoncée par le sergent de police.

Forçant leurs feux, on vit soudain accourir, comme des lévriers marins, les deux avisos d'Etat, crachant fumée et étincelles ; mais les bateaux de la flottille furent tout aussi prompts.

Sur un ordre, ils se dispersèrent entre les rochers, évitant les brisants. Deux des allèges suivirent leurs manœuvres, mais la dernière arriva trop tard. Un obus éclatant à la pointe de Rock-Head lui fit entrevoir l'impossibilité d'une fuite. Elle se cabra contre les premières lames, tourna de quart vers le chenal et accosta avec un craquement funèbre.

— Tonnerre ! s'écria Hormond, le bateau va couler.

En effet, l'allège prit une forte bande et se mit furieusement à piquer du nez, puis, se redressant soudain, s'enfonça par l'arrière dans un énorme remous.

— Mais l'équipage ! s'écria Tom.

— Le voilà, dit Harry Dickson, en montrant une forme qui venait de sauter sur un des blocs de roche et gagnait la terre ferme en bondissant d'un quartier de granit basaltique à un autre.

— Un seul homme pour conduire un bateau ! s'écria Tom.

— Un rude marin, allez, répliqua son maître, mais ne nous en occupons pas, il se dirige vers les *Pirates*. Il y sera bientôt ! Avant qu'il n'y parvienne, nous irons dire un mot au gardien de ce phare.

Le bruit des vagues couvrait celui de leurs pas sonnant dans l'escalier qui montait en spirale dans la tour.

Une odeur alliée de carbure les prit à la gorge, tandis qu'un filet de lumière blanche fusait sous une porte.

Celle-ci était entrouverte et les hommes virent une chambre nue et toute ronde où se trouvait un gros projecteur à acétylène. Comme ils regardaient à l'intérieur, il s'éteignit soudain ; seule, une lanterne tempête posée sur le sol éclairait encore le réduit. Mais Harry Dickson et ses compagnons remarquèrent très nettement la forme qui se tenait accroupie dans la clarté fumeuse et ils réprimèrent mal un geste d'épouvante.

C'était un énorme loup-cervier, à la peau hirsute et rougeâtre ; son formidable muflle était tourné vers la meurtrière qui s'ouvrait sur le large et sur la silhouette qui s'avavançait vers le château.

Soudain le monstre s'anima et l'on vit qu'il allongeait une courte carabine vers l'ouverture.

— Inutile de commettre un meurtre, dit Harry Dickson en

bondissant dans la chambre et en lui arrachant l'arme.

La bête eut un geste de recul effrayé qui n'avait rien d'animal.

— Allons, jetez ce masque inutile, il ne vous servira plus à grand-chose, dit Harry Dickson avec bonhomie. Un soupir s'éleva et la peau tomba. Mr. Podgers, penaud, vaincu, se trouvait devant eux.

*

— Pas un geste, pas un bruit ! ordonna le détective.

Un pas rapide montait l'escalier de pierre. Quelques secondes plus tard, quelqu'un entra en coup de vent dans la chambre de la tour.

— Partie perdue ! dit une voix.

— Tout à fait, répondit le détective en levant la lampe tempête à la hauteur du visage de Miss Lippman.

— Miss Lippman ! s'écria Tom Wills.

— Une vraie femme de marin, répliqua ironiquement Harry Dickson, n'est-ce pas, Mrs. veuve Jeffries ?

— C'est donc ce veau qui m'a vendue ? rugit la femme en se tournant avec colère vers Podgers prostré.

— N'accusez pas ce pauvre homme, répondit Harry Dickson, bien que nous soyons arrivés à temps pour l'empêcher de vous tuer ! Vous l'auriez bien mérité, d'ailleurs...

— Merci, Dickson, damné flic, mais c'est surtout ce gros veau qui devrait vous remercier, car j'étais bien décidée un jour ou l'autre à en finir avec lui, je vous l'affirme.

— Comme avec Jeffries, votre mari, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas de preuve... le loup-garou, c'était Podgers !

— Le loup-garou, c'était vous !

— Non, cria soudain une voix nouvelle, non, le loup-garou, c'était moi !

Une autre personne venait d'entrer dans la place. Elle ruisselait littéralement de pluie et portait un costume de motocycliste qui témoignait d'une course échevelée dans la tempête.

— Sans doute, Miss Simpson, dit Harry Dickson en la saluant, mais seulement pour une chose : votre tentative de sauvetage ! Le pauvre Sandbury en est mort tout de même !

— J'attends toujours votre accusation de meurtre ! dit Miss Lippman avec insolence.

— Parfait, répondit Harry Dickson froidement, comme l'averse ne cesse pas, que la tempête ne se calmera pas d'ici une heure au moins, nous pouvons bien causer un peu en restant ici, bien à l'abri.

» Et maintenant, remontons au déluge.

» Mr. Podgers ici présent n'est pas aussi riche que vous le croyez tous ! Ses entreprises d'élevage ne rapportaient guère gros, et l'une des

causes de cette déveine réside certainement dans les menées souterraines de Mr. Harald Simpson qui mettait tout en œuvre pour ruiner son concurrent et surtout l'acheteur de son ancien domaine.

— C'est exact, dit Miss Phara avec tristesse.

— Les propriétés qu'il possédait dans le village de Durhill – et dont il se vantait si souvent – étaient sérieusement hypothéquées, et la carrière de marbre ne produisait que des mauvaises pierres.

» Il fit alors à Liverpool, où il s'était rendu pour affaires, la connaissance de l'ex-capitaine au long cours Sandbury, tombé dans la misère. Il a eu pitié de lui ; Podgers n'est pas un méchant homme ; il lui a proposé de prendre le commandement de la flottille du canal.

» Mais dans la vie du marin, il y avait un démon : son ancien lieutenant Jeffries ; j'ai appris, par de récentes réponses à une série de télégrammes, qu'il est la cause des malheurs de son ancien chef. Il l'a entraîné dans un tas d'affaires louches, à tel point que les différentes compagnies de navigation qui l'ont employé l'ont toutes congédié !

» Mais ce démon était double, car il y avait aussi l'épouse de Jeffries, de son nom de jeune fille, Miss Anna Lippman. Si cette dame veut nous faire tout à l'heure le plaisir de retirer ses lunettes et de se coiffer autrement qu'avec des bandeaux plats, vous verrez avec étonnement qu'elle est loin d'être vilaine !

— Charmée ! ricana la femme, mais je crois que c'est vrai.

— Sous l'œil complaisant de Jeffries, une coupable idylle s'ébaucha entre elle et l'ex-capitaine au long cours ; de ce jour. Sandbury fut le jouet du couple. Le marin put décider Podgers à enrôler également Jeffries dans la flottille du canal, tout en lui laissant à dessein un rôle subalterne. Jeffries avait vu l'énorme avantage qu'il y aurait à tirer d'une flotte de cabotage, remontant vers l'intérieur des terres par un cours d'eau sans écluses et par conséquent sans surveillance. Un colossal trafic de contrebande pouvait y naître. Et il naquit.

» Podgers, qui est un faible, et qui, par surcroît, se voyait aux lisières de la ruine, entra bientôt dans les vues des marins.

» Jeffries fit venir sa femme à Durhill, et toujours grâce à Sandbury, elle fut acceptée comme sous-maîtresse de l'école de Podgers. Notons qu'Anna Lippman est une personne instruite, qu'elle a navigué avec son mari et qu'elle est devenue excellent marin, ainsi que la manœuvre du *Sea-Castle* nous l'a démontré tout à l'heure.

» Pourtant Jeffries a caché soigneusement les liens qui l'unissaient à Miss Lippman pour éviter d'éveiller certaines curiosités qui pouvaient conduire à des recherches sur son passé.

» Tout marchait bien, le commerce de contrebande donnait gros ; mais Miss Lippman avait de plus hautes visées. Elle dévoila sa beauté à Podgers et n'eut aucune peine à se l'attacher.

» Sandbury s'en aperçut... ; il devint jaloux et il résolut de perdre son rival.

» Aussi, ce fut lui le premier loup-garou qui tua Barnett, espérant que les soupçons tomberaient sur Podgers, car dans le passé de cet homme, il y avait déjà un loup-garou, nous le savons.

» Ce fut lui également qui, grâce à son équipage, joua la comédie à sa propre flottille, dans l'intention de ruiner l'homme qui avait pris la femme de son cœur.

» Miss Lippman a-t-elle compris tout cela ? Je le pense. Aussi a-t-elle décidé de mener rondement les choses. Jeffries voyait avec terreur et colère que l'affaire de contrebande était menacée.

» Aussi, quand, au cours de la battue, il a vu monter un certain signal, il s'est hâté de courir vers le château de *Fire Flame*.

— Quels étaient ces signaux ? demanda Tom Wills.

— Si je suis bon devin, je puis dire qu'ils étaient à peu près conçus dans la forme suivante :

« *Trahison ! Sandbury ! Accourez !* »

On vit Miss Lippman faire un geste de furieuse stupeur.

— Il est arrivé en toute hâte et, en entrant au château il a été assommé par sa femme qui s'est ingéninée à laisser les traces du loup !

— Prouvez ! lança Miss Lippman.

Harry Dickson lui jeta un regard terrible.

— Sandbury vous a prêté sa peau de loup-cervier pour effrayer et tuer... Podgers et non votre mari, misérable ! Et lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait fait que votre jeu, qu'il avait contribué à vous rendre libre, à vous mettre dans la possibilité d'épouser Podgers, il fut pris d'une haine terrible à votre endroit et il a cherché à vous tuer.

» Mais c'était un faible, il a hésité... Ce fut sa perte.

» Il s'était caché dans la tour du château pour en finir avec Podgers et vous. Sous votre hideux travestissement, vous vous êtes jetée sur lui, pour le tuer. Mais ce que vous ne saviez pas, c'est que quelqu'un vous espionnait depuis longtemps. Pendant la lutte au haut de la tour, ce quelqu'un se jeta sur vous, vous a arraché votre peau et vous a obligée à une prompte retraite.

» Alors Sandbury voulut mettre fin à ses jours.

» Que dut faire son sauveteur pour l'en empêcher ? S'il paraissait sur la tour, on l'aurait reconnu, car la foule s'amassait autour du château. Alors il se couvrit de la peau abandonnée par Miss Lippman et mit tout en œuvre pour retenir Sandbury... Mais il n'a pas réussi.

— Et qui était ce loup-garou providentiel ? demanda Tom Wills.

— Miss Phara Simpson !

La jeune femme se mit à sangloter doucement.

— J'avais tout compris depuis longtemps, avoua-t-elle à travers ses larmes, et comme je savais quelle lourde faute mon père

commettait chaque jour contre Mr. Podgers, j'ai essayé par tous les moyens de le racheter !

— Mais pourquoi Mr. Podgers s'est-il affublé de cette ridicule peau pour venir ici ? demanda Hormond.

— Aurait-il pu avoir un meilleur déguisement pour arriver à *Rock-Head* sans être aperçu et surtout pour éviter les nombreux braconniers qui hantent ces terres ? dit Harry Dickson. Et là aussi, nous voyons poindre les néfastes conseils de Miss Lippman !

» La scène de ce soir, s'explique aisément.

» Il fallait sauver les précieuses marchandises de contrebande qui étaient encore à bord des allèges !

» La Lippman, qui est un marin consommé, donna des ordres en conséquence. Avec un équipage très restreint, elle a manœuvré la flottille tout entière, et, elle-même, a piloté toute seule le *Sea-Castle*, comme nous l'avons vu.

« » Il était décidé que les navires caboteurs prendraient en pleine mer le précieux chargement des allèges qui retourneraient à vide à leur ancien emplacement dans le canal. La nuit suffisait amplement pour accomplir cette manœuvre, surtout que c'était une nuit de tempête.

» Comme on ne disposait pas de trop d'hommes, Podgers a dû mettre la main à la pâte et s'instituer gardien du phare.

— Mais qu'est-ce qui a pu décider Podgers à épouser si brusquement Miss Lippman ? demanda Tom Wills.

— Cela saute aux yeux : elle le menaçait de tout divulguer ! Et nous savons comme Podgers était un faible !

Miss Simpson, qui avait écouté attentivement, se tourna soudain vers Harry Dickson.

— Quelle peine encourt Popp ? demanda-t-elle.

— Popp ! s'écria Mr. Podgers, ouvrant la bouche pour la première fois ; elle m'a appelé Popp, que le Ciel la bénisse !

— Mr. Dickson, continua Phara Simpson, je tiens beaucoup à ce que vous répondiez à cette question.

— Je pense que c'est surtout une forte amende qui l'attend. Amende dont le montant risque de le ruiner tout à fait.

— Qu'importe ! murmura la jeune fille.

— Quant à la peine d'emprisonnement, je crois qu'il s'en tirera avec six mois.

— Bien, dit Phara Simpson, en se tournant vers Mr. Podgers, un sourire lumineux dans ses grands yeux bleus. Vous avez entendu, Popp ? Six mois ou six ans..., je vous attendrai, je vous attendrai toute ma vie !

— Mr. Dickson, hurla Mr. Podgers avec un rugissement de joie, arrêtez-moi, conduisez-moi tout de suite en prison, que je subisse aussi

vite que possible ma peine. Hurrah ! Je suis le plus heureux des hommes !

Ici l'aventure s'achève pour Harry Dickson... mais pas tout à fait pour le lecteur.

Grâce à l'intervention du prestigieux détective, Mr. Podgers fut libéré après trois mois de détention. A la sortie du pénitencier, il se trouva devant Harald Simpson qui l'attendait.

— Podgers, dit l'éleveur, je ne sais pas s'il y a des anges qui courent sur terre, mais s'il y en a, ils doivent furieusement ressembler à ma fille Phara. Elle m'a ouvert les yeux, elle a montré que j'étais en passe de devenir un mauvais homme. Phara vous estime, elle veut devenir votre femme, elle vous aimera sans doute un jour, car il est dit que parfois la pitié conduit à l'amour. Elle dit qu'il y a de grandes qualités qui dorment en vous. Comptez sur elle pour les réveiller, Popp, quand elle sera votre femme.

» J'ai racheté le domaine, mais nous devons être deux pour lui faire donner un plein rendement. Alors, on s'associe, Popp ?

Podgers sentit une rude main étreindre la sienne.

— Alors, le bonheur va commencer pour moi ? bégaya-t-il.

Il venait de commencer, et il continue encore puisque Mrs. Phara Podgers a donné le jour à un magnifique garçon...

LE PROBLEME BLESSINGTON

— Vous me demandez souvent quels furent mes débuts dans la carrière, déclara Harry Dickson dans le cercle d'amis qui s'était formé autour de lui. Je vous dirai qu'ils furent multiples. On n'entre pas tout de go dans une fonction, mais à petits pas menus et craintifs. Je vais donc vous raconter un de ces faits qui décidèrent en partie de mon sort et que j'ai classé dans ma mémoire, sous le titre *Le problème Blessington*.

» Je suis né en Amérique, mais dès ma tendre enfance j'ai fait de fréquents séjours en Angleterre où mes parents se rendaient souvent. Mon père entendait d'ailleurs que je sois élevé dans des écoles anglaises et non dans celles d'Amérique. A l'âge de quinze ans, j'ai traversé une fois de plus la grande mare à destination d'une petite ville du centre de l'Angleterre, renommée pour la bonne tenue de ses écoles.

» Certes, l'établissement de Mr. Pertwee était excellent et l'instruction qu'on y donnait serrée et copieuse, mais il n'y avait place que pour quatre-vingts pensionnaires et j'étais le cent onzième ! Force m'a été d'accepter les offres d'une vieille logeuse. Elle m'a loué une petite chambre avec pension, pour un prix des plus modique, tellement modique même que je n'ai pas osé protester contre l'extraordinaire maigreur des menus. Rappelez-vous l'histoire de l'écolier de Salamanque, qui prit pension chez un illustre proviseur qui s'efforçait de résoudre le problème de nourrir vingt bacheliers avec douze navets par jour, et vous vous ferez à peu près une idée de ce que Mrs. Cranesop osait offrir à ses infortunés pensionnaires !

» J'en ai pourtant pris mon parti, car la chambre était propre et Mrs. Cranesop bonne femme, en dehors de ses terribles penchants pour l'avarice. En plus, cela me donnait de vastes illusions de liberté. Mais je me suis alloué des suppléments de nourriture : ma bourse était assez bien garnie, je pouvais me le permettre.

» En face de la maison de Mrs. Cranesop se trouvait la boutique d'un pâtissier à l'enseigne de la *Corne d'Abondance*, tenue par un certain Mr. Blessington.

» Chaque matin et chaque après-midi, les deux vitrines s'ornaient d'une profusion de brioches, de gâteaux frais, de pains d'épices et de pains mollets.

» J'aimais beaucoup ce magasin vieillot, avec ses armoires

vitrées où s'alignaient des pains croustillants, des couronnes d'avoine blutée, des miches de seigle d'un lourd brun doré. Ses boccoux remplis de croustillons gluants de sucre, de mastelles flamandes, de petits biscuits colorés ; ses hautes balances romaines, luisantes de cuivres ; son odeur de pain chaud, de levure et de son frais.

» J'aimais surtout le mardi après-midi, jour où l'école finissait ses cours à trois heures et où Mr. Blessington confectionnait d'adorables spécialités hollandaises, du *jan-hagel*, des *banketletters*, des *zand* et *bitterkoekjes*, et un tas d'autres choses délicates et sucrées.

» Alors, je m'installais dans l'arrière-boutique, arrangée en salon de consommation sur les murs duquel se trouvaient accrochées de fort belles gravures de Bloemert.

» Mais cette joie n'a pas duré, car Mr. Blessington a négligé ses gourmandises hollandaises, et bientôt il ne les confectionnait plus que par intermittence.

» Je devais alors me contenter de les acheter et de les emporter chez moi, pour les croquer tout en faisant mes devoirs et en étudiant mes leçons.

» Après ce long préambule dont vous m'excuserez, je vous mets presque immédiatement en face du « problème Blessington ».

» Il y avait deux vitrines à la pâtisserie de ce nom, qui se garnissaient toutes deux de brioches chaudes à heure fixe.

» On vous servait indifféremment celles de la vitrine de gauche et de droite ; mais bientôt j'ai pu faire la constatation suivante : les jours où le pâtissier mettait des friandises hollandaises en vente, on ne recevait jamais que les brioches de la vitrine de gauche. Ces mêmes jours, la provision de brioches semblait moins considérable dans la vitrine de droite.

» C'est que le pâtissier n'a pas le temps d'en faire davantage, puisqu'il a dû faire cuire du *jan-hagel*, des *boter-biesjes* et du *banket*, m'étais-je dit, c'est aussi que la clientèle achète davantage en ces jours, des gâteaux de Hollande et moins de brioches.

» C'étaient là mes premières conclusions et vous avouerez avec moi qu'elles étaient logiques.

» Une fois, comme je revenais assez tard de l'école et que je demandais ma brioche quotidienne, j'ai vu que la vitrine de gauche en était complètement dépourvue. J'en ai demandé deux exposées à celle de droite. Mr. Blessington m'a paru mal à l'aise.

— Elles sont toutes commandées, dit-il avec quelque embarras, voulez-vous un beau *banketletter* ? Je vous le laisserai au prix de vos brioches.

» J'étais ravi, car il valait au moins le triple de leur prix.

» Mais dès que je suis rentré chez moi, je me suis mis à réfléchir.

» D'ordinaire, Mr. Blessington était un petit homme rapiat et de

commerce peu agréable. Il vous volait insolemment sur le poids et, à la moindre réclamation, il vous conseillait ironiquement d'aller porter votre clientèle ailleurs. Son amabilité de tout à l'heure m'avait étonné et tout en grignotant la grosse lettre dorée au goût moelleux de frangipane, j'ai résolu d'observer la boutique pour voir les gens qui avaient commandé les brioches de la vitrine de droite.

» Il commençait à faire sombre et Mr. Blessington avait allumé une lampe Carcel sur son comptoir, quand un homme vêtu d'un épais manteau est entré.

» Il s'est dirigé vers le comptoir de droite où se trouvait la lampe et immédiatement le pâtissier s'est emparé d'elle pour la porter sur le comptoir de gauche, de façon à plonger l'autre côté de sa boutique dans l'ombre. Je les ai vus alors discuter âprement.

» L'homme faisait des gestes de menace ; Mr. Blessington niait quelque chose avec fureur. Enfin le pâtissier a pris trois des brioches et les lui a tendues. L'homme a tiré des poches de son grand manteau une petite valise plate dans laquelle il a glissé les trois gâteaux. Après quoi, il a déployé un grand nombre de... billets de banque !

» Non... je ne pouvais pas en croire mes yeux, il était impossible qu'un tel prix fût payé pour une pareille denrée !

» J'en étais encore à mes réflexions quand une voiture s'est arrêtée devant la boulangerie et qu'un homme, qui m'a paru appartenir à une caste très aisée, en est descendu.

» Mr. Blessington est accouru au-devant de lui et l'a salué profondément.

» Le client n'a pas répondu à sa politesse et il a fait un geste d'impatience.

» Aussitôt, le pâtissier s'est empressé de prendre les cinq brioches restantes et de les remettre au voyageur, qui, lui aussi, a sorti une boîte plate de son manteau pour y enfermer les pâtisseries. Puis, il est parti à toute vitesse en fouettant à plusieurs reprises son cheval.

» J'étais passablement intrigué et je suis resté longtemps à réfléchir dans l'ombre, sans penser à allumer ma lampe, mais quand je le fis, j'avais pris une décision.

» J'ai confectionné avec du gros fil de fer une sorte de grappin, long d'une aune et terminé par un crochet pointu, que je pouvais facilement dissimuler sous ma cape d'écolier, puis j'ai attendu avec impatience que les friandises hollandaises apparaissent en même temps que les brioches à l'étalage.

» Cette fois-ci, j'en ai compté onze à droite.

» J'ai manqué ce jour-là l'école, sous prétexte d'une violente migraine pour bien choisir une heure où la boutique était déserte.

» Celle-ci le fut aux environs de quatre heures.

» Je n'ai fait qu'un saut jusqu'à la pâtisserie et j'y ai trouvé Mr.

Blessington seul. J'ai pris trois brioches, — enlevées à la vitrine de gauche comme toujours — et puis des biscuits qui, se trouvant sur un rayon élevé, obligèrent le boutiquier à me tourner le dos pendant quelques instants.

» A ce moment, mon grappin est entré en action. Sa pointe a plongé en plein dans la mie tendre d'une des brioches de droite, et quand Mr. Blessington s'est retourné, le gâteau se trouvait déjà au fond de ma poche et j'avais adopté l'air le plus innocent du monde.

» Je vous laisse penser que mon cœur battait fort quand je suis monté vers ma chambre solitaire et que j'ai rompu la brioche.

» Je n'ai vu qu'une mie tendre et parfumée, quand tout à coup j'ai senti un objet dur sous mes doigts, et j'ai retiré un caillou plat, de la forme d'un haricot moyen. Mais j'avais suffisamment fréquenté les musées pour reconnaître en lui un magnifique diamant brut !

» J'ai compris alors que j'étais devant un fait d'I.D.B., de commerce illicite de diamants si sévèrement puni par la loi anglaise.

» Je n'ai pas osé m'approcher de ma fenêtre de peur que quelqu'un puisse m'apercevoir du dehors : aussi je n'ai rien vu de l'émotion de Mr. Blessington ni de ses amis.

— Et, demanda-t-on autour du détective, le diamant, vous l'avez gardé ?

— Quant à cela, non, je ne me suis jamais senti des goûts de voleur. Je vous avoue même que j'ai eu pitié de Blessington qui savait faire de si bonnes choses, et puis... à mon âge, je ne pouvais voir de bien grands criminels dans des fraudeurs !

» J'ai attendu quelques jours et puis j'ai adressé d'un village proche un petit colis postal à Blessington, où j'avais glissé, outre le diamant, un petit billet dont j'avais pris soin de déformer l'écriture.

» Attention !... Votre manœuvre vient d'attirer l'attention de la police. On vous rend votre diamant. Mais ne recommencez plus !

» Depuis lors, Blessington a servi à sa clientèle courante des brioches qu'il prenait aussi bien dans la vitrine de gauche que dans celle de droite, et cela tous les jours. Mais j'ai perdu une chose à ma bonne action : il n'a plus jamais préparé des friandises hollandaises !

{1} Dickson avait fait des études de médecine dans sa jeunesse.